This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

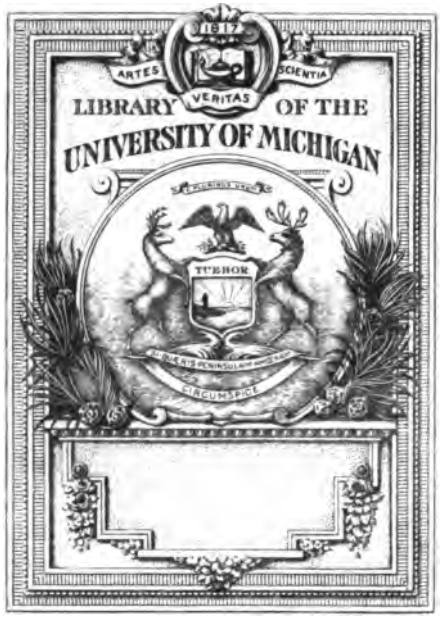
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.24

Année 1815. 24e Volume.

Janvier

Le 16. (Le) Trois Sapeurs Lyonnais = m.m. Barré, Radet et Desfontaines.

février.

le 23. Eurême... m.m. Achille Dartois et Fulgens.

Avril.

Le 26. Ninon, Molière et Tartuffe.. M. Henry Simon.

Mai.

le 11. (La) Bouquetière anglaise - m. Bradier.
le 20 (la) mort et le Bucheron. m.m. Eugène Scribe et Dupin.

Juin

Le 12. Breton de Valeta.... M. Delestre Poirson.

Juillet

le 17. (L') Echarpe blanche... M. Dupin.
le 26. (le) Marin..... m. Chazelon.

7bre.

Le 16. Nous aussi Nous l'aimons... m. Marechalle.
le 22. Gretry chez mde. Dubocage.... M.M. xxx et Fougad.
le 30. Le Vaudeville au vendanges.... m.m. Désaugiers, Moreau et Gentil.

Octobre.

le 14. (La) Pompe funèbre.... m.m. Dupin et Mxxx.

Novembre.

Le 4. une Nuit de la Garde Nationale... m.m. Eugène Scribe et Delestre Poirson.

Décembre.

Le 7. Gascon et Normand..... M.M. Chazelon et Capelle.
le 23. Trois pour une..... m.m. Désaugiers, et Barrière.

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.24

Année 1815. 24e Volume.

Janvier

Le 14. (Les) Trois Saphos Lyonnaises = M.M. Barré, Radet et Desfontaines.

Février.

le 23. Turenne ... M.M. Achille Dartois et Fulgens.

Avril.

Le 26. Ninon, Molière et Tartuffe .. M. Henry Simon.

Mai.

le 11. (La) Bouquetière anglaise – M. Brasier.
le 20 (la) Mort et le Bucheron. M.M. Eugène Scribe et Dupin.

Juin

Le 12. Brelan de Valets .... M. Delestre Poirson.

Juillet

Le 17. (L') Echarpe Blanche ... M. Dupin.
le 26. (Le) Marin ..... M. Theaulon.

Septembre.

Le 16. Nous aussi nous l'aimons ... M. Marechalle.
le 22. Gretry chez mad. Dubocage .... M.M. xxx et Fougas.
le 30. Le Vaudeville en Vendanges .... M.M. Désaugiers, Moreau et Gentil.

Octobre.

Le 14. (La) Pompe funèbre ... M.M. Dupin et Mxxx.

Novembre.

Le 4. une nuit d[illegible] [illegible]onale ... M.M. Eugène Scribe et Delestre Poirson

Le [illegible] [illegible]aulon et Capelle.
le [illegible] [illegible]s et Barrière.

LES TROIS SAPHOS
LYONNAISES.

Théâtre du vaudeville

LES

TROIS SAPHOS

LYONNAISES,

OU

UNE COUR D'AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN DEUX ACTES,

Jean Baptiste

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, le 14 janvier 1815.

PRIX : *un fr.* 50 *cent.*

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MARGUERITE, de Valois, Reine de Navarre,	M.me Hervey.
LOUISE CHARLI,	M.lle Riviere.
CLÉMENCE de Bourges,	M.lle Desmares.
AGLAÉ du Guillet,	M.lle Arsène.
LE PODESTAT,	M. Joly.
MAROT,	M. Izambert.
RABELAIS,	M. St.-Léger.
ENNEMOND,	M. Henri.
EUGÈNE,	M. Armand.
MARCEL,	M. Guénée.
La Greffière,	M.lle Clémence.
Conseillères.	
Un Page du Roi,	M.elle Virginie.
Peuple.	

(*La Scène se passe à Lyon, dans la maison du Podestat.*)

S'adresser, pour la Musique, à M. Doche, Chef d'orchestre, rue de Chartres.

Sauv Drain. 7 d. Rom. Dept
12-23-33

LES TROIS SÁPHOS LYONNAISES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle gothique, ouverte au fond dans presque toute sa largeur; on y entre aussi par une porte latérale pratiquée de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENNEMOND, EUGÈNE, MARCEL.

ENNEMOND.

Mes amis, le podestat va se rendre dans cette salle; il faut l'y attendre.

EUGÈNE.

Lui parler.

MARCEL.

Et le remercier de nous avoir donné un grade dans la garde bourgeoise qui doit se trouver à l'arrivée de Marguerite de Valois dans notre ville de Lyon.

ENNEMOND.

Certes, nous méritons cette faveur par notre attachement à l'auguste famille qui nous gouverne.

EUGÈNE.

Et qui a tant de titres à notre amour!

MARCEL.

A notre reconnaissance.

ENNEMOND.

Aussi....

AIR : *J'y renonce, quoiqu'il m'en coûte.*

QUAND nos Princes daignent venir
Visiter leurs sujets fidèles,
Trop heureux qui peut leur servir
Et d'escorte et de sentinelles.
Ah! dans ce poste desiré,
Garder leur personne chérie,
C'est le plus beau, le plus sacré
Des droits de la bourgeoisie.

MARCEL.

L'entrée sera solennelle.

EUGÈNE.

Magnifique.

ENNEMOND.

Notre uniforme est bien.

EUGÈNE.

Quel dommage que nous ne puissions y porter les chiffres de nos dames !

ENNEMOND.

Les trois Saphos lyonnaises.

MARCEL.

Les cruelles !

EUGÈNE.

Les ingrates !

ENNEMOND.

Eugène est donc toujours brouillé avec Clémence de Bourges ?

EUGÈNE.

Toujours, mon cher Ennemond.

ENNEMOND.

Marcel n'est pas raccommodé avec Aglaé du Guillet ?

MARCEL.

Au contraire.

ENNEMOND.

C'est comme moi, mes amis ; plus mal que jamais avec Louise Charli ; mais c'est que Louise est une tête....

EUGÈNE.

Je n'en dirai pas autant de Clémence.

MARCEL.

Ni moi d'Aglaé.

EUGÈNE.

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

CLÉMENCE est prude et retenue,
Un rien suffit pour la fâcher.

MARCEL.

Aglaé, modeste, ingénue,
N'a pas du tout l'air d'y toucher.

ENNEMOND.

De Louise que puis-je dire ?
Il est aisé de le savoir :
Pour la juger, il doit suffire
Et de l'entendre et de la voir.

EUGÈNE.

Et quel est le sujet de la grande colère de ces dames !

MARCEL.

Une bagatelle.

ENNEMOND.

Je conviens que les apparences sont contre nous; mais un mot d'explication aurait suffi pour nous justifier.

MARCEL.

Elles n'ont rien voulu entendre.

EUGÈNE.

Rien du tout.

ENNEMOND.

Mais je ne me tiens pas pour battu.

MARCEL, EUGÈNE.

Ni moi.

ENNEMOND.

Voici monsieur le Podestat.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE PODESTAT, MAROT.

LE PODESTAT, *sans voir les jeunes gens.*

Oui, monsieur Clément Marot... (*apercevant Marcel, Eugène et Ennemond.*) Ah! messieurs, vous voilà? je ne suis point surpris de votre zèle.

ENNEMOND.

Monsieur, nous le partageons avec tous les habitans.

LE PODESTAT.

Et tous les habitans sont enchantés de vous voir au nombre de leurs officiers.

ENNEMOND.

Nous venions vous en faire nos remercîmens.

LE PODESTAT.

Messieurs, dans les choix que je fais, jamais mon discernement n'est en défaut: allez, jeunes gens, allez, vous ne tarderez pas à recevoir mes ordres ultérieurs.

ENNEMOND.

Nous les attendrons avec impatience.

MARCEL, EUGÈNE.

Et nous serons prêts. (*Ils sortent tout trois.*)

SCÈNE III.

LE PODESTAT, MAROT.

LE PODESTAT.

Je voulais donc vous dire, monsieur, que c'est pour une

affaire de la plus haute importance que je vous ai fait prier de passer à mon hôtel.

MAROT.

Monsieur le Podestat, c'est trop d'honneur pour un pauvre exilé.

LE PODESTAT.

Monsieur, un exilé tel que vous....

MAROT.

Au reste, me voilà disposé à vous entendre.

LE PODESTAT.

Vous savez, ou vous ne savez pas...

MAROT.

C'est l'un ou l'autre.

LE PODESTAT.

Qu'une grande Princesse, Marguerite de Valois, reine de Navarre, nous fait l'honneur de passer par notre ville, en se rendant à Paris auprès de François premier, son frère.

MAROT.

Le bruit public m'en a instruit. (*à part.*) La reine me l'avait mandé.

LE PODESTAT.

Mon rang, ma charge, mon devoir, mon esprit, tout me donne, m'assigne l'heureux privilége de la complimenter à son entrée dans ce palais.

MAROT.

Monsieur, il y a de quoi dire.

LE PODESTAT.

Oui; mais plus cette Princesse a de mérite, plus la tâche est difficile à remplir.

MAROT.

Pourquoi donc?

LE PODESTAT.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

Je vanterais bien sa bonté...

MAROT.

Son goût, son esprit, sa science.

LE PODESTAT.

Sa grâce, son aménité...

MAROT.

Sa généreuse bienfaisance.

LE PODESTAT.

Mais, je ne dirais, en effet,
Que ce qui se dit à la ronde,
Et la France m'accuserait
D'être l'écho de tout le monde.

MAROT.

MÊME AIR.

TANT mieux, morbleu, cent fois tant mieux,
Souvent arrive le contraire;
Et pour vous il est glorieux
D'avoir un juste éloge à faire.
De louer il est bien flatteur,
Quand la vérité nous seconde;
Et c'est alors un grand bonheur
D'être l'écho de tout le monde.

LE PODESTAT.

Je crois que vous avez raison; mais il ne suffit pas de haranguer Marguerite; il faut lui préparer quelques divertissemens, quelque spectacle qui puisse l'intéresser.

MAROT.

Bien pensé, sur ma foi.

LE PODESTAT.

J'ai donc imaginé... quand je dis que j'ai imaginé, c'est-à-dire, qu'il m'est venu dans l'idée de lui offrir la représentation d'une de ces Cours d'amour qui firent jadis l'amusement et le charme de nos aïeux.

MAROT (*à part.*).

Marguerite lui en a donné l'ordre. (*haut.*) C'est très-bien, monsieur le Podestat..... La Reine ne vous aurait elle pas un peusuggéré cette idée qui vous est venue?

LE PODESTAT.

Il est vrai : et c'est grand honneur pour moi que mon génie et le sien se soient rencontrés.

MAROT.

Certainement, et d'ailleurs, vous ne pouviez mieux faire votre cour aux dames de la ville.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RABELAIS.

RABELAIS (*qu'on ne voit pas encore*).

AIR : *Ces forbans d'Angleterre.*

APRÈS un long voyage,
Chantant,
Portant
Mon petit bagage,
Je reprendrai courage,
Si je trouve à la fin,
Et sans fin,
Grand festin
Et bon vin.

MAROT.

Je connais cette voix.

(*Rabelais paraît.*)

Eh ! c'est maître François!
Ce Rabelais que j'aime....

LE PODESTAT.

Monsieur Rabelais !

RABELAIS.

C'est moi.

MAROT.

C'est toi ?

RABELAIS.

Et oui, c'est moi-même !

(*Ils s'embrassent.*)

Ah! quel plaisir extrême.

LE PODESTAT (*à Rabelais.*)

Salut au roi des fous.

RABELAIS.

Après vous.

MAROT.

Après vous.

RABELAIS.

Après vous.

MAROT.

Mon ami Rabelais à Lyon ! combien je suis enchanté de t'y voir.

RABELAIS.

La Reine de Navarre m'a fait dire de m'y trouver à son passage, et je me rends à ses ordres.

LE PODESTAT.

C'est donc là l'illustre maître François Rabelais !

RABELAIS.

Ci-devant licencié, bachelier, docteur, *et cætera*, et surtout grand clerc de la *dive* bouteille.

MAROT.

N'est-ce pas qu'il a une bonne figure ?

LE PODESTAT.

Sur laquelle je lis tous les ouvrages dont il est l'auteur.

RABELAIS.

J'ignore si monsieur en a composé : mais je n'en lis aucun sur son visage.

LE PODESTAT.

Monsieur, je ne suis pas poëte, dieu merci ; j'ai l'honneur

d'être Podestat, gouverneur de la ville de Lyon, et j'espère que vous voudrez bien ne pas prendre d'autre logement que celui qui vous est offert dans mon hôtel.

RABELAIS.

Vive dieu ! l'offre me plaît.

LE PODESTAT.

On y aura pour vous tous les égards dus à un homme de votre mérite.

MAROT.

Tu vois que monsieur le gouverneur sait connaître les gens.

RABELAIS.

J'accepte.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Mais sachez, gouverneur aimable,
Que peu de chose me suffit :
Je ne veux qu'un hôte agréable,
Bon feu, bonne table et bon lit,
Joyeuse et grande compagnie,
Bourgogne et Champagne abondant ;
Sur le reste je certifie
Que je suis fort accommodant.

MAROT.

Vous l'entendez ; c'est un hôte facile à contenter.

LE PODESTAT.

MÊME AIR.

Vous allez voir dans nôtre ville
Différens objets d'agrémens ;
Nous avons maint artiste habile,
De beaux et vastes monumens,
Puis nos fabriques sont remplies
D'ouvrages vraiment précieux.

RABELAIS.

Montrez-moi vos femmes jolies,
C'est ce que j'estime le mieux.

LE PODESTAT.

Monsieur, sans vanité, nous en avons de fort belles ; la ville de Lyon peut, et doit s'honorer de plusieurs femmes aussi célèbres par leur beauté que par leur esprit, leurs talens et leur vertu, sans parler de celle de mon épouse.....

RABELAIS.

J'entends ; toutes les femmes de Lyon sont vertueuses.

MAROT.

D'abord, nous avons les trois Saphos Lyonnaises.

RABELAIS.

Trois Saphos !

MAROT.

Titre qui leur a été décerné à cause de leurs poësies galantes, et de la tendre sensibilité de leur cœur.

RABELAIS.

Et l'on nomme ces dames ?

MAROT.

Clémence de Bourges, Aglaé du Guillet, et la fameuse Louise Charli, si vantée par son courage et ses exploits au siége de Perpignan.

RABELAIS.

Ses exploits !

MAROT.

Oui, monsieur, ses exploits.

RABELAIS.

Mon ami, j'admire beaucoup la haute vaillance d'une femme guerrière : mais j'aime infiniment mieux la douce faiblesse d'une femme paisible.

LE PODESTAT (*à Rabelais*).

Oui, j'entends ; et vous avez l'air d'un gaillard... mais je cause avec vous, tandis que la réception de la Reine doit aujourd'hui m'occuper tout entier : à peine aurai-je le tems de me reconnaître.

MAROT.

Allez, monsieur, allez bien vîte.

LE PODESTAT.

AIR : *Vaudeville du jaloux malade.*

Oh ! quelle embarrassante affaire !
Que de peine il faut me donner !
Que d'invitations à faire !
Je dois tout voir, tout ordonner ;
Seul, je dois régler cette fête.

RABELAIS.

Oh ! vous vous en tirerez bien.

LE PODESTAT.

Je risque d'y perdre la tête ;

MAROT.

Et non, non, vous ne risquez rien.

(*Le Podestat sort.*)

SCÈNE V.

MAROT, RABELAIS.

MAROT.

J'espère que tu es content de monsieur notre Podestat.

RABELAIS.

Je suis enchanté de sa personne, surtout de son esprit... Au reste, je me félicite de te trouver à Lyon : je suis fâché pourtant de t'y voir exilé.

MAROT.

Mon ami, c'est une preuve que la cour s'occupe de moi.

RABELAIS.

Au reste, c'est pour si peu de chose, que quand tu voudras quitter cette ville....

MAROT.

Moi!

RABELAIS.

Vive dieu! je crois que retournant à Paris, la spirituelle Marguerite serait fort aise d'y retrouver le gentil poëte dont elle a particulièrement distingué les ouvrages et la personne.

MAROT.

Maître François, si les grands songent à nous quand nous sommes auprès d'eux et que nos petits talens leur sont utiles ou agréables, ils s'en passent aisément lorsqu'ils ne nous voyent plus; mais laissons cela et parlons d'autre chose, Parlons de toi.... qu'as-tu fait depuis que nous ne nous sommes vus ?

RABELAIS.

Ce que j'ai fait ? je me suis fait médecin, à ton service.

MAROT.

Je ne dis pas non.

« On meurt plus doucement de la main d'un ami. »

Mais nous n'en sommes pas là. Ainsi, te voilà membre de la docte faculté, jusqu'à ce qu'il te plaise d'être autre chose; car tu n'es pas trop constant dans tes goûts.

RABELAIS.

Il te sied bien de me reprocher mon inconstance, toi qu'on a vu tour-à-tour, page, avocat, valet de chambre d'une grande Princesse, capitaine à la suite d'un grand roi...

MAROT.

Je ne suis pas au bout : desirer, posséder et changer, c'est ma devise.

RABELAIS.

C'est aussi la mienne; et je reprends la soutane.

MAROT.

Ah! tu as de l'ambition.

RABELAIS.

Vive dieu! j'ai celle de bien-vivre.

MAROT.

Oh! oui, le bien-vivre avant tout.

AIR : *Des Trois Commères.* (De la Dansomanie.)

Le repos et l'indépendance,
L'appétit, la soif, la santé,
Voilà les biens par excellence,
Pour les enfans de la gaîté.

RABELAIS (*élevant les mains*).

Destin, dont la loi souveraine
Décide et marque tous nos pas,
Fais que sept fois dans la semaine
J'officie à joyeux repas.

(*Ensemble.*)

Le repos et l'indépendance, *etc.*

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE CHARLI.

LOUISE (*en entrant.*).

Eh! bien, où donc est-il ce Rabelais? ne le rencontrerai-je pas?

RABELAIS (*la saluant*).

Il est devant vous, madame, et prêt à vous rendre ses devoirs (*bas à Marot*). Quelle est cette femme?

MAROT.

C'est Louise Charli, l'une de nos trois Saphos.

RABELAIS.

Vive dieu! qu'elle est jolie!

LOUISE.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans,*
ou *Quoiqu'en dise plus d'un docteur.*

Voilà donc l'auteur immortel
Qui, pour éterniser sa gloire,
Du célèbre Pantagruel
Enfanta l'incroyable histoire!
Fière, de savoir à Lyon
Ce respectable personnage,
Je viens, sur le bruit de son nom,
Voir s'il montre autant de raison
Qu'on en trouve dans son ouvrage.

MAROT.

Ni plus, ni moins.

RABELAIS.

MÊME AIR.

Voila donc Louise Charli,
Cette illustre et belle amazone,
Dont le nom est autant chéri
Chez Apollon que chez Bellonne!
D'avance je suis convaincu,
Sans que personne m'en réponde,
Qu'avec ce sourire ingénu,
Madame a toute la vertu
Qu'on lui donne de par le monde.

MAROT.

Ni plus, ni moins.

AIR: *Je loge au quatrième étage.*

Marot lui-même ici proclame
Sa vertu comme ta raison;
Oui, je serais digne de blâme
Si je parlais d'autre façon.
Bien franchement je le confesse,
Et si j'osais me joindre à vous,
Je dirais que jamais la Grèce
Ne vit trois sages comme nous.

RABELAIS.

Nous pouvons nous en flatter.

LOUISE.

Messieurs, vous me faites trop d'honneur, et je me garderai bien de comparer ma sagesse à la vôtre.

RABELAIS.

Oh! ça, c'est une autre affaire.

MAROT.

Mais quoi! vous venez seule: et vos deux amies, Aglaé et Clémence?

LOUISE.

Elles ne tarderont pas à se rendre ici pour se trouver à l'arrivée de la reine.

MAROT.

Cela doit être, car nos trois Saphos sont les trois inséparables.

RABELAIS.

Et ces dames vivent en bonne intelligence?

LOUISE.

Oui, l'amitié qui nous unit, est aussi constante, aussi sincère....

MAROT.

Et quand à la douceur de ce sourire elle joint les charmes de l'esprit, et la noble fierté du courage...

AGLAÉ.

Ceci vous regarde, Louise.

CLÉMENCE.

Ces messieurs n'ont oublié ni le siège de Perpignan, ni vos poësies.

LOUISE.

Ni les vôtres, mesdames: mais, que sont nos faibles productions en comparaison des ouvrages de la célèbre Marguerite de Valois que nous allons voir tout-à-l'heure.

RABELAIS.

Mesdames, s'il vous plaît.... auriez-vous lu ses œuvres ?

AGLAÉ, CLÉMENCE, LOUISE.

Oui, monsieur.

MAROT.

Même les cent nouvelles ?

AGLAÉ.

J'en suis à la quatre-vingt dix-huitième.

RABELAIS.

Je vous en félicite.

LOUISE.

Nous lisons tout, messieurs.

RABELAIS.

C'est le moyen de tout savoir.

MAROT.

Aussi les dames lyonnaises sont-elles très-savantes.

RABELAIS.

Vive dieu! Marguerite sera enchantée de rencontrer trois demoiselles aussi instruites.

MAROT.

Et son arrivée sera une époque mémorable dans les fastes de la ville de Lyon.

RABELAIS.

Surtout par le souvenir de l'auguste cérémonie qui s'y prépare.

MAROT.

AIR: *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

La reine va tenir la Cour d'amour,
Ce tribunal où président les femmes:
Vous y serez et, certes, ce beau jour
Sera le triomphe des dames.

CLÉMENCE.

Droit de juger est un droit souverain
Qu'avec raison notre sexe réclame:

LOUISE.

Il appartient au sexe féminin,
Puisque Thémis est une femme. (*bis.*)

TOUS.

La reine va tenir la Cour d'amour, *etc.*

RABELAIS.

Vous n'allez prononcer, je l'espère,
Que jugemens
Doux et charmans?

LOUISE.

Nous saurons avoir l'humeur sévère,
Selon le tems,
Selon les gens.

AGLAÉ, CLÉMENCE, LOUISE.

Selon le tems,
Selon les gens.

LOUISE.

ENSEMBLE. { Il faut enfin se déclarer.
AGLAÉ, CLÉMENCE.
Voici l'instant de nous montrer.

RABELAIS (*à Marot*).

Ça nous regarde,
Prenons-y garde.

MAROT (*à Rabelais*).

Quelques soient ici leurs efforts,
Nous soutiendrons l'honneur du corps.

AGLAÉ, CLÉMENCE (*à Louise.*)

Pour nous, ma chère,
Quel jour prospère.

LOUISE.

Oui, Marguerite de Valois
Vient exprès pour fixer nos droits.

TOUS.

La reine va tenir la Cour d'amour, *etc.*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PODESTAT, ENNEMOND, EUGÈNE, MARCEL.

LE PODESTAT.

Suivez-moi, jeunes gens, et ne quittez pas mon hôtel; d'un oment à l'autre, je puis avoir besoin de vous.

MARCEL.

Soyez tranquille, monsieur le Podestat, nous avons rempli vos intentions.

ENNEMOND (*bas à ses amis*).

Voilà nos inhumaines.

LOUISE (*bas à ses amies.*)

Voilà nos infidèles.

CLÉMENCE.

N'ayons pas l'air de les voir.

MAROT (*bas à Rabelais*).

Ce sont les trois amans de nos belles.

RABELAIS.

Ils ne sont pas gais.

LE PODESTAT.

Messieurs, tandis que nos habitans vont recevoir la Reine aux portes de la ville, nous l'attendrons, vous et moi, pour la recevoir aux portes du palais.

RABELAIS.

M. le Podestat, nous attendrons.

LE PODESTAT (*aux trois Saphos*).

Vous, Mesdemoiselles, je vais vous conduire dans la salle prochaine, pour vous réunir aux dames de la ville que vous y trouverez rassemblées.

AIR : *Le bon choix.* (Deux Edmond.)

Au devoir
Qui nous appelle,
Qu'ici chacun soit fidèle;
Une reine jeune et belle
Comble notre espoir.

LES TROIS AMANS (*à part tandis que le Podestat cause bas avec messieurs et dames*).

Quel air dédaigneux
Et quelle froide indifférence!

CLÉMENCE, AGLAÉ, LOUISE (*à part.*)

Détournons les yeux,
Sans nous occuper d'eux.

LES TROIS AMANS (*à part.*)

Ce cruel silence
M'ôte l'espérance.

CLÉMENCE, AGLAÉ, LOUISE, (*à part.*)

Pauvres amoureux!
Quel maintien langoureux!

TOUS.

Au devoir
Qui nous appelle,
Qu'ici chacun soit fidèle;
Une reine jeune et belle
Comble notre espoir.

(*Le Podestat sort avec les trois Saphos*).

SCÈNE IX.

RABELAIS, MAROT, ENNEMOND, EUGÈNE, MARCEL.

MAROT.

Eh! bien, jeunes gens, vous êtes donc brouillés avec vos dames ?

ENNEMOND.

Vous le savez, messieurs ?

RABELAIS.

Nous ne le saurions pas que nous le devinerions à votre air triste.

MAROT.

Et à l'air triomphant de ces dames.

ENNEMOND.

C'est qu'il y a huit jours que cela dure!

RABELAIS.

Et cela ne se passe pas ?

TOUS TROIS.

Au contraire.

RABELAIS.

C'est étonnant.

MAROT.

Un artiste comme Eugène, un juriste comme Marcel, un militaire comme Ennemond!

RABELAIS.

Vous avez donc des rivaux préférés ?

TOUS TROIS.

Non.

MAROT.

Des torts bien graves ?

ENNEMOND.

Des torts! j'adore Louise.

MARCEL.

Je ne respire que pour Aglaé.

EUGÈNE.

Je n'existe que pour Clémence.

MAROT.

Mais, messieurs, puisque vous avez à vous plaindre de vos belles, et que rien ne peut les réduire, portez vos réclamations devant la Cour d'amour.

ENNEMOND.

Oui! un tribunal composé de femmes !

RABELAIS.

C'est à cause de cela qu'il faut vous y présenter.

Vous croyez ?

RABELAIS.

Certainement.

EUGÈNE.

Eh ! bien, M. Rabelais, je vous prends pour mon avocat.

RABELAIS.

Je suis à toi, féal.

MARCEL.

Et moi, qui ne suis qu'un apprentif légiste, j'ai grand besoin de vous, M. Marot.

MAROT.

Tu peux compter sur moi, jeune homme.

ENNEMOND.

Moi, messieurs, je ne suis ni légiste, ni avocat, mais je me défendrai moi-même.

RABELAIS.

Et ta cause sera la mieux défendue.

(*à Eugène.*)

Ah ! ça, l'ami, pour que je sois ton avocat, il est besoin que je connaisse les raisons de ton discord avec ta dame.

EUGÈNE.

Ah ! mon dieu ! moins que rien.

MARCEL.

C'est comme moi.

ENNEMOND.

Louise m'avait donné un rendez-vous.

MARCEL.

J'en avais un d'Aglaé.

EUGÈNE.

Et moi, un de Clémence,

ENNEMOND.

Or, vous saurez....

(*On entend le canon.*)

MAROT.

Paix !.. voilà le signal de l'arrivée de la reine sur la place de ce palais: tantôt, vous nous expliquerez votre affaire.

RABELAIS (*à Marot*).

Allons, ami, à notre poste.

MAROT.

Au revoir, jeunes gens

ENNEMOND.

Sans adieu, messieurs.

SCÈNE X.

LES MÊMES; LE PODESTAT, LOUISE, CLÉMENCE, AGLAÉ, MARGUERITE (*Suite nombreuse précédant la reine.*

CHŒUR.

AIR : *Pour Saint-Cyr, ah! quelle gloire!*

Célébrons tous Marguerite:
Qu'il est doux de la chanter!
Tout nous presse, nous invite
De l'honorer, de la fêter.

MARGUERITE.

Je jouis avec ivresse
D'un hommage si flatteur,
Et ces transports d'allégresse
Seront gravés dans mon cœur.

CHŒUR.

Célébrons tous Marguerite, *etc.*

MARGUERITE.

Monsieur le Podestat, je suis on ne peut pas plus satisfaite de votre zèle et de l'empressement de tous vos habitans.

LE PODESTAT.

Madame, quand on a le bonheur et l'honneur de recevoir une illustre princesse, dont le grand esprit, le vaste génie, les hautes vertus...

MARGUERITE.

Oui, M. le Podestat... mais nous avons autre chose à dire.

LE PODESTAT.

Sa majesté permet-elle que j'aie l'honneur de lui présenter Clémence de Bourges, Aglaé du Guillet, et Louise Charli.

MARGUERITE.

Ah! ah! vos trois Saphos.

CLÉMENCE.

AIR *de Doche.*

Noble fille d'aïeux révérés et chéris,
Le sort qui vous mit près le trône
Vous a fait don d'une couronne
Brillante d'or et de rubis.

MAROT.

AIR : *Au noble fils du Béarnais.*

Pour un rien, pour des vers badins
Qui, malgré moi, courent la ville,
On tient cent propos clandestins ;
Puis, sans m'entendre, l'on m'exile ;
Mais à Lyon comme à Paris,
Je ris,
Le cœur exempt de blâme,
Et de nos preux j'ai là le cri
Chéri,
Mon dieu ! mon roi ! ma dame !

MARGUERITE.

Ne les oubliez jamais.

RABELAIS.

Vive dieu ! c'est l'A, B, C français.

MARGUERITE.

J'applaudis à ces nobles sentimens ; mais ils ne peuvent pas vous dispenser...

MAROT.

Je ne m'abaisserai point à demander grâce, quand on me doit justice.

MARGUERITE.

Fierté déplacée : heureusement, vous avez des amis ! Quant à vous, Rabelais, je sais que vous reprenez votre premier état.

RABELAIS.

Oui, Madame ; mais hors du cloître.

MARGUERITE.

Et vous comptez sur un bénéfice ?

RABELAIS.

Mais je crois qu'il m'irait tout aussi bien qu'à beaucoup d'autres, et je l'attends.

MAROT.

Nous attendons.

MARGUERITE.

Vous ne fatiguez pas vos protecteurs, messieurs.

RABELAIS.

Tant d'autres ne laissent pas respirer les leurs.

MARGUERITE.

AIR : *Un magistrat irreprocchable.*

QUAND vous ne suivez point les traces
Des demandeurs présomptueux,
Tous les dispensateurs des grâces
Doivent sur vous avoir les yeux.

De l'ignorance qui s'agite,
Repo ussant l'orgueil insensé,
On doit aller au-devant du mérite
Modeste et désintéressé.

RABELAIS.

Madame, nous sommes infiniment touchés qu'on ait de nous une opinion si flatteuse.

MARGUERITE.

Et si bien méritée.

LE PODESTAT.

Madame, nos manufacturiers ont déposé dans les appartemens de votre Majesté les échantillons de leurs nouvelles étoffes, de leurs plus riches broderies, enfin de tous les produits de leurs travaux : ils osent espérer que vous voudrez bien y jeter un coup-d'œil.

MARGUERITE.

Oui, sans doute.

LE PODESTAT.

Ils seront au comble de leurs vœux, s'ils ont le bonheur d'obtenir votre suffrage.

MARGUERITE.

Air nouveau.

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie,
Doivent toujours de leurs premiers regards
Honorer l'industrie,
Le commerce et les arts.

CHŒUR.

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie, *etc.*

MARGUERITE.

Lyon, ville riche et brillante,
Se distingua dans tous les tems
Par son activité constante,
Par son génie et ses talens.

MAROT.

De tous tems, cette ville antique
Fonde ses titres et ses droits,
Sur son zèle patriotique
Et sur son amour pour ses rois.

CHŒUR (*sur lequel tout le monde sort.*)

Les souverains, jaloux d'illustrer leur patrie,
Doivent toujours de leurs premiers regards
Honorer l'industrie,
Le commerce et les arts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente deux coulisses en treillage, de chaque côté; et à la suite de ces deux coulisses, une riche draperie qui ferme le Théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PODESTAT (*assis à une table et écrivant;* une foule de personnages de tous états et de tous sexes *l'entourent,* et un huissier *se tient derrière lui.*)

LE PODESTAT.

AIR *nouveau de Doche.*

On va bientôt ouvrir la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Vous y serez appelés tour-à-tour:
Attendez, espérez, on vous rendra justice.

UN AMANT.

Monsieur, Monsieur, inscrivez-moi.

UN AUTRE.

Recevez mon placet.

UN AUTRE.

Admettez ma requête.

LE PODESTAT.

Taisez-vous donc.

PLUSIEURS AMANS.

Ecoutez-moi,
J'ai raison sur ma foi.

LE PODESTAT.

Eh! taisez-vous, vous me rompez la tête.

PLUSIEURS AMANS.

Monsieur, Monsieur, écoutez-moi.

LE PODESTAT (*se levant*).

Pour le coup, je perds patience;
Vous reviendrez une autre fois;
En voilà bien assez, je crois,
Pour une première audience.

CHŒUR D'AMANS.

Eh bien! soit, prenons patience.
Nous paraîtrons devant la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Nous y serons appelés tour-à-tour;
Attendons, espérons, on nous rendra justice.

ENSEMBLE.

LE PODESTAT.

Vous paraîtrez devant la Cour d'amour;
Aux fidèles amans elle sera propice;
Vous y serez appelés tour-à-tour;
Attendez, espérez, on vous rendra justice.

(*Les amans sortent, le Podestat fait emporter la table.*)

SCÈNE II.

LE PODESTAT, *seul.*

Enfin, je respire.... Ouf.... Grâce au ciel, j'ai tout prévu, tout calculé, tout ordonné pour que rien ne manque à l'appareil du galant tribunal.... Le galant tribunal !

AIR:

Ah! si trente-cinq ans plus tôt
Marguerite ici fut venue,
Et qu'en ce tems, comme tantôt,
La Cour d'amour se fut tenue,
Que de femmes m'auraient cité!
Que de maris m'auraient noté!
J'étais alors bien redoutable;
Mais aussi j'étais fort aimable:
Vif, leste et badin, chaque jour,
Je jouais quelque joli tour,
Pour les femmes bien pardonnable,
Pour les maris bien condamnable:
On me trouve encor fort aimable;
Mais je me sens moins redoutable;
Et je m'aperçois qu'en ce jour
Je ne suis plus justiciable
De la Cour
D'amour.

SCÈNE III.

LE PODESTAT, MAROT, RABELAIS.

MAROT (*arrivant avec Rabelais.*)

Vous voilà bien affairé, monsieur le Podestat.

LE PODESTAT.

Je n'en puis plus; je suis accablé de réclamations pour la Cour d'amour.

RABELAIS.

Nous venons de rencontrer les réclamans.

LE PODESTAT.

Que d'amans disposés à plaider les uns contre les autres! (*leur donnant des papiers*) regardez, messieurs.

MAROT.

Que de procès nous allons voir!

RABELAIS.

Sans ceux que nous ne verrons pas.

MAROT.

Heureusement.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Ah! si la Cour devait tous les connaître,
Elle n'aurait pas un jour de repos;
Mais des procès qu'entre amans on voit naître,
Beaucoup, je crois, sont traités à huis clos.
Lorsque sur mainte et mainte clause
Le dépit a verbalisé,
Le cœur plaide pour l'accusé,
Et le plaisir juge la cause.

RABELAIS (*qui a parcouru les papiers*),

Et vous avez eu la patience d'enregistrer tout cela!

LE PODESTAT.

Que voulez-vous? il est des circonstances où l'homme d'esprit doit s'oublier; mais le tems presse, et je vais veiller à mes préparatifs.

MAROT.

Allez, monsieur.

SCÈNE IV.

RABELAIS, MAROT.

RABELAIS.

La reine nous a dit qu'elle attend un courrier du roi son frère... quel peut en être le motif?

MAROT.

Je l'ignore; et là-dessus, j'avoue que je ne puis former aucune conjecture.

RABELAIS.

Ni moi.

MAROT.

Voici nos amoureux.

RABELAIS.

Nos cliens.

SCENE V.

LES MÊMES, ENNEMOND, MARCEL, EUGENE.

EUGÈNE (*présentant un papier à Rabelais*).

Monsieur Rabelais.

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

LISEZ : voici de mon procès
L'instruction préliminaire.

MARCEL, *à Marot.*

Pour me défendre avec succès
Ce précis vous est nécessaire.

EUGÈNE.

Et comme beaucoup d'avocats
Ont l'habitude de le faire,
Si vous ne l'éclaircissez pas,
Au moins n'embrouillez pas l'affaire.

RABELAIS.

Mon ami, quand une affaire n'est pas claire, il faut embrouiller la tête du juge : or, pour embrouiller la tête du juge, il faut embrouiller l'affaire.

MAROT.

Ma foi, le doyen des avocats ne raisonnerait pas mieux que maître François Rabelais.

EUGÈNE.

Mais mon affaire est bonne.

MARCEL.

La mienne aussi.

MAROT.

Excellentes.., si nous vous les faisons gagner; et vous, Ennemond ?

ENNEMOND.

Moi, monsieur ?.. mais je compte beaucoup sur l'avocat que je me suis choisi.

RABELAIS.

Je t'en félicite, féal, car les bons avocats sont rares.

ENNEMOND (*gaîment*).

Messieurs, savez-vous quelles sont les femmes qui doivent composer l'auguste tribunal ?

MAROT.

Les conseillères de la cour ?.. mais il y en a plusieurs de

votre connaissance. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Eh ! tenez, les voici.

MARCEL.

Aglaé !

EUGÈNE.

Clémence !

ENNEMOND.

Louise !

RABELAIS.

C'est moi qui les ai fait nommer.

ENNEMOND.

Bien obligé.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISE, CLÉMENCE, AGLAÉ.

LOUISE.

AIR *du vaudeville de Bérenger.*

Des amans nous sommes les juges,
Marguerite a fait choix de nous ;
Point de détours, de subterfuges,
Certes, nous les connaissons tous.

Tremblez, amans qui, de vos belles
N'êtes pas les humbles servans.

AGLAÉ.

Frémissez, amans infidèles.

CLÉMENCE.

Amans fades et languissans.

TOUTES TROIS.

Amans fades et languissans.

Des amans nous sommes les juges, *etc.*

ENNEMOND.

Mais vous remplirez bien vos places ;
Oui, mes amis, le choix est bon.
Nous serons jugés par les Grâces,
Par l'esprit et par la raison.

LOUISE.

Oui, Messieurs, par la raison.

ENSEMBLE.

LES TROIS FEMMES.

Des amans nous sommes les juges, *etc.*

RABELAIS ET MAROT.

La reine les nomme vos juges ;
Mes amis, prenez garde à vous ;
Certes, en fait de subterfuges,
Elles en savent plus que nous.

LES AMANS.

La reine vous nomme nos juges ;
Et le choix est heureux pour nous ;
Pourtant en fait de subterfuges,
Nous en savons bien moins que vous.

RABELAIS.

Mesdames, j'ai eu tantôt le plaisir de vous saluer, comme très-jolies et très-aimables; maintenant, j'ai l'honneur de vous rendre hommage, comme très-doctes et très-respectables.

MAROT.

Des femmes respectables à vingt ans! c'est superbe.

RABELAIS.

C'est inoui.

MARCEL.

Ces dames vont remplir un ministère bien grave.

ENNEMOND.

La reine ne vous a donc pas trouvées trop jeunes ?

EUGÈNE.

Trop frivoles ?

MARCEL.

Trop légères ?

LOUISE.

Messieurs.

AIR : *Si Dorilas.*

On a voulu des femmes insensibles
Sur ce point on nous connaît bien.

CLÉMENCE.

Libres de cœur, nous sommes impassibles.

AGLAÉ.

Pour nous les hommes ne sont rien.

TOUTES TROIS.

Pour nous les hommes ne sont rien.

LOUISE.

Notre indifférence est entière.

RABELAIS.

Voilà, malgré tous leurs appas,
Des femmes comme on n'en voit guère.

MAROT, RABELAIS.

Des femmes comme on n'en voit pas.

ENNEMOND.

Mais, mesdames, si par hasard vous alliez vous trouver juges dans votre propre cause ?

MARCEL.

La position serait difficile.

EUGÈNE.

Embarrassante.

LOUISE.

Rien n'embarrassera notre intégrité.

CLÉMENCE.

Notre bonne foi.

AGLAÉ.

Notre franchise.

RABELAIS.

Qualités prédominantes chez les femmes.

LOUISE.

Oui, monsieur Rabelais.

ENNEMOND (*à Louise*).

Au moins, vous vous souviendrez que nous n'avons pas toujours été ennemis.

LOUISE.

Je ne me souviens de rien.

ENNEMOND.

Si nous paraissons à votre tribunal, nous espérons trouver en vous...

LOUISE.

Des juges inflexibles.

MARCEL.

Quoi! point d'indulgence ?

AGLAÉ.

Non.

EUGÈNE.

Point de pardon ?

CLÉMENCE.

Jamais.

MAROT.

Ah! sensible Clémence !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PODESTAT.

LE PODESTAT (*aux trois Saphos*).

AIR : *Eh ! quoi ! tout sommeille.*

Près de sa personne,
Marguerite ordonne
Qu'à l'instant même on vienne se ranger ;
Or, sans plus attendre,
Hâtez-vous de prendre
L'habit décent qu'il vous faut pour juger.

RABELAIS (*arrêtant les trois Saphos qui sortent*).

Un mot, mesdames !

(*Suite de l'air.*)

Entre robe de femme et robe de jugeur
La différence
Pour vous me fait peur.

MAROT.

Celle qui vous attend commande la rigueur,
La résistance
Aux cris du plaideur.

RABELAIS.

Erreur, prévention, faiblesse, complaisance,
Sous cette robe-là
On ne connaît rien de cela.

TOUS.

Près de sa personne,
Marguerite ordonne, *etc.*

(*Les trois Saphos sortent avec le Podestat, Rabelais et Marot.*)

SCÈNE VIII.

ENNEMOND, MARCEL, EUGÈNE.

ENNEMOND.

Quelles femmes !

MARCEL.

Quel caractère !

EUGÈNE.

Quelles têtes !

MARCEL.

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Je les croyais seulement dédaigneuses,
Mais le courroux éclate dans leurs yeux.

EUGÈNE.

Oui, contre nous elles sont furieuses.

ENNEMOND.

Tant mieux, amis, et mille fois tant mieux.
Quand une femme est froidement sévère,
Point de ressource, il faut se retirer;
Mais lorsqu'elle est franchement en colère,
Loin de rien craindre on doit tout espérer.

MARCEL.

Heureusement, nous serons bien défendus par messieurs Rabelais et Marot.

ENNEMOND.

Nous le serons encore mieux par elles mêmes.

MARCEL, EUGÈNE.

Comment cela ?

ENNEMOND.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Elles font ici les cruelles,
Mais ce n'est pas de bonne foi;
Nous sommes encore aimés d'elles,
Ainsi, mes amis, croyez-moi.
De cette cause d'importance,
Sans trouble attendons le succès;
Si nous perdons notre procès,
L'Amour cassera la sentence.

(*Bruit d'instrumens.*)

MARCEL.

Qu'entends-je ?

EUGÈNE.

C'est le signal de l'audience qui va commencer.

(*Les rideaux qui ferment les côtés s'ouvrent, et aussitôt la draperie du milieu s'élève et forme un dais sur le trône de Marguerite qui est assise au milieu du tribunal, entourée des Conseillères; la Greffière est placée plus bas.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, MAROT, RABELAIS, LE PODESTAT, LOUISE, AGLAÉ, CLEMENCE, LA GREFFIÈRE, ENNEMOND, EUGENE, MARCEL, PEUPLE.

MARGUERITE, *placée sur son trône.*

Habitans de la ville de Lyon, c'est pour le bonheur de tous que j'ai demandé le rétablissement de l'antique et respectable Cour d'amour. Puisse cette heureuse restauration inspirer et rendre à jamais la constance aux amans, la fidélité aux époux, la douceur et la patience aux femmes, enfin, la bonne intelligence entre les deux sexes!

MAROT.

Ainsi soit-il.

RABELAIS.

Comme ainsi soit.

MARGUERITE.

Quelles sont les causes qui doivent être appelées à cette première audience?

LE PODESTAT.

Madame la Greffière, lisez. Attention!

LA GREFFIÈRE, *lisant.*

Un jeune homme ayant hérité de tous les biens de son ami prétend que la maîtresse dudit ami lui appartient, comme faisant partie desdits biens.

MAROT.

Il la prend pour un immeuble.

MARGUERITE.

Accordé, si la dame y consent.

RABELAIS.

Elle y consentira.

LA GREFFIÈRE, *lisant.*

La vieille Orphise a épousé le jeune Alphonse, et lui a fait sa fortune. Elle se plaint que le jeune Alphonse manque de reconnaissance et la néglige.

MARGUERITE.

Faites paraître Orphise.

LA GREFFIÈRE.

Absente.

MARGUERITE.

Absente!.... Hors de cour.

MAROT.

Et sans appel.

RABELAIS.

Avis aux riches douairières.

LA GREFFIÈRE.

La cause suivante est celle de trois amis contre leurs amies. Les plaignans sont Marcel, Eugène, Ennemond, tous trois présens à l'audience.

MARGUERITE.

Je sais que Marot et Rabelais doivent plaider dans cette affaire.

RABELAIS.

Nous sommes prêts.

MAROT.

Madame et Mesdames,

AIR :

ENNEMOND, Eugène et Marcel,
Disent que, malgré leur constance,
Un abandon dur et cruel
Est aujourd'hui leur récompense.

RABELAIS.

Ils accusent de ces méchefs
Aglaé, Clémence et Louise:
Quoiqu'avocats nous serons brefs;
Et n'emploierons que la franchise.

LE PODESTAT.

Des avocats brefs et francs ! c'est du nouveau; ça n'aura pas de suite.

MARGUERITE.

Que les causes soient plaidées l'une après l'autre. Parlez, Marot.

MAROT, *plaidant.*

Je plaide pour Marcel contre Aglaé du Guillet.

MARGUERITE.

Aglaé, descendez.

(*Aglaé quitte le banc des juges et sa robe, et va s'asseoir sur une banquette placée au devant de la scène.*

MAROT.

Mesdames, je ne retarderai point l'exposé de ma cause par un exorde ambitieux, par un préambule fastueux, par une introduction captieuse. J'épargnerai à la Cour toutes les inutilités qui pourraient fatiguer son attention, et je viens droit au fait.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

UN rendez-vous est donné par madame
Au bon Marcel, devant la Cour présent,
Et, plein de l'amour qui l'enflamme,
Ce bon Marcel y vient une heure avant. (*bis.*)
Empressement, certes, bien légitime,
Bien éloigné d'être un défaut.

Et cependant... le croirez-vous, mesdames? non, vous ne le croirez pas.

(*Suite de l'air.*)

Au bon Marcel Aglaé fait un crime
D'être venu trop tôt.

TOUS.

D'être venu trop tôt!

MAROT et MARCEL.

D'être venu trop tôt!

LE PODESTAT.

Trop tôt! Ça ne m'est jamais arrivé.

MARGUERITE.

Est-il vrai, Aglaé?

AGLAÉ, *se levant.*

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

DU rendez-vous, je le confesse,
Marcel a devancé l'instant.

MAROT.

Je prends acte de l'aveu.

AGLAÉ.

Mais, à mon arrivée, jugez de ma surprise.

(*Suite de l'air.*)

Pour mieux rêver à sa tendresse,
Monsieur dormait paisiblement.

Or, je le demande à la Cour.

(*Suite de l'air.*)

J'en appelle à toutes les femmes, (*bis.*)
Toutes penseront comme nous;
C'est au moins pour causer, Mesdames,
Que nous donnons des rendez-vous.

MAROT.

Sans doute, et nous le savons de reste. Mais, cruelle! est-ce donc à vous de nous reprocher notre sommeil? Vous, sous les fenêtres de laquelle nous avions passé la nuit entière à vous répéter que nous vous adorons, à vous chanter des vers où notre amour s'exprime dans les termes les plus tendres et les plus passionnés.... Quoi! lorsque ce n'est qu'à six heures du matin que vous daignez nous accorder un rendez-vous pour huit, vous êtes offensée qu'à sept le sommeil nous ait surpris!

RABELAIS.

C'est une barbarie!

MAROT.

Non, Aglaé, vous ne tiendrez point à cette injuste inculpation; vous ne nous accuserez plus de dormir, vous qui savez si bien que nous n'existons, que nous ne respirons que pour veiller avec vous et pour vous.

MARGUERITE.

Aglaé, qu'avez-vous à répondre?

AGLAÉ.

Madame....

AIR *du Vaudeville de Psyché.*

D'un défenseur très-estimable
Marcel en vain s'est appuyé:
De son sommeil inconcevable
Marcel n'est point justifié.
C'est à bon droit que je l'accuse,
L'amour-propre m'en fait la loi.....
Mais je suis bonne, et je l'excuse,
Car je crois qu'il rêvait à moi.

MARCEL, *allant se réunir à Aglaé.*

Oui, sans doute, je rêvais à vous.

LE PODESTAT.

Un amant qui rêve est bien excusable.

MAROT.

Ma cause est gagnée.

MARGUERITE.

Mesdames, vous serez sans doute de mon avis:

AIR: *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Un arrêt que dicte l'amour
Doit être approuvé par la Cour.

LES CONSEILLÈRES.

Un arrêt, etc.

MARGUERITE.

A vous, maître Rabelais.

RABELAIS.

Je plaide pour Eugène contre Clémence de Bourges.

MARGUERITE.

Clémence ?...

(*Clémence se lève et descend.*)

RABELAIS, *plaidant.*

Mesdames, j'ai grand besoin de l'indulgence de la Cour; car la cause que je défends est précisément le contraire de celle qui vient d'être jugée. Marcel est venu trop tôt, Eugène est venu trop tard.... Trop tard.... d'un quart d'heure! Mais, si Marcel était endormi, Eugène était bien éveillé.

CLÉMENCE.

Que trop éveillé !

RABELAIS.

Je vous entends, Madame, et je vais dire la vérité, toute la vérité; ma conscience me l'ordonne. Voici le fait. Eugène et plusieurs jeunes gens de la ville étaient réunis dans un festin champêtre où présidait une aimable et vive gaîté. Au milieu de ce charmant repas, un des convives propose que chacun porte, tacitement, la santé du tendre objet dont il est épris. A l'instant même, tous les convives sont debout, tous les verres sont levés, tous les verres sont remplis.

LE PODESTAT.

Tous les verres remplis!... Le joli coup d'œil !

RABELAIS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Eugène boit à Clémence,
Il y boit sec et beaucoup :
Il finit, il recommence ;
Et voilà que, tout-à-coup,
Il est gris le camarade,
Et comment ne l'être pas!...

(*A Clémence.*)

N'eût-il bu qu'une rasade
A chacun de vos appas.

LE PODESTAT.

Il y a de quoi se griser.

MAROT (*à part.*)

La tournure est adroite.

RABELAIS.

Mais, à travers cette joie bruyante, nous client n'oublie pas le rendez-vous qui l'attend; et, malgré les instances de ses amis, il part, il s'éloigne, il arrive.... il est aux genoux de Clemence.

LE PHILOSOPHE.

Il y est.

CLÉMENCE.

A quoi bon? que pouvait-il me dire? que m'a-t-il dit?

RABELAIS.

AIR : *Eh! ma mère, est-ce que je suis ça.*

Dans ce qu'il a voulu dire,
Il a dû déraisonner:
Mais, d'un moment de délire
Faut-il donc vous étonner?
Près de sa belle maîtresse,
Eugène, en vrai Troubadour,
Eprouvait la double ivresse
De Bacchus et de l'Amour.

J'ai dit.

MARGUERITE.

Clémence, que répondez-vous?

CLÉMENCE.

Madame.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

La double ivresse qu'on m'oppose
Est un moyen fort bien trouvé;
Mais, pour le succès de sa cause
Maître François n'a rien prouvé.

Cependant, je ne veux ni ne dois être plus sévère qu'Aglaé.

De Bacchus pardonnons l'ivresse,
Elle ne dure qu'un moment,
Et j'ai le doux pressentiment
Que l'autre doit durer sans cesse.

EUGÈNE, *allant à Clémence.*

Ah! c'est aux pieds de Clémence que je veux recevoir mon pardon.

MARGUERITE.

Vous le voyez encore, mesdames,

AIR : *F'aut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Ici l'Amour est président,
Il prévient notre jugement.

LES CONSEILLÈRES.

Ici l'Amour, etc.

RABELAIS.

Voilà une cause qui m'a donné bien de la peine !

MARGUERITE.

Ennemond, quel est votre avocat ?

ENNEMOND.

Madame.... je n'en ai point.

LOUISE.

Je le crois : une si bonne cause !

ENNEMOND.

Je plaide moi-même, pour moi.... contre Louise Charli.

LOUISE.

Qui, certes! se défendra mieux que ces dames.

ENNEMOND, *souriant.*

Je suis convaincu d'avance.

MARGUERITE.

Louise, descendez.

LOUISE.

Pas pour long-temps. (*à sa voisine.*) Garde-moi ma place.

ENNEMOND.

Mesdames, plein de confiance dans la bonté de ma cause, et dans la justice de la Cour, je parlerai sans détour et sans crainte. Je n'ai point à me reprocher d'être venu trop tôt ou trop tard : je ne suis pas venu du tout.

LOUISE.

Vous l'entendez, Mesdames.

MARGUERITE, *à Ennemond.*

Et vous prétendez vous justifier ?

ENNEMOND.

Je l'espère, au moins.

LOUISE.

Il ose l'espérer !

ENNEMOND, *à un homme qui est derrière lui.*

Approchez.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est ?

(*Ennemond prend dans les mains de cet homme une lettre qu'il présente à Louise.*)

ENNEMOND.

Lisez, Madame.

LOUISE.

Moi !

MARGUERITE.

Ecoutons.

LOUISE, *lisant.*

Lanval, à Louise Charli.... Que peut-il me vouloir ? (*Elle veut rendre la lettre.*) Je ne la lirai point.

ENNEMOND.

Je supplie la Cour d'ordonner que lecture soit faite de cet écrit.

MARGUERITE.

Louise, la demande est juste, vous ne pouvez vous y refuser.

LOUISE.

J'obéis. (*Elle lit.*)

» Madame, jaloux du bonheur de mon rival, et piqué « de vos dédains, j'ai osé me permettre sur votre per- « sonne quelques propos légers et inconsidérés : Enne- « mond m'en a demandé raison, et nous nous som- « mes rendus sur le pré, à l'heure et à l'instant même « où vous l'attendiez.

Comment ! (*Elle continue.*)

« Notre combat a été vif et opiniâtre ; mais enfin En- « nemond m'a terrassé et désarmé. »

(*A Ennemond.*)

Vous vous êtes battu pour moi, sans mon aveu, sans m'en prévenir !

ENNEMOND.

Madame...

AIR NOUVEAU *de M. Doche.*

Du combat l'heure était précise,
Ennemond n'a pas différé ;
Venger la gloire de Louise
Ce m'était un devoir sacré.
Au cri de l'honneur qui l'appelle
Tout guerrier doit, ainsi que moi,
Se battre en tout tems pour sa Belle,
Pour sa Patrie et pour son Roi. *bis.*

CHŒUR.

Se battre, *etc.*

LOUISE.

Malgré les bonnes raisons que je pourrais ajouter, je juge l'affaire, et je me condamne.

MARGUERITE.

Je confirme le jugement.

LOUISE.

Mais, à l'avenir, si quelque mal avisé ose tenir des propos sur mon compte, je me charge d'y répondre.

LE PODESTAT.

Et la réponse sera vigoureuse.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE (*à Marguerite.*)

Madame, une dépêche de la Cour.

(*La Reine se lève, ainsi que les Conseillères, et tandis qu'elle descend du Tribunal, on chante le Chœur suivant.*)

AIR : *De la Fée Urgèle.*

Ils triomphent, qu'ils soient heureux !
L'Amour se prononce pour eux.

MARGUERITE (*la prenant.*)

J'attendais cette lettre avec impatience.... Elle est du roi mon frère.

LE PODESTAT.

Messieurs, une lettre d'un Roi !

MARGUERITE (*qui a parcouru la dépêche.*

Enfin, il a rempli mes desirs... Gentil Marot, François premier vous rappelle à sa Cour.

MAROT (*saluant la Reine.*)

Madame.

AGLAÉ.

Auteurs, qui vous plaindrez de vos rivaux jaloux,
Pour en avoir justice, adressez-vous à nous.

MAROT.

Un beau jour, les auteurs plus polis que sévères,
Diront, de leur rivaux, plus de bien que de mal;
On ne les verra pas, dans tel ou tel journal,
Être juges de leurs confrères.
J'ignore quand ce tems viendra;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore, *etc.*

CLÉMENCE.

Tout œuvre où, tendrement, on chantera l'amour,
Sera, bon ou mauvais, protégé par la Cour.

MARGUERITE, *au Public.*

Un jour, tous nos auteurs pourront, en assurance,
Présenter au Public leurs ouvrages nouveaux.
Ces ouvrages, toujours sans taches, sans défauts,
N'auront pas besoin d'indulgence.
J'ignore quand ce tems viendra;
Mais bienheureux qui le verra.

CHŒUR.

J'ignore quand ce tems viendra,
Mais bienheureux qui le verra.

FIN.

Paris, de l'Imprimerie d'Abel LANOE, rue de la Harpe n.° 78.

Artois, Achille d'

TURENNE,

OU

UN TRAIT DE MODESTIE,

VAUDEVILLE HISTORIQUE,

EN UN ACTE;

PAR MM. ACHILLE D'ARTOIS-DE-BOURNONVILLE ET FULGENCE.

Représenté, pour la première fois, au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, le 23 Février 1815.

PRIX : 1 FRANC 25 C.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	*MM.*
TURENNE, Maréchal de France.	ST.-LÉGER.
LE MARQUIS DE SAINT ABRE, Lieutenant-Général.	FONTENAY.
LE S.r DE BEAUVESÉ, Capitaine de Cavalerie.	ARMAND.
LE COMTE D'ORFEUIL, Trésorier.	EDOUARD.
EMMA, Jeune personne confiée au Trésorier.	ARSÈNE.
CHARLES, Jeune soldat.	GUÉNÉE.
SANS-SOUCI, Vieux soldat, ami de Charles.	HYPOLITE.

(*Le Théâtre représente une petite maison à droite du spectateur; c'est celle du trésorier. A gauche, vis-à-vis de la maison du Trésorier, sont des bagages auprès desquels deux soldats sont en faction. Dans le lointain on aperçoit plusieurs tentes. A droite du spectateur est une grosse pierre.*)

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *A moins que dans ce monastère.*

Le monde entier sait que Turenne
Dans mille combats fut vainqueur;
Mais ce soir, hélas! sur la scène
Obtiendra-t-il le même honneur?
Ah! ne ternissez pas sa gloire,
Ou nous dirions avec regrets:
Il n'était donné qu'aux Français
De lui disputer la victoire! (*bis.*)

TURENNE,

OU

UN TRAIT DE MODESTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANS-SOUCI, CHARLES.

(Au lever du rideau, Charles et Sans-Souci sont assis à côté l'un de l'autre sur la pierre, à droite du spectateur.

SANS-SOUCI.

Ce que tu me dis là ressemble à un roman, purement et simplement ! le diable m'emporte, si ton amour ne m'a pas attendri !

CHARLES.

Si tu savais comme elle est belle !

SANS-SOUCI.

Prends-donc garde ; les sentinelles qui gardent les bagages pourraient nous entendre.... Ne l'ai-je pas vue chez Monsieur le Trésorier ?

CHARLES.

Faut-il que je perde l'espoir de jamais la posséder !

SANS-SOUCI.

Pourquoi donc, si elle t'aime ?

CHARLES.

Monsieur le Trésorier, à qui son père l'a confiée en mourant, consentira-t-il jamais à notre mariage, lui qui en est si amoureux qu'il l'a amenée ici afin de ne pas la quitter ?

SANS-SOUCI.

Cependant, tu as trouvé le moyen de t'en faire aimer ; et pour cela il a bien fallu lui parler !

CHARLES.

Souvent sous sa fenêtre.... Je ne suis que soldat... si j'étais capitaine !

SANS-SOUCI.

Que dis-tu donc ?

AIR : *J'vous dis qu'il est là sous mes yeux.*

Sous les étendards de l'amour
Jeune soldat est redoutable ;
Aux belles quand il fait la cour,
Il peut paraître fort aimable !
Pour triompher dans les combats,
Dont ce dieu seul fait tous les charmes ;
Généraux, officiers, soldats,
Tous ont, je crois, les mêmes armes ! (*bis.*)

CHARLES.

Si jamais le Trésorier s'aperçoit de mon amour, conçois-tu sa colère ?

SANS-SOUCI.

Il s'appaisera..... comme font tous les hommes en pareil cas, (*avec malice*) Car, avec ces dames,....

CHARLES (*vivement*).

AIR : *Lise épouse l'beau Germance,*

VAIREMENT tu médis d'elles ;
Il est des femmes fidèles,
Et je sens que mon Emma
Est parmi ces femmes-là.

SANS-SOUCI.

Va, malgré tes beaux système ;,
Il en est bien peu vraiment,
Qui nous aiment pour nous-mêmes
Purement et simplement !

Mais, pendant que nous nous occupons de tes amours, nous ne pensons pas à travailler, comme nos camarades.

CHARLES.

Eh ! qu'importe ! restons ici.

SANS-SOUCI.

Si par hasard Monsieur de Turenne nous surprenait !

CHARLES.

Il n'y a pas de risque !

SCÈNE II.

LES MÊMES, TURENNE, SAINT ABRE. (*Ils arrivent par le côté gauche du théâtre, pendant la dernière phrase; ils sont couverts de grands manteaux comme de simples soldats.*)

SAINT ABRE.

Dans notre ronde nous n'avons remarqué aucun soldat qui ne travaillât avec ardeur.

TURENNE.

L'ennemi y sera trompé; il croira que j'ai vraiment le dessein de camper ici.

SAINT ABRE.

Et s'il le croit, il est perdu!

TURENNE (*à Saint Abre*).

J'aperçois ma tente; tout est tranquille dans ces lieux.

SANS-SOUCI (*à Charles*).

Ma foi, nos camarades seront plus fatigués que nous!

TURENNE (*ayant entendu ces derniers mots*).

Qu'est-ce? (*Il les aperçoit.*) Deux soldats qui se reposent!

SANS-SOUCI (*à Charles*).

On vient.... Si c'était monsieur de Turenne ....?

TURENNE (*à Saint Abre*).

Abordons les. (*A Sans-souci et à Charles.*) Camarades!

SANS-SOUCI (*à Charles*).

Ce n'est pas lui!

TURENNE.

Tandis que tout le monde travaille dans le camp, pourquoi restez vous ainsi à ne rien faire?

CHARLES (*d'un ton assuré*).

C'est qu'il n'est pas nécessaire que nous travaillons...!

TURENNE.

Cependant, monsieur de Turenne veut camper ici.....

CHARLES.

Bah! il le dit... mais il ne le pense pas!

TURENNE (*étonné*).

Comment?

CHARLES.

Croyez-vous qu'il ait envie de nous faire camper dans un endroit aussi désavantageux? Il est trop grand capitaine

pour cela ! c'est un stratagème qu'il emploie pour tromper l'ennemi ; ce n'est pas ici que se livrera la bataille.

TURENNE (*plus étonné encore*).

Vous croyez ?

CHARLES (*vivement*).

J'en suis sûr !

SANS-SOUCI (*à Saint Abre qui paraît aussi étonné*).

Il en est sûr !

CHARLES.

AIR *du Vaudeville du petit courier.*

AUSSITOT que j'ai vu ces lieux,
J'ai deviné le stratagème.

TURENNE (*à part*).

Mon étonnement est extrême.

SAINT ABRE (*à part*).

Quel coup d'œil juste et précieux !

CHARLES.

Pour le combat, je me réserve !

TURENNE (*à Saint Abre*).

Nous serions à plaindre aujourd'hui,
Si l'ennemi qui nous observe,
Avait les mêmes yeux que lui. (*bis.*)

SANS-SOUCI.

Ce qu'il vient de vous dire vous surprend, n'est-ce pas ? Que serait-ce donc si vous le voyiez dans une bataille ? Quelle bravoure et pourtant quel sang-froid ! Aussi, c'est mon meilleur ami et je ne le quitte jamais !

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

D'ÊTRE son ami, je fais gloire,
Mon éloge est la vérité.

CHARLES.

Ah ! gardez-vous bien de le croire !
Il est loin d'être mérité.

TURENNE (*à Saint Abre*).

Tout ce que j'entends me pénètre,
Près d'eux, je me sens arrêté.

SAINT ABRE (*à Turenne*).

Ah ! modérez votre bonté,
Ou bien l'on va vous reconnaître ! (*bis.*)

(*bas à Turenne*).

Il commence déjà à faire jour.

TURENNE.

Messieurs, avant de vous quitter, ne puis-je pas savoir vos noms ?

CHARLES.

Je m'appelle Charles.

TURENNE (*à part*).

On m'a déjà parlé de ce jeune homme.

SANS-SOUCI.

Et moi, je me nomme Turenne.

SAINT ABRE (*étonné*).

Turenne ! (*bas à Turenne*) je croyais qu'il ne pouvait en exister qu'un seul.

TURENNE (*à Saint Abre*).

Trève de compliments, ou bien l'on va nous reconnaître.

SANS-SOUCI.

Autrefois Sans-Souci était mon nom ; je l'ai changé contre celui de Turenne.

SAINT ABRE.

Mais savez vous si ce changement plaira à votre général ?

SANS-SOUCI.

Oh ! pas d'observations là dessus, sinon morbleu ! nous nous battrons. D'ailleurs, si mon général veut prendre mon nom, je ne l'en empêche pas !

SAINT ABRE (*à Turenne*).

Vous l'entendez, Monseigneur ? il est accomodant !

TURENNE.

Charles, je me souviendrai de vous. (*Écartant son manteau et lui mettant son bâton de maréchal sur la bouche*) mais à l'avenir, fais seulement semblant de travailler, et tais-toi ! (*ils disparaissent.*)

CHARLES (*surpris*).

M. de Turenne !

SCÈNE III.

CHARLES, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

Hé bien ! qu'as-tu donc ? (*regardant autour de lui*) tiens ! les voilà qui s'en vont ! il est drôle celui qui t'a parlé.

AIR : *Farilons, farilette.*

Un plaisir nouveau m'entraîne,
Je ne puis plus m'arrêter !
C'est toi, brave et bon Turenne,
Qui me fait boire et chanter.

Et l'on chantera,
La lirette,
Tant que l'on t'aura,
La rira !
Tant que l'on t'aura,
L'on chantera,
L'on rira,
Farira
Farirette !

Mais on pleurera,
La rirette,
Quand on te perdra
Larira ! (*bis.*)

TOUS.

Mais on pleurera,
La rirette, *etc.*

CHARLES.

Nous mourrons tous pour lui !

LE TRÉSORIER.

Oui, mourez, mes amis !... à propos... j'oubliais une recommandation nécessaire. (*Faisant approcher les soldats autour de lui*) Les troupes du duc de Lorraine pourraient bien diriger leurs attaques de ce côté, et vous sentez qu'en ma qualité de trésorier, le poste que j'occupe est un des plus importans à défendre !

CHARLES.

Comptez sur nous ! les trésors de l'armée, et votre personne seront en sûreté.

LE TRÉSORIER.

Fi donc, ma personne !...

CHARLES.

Les efforts de l'ennemi seraient inutiles.

AIR : *Du verre.*

S'il connaissait le prix des biens
Commis à votre vigilance,
Il tenterait tous les moyens
Pour vaincre notre résistance !
Mais Charles saurait bien encor
Braver ses armes meurtrières,
(*regardant Emma.*)
Avant de voir un tel trésor
Passer dans des mains étrangères ! (*bis.*)

EMMA (*à Charles*).

Imprudent !... (*au trésorier*) Si vous leur recommandiez de ne pas trop s'exposer ?

LE TRÉSORIER.

C'est juste : surtout, mes amis, pas d'excès ! la bravoure n'exclut pas la prudence ! tenez, imitez moi. Ah ! si vous m'aviez vu ! quelle réserve ! quelle circonspection dans les dangers ! aussi, je puis bien dire que mon courage ne m'a jamais emporté trop loin !

CHARLES.

Vous êtes bien heureux, monsieur le Trésorier !

SANS-SOUCI.

AIR : *Walse du Pauvre Diable.*

J'entends, je crois, le son de la trompette ;
Amis, il faut se soumettre au devoir.

CHARLES (*au Trésorier*),

De vous quitter si vîte je regrette,
Mais avant peu, j'espère vous revoir.
(*A Emma*).
Dans un instant ici je vous retrouve.

EMMA (*à Charles*).

Oui, revenez.

LE TRÉSORIER (*à Emma*).

Je reste près de toi !

EMMA (*à Charles, faisant semblant de répondre au Trésorier.*),

Vous savez bien que jamais je n'éprouve
De vrai plaisir que lorsque je vous voi.

TOUS (*excepté le Trésorier.*)

J'entends, je crois, le son de la trompette ;
Amis, il faut se soumettre au devoir.
De vous quitter si vite je regrette ;
Mais avant peu j'espère vous revoir.

LE TRÉSORIER.

En vérité, sa tendresse est parfaite,
Son cœur seul parle et non pas son devoir.
Aussi, je veux, dans peu, je le répète,
La rendre heureuse en comblant son espoir.

SCENE V.

LE TRESORIER, EMMA.

LE TRÉSORIER.

Allons, la journée sera belle ! monsieur de Turenne vaincra comme à son ordinaire ; rentrons, en attendant que je trouve un instant favorable pour lui faire part de mon mariage !

EMMA.

De votre mariage ! avec qui ?

LE TRÉSORIER.

Avec toi !

EMMA.

Encore ! non pas, s'il vous plaît !

LE TRÉSORIER.

Quel caprice !

EMMA.

Je vous aime comme mon père, mon ami ; mais pas du tout comme mon mari. Je n'épouserai jamais un vieillard.

LE TRÉSORIER.

Comment ! un vieillard ?

EMMA (*naïvement*).

Ne m'avez-vous pas défendu de mentir ? En quoi ai-je donc le malheur de vous plaire ?

LE TRÉSORIER.

En quoi ?

AIR : *Du premier pas.*

En te voyant
Mon cœur est dans l'ivresse
J'aime tes yeux, ton air vif et piquant.
Telle est, enfin, ta grâce enchanteresse
Que je crois être encor dans ma jeunesse,
En te voyant. (*bis.*)

EMMA.

Hé bien, moi.....

MÊME AIR.

En vous voyant,
Souvent je m'inquiète ;
A vous aimer je cherche vainement ;
Après l'hymen je soupire en cachette.
Mais, dès qu'il bat, toujours mon cœur s'arrête,
En vous voyant.

LE TRESORIER.

Ingrate !

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

Vous excitez ma colère.

EMMA.

Pourquoi ce courroux ?

LE TRESORIER.

Je me montrerai sévère...
Rentrons...

(*Ici Charles arrive du côté où est tourné le Trésorier.*)

EMMA (*revenant au Trésorier*).

Tournez-vous.

(*Regardant Charles.*)

Votre sincère tendresse
Vous change à mes yeux !

(*Avec intention.*)

Par ici, je le confesse,
Vous êtes bien mieux.

MÊME AIR.

(*A Charles, pendant que le Trésorier se redresse.*)

Dans tous vos traits, le courage
Brille, j'en convien;
Vous avez même en partage
Un noble maintien.
Voyons, c'est plus difficile,
Votre air amoureux...

(*Au Trésorier, qui par sa pantomime ridicule l'empêche de voir les signes amoureux de Charles.*)

Un instant... Restez tranquille,
Je le vois bien mieux!

LE TRESORIER (*d'un air victorieux*).

Tout seconde enfin mon dessein!

AIR : *C'est le moment de finir l'entretien.*

A Monseigneur ici quand il viendra
Je l'apprendrai.

EMMA (*à Charles*).

Je vais prendre ma place
A la fenêtre; et je pourrai de là
Vous avertir sitôt qu'il passera.

LE TRESORIER (*croyant qu'Emma s'adresse à lui*).

Tu me ravis, il faut que je t'embrasse!

CHARLES (*prenant la main d'Emma*).

Ah! pour mon cœur que ce moment est doux!

EMMA (*à Charles*).

On peut nous voir, modérez-vous, de grâce.

LE TRESORIER (*croyant toujours qu'elle s'adresse à lui pendant que Charles embrasse la main d'Emma*).

Je n'aperçois personne près de nous.

ENSEMBLE.

LE TRÉSORIER.

A monseigneur ici quand il viendra,
Je l'apprendrai ; toi, va prendre ta place
A la fenêtre, et souviens-toi de là
De m'avertir sitôt qu'il passera.

CHARLES (*à Emma*).

Quand monseigneur en ces lieux paraîtra,
Il l'apprendra ; moi, je vais prendre place
A la fenêtre ; et je pourrai de là
M'enfuir sans bruit, sitôt qu'il passera !

EMMA.

Quand monseigneur en ces lieux paraîtra,
(*A Charles.*)
Il l'apprendra ; je vais prendre ma place
A la fenêtre, et je pourrai de là
Vous avertir sitôt qu'il passera.

SCÈNE VI.

CHARLES, *seul.*

Je suis fort, maintenant, et je reprends courage..... Nous verrons, monsieur le Trésorier....! Oui, mais n'ai-je point à craindre sa fierté ?... (*se regardant*). Sans grade ! sans titre..... Et monsieur de Turenne est juste, cependant. Mais, peut-il faire de tous les braves autant d'officiers...

AIR : *de Marianne.*

Le tribut qu'on paye au courage
Est un des plus nobles tributs ;
Mais en France ce juste hommage
Peut dégénérer en abus.
Qu'on récompense
Sans prévoyance
Tous les exploits par des titres nouveaux !
Ivre de gloire,
Vers la victoire
Chaque Français va voler en héros !
Et sa valeur accoutumée
Le plaçant parmi les élus,
Bientôt on ne comptera plus
Un soldat dans l'armée ! (*bis.*)

(*Allant sous la fenêtre d'Emma.*)

Elle devrait être à sa fenêtre. (*Il l'appelle.*) Emma ! (*Apercevant Turenne.*) O ciel ! Monseigneur !

SCÈNE VII.

TURENNE, LE MARQUIS DE SAINT ABRE, LE SIEUR DE BEAUVESE, CHARLES.

TURENNE (*apercevant Charles.*)

Ah ! ah ! un soldat devant la maison de monsieur le Trésorier, et sous les fenêtres d'Emma !.....

SAINT ABRE.

C'est notre jeune homme de ce matin, qui donne de si hautes espérances !

TURENNE (*regardant la fenêtre d'*EMMA).

Et à qui l'on en donne aussi, sans doute ! (*A Charles*). C'est vous, Monsieur !

CHARLES (*embarrassé.*)

Monseigneur.....

TURENNE.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Ici pourquoi ma présence
Vous contraint-elle à rougir ?
Et quel excès de prudence
Vous engageait à me fuir ?

CHARLES (*vivement*).

Moi ! mon général !

Craindre un maître que j'adore,
Et fuir ainsi devant lui !....
Ah ! monseigneur, passe encore
Si j'étais votre ennemi. (*bis.*)

SAINT ABRE (*transporté*).

Bien, mon ami....!

TURENNE.

Vous ne répondez pas à ma question ; que fesiez-vous de ce côté ?

CHARLES.

Le hasard conduisait mes pas....

TURENNE (*finement*).

C'est cela ! le dieu des amans !....

CHARLES.

L'amour.... de ma patrie était l'objet de toutes mes pensées.....

TURENNE.

AIR : *Voulant par ses œuvres, etc.*

Secondant votre rêverie,
Loin de la foule et du fracas,
Dans l'intérêt de la patrie,
Le hasard dirigea vos pas !
Il choisit cette solitude,
Je l'approuve ; mais de ma part,
Recommandez bien au hasard
De n'en pas prendre l'habitude ! (*bis.*)

CHARLES.

Je m'en souviendrai, mon général.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ CHARLES.

TURENNE.

Tout ce que dit ce jeune homme, n'est pas d'un soldat ordinaire ! Marquis, recommandez à ses chefs d'avoir souvent les yeux sur lui dans cette journée ; l'affaire sera chaude ; il s'y distinguera, je l'espère !

SAINT ABRE.

Vous voulez donc absolument livrer bataille aujourd'hui ?

TURENNE (*avec fermeté*).

L'intérêt de l'état le demande !

SAINT ABRE.

Songez aux ennemis que vous avez à la Cour ! Tous les jours ils tentent de vous perdre.

TURENNE (*avec sang-froid*).

Je le sais !...

SAINT ABRE.

Ne vous fait-on pas déjà un crime de n'avoir pas pénétré dans le pays ennemi?

TURENNE.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

A tort on blâme ma conduite;
Trop s'avancer est un malheur :
Plus d'un exemple dans la suite
Pourra parler en ma faveur.
Dans un pays que l'on ignore
S'il est aisé de parvenir,
Avant d'entrer il faut encore
Savoir le moyen de sortir ! (*bis.*)

SAINT ABRE (*avec vivacité*).

Enfin, si vous perdiez la bataille?

TURENNE (*froidement*).

J'ai tout prévu pour la retraite....

SAINT ABRE (*de même*).

Nos forces seraient-elles suffisantes pour arrêter les Impériaux? Qui les empêcherait alors de venir jusques dans la France?

TURENNE (*avec transport*).

Et les Français ! les comptez-vous pour rien?

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Sous le règne heureux de Louis,
S'ils osaient pénétrer en France,
Aucun de nos fiers ennemis
N'échapperait à leur vengeance !
Plus intrépides que jamais,
Ils soutiendraient le diadême !
Rien ne peut vaincre le Français
Quand il défend un roi qu'il aime !

BEAUVESÉ (*avec feu*).

Vous avez raison, Monseigneur; et d'ailleurs je connais un moyen sûr de remporter la victoire.

TURENNE.

Quel est-il?

BEAUVESÉ.

En sacrifiant six mille hommes....

TURENNE (*l'arrêtant*).

Je n'en veux pas savoir davantage. Il faut trouver un autre moyen.

BEAUVESÉ.

Mais il y va de votre gloire.

TURENNE (*avec indignation*).

Faire périr ainsi mes soldats !

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Pour rendre mon nom mémorable,
Qui? moi, je les sacrifierais!
Quelle gloire peut être stable,
Acquise par de tels succès!
Ils sont l'espoir de la patrie;
Et quand je les mène aux combats,
A l'Etat qui me les confie
Je dois compte de mes soldats. (*bis.*)

SAINT ABRE (*avec ravissement*).

Ah! Monseigneur, quand les troupes vous auront perdu, où retrouveront elles un Turenne!

TURENNE (*à Saint Abre*).

Quelles sont les dispositions de mes grenadiers?

SAINT ABRE.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Les grenadiers sont pleins d'ardeur,
L'amour pour le roi les enflamme,
Et telle est enfin leur valeur
Que le repos lasse leur âme.
Devant l'ennemi menaçant
En bataille faites-les mettre;
La victoire qui les attend,
Aussitôt va les reconnaître! (*bis.*)

TURENNE.

Et mes cavaliers, sieur de Beauvesé, sont-ils bien montés?

BEAUVESÉ.

Oui, Monseigneur, à l'exception d'un pauvre gentilhomme auquel ses moyens ne permettent pas d'acheter un autre cheval.

TURENNE.

Vous prendrez un des miens et le lui donnerez de ma part. Vous lui représenterez que ne pouvant plus supporter les mouvemens brusques d'un jeune cheval, le sien a paru me convenir et que vous venez en mon nom lui en demander le sacrifice.

BEAUVESÉ.

Oui, Monseigneur....

TURENNE.

Ne perdez pas un instant. Vous, Marquis, je vous charge d'aller reconnaître de nouveau la position des ennemis. Vous viendrez ici même m'instruire de ses mouvemens.

SCÈNE IX.

TURENNE, *seul.*

Ils ont raison ; le succès de la bataille est douteux. Le duc de Lorraine est un capitaine expérimenté : il temporise, il attend l'arrivée du duc de Bournonville. Je dois tout faire pour empêcher cette jonction, ou du moins pour la prévenir. L'ennemi conserve une attitude imposante ; il se croit invincible dans sa position ; il verra tout ce dont les Français sont capables !

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

C'est devant les plus grands obstacles
Qu'on les voit redoubler d'efforts !
Chaque jour de nouveaux miracles
Couronnent leurs nobles transports !
Quel que soit le destin contraire,
Rien ne peut arrêter leurs pas !
L'honneur est la seule barrière
Que leur valeur ne franchit pas !

SCÈNE X.

LE TRÉSORIER, *entrant avec Emma*; TURENNE.

TURENNE (*sans le voir*).

Que tu étais bien digne de les commander, brave la Force, mon guide et mon ami !

LE TRÉSORIER (*à Emma*).

Il est seul; approchons. Il médite !... Si mon indiscrétion allait coûter un succès à la France.

TURENNE (*continuant sans les apercevoir*).

C'est avec raison qu'on te citera toujours comme un grand homme !

LE TRÉSORIER (*à part*).

S'occuperait-il de moi ?

TURENNE (*de même*).

Quel honneur pour son pays ! quel trésor !

LE TRÉSORIER (*à part*).

Ceci me regarde.

TURENNE (*à part*).

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Grand et juste dans tous les temps....

LE TRESORIER (*à part*).

Oh ! c'est bien-là mon caractère !

TURENNE (*de même*).

Tu pris dès tes plus jeunes ans,
Pour te guider l'honneur sévère;
Quel rare et sublime talent !
Mais quelle modestie extrême !

LE TRÉSORIER (*à Emma*)

C'est moi qu'il peint dans ce moment.

EMMA (*à part*).

Moi, je crois qu'il se peint lui-même !

LE TRÉSORIER (*à Turenne*).

Ah ! Monseigneur ! épargnez ma modestie..... c'est aussi par trop fort.

TURENNE (*étonné*).

Qu'a-t'il-donc ?

LE TRÉSORIER (*avec instance*).

Mettez un terme à vos éloges, et parlons d'autre chose.

TURENNE (*regardant Emma*).

De cette belle enfant par exemple !

LE TRÉSORIER.

C'est cela, Monseigneur.

(*Ici les deux factionnaires qui étaient au fond du théâtre sont remplacés par Charles et Sans-Souci, et les deux amans se font des signes pendant que le Trésorier cause avec Turenne.*)

TURENNE.

Pensez-vous à la marier ? avez-vous fait un choix ?

LE TRÉSORIER.

Excellent !

TURENNE.

Un jeune homme !

LE TRESORIER.

Oh ! ce n'est pas un étourdi.

TURENNE (*le regardant*).

Je m'en doute.

LE TRÉSORIER.

Ce n'est pas non plus un vieillard.

TURENNE.

Son âge ?

LE TRÉSORIER (*à part*).

Il ne finira pas ses questions ! (*Haut.*) Il est de la même année que moi !

TURENNE.

Ah ! nous y voilà. Emma l'aime-t-elle ?

LE TRÉSORIER.

Elle en est folle ! (*A Emma qui fait des signes à Charles.*) N'est-il pas vrai, Emma ?

EMMA (*vivement*).

Monseigneur.... (*Regardant Charles.*)

AIR : *Que pour moi, ce jour a de charmes !*

Celui qui captive mon âme,
Je l'avoue, est devant mes yeux ;

Si j'étais une fois sa femme,
Ah! combien nous serions heureux!
Il a ma foi; je la lui garde;
Je ressens un doux embarras
Chaque fois que je le regarde.

TURENNE (*à part, regardant le Trésorier*).

Elle ne le regarde pas.

Qui donc....? (*Il voit Charles.*) Ah! ah! c'est par ici.

EMMA (*à part*).

Monseigneur ne se doute de rien; il se connaît mieux en guerres qu'en amourettes.

LE TRÉSORIER (*d'un air rayonnant*).

Vous voyez, Monseigneur?

TURENNE (*avec intention.*)

Oui, oui; je commence à voir!

EMMA.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

De la jeunesse mon amant
A la grâce et la pétulence.

(*Ici le Trésorier fait le jeune homme, et manque de se laisser tomber.*)

TURENNE.

Il est vieux, même chancelant!

LE TRÉSORIER.

N'en jugez pas sur l'apparence.

TURENNE (*regardant le Trésorier*).

Il lui manque tout, en un mot.

EMMA (*regardant Charles.*)

Quel aveuglement est le vôtre!
Je vois qu'il a tout ce qu'il faut.

TURENNE (*à part*).

Elle regarde toujours l'autre.

LE TRÉSORIER (*joyeux*).

Vous comprenez?

TURENNE (*avec intention*).

Parfaitement.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Un bon général doit comprendre
Mieux qu'un autre, sans contredit;
Et souvent même il doit entendre
Le contraire de ce qu'on dit!
Mais, pendant cette conférence,
J'ai cru (peut-être ai-je vu mal!)
Voir des signes d'intelligence....

(*Le Trésorier regarde de tous les côtés.*)

EMMA (*naïvement*).

Vous êtes très-bon général. (*bis*)

TURENNE.

Mon cher Trésorier, malgré toutes vos qualités, tenez-vous sur vos gardes; les soldats français sont entreprenans!

LE TRESORIER (*avec orgueil*).

Qu'ai-je à craindre d'un soldat?.... (*Charles fait un mouvement d'indignation*).

TURENNE (*l'interrompant*).

Les comptes de l'armée sont-ils en règle?....

LE TRÉSORIER.

Oui, Monseigneur; dans une pareille circonstance, je n'aurais eu garde d'y manquer.....

TURENNE.

Je vais les prendre.... Surtout n'oubliez pas ce que je viens de vous dire....

AIR *Du Méléagre.*

Pour votre amour, moi, je suis en peine;
Soyez prudent, je vous en avertis.

LE TRÉSORIER.

Oh! contre moi toute ruse est vaine:
Je ne crains pas d'être jamais surpris.
Je suis aimé; vous venez de l'entendre.

EMMA (*à part*).

Déguisons-lui toujours mes sentimens.

TURENNE (*au Trésorier*).

Pour mieux lui plaire, il vous faudrait attendre.

LE TRÉSORIER.

Ah! Monseigneur, je n'en ai pas le temps!

ENSEMBLE.

LE TRÉSORIER.

Pour mon amour, bien loin d'être en peine,
De mon bonheur, d'avance je jouis.
Oui, contre moi toute ruse est vaine;
Je ne crains pas d'être jamais surpris.

TURENNE.

Pour votre amour, moi, je suis en peine;
Soyez prudent, je vous en avertis.
Ne croyez pas toute ruse vaine,
Ou vous courrez risque d'être surpris.

EMMA (*à part*).

Ah! quant à moi, ce qui fait ma peine,
C'est de le voir plus que jamais épris;
Mais, puisqu'il croit toute ruse vaine,
Facilement il peut être surpris.

(*Ils entrent chez le Trésorier.*)

SCENE XI.

CHARLES, SANS-SOUCI, TURENNE.

SANS-SOUCI.

Mille bombes! comme ce faquin de Trésorier a l'air de mépriser les soldats! qu'est-il donc lui, purement et simplement?

CHARLES.

J'ai eu peine à me retenir.

AIR : *Vaudeville des Fiancés.*

Plein du noble espoir qui m'entraîne,
Je chéris mon modeste état;
Je puis un jour être grand capitaine,
Puisque Turenne fut soldat!

SANS-SOUCI.

Vers les grandeurs comme toi je m'élance;
Lorsque tu seras général,
Pour rapprocher entre nous la distance
Nomme-moi caporal! (*bis.*)

(*A la fin du couplet, Turenne sort de chez le Trésorier et remonte le théâtre.*

Ce petit drôle là me donne de l'ambition !.... C'est aujourd'hui surtout qu'il faut nous distinguer ; il paraît que nos ennemis sont plus nombreux que nous.

CHARLES.

Monsieur de Turenne seul vaut mieux que vingt mille hommes!

TURENNE (*à part, dans le fond*).

Saint Abre ne revient point. Il faut changer mon plan de bataille ; l'ennemi ne donne pas dans le piége ; je dois pourtant le forcer à abandonner sa position.

SANS-SOUCI (*à Charles*).

Turenne est embarrassé.

TURENNE.

Turenne....!

CHARLES (*vivement*).

Lui ! je le connais mieux que toi. Je vois d'ici comment il s'y prendra.

SANS-SOUCI.

Corbleu ! tu as la vue longue !

TURENNE (*à part*).

Ecoutons.

CHARLES.

Il fera quitter à l'ennemi son camp retranché.

SANS-SOUCI.

Par quel moyen ?

CHARLES.

N'as-tu pas remarqué à une lieue d'ici, en avant de ce côté, une hauteur sur laquelle doit passer le duc de Bournonville ?

TURENNE (*à part*).

Effectivement....

CHARLES.

Là, un très-petit nombre de troupes peut l'arrêter et même le mettre en déroute ! (*Turenne étonné, continue de l'écouter.*) M. de Turenne fera semblant de porter toute son armée sur ce point, et pourtant n'en fera marcher que quelques bataillons. L'ennemi, obligé d'être témoin de la défaite du duc de Bournonville, ou de le secourir, prendra le dernier parti ; alors, avec l'élite

de ses troupes et sa meilleure artillerie, monsieur de Turenne débouche par ici, surprend l'ennemi, s'empare de ses positions et l'attaque ainsi de trois côtés à-la-fois.

TURENNE (*avec enthousiasme*).

Il est décidé que ce jeune homme m'étonnera toujours!

CHARLES (*avec feu*).

L'armée du duc de Lorraine s'avance, elle arrive aux pieds de la hauteur.

AIR : *Au coin du feu.*

L'ennemi plein d'audace,
Et regardant en face,
Monte déjà!
Bientôt moins téméraire
Il regarde en arrière.
Turenne est là!

SANS-SOUCI.

Turenne est là!

ENSEMBLE.

CHARLES et SANS-SOUCI.

Turenne est là!

TURENNE.

Oui, je suis là.

SANS-SOUCI.

(*Même air.*)

De ce côté Turenne,
Aussi sans nulle peine
Triomphera!
C'est que le plus timide,
Lui-même est intrépide,
Quand il est là!

TURENNE (*à part*).

Ah! que la louange fait de bien quand elle part du cœur!

CHARLES.

AIR : *Rien ne m'échappe.*

Mais notre avantage
Double son courage;
L'ennemi de rage
Se transporte ici.

On fait résistance ;
Pour notre défense
Turenne s'avance
Au-devant de lui.

On se rallie,
L'âme ravie,
Chacun s'écrie :
Marchons, je suis prêt.

D'ardeur nouvelle
L'œil étincèle,
La gloire appelle....
Turenne paraît !

Le duc de Lorraine,
Savant capitaine,
De tromper Turenne
Croit venir à bout !

Sa science est vaine,
Le torrent l'entraîne,
Tout fuit dans la plaine....
Turenne est par-tout !

TURENNE (*transporté*).

Voici le plus beau jour de ma vie !

CHARLES.

Oui, mon ami, tel doit être le succès de cette journée.

TURENNE (*avec transport*).

Il a raison, nous serons vainqueurs ; j'en réponds sur ma tête.

CHARLES.

Et moi, je veux affronter le trépas ! mériter la main d'Emma ou mourir.

TURENNE (*à part*).

Mourir ! Oh ! j'arrêterai ton imprudente ardeur.

SANS-SOUCI.

Tu l'épouseras.... je te le prédis ; mais il ne faut pas penser qu'à ta maîtresse ; il faut encore songer à ton roi.... à ton pays.

CHARLES.

Qui dit lun dit l'aut re.

AIR : *De la sentinelle.*

De ses sujets c'est le père commun ;
J'ai comme un père aimé toujours le nôtre;
Avec mon roi, mon pays ne fait qu'un :
On ne saurait séparer l'un de l'autre.
De tous les deux je suis la loi,
A tous les deux je dois ma vie,
Et puisqu'ils ne font qu'un, je croi,
Que l'on ne peut aimer le roi
Sans aimer aussi la patrie !

TOUS TROIS.

Et puisqu'ils ne font qu'un, *etc.*

CHARLES.

Je veux voir Emma, lui parler. (*Il quitte son poste.*) (*Turenne s'avance, il va à Charles. Charles voyant Turenne*). Monsieur de Turenne.

SANS-SOUCI (*à part*).

Quel homme pour déjouer un projet !

TURENNE (*avec sévérité*).

Hé bien, Monsieur, pourquoi quitter votre poste?

CHARLES (*embarrassé*).

Vous l'avez entendu, Monseigneur.

TURENNE.

Aucun motif ne peut vous excuser; rendez-vous à la grande garde du camp, vous n'assisterez pas au combat.

CHARLES.

Mais, Monseigneur, selon votre coutume, si vous remportez la victoire ?

TURENNE (*à part*).

Il n'y aura peut-être pas le moins contribué. (*Haut*). Exécutez mes ordres.

CHARLES (*s'en allant*).

Je n'ai donc plus d'espoir !

SANS-SOUCI (*tremblant*).

Je ne l'ai jamais vu si sévère....!

SCÈNE XII.

TURENNE, SANS-SOUCI.

TURENNE.

Le desir de mériter la main d'Emma pouvait l'entraîner dans trop de périls ; une autrefois j'espérerai tout de son courage.

SANS-SOUCI (*à part*).

Tiens ! comme il se radoucit ! et qu'il a l'air bon maintenant ! Si j'osais lui parler pour Charles !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE SIEUR DE BEAUVESÉ.

BEAUVESÉ (*précipitamment à Turenne*).

D'après les renseignemens les plus positifs, le duc de Bournonville n'est plus qu'à quelques heures de marche de l'armée ennemie.

TURENNE (*vivement*).

Il n'y a point un instant à perdre. Mon plan est fait ! notre cause est juste, le ciel protégera nos armes.

SCÈNE XIV.

SANS-SOUCI, *seul.*

L'envoyer à la grande garde un jour de bataille ! Qu'on dise qu'il n'y a pas de fatalité !

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Du destin le pouvoir suprême
Ne saurait être démenti ;
Turenne, la justice même,
En est bien la preuve aujourd'hui.
Puisqu'écoutant son seul caprice,
Il pousse la sévérité
Jusques à faire une injustice ;
Je crois à la fatalité ! (*bis.*)

(*Il entend un coup de canon.*)

Un coup de canon, mille bombes ! et je n'y suis pas! hé bien, à chaque coup que j'entendrai, je veux boire à la santé de ceux qui se font tuer sans moi.

AIR : *Du cabaret.*

(*Avec l'accent du délire bachique.*)

Grondez effroyable tonnerre,

(*Il boit.*)

Coulez, agréable liqueur,
Le vin et le dieu de la guerre
Règnent à-la-fois dans mon cœur.
A tous les deux je m'abandonne....
Doux charme de l'illusion.....
Moi, je crois, quand le canon tonne,
Entendre sauter un bouchon.

(*On entend un coup de canon.*)

Pour celui là, il a été tiré près d'ici.

SCÈNE XV.

SANS-SOUCI, LE TRÉSORIER (*tenant Emma par la main et d'un air effrayé.*)

LE TRÉSORIER.

AIR : *Ah ! maman que je l'échappe belle.*

Ah! grand dieu! quel bruit épouvantable!
Quels combats affreux!
Devant mes yeux
C'est incroyable!
D'un boulet la secousse effroyable
Jusques en ces lieux
Vient de nous porter tous les deux!

SANS-SOUCI (*au Trésorier*).

Vous tremblez?

LE TRÉSORIER (*faisant le brave*).

Qui? moi? serait-ce possible?
Je suis trop vaillant.

EMMA.

Hélas! je n'en dis pas autant!
Pour mentir ma crainte est trop visible.

LE TRESORIER (*à Emma*).

Pourquoi craindre ainsi ?
Imite-moi..... (*à part*). Je tremble aussi.
Ah ! grand dieu ! quel bruit épouvantable ! *etc.*

ENSEMBLE.

EMMA, SANS-SOUCI.

Ah ! grand dieu ! quel bruit épouvantable !
Quels combats affreux !
Devant ses yeux ...
C'est incroyable !
D'un boulet la secousse effroyable
Jusques en ces lieux
Vient de { nous / les } porter tous les deux.

SANS-SOUCI (*au Trésorier*).

Qu'avez-vous donc ?

LE TRÉSORIER.

Ce que nous avons ! on tire à boulets rouges sur ma maison... il vient d'en tomber un dans mon jardin ! et tout autre que moi aurait eu peur. Aussi rien ne peut me rassurer... pour cette jeune fille...

EMMA (*tristement*).

Si je tremble aujourd'hui... ce n'est pas pour moi.

SANS-SOUCI (*à part*).

Je sais bien pour qui...

LE TRÉSORIER.

Vous l'entendez....

SANS-SOUCI (*à part*).

Si je pouvais lui dire que Charles....

LE TRÉSORIER.

La tendresse la fera mourir ! j'ai beau l'assurer que je ne cours aucun danger, elle craint toujours pour celui qu'elle aime.

SANS-SOUCI.

Hé bien, moi, si vous voulez, avec un mot je suis certain de la rassurer.

LE TRÉSORIER.

Je ne demande pas mieux. Vous me rendrez un grand service !

SANS-SOUCI (*s'approchant d'Emma*).

AIR : *Vaudeville des deux Edmon.*

(*Au Trésorier.*)

Je dois parler avec mystère ;

LE TRÉSORIER.

Je m'éloigne et vous laisse faire.

(*A Emma ; quand il est un peu éloigné.*)

Crains-tu maintenant aussi fort ?

EMMA.

Je tremble encor ! (*bis.*)

SANS-SOUCI (*au Trésorier*).

D'ici vous pourriez nous entendre ;

(*A Emma, pendant que le Trésorier recule.*)

J'ai quelque chose à vous apprendre.

LE TRÉSORIER (*de très-loin*).

Rassure-t-il un peu ton cœur ?

EMMA.

J'ai bien moins de frayeur ! (*bis.*)

SANS-SOUCI (*au Trésorier*).

MÊME AIR.

Il faut encor que je lui parle ;

(*A Emma*).

Monseigneur vient de punir Charles.

LE TRÉSORIER (*revenant à Emma*).

Sur toi, dis-moi ce qu'il obtient !

EMMA (*vivement*),

Ma peur revient ! (*bis.*)

(*Le Trésorier recule.*)

SANS-SOUCI (*à Emma*).

La peine qui le contrarie ; ...
L'empêche d'exposer sa vie....

LE TRÉSORIER (*reculant encore*).

Suis-je assez loin comme cela ?

EMMA.

Toute ma peur s'en va ! (*bis.*)

LE TRÉSORIER (*revenant près d'elle*).

C'est bien heureux!

EMMA (*apercevant Charles qui traverse le fond du théâtre en courant*).

Ah!

LE TRÉSORIER (*effrayé*).

Qu'est-ce que tu as donc?

EMMA (*bas à Sans-Souci*).

Charles vient de passer.

SANS-SOUCI.

Pas possible.

EMMA (*vivement*).

Je l'ai vu.

LE TRÉSORIER (*plus effrayé encore*).

Qui? l'ennemi!

EMMA.

AIR: *Ah! ma mère, est-ce que, etc.*

Je l'ai vu, j'en suis certaine!

LE TRÉSORIER.

Qu'a-t-elle vu d'alarmant?

SANS-SOUCI.

Un français, qui vers la plaine
S'élançait rapidement.
Si vous ne voulez l'en croire,
Tenez, regardez par-là!
C'est le chemin de la gloire....
(*A Emma.*)
Il doit être loin déjà. (*bis.*)

LE TRÉSORIER.

Je ne vois rien.

SANS-SOUCI (*à part*).

Quelle imprudence! forcer la garde!

LE TRÉSORIER (*à Emma*).

Dorénavant, ne me fais plus de peur comme ça.

SANS-SOUCI.

Mille bombes, monsieur le Trésorier, est-ce que vous seriez poltron?

LE TRÉSORIER (*avec emphase*).

Quelle question!

SANS-SOUCI (*feignant l'effroi*).

Encore un coup de canon !

LE TRÉSORIER (*effrayé*).

Mettez-vous devant moi. Tenez, tenez, écoutez donc.

EMMA.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Quel bruit redouble nos allarmes.

LE TRÉSORIER (*effrayé*).

On vient nous surprendre en ces lieux;
Déjà je vois briller des armes;
Fuyons ces soldats sérieux.

SANS-SOUCI (*avec enthousiasme*).

Calmez la peur qui vous entraîne....

(*Ici l'on entend crier vive Turenne.*)

A leurs cris je les reconnais,
J'entends crier vive Turenne....
Amis, c'est la voix des Français !

Vivat ! la prédiction de Charles s'accomplit.

(*Ici l'on voit flotter les drapeaux, et l'on entend des fanfares mêlées au bruit du tambour.*)

SCENE XVII.

LES MÊMES; TURENNE, SAINT ABRE, LE SIEUR DE BEAUVESE, *Troupe de Paysans et de Paysannes qui chantent en chœur.*

CHOEUR.

AIR : *Pour Saint-Cyr, ah! quelle gloire!*

Vive à jamais sa mémoire;
Chantons, Turenne est vainqueur;
Le plus beau titre à la gloire
Est après une victoire,
Celui de libérateur.

LE TRÉSORIER.

Ah! qu'à l'honneur je suis sensible!

BEAUVESÉ.

Un aussi fameux succès,
A vos yeux seuls infaillible,

Avant ce combat terrible ;
Nous paraissait impossible.

TURENNE.

Tout est possible à des Français !

Votre bonheur et votre tranquillité, mes bons amis, voilà ma plus belle récompense.

SAINT ABRE.

Encore une couronne, Monseigneur, à ajouter à toutes celles que vous avez déjà recueillies.

TURENNE.

J'ai bien des comptes à vous rendre, messieurs. Depuis le simple soldat, jusqu'aux officiers supérieurs, tout le monde a fait preuve d'un dévouement sans bornes !

LE TRÉSORIER (*avec fanfaronnade*).

Corbleu ! comme nous nous sommes montrés

TURENNE (*souriant*).

N'êtes-vous pas blessé, cher Comte ?

LE TRÉSORIER (*à part*).

Je crois qu'il me plaisante !....

TURENNE (*à Saint Abre*).

Hé bien, le jeune homme que j'avais envoyé à la grande garde du camp va-t-il venir ?

BEAUVESÉ.

Monseigneur, oserai-je de nouveau vous demander sa grâce ? Il a forcé la garde, il était à la bataille, et ceux qui combattaient près de lui ont admiré sa valeur !

TURENNE (*avec inquiétude*).

Où est-il ?

BEAUVESÉ.

Le voici....

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Monseigneur, je suis coupable,
(*Il se jette à genoux.*)
Je le confesse à genoux.

Ma faute est impardonnable !
J'ai bravé votre courroux ;
Montrez-vous inexorable,
Maintenant punissez-moi !
J'ai combattu pour mon roi ! (*bis.*)

ENSEMBLE.

TOUS (*excepté Turenne*).

Pour lui soyez exorable !
S'il a bravé votre loi,
Il s'est battu pour son roi. (*bis.*)

TURENNE.

Pourrai-je être inexorable !
S'il n'a pas suivi ma loi,
C'est pour défendre son roi. (*bis.*)

TURENNE (*à Charles avec feu*).

Relevez-vous, monsieur, aidez moi plutôt à supporter les félicitations dont ces messieurs m'accablent.

SAINT ABRE (*étonné*).

Que voulez vous dire, Monseigneur ?

TURENNE (*avec dignité*).

La vérité. (*regardant Charles*) Apprenez que le hasard me sert aussi quelquefois ! c'est lui qui, lors même que j'étais le plus incertain du succès de la bataille, m'a conduit auprès de ce jeune homme dans le moment où il instruisait son camarade des moyens que je devais employer pour remporter la victoire ! ses idées viennent ajouter aux miennes. Frappé de la justesse de ses observations, je n'en perds pas un mot.... et si je n'ai pas inventé seul mon plan de bataille (*avec bonhomie*), vous conviendrez, du moins, messieurs, que je n'ai pas mal profité de ses conseils ?

SAINT ABRE (*en admiration*).

Quelle modestie !

EMMA.

Je respire.

SANS-SOUCI.

Mille bombes qu'il a bien fait de nous écouter !

CHARLES.

Quoi ! Monseigneur.....

TURENNE.

Je vous donne une lieutenance, et pour n'avoir plus l'occasion de vous punir, je prie monsieur le Trésorier de vous accorder la main de la belle Emma !

LE TRÉSORIER (*avec emphase*).

C'est la première fois que je me vois forcé de refuser quelque chose à Monseigneur. Je ne veux pas contrarier les sentimens d'Emma, et puisque ce n'est pas ce jeune soldat qu'elle préfère.....

EMMA (*vivement*).

Pardonnez-moi.

LE TRÉSORIER.

Comment!

EMMA.

C'est lui que j'aime.

LE TRÉSORIER.

Mais cette tendre inquiétude que tout à l'heure encore...

EMMA (*vivement*).

C'était pour Charles.

LE TRÉSORIER.

Ces naïves protestations d'amour....

EMMA (*de même*).

C'était pour Charles.

LE TRÉSORIER.

J'étais seul devant vous cependant.

EMMA.

Charles était derrière, mon ami!

TURENNE.

Vous l'entendez? allons : cher Comte, croyez-moi, faire le bonheur des autres, voilà le vrai charme de la vieillesse!

LE TRÉSORIER (*attendri*).

Il a une manière d'arriver là. (*prenant la main d'Emma et de Charles*) Mes enfans.... remerciez, monsieur le Maréchal.

CHARLES *et* EMMA.

Ah! Monseigneur, comment reconnaître....

TURENNE (*avec bonté*).

En vous rendant heureux l'un et l'autre. Et toi, que te faut-il Sans..... monsieur de Turenne; car c'est aussi votre nom, je crois?

SANS-SOUCI.

Ma foi, mon Général, si j'en avais trouvé un plus beau, je l'aurais pris! et je ne demande pour récompense que l'honneur de le porter toute ma vie, purement et simplement!

TURENNE.

Je te l'accorde; .... mais voici mes conditions.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

A ton roi reste fidèle;

SANS-SOUCI.

Monseigneur, tout comme vous!

TURENNE.

Choisis Bayard pour modèle;

SANS-SOUCI.

Monseigneur, tout comme vous!

TURENNE.

Humain avec tout le monde;

SANS-SOUCI.

Monseigneur, tout comme vous!

TURENNE.

Fais-toi bénir à la ronde.

SANS-SOUCI.

Monseigneur, tout comme vous!

VAUDEVILLE.

DE BEAUVESÉ.

AIR :

Modeste au sein de la victoire,
Avare du sang du soldat,
Turenne à jamais dans l'histoire
Brillera du plus vif éclat!
Près de lui, par les plus doux charmes,
L'envieux se sent désarmer;
Faut-il vaincre ou se faire aimer?
Tout cède au pouvoir de ses armes!

LE TRÉSORIER.

A mon bras affaibli par l'âge,
Le mousquet semble trop pesant;
Ne consultant que mon courage,
(*Montrant Emma.*)
J'allais l'épouser cependant!
Sous tes drapeaux remplis de charmes,
Je cesse, Amour, d'être engagé;
J'ai dû recevoir mon congé;
Je ne puis plus porter les armes!

CHARLES (*à Emma*).

Ton cœur qui m'aime, va me faire,
Je le prévois, plus d'un jaloux;

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NINON DE LENCLOS.	Mlle *Rivière.*
Le Marquis de LACHATRE.	M. *Isambert.*
Le Chevalier de GOURVILLE.	M. *Henry.*
MOLIÈRE.	M. *Fontenay.*
TARTUFFE, précepteur du fils de M. de Villarceaux.	M. *Edouard.*
ANNETTE, servante de Ninon.	Mlle *Betzy.*
Deux Chambrières.	Mlle *Chapelle.* Mlle *Louise.*

La Scène se passe au Marais, dans le Salon de Ninon.

NINON,

MOLIÈRE ET TARTUFFE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

ANNETTE, DEUX CHAMBRIÈRES.

CHŒUR.

Balayons (*bis*), vives chambrières,
Rangeons le salon
De mademoiselle Ninon;
Préparons (*bis*) fauteuils et bergères,
Où tous les lundis
R'pos'nt les beaux esprits
De Paris.

ANNETTE.

Qu'un petit bourgeois se pique
D'avoir des jokeis anglais,
Qu'un autre pour domestique
Ait un nègre aux ch'veux épais;
Qu'une duchesse soit fière
Du luxe d'ses grands laquais,
Plus d'un seigneur préfère
Les servant's du Marais.

CHŒUR.

Balayons, etc.

UNE CHAMBRIÈRE.

V'là qu'est fait, mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Avez-vous mis des sièges pour tout le monde?

UNE CHAMBRIÈRE.

Voyez plutôt.

ANNETTE.

C'est ça.

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Corneille se plaira sans peine
Entre Molière et Desmaret,
Chapelle s'ra loin d'Lafontaine,
Et Chaulieu tout près du buffet;
C'est bien.... agissons d'bonne sorte,
Afin qu'chacun soit en son lieu;
Mettons les pédans à la porte
Et les amoureux près du feu.

Ah ! ça, v'là l'heure ou mamselle de l'Enclos a fait sa toilette ; partez.

UNE CHAMBRIÈRE.

C'est dit.

CHŒUR, *en sortant.*

Balayons, etc.

SCENE II.

ANNETTE *seule.*

La nouvelle du r'tour d'monsieur de Gourville m'a donné du cœur à l'ouvrage aujourd'hui ; j'ai eu fini deux heures plutôt que de coutume. Dam ! il est si bon, si aimable, ce cher monsieur de Gourville..... ma maîtresse l'aimait tant avant qu'il n'partît..... je n'crois pas qu'il soit v'nu une seule fois ici sans m'faire quelque petit cadeau, on sans amener son valet Lafleur qui, j'en suis sûre, va m'dire encore les plus belles choses du monde.

AIR *de Doche.*

A quoi sert dans notr' Picardie
Qu'une fille ait quelques attraits,
Les hommes n'lui disent jamais
Le plus p'tit mot d'galanterie.
Chez Ninon ce n'est pas ainsi
Qu' ces messieurs nous rendent hommage,
On dit bien des choses ici
Qu'on ne dit pas dans not' village.

Même air.

Chez nous les femm's les plus jolies
A leurs époux gardent leurs cœurs ;
D'un régiment d'adorateurs
On ne les voit jamais suivies.
Chez Ninon ce n'est pas ainsi
Qu'on agit avant l'mariage,
On fait bien des choses ici
Qu'on ne fait pas dans not' village.

Et monsieur Tartuffe, qui vient aussi me parler d'amour, avec son air calin. Mais, j'entends quelqu'un..... Tiens, c'est monsieur le marquis de Lachâtre ! Ah ! mon Dieu, comme il a l'air effaré !

SCÈNE III.

LACHATRE, ANNETTE.

LACHATRE.

Bon jour, Annette.

ANNETTE.

Vot' servante, monsieur.

LACHATRE.

Où est ta maîtresse ?

ANNETTE.

A sa toilette.

LACHATRE.

Elle se désole, je gage ?

ANNETTE.

Au contraire, je ne l'ai jamais vue si gaie.

LACHATRE.

Pourquoi donc ?

ANNETTE.

A cause du retour prochain de monsieur de Gourville.

LACHATRE.

Gourville, ô ciel!

ANNETTE.

Il arrive.

LACHATRE.

Et moi, je pars.

ANNETTE.

Comment, vous partez ?

LACHATRE.

Aujourd'hui même.

ANNETTE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que va dire mademoiselle ?

LACHATRE.

Je l'ignore.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Loin de Ninon et de la France,
Quand Gourville fut exilé,
De la douleur de son absence
Ce fut moi qui la consolai ;
Mais aujourd'hui qu'on le rappelle,
Juge quel doit être mon sort....

ANNETTE.

C'est vrai, j'crois qu'auprès d'mad'moiselle
Vous savez que les absens ont tort.

LACHATRE.

Heureux Gourville, tout lui réussit.

ANNETTE.

Vous ne disiez pas cela, monsieur, lorsqu'il fut, comme vous, obligé de nous quitter il y a six mois.

LACHATRE.

Quelle différence! Gourville aimait à peine Ninon, aussi elle ne le regretta pas, comme je suis sûr qu'elle me regrettera.

ANNETTE.

C'est possible.

AIR *de Dorilas.*

D'abord en proie à la tristesse
Qu'un si prompt départ nous causait,

En ces lieux nous parlions sans cesse,
Ell' du maître et moi du valet.
J'ignor' c' que vous avez pu faire
Pour rendre ses r'grets moins aigus,
Mais d'puis un mois elle n'en parle guère.

LACHATRE.

Depuis huit jours elle n'en parle plus.

(*On entend Ninon.*)

ANNETTE.

La voici.

LACHATRE.

Elle me semble encore plus belle en ce moment.

ANNETTE, *sortant.*

C'est l'effet de votre départ, ça, monsieur.

SCENE IV.

LACHATRE, NINON.

NINON.

AIR : *En attraits, en beauté.*

Sage comme Caton,
Qu'une jeune fillette
Se fâche sans raison
Au seul mot d'amourette;
Eh! bon, bon, bon,
Ce n'est pas là Ninette,
Eh! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninon.

LACHATRE.

Ah! mademoiselle, si vous saviez.....

NINON.

Même air.

Disciple de Platon,
Qu'une autre moins discrète
Promette à Cupidon
Fidélité parfaite;
Eh! bon, etc.

LACHATRE.

En vérité, Ninon, vous prenez bien mal votre temps, pour chanter de pareilles folies.

NINON.

Cela devrait-il vous étonner quand vous êtes auprès de moi?

LACHATRE.

Ah! Ninon, je n'étais pas fait pour jouir long-temps de ce bonheur.

NINON.

Eh bien! j'aime cette franchise, vous vous rendez justice.

LACHATRE.

Ignorez-vous le malheur qui m'accable?

NINON.

Quel malheur, marquis, auriez-vous éprouvé..... Quelques pertes? Parlez..... vous savez que j'ai toujours une année de mon revenu au service de mes amis.

LACHATRE.

Plût au ciel!

NINON.

Eh bien! vous vous taisez?

LACHATRE.

Il faut nous séparer, Ninon.

NINON.

Vous me quittez?.....

LACHATRE.

Hélas, je viens d'obtenir un régiment.

AIR: *Que d'établissemens nouveaux.*

Mon pays réclame mon bras,
De gloire un Français est avide.

NINON.

Partez, marquis, ne tardez pas;
Loin de moi, quand l'honneur vous guide,
Bientôt, j'espère, j'apprendrai
Une victoire bien complète.

LACHATRE.

Moi, loin de vous, quand je serai,
Je crains d'apprendre une défaite.

NINON.

Comment?

LACHATRE.

Vous êtes parfaitement tranquille, vous, Ninon..... Vos charmes, mes sermens, le souvenir de mon honneur, tout vous répond de la constance de mon amour.

NINON.

Et vous n'avez pas aussi bonne opinion de moi, n'est-ce pas?

LACHATRE.

Je l'avouerai..... Jeune et belle comme vous l'êtes..... enivrée d'hommages qui ne tendent qu'à égarer votre cœur, il est presqu'impossible que vous soyez constante.

NINON.

Voilà bien les hommes!..... ils nous font un crime un jour des torts dont ils ont été les premiers à profiter.

LACHATRE.

Tenez, Ninon, je crois avoir trouvé le moyen de vous fixer.

NINON.

Vous vous flattez, marquis.

LACHATRE.

AIR: *Quand Vénus sortit de l'onde.*

Calmant ma peine cruelle
Jurez-moi d'être fidèle.

NINON.

Mon amour vous le promet.

LACHATRE.

Oui; mais j'en veux un billet.

NINON.

Un billet ?

LACHATRE.

De votre flamme
Cet écrit me répondra.

NINON.

Marquis, est-ce qu'une femme
Peut signer ces choses-là ?

LACHATRE.

Vous me refusez ?

NINON.

Je le dois.

LACHATRE.

Cruelle !

NINON.

Vous ne me connaissez pas..... Je suis franche..... Ecoutez : « Aussitôt que je ne vous aimerai plus, je vous promets de vous l'écrire. »

LACHATRE.

Vive Dieu ! ce n'est pas cela que je demande.

Duo de Doche.

Accordez-moi, je vous supplie,
Cette promesse si jolie.

NINON.

Mais, marquis, c'est une folie,
Je ne puis me rendre à vos vœux.

LACHATRE.

Non, ce n'est point une folie,
Si je l'obtiens, je pars heureux.

NINON.

Comment, vous partiriez heureux
Si je cédais à votre envie ?

LACHATRE.

Oui, cruelle, d'un mot tu peux
Faire le bonheur de ma vie.

NINON.

Dictez-moi donc, je signerai.

LACHATRE.

Fort bien !

NINON.

Attendez, je vous prie,
Pour rendre encore plus sacré
Ce petit acte de folie,
Faisons-le sur papier timbré.

LACHATRE.

Eh bien ! soit sur papier timbré.
Ecrivez : « Moi, Ninon, aujourd'hui m'engage
« Envers Lachatre, mon amant,

« A ne jamais être volage,
« A l'aimer toujours constamment. »

NINON.

Constamment.

LACHATRE, *à part.*

Bravo, bravo, de sa constance
Je m'assure par ce traité.

NINON, *à part.*

Ce billet, avant l'échéance,
Pourrait bien être protesté.
(*Haut.*)
Tenez, marquis, de ma tendresse
Conservez bien cette promesse.

LACHATRE.

J'en fais serment ! O jour heureux,
Je puis partir en assurance.

NINON.

Quoi ! sitôt vous quittez ces lieux ?

LACHATRE.

Oui, Ninon, de votre constance
Avec moi j'emporte l'assurance;
Veuillez recevoir mes adieux.

NINON.

Adieu, marquis, soyez heureux.

ENSEMBLE.

NINON, *à part.*

En vérité, je ris d'avance
Du destin d'un pareil traité,
Ce billet, avant l'échéance,
Pourrait bien être protesté.

LACHATRE, *à part.*

Oh ! c'est charmant !.. de sa constance
Je m'assure par ce traité;
Et par elle, à son échéance,
Ce billet doit être acquitté.

SCENE V.

NINON *seule.*

Ce cher marquis, grâce à ma promesse, il s'en va le plus content du monde.

AIR : *Honorine bien méchante.*

Je viens de calmer sa peine
En cédant à ses efforts;
Mais un tel billet n'entraîne
Pas toujours prise de corps.
Pour ne pas briser la chaîne
Où l'amour mit tant d'appas,
Si toutes les femmes, hélas !
A chaque amant, de leur constance
Faisaient un billet séparé,
On n'aurait jamais en France
Assez de papier timbré.

N'importe, je serai fidèle à mon billet..... Aussi, après le retour de Gourville, que je ne pourrai guère m'empêcher de recevoir de temps en temps, Chaulieu, Molière et quelques amis intimes, seront les seules personnes que je verrai habituellement. (*Elle va pour ouvrir des lettres qui sont sur sa table.*)

SCENE VI.

NINON, ANNETTE.

ANNETTE.

Mademoiselle?

NINON.

Qu'est-ce?

ANNETTE.

Il y a là un monsieur.....

NINON, *sans se retourner.*

Je n'y suis pour personne.

ANNETTE.

C'est le précepteur du fils de monsieur de Villarceaux.

NINON.

Monsieur Tartuffe?

ANNETTE.

Lui-même.

NINON, *à elle-même.*

Oh! celui-là n'est pas dangereux.

ANNETTE.

Je vas le congédier.

NINON, *allant à elle.*

Hé! non, vraiment, je ne saurais trop m'ennuyer dans la position où je me trouve.

ANNETTE.

Mais si mademoiselle dit qu'elle n'y est pas.....

NINON.

Tu ne veux donc pas m'entendre?

AIR : *Les portraits à la mode.*

Puisqu'à vivre en paix mon cœur est résigné,
Pour toujours, Annette, ici j'ai consigné
Deffiat, Villarceaux, Grammont et Sévigné.

ANNETTE.

Votre rigueur est sans seconde.

NINON.

Mais pour n'être pas dans un désert affreux,
Tu n'as qu'à laisser pénétrer en ces lieux
Des pédans, des sots et quelques ennuyeux.

ANNETTE.

Vous verrez encor bien du monde.
Voilà déjà monsieur Tartuffe.

SCENE VII.

NINON, TARTUFFE.

TARTUFFE.

AIR : *Un forfait qui m'épouvante.*

Voyez le sort qui menace
Tout le peuple latin.

Une barbare main
Vient d'insulter, sur ma face,
Sénèque, Virgile et Lucain.

NINON.

Hé! quelle est cette personne?

TARTUFFE.

C'est le roi de Babylone.

NINON.

Que dites-vous là?

TARTUFFE, *montrant sa joue.*

Mon Dieu! voilà
La preuve de cet affront-là.

NINON.

Mais ce pauvre homme, en effet,
A le visage tout défait!

TARTUFFE.

Cher et malheureux Suétone!
Quand ton Apollon
Te fit un nom,
S'attendait-on
Qu'il recevrait
Un semblable soufflet?

NINON.

Un soufflet!.... Expliquez-vous, monsieur Tartuffe. Qui a pu vous maltraiter de la sorte?

TARTUFFE.

Mais, je vous l'ai dit, mademoiselle, je ne puis guère m'en prendre qu'au roi de Babylone ou à vous.

NINON.

A moi?.....

TARTUFFE.

Oui. Vous vous rappellez, sans doute, qu'il y a environ un an vous aviez une estime toute particulière pour monsieur le marquis de Villarceaux.

NINON.

Je sais cela; après?

TARTUFFE.

Dans le nombre des cadeaux que vous lui fîtes alors, vous eûtes la bonté de me donner à lui en qualité de précepteur pour monsieur son fils.

NINON.

Eh bien! la place est bonne.

TARTUFFE.

Excellente..... du moins jusqu'à ce jour.

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Afin de montrer le génie
De l'élève qu'on m'a remis,
Madame, en grande compagnie,
Ce matin fit venir son fils;
Chacun le questionne,
Avec grâce il raisonne;

MOLIERE.

Monsieur le président ne veut pas qu'on le joue.

TARTUFFE.

Il a raison, nous avons les mêmes principes.

MOLIERE.

Les honnêtes gens, monsieur, ne sont pas ceux qui font tant de grimaces.

TARTUFFE.

Le ciel connaît ma sincérité.

NINON.

AIR : *Quinaut est mon ami, mon frère.*

Qu'importe un arrêt où domine
La sottise ou la passion ?
Bien des gens, naguère à Racine,
N'ont-ils pas préféré Pradon ?
De votre muse trop hardie
On craint les pinceaux peu flatteurs;
Si vous aviez moins de génie,
Vous auriez plus d'admirateurs.

MOLIERE.

Oh ! je ne me tiens pas pour battu, je m'adresserai, s'il le faut, au roi ; il est juste, il me protégera.

NINON.

N'en doutez pas.

TARTUFFE.

Hé! mon Dieu ! monsieur le comédien, où serait donc le malheur, quand nous n'aurions pas de théâtre en France ?

MOLIERE.

Pas de théâtre, monsieur le précepteur; et qui corrigerait vos petits maîtres effrontés, vos parvenus insolens, vos femmes coquettes?

TARTUFFE.

La comédie ne corrige personne.

ANNETTE.

Pardonnez-moi, monsieur ! depuis que j'ai vu l'Ecole des femmes, je sais bien maintenant comment il faut faire pour tromper un mari.

MOLIERE.

Hé ! d'ailleurs,

AIR *de la Rosière.*

Jeunesse hardie,
Vieillesse étourdie,
Dans la comédie
Trouvent des leçons.
Son fouet qui fustige,
Opère un prodige,
Et souvent corrige
Mieux que vos sermons.
Dans son échoppe
Sous l'enveloppe
D'un mysanthrope,
Tel homme s'aigrit ;

Son ame atteinte
S'exhale en plainte,
Il voit *Philinte*
Et soudain guérit.
Mon *Jourdain* crédule
Fait du ridicule
Sentir la férule
Aux bourgeois d'aujourd'hui.
Un autre accapare
L'or dont il s'empare;
En voyant *l'Avare*
Il rougit malgré lui.
Les mœurs frivoles
De maintes folles,
Dans mes *Ecoles*,
Frappent tous les yeux.
Des sots qu'on fronde,
La race immonde
Est moins féconde
Depuis mes *Fâcheux*.
Graves ignorantes,
Mes *Femmes savantes*
Ont, à nos pédantes,
Rendu la raison.
Et mes *Précieuses*,
Encor plus heureuses,
Ont, des merveilleuses,
Banni le jargon.
Gente assassine,
La médecine
A sa doctrine
Craint de se fier.
Et ses blessures
Sont bien moins sûres
Depuis les cures
De mon Fagotier.
En vain l'hypocrite
Contre moi s'agite,
Mon art qu'on irrite
Va le signaler;
Sa honte commence,
Son portrait s'avance,
Et sa ressemblance
Vous fera trembler.

TARTUFFE, *à part.*

Il me fait peur.

NINON.

Mon ami, j'ai quelque crédit chez le premier ministre..... voulez-vous que je vous y conduise ?

MOLIERE.

Vous, Ninon?... je vous croyais mal ensemble.

NINON.

Parce que j'ai résisté à son amour!... raison de plus pour que je réussisse!... quand nous avons la force de refuser tout aux hommes, ils ont la faiblesse de ne nous refuser rien.

MOLIERE.

AIR : *Vaudeville de Gilles en deuil.*

Je crains fort pour la réussite.

NINON.

Vous devez toujours réussir,
Le ministre est plein de mérite,
Je me charge de l'attendrir.
Par caprices, non par malices,
Je fus cruelle à cet amant.

TARTUFFE, *à part.*

On doit lui passer ces caprices,
Ils ne lui prennent pas souvent.

NINON et MOLIERE.

Chez le ministre allons bien vite,
Nous pouvons encor réussir,
Le cardinal a du mérite,
Je me charge
Vous vous chargez } de l'attendrir.

(Ninon, Molière et Annette sortent.)

SCÈNE X.

TARTUFFE *seul.*

Ah! mon Dieu! ce monsieur de Gourville avait bien besoin de revenir de l'armée! il va me redemander ses vingt-cinq mille livres !... ce serait si bon à garder !... personne ne sait que j'ai ce dépôt entre les mains !... maudit retour!

SCENE XI.

TARTUFFE, ANNETTE.

ANNETTE, *accourant.*

Que je suis heureuse !... que je suis heureuse !... il va arriver.

TARTUFFE.

Qui?

ANNETTE.

Monsieur de Gourville.

TARTUFFE, *avec hypocrisie.*

Ah! je priais chaque jour le ciel de nous le rendre bientôt.

ANNETTE.

Vous êtes si bon!

TARTUFFE.

Et vous si jolie!... votre jeunesse, vos grâces, vos attraits....

ANNETTE.

Allons donc, monsieur le précepteur, est-ce qu'un homme comme vous doit faire attention à ces choses-là.

TARTUFFE.

Ah! mademoiselle, je suis bien excusable!

AIR *de Doche.*

Sans le savoir, (*bis.*)
Quand l'amour blesse un sage qu'on renomme,

Sur ce cœur neuf il étend son pouvoir;
Et l'on s'aperçoit qu'on est homme
Sans le savoir.

ANNETTE.

C'est bien honnête ça, monsieur le précepteur, mais....

Même air.

Sans le vouloir; (*bis.*)
Quand un barbon poursuit fille gentille,
Un feu si beau ne saurait l'émouvoir,
Et la pauvrette reste fille
Sans le vouloir.

TARTUFFE.

Cela ne vous empêcherait pas de prendre un mari.

ANNETTE.

Oui, mais ça n'serait pas bien, j'l'ai encore entendu dire dimanche dernier au sermon.

TARTUFFE.

« Il est avec le ciel des accommodemens. »

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Ne craignez rien, vous savez ma prudence,
Si vous m'aimez, aucun ne le saura;
On peut pêcher lorsqu'on pêche en silence.

ANNETTE.

Jamais les femm's ne pèch'nt comm' ça!

TARTUFFE.

Un tel discours peut vous paraître étrange,
Il vous effarouche déjà;
Mais, après tout, je ne suis pas un ange.

ANNETTE.

Vous êt's trop laid pour ça.

TARTUFFE.

Ah! vous n'êtes pas si cruelle pour tout le monde.

ANNETTE.

La fleur n'est pas tout le monde.

TARTUFFE.

Un valet de chambre!

ANNETTE.

Je ne suis qu'une servante, il n'y a pas de mésalliance.

TARTUFFE.

Un homme qui n'a rien!

ANNETTE.

Je suis aussi riche que lui.

TARTUFFE.

AIR : *Mon père était pot.*

Montrez plus de bénignité
Pour ma flamme efficace,
Et daignez, par pure bonté,
Me donner avec grâce
Ce que mon amour
Mérite en ce jour,
O suave merveille!

ANNETTE.

Puisque ça vous plait,
Prenez ce soufflet,
Je les donne à merveille.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

TARTUFFE.

Et de deux!

ANNETTE.

Ah! ah! monsieur l'hypocrite!

GOURVILLE, *en dehors.*

Comment, Ninon est déjà sortie!

TARTUFFE.

Qu'entends-je?... c'est monsieur de Gourville.

ANNETTE.

Recevez-le, monsieur Tartuffe, moi je vais recevoir Lafleur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

TARTUFFE, GOURVILLE.

GOURVILLE, *entrant.*

Eh! mais c'est monsieur Tartuffe!

TARTUFFE, *à part.*

Je suis pris!

GOURVILLE.

J'ai passé chez vous.

TARTUFFE.

Quoi! vous vous êtes donné cette peine! si je vous avais su à Paris, je me serais empressé d'aller vous voir.... je sais tout ce que je dois.... à monsieur le chevalier de Gourville!

GOURVILLE, *à part.*

Allons, c'est un brave homme! j'ai bien fait de me fier à lui.... il va me payer.

TARTUFFE, *à part.*

Payons d'effronterie!

GOURVILLE.

Vous savez que nous avons ensemble....

TARTUFFE.

Vous arrivez de l'armée à ce que je crois?

GOURVILLE.

Oui, monsieur Tartuffe, et j'aurais besoin...

TARTUFFE.

De repos... oh! je le crois bien! ah! monsieur! que je bénis le ciel qu'il ne vous soit rien arrivé! un honnête homme est sitôt tué!... on vous avait dit mort!... je vous avais bien pleuré!...

GOURVILLE, *à part.*

Cet homme-là mérite sa réputation.

TARTUFFE.

AIR : *Vous reconnaîtrez les bontés.*

Quand j'appris que vous n'étiez plus,
Que de pleurs on m'a vu répandre;
Je vantais partout vos vertus,
C'était un plaisir de m'entendre;
Ah! comme je fus éloquent
Dans cet éloge si célèbre;
Je croyais bien, en ce moment,
Faire votre oraison funèbre.

GOURVILLE, *à part.*

Tant de sensibilité n'est pas naturelle!... (*Haut*) Oui, mais ce que je vous ai remis....

TARTUFFE.

Que de traits de bravoure cette campagne doit encore avoir fournis!

GOURVILLE, *s'impatientant.*

Monsieur Tartuffe!

TARTUFFE.

Les Vauban, les Lafare, les Boufflers, les Gourville...

GOURVILLE.

Monsieur Tartuffe!

TARTUFFE.

Si vous vouliez avoir la complaisance de me raconter...

GOURVILLE.

Monsieur Tartuffe! au moment où il me fallut quitter Paris, je me trouvais avoir une somme de vingt-cinq mille livres! et je l'ai déposée....

TARTUFFE.

Je ne me souviens pas de cela, monsieur....

GOURVILLE.

Vive Dieu! il me prend envie de vous donner de la mémoire.

TARTUFFE.

Je n'en ai pas besoin, monsieur, donnez-moi plutôt des nouvelles.

GOURVILLE.

Vous êtes un fripon!

TARTUFFE.

Ce n'est pas une nouvelle ça, monsieur... mais la guerre?...

GOURVILLE.

Je vous ferai pendre.

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose.

GOURVILLE.

Oser me nier un dépôt aussi sacré!

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur, je ne nie rien. Je conviens que des personnes charitables, comme vous, par exemple, me remettent souvent des

sommes.... que je distribue de suite aux pauvres! et il serait possible que votre argent...

GOURVILLE.

Qu'est-ce à dire? auriez-vous fait l'aumône à mes dépens, expliquez-vous!...

TARTUFFE, *tirant sa montre.*

Il est trois heures et demie, monsieur, les malheureux me réclament.

GOURVILLE, *l'arrêtant.*

AIR *de la Légère.*

O surprises! (*bis.*)
Quelles fautes j'ai commises!
O surprises! (*bis.*)
Fripon
J'en aurai raison.
Fourbe, tu gardes mon bien!

TARTUFFE.

Vous me dites des sottises;
Mais moi je suis bon chrétien,
Et je ne vous rendrai rien.

ENSEMBLE.

GOURVILLE.

O surprises! (*bis.*)
Quelles fautes j'ai commises!
O surprises! (*bis.*)
Fripon
J'en aurai raison.

TARTUFFE.

Quelles crises! (*bis.*)
Sortons, je crains les surprises.
Quelles crises! (*bis.*)
Pourquoi donc
Suis-je un fripon.

(*Tartuffe sort.*)

SCENE XIII.

GOURVILLE *seul.*

Voilà donc l'homme qui jouit ici d'une si grande réputation de vertu et de probité... le fourbe! La somme que j'ai confiée à Ninon à la même époque est probablement aussi perdue pour moi, si, comme je le présume, quelques circonstances l'ont forcée d'y avoir recours; elle ne manquera pas sans doute de bonnes raisons pour éviter de me la rendre... la voici... je ne veux seulement pas lui en parler.

SCENE XIV.

GOURVILLE, NINON.

NINON.

AIR *de la Boulangère.*

Ma légèreté, franchement,
Eut toujours l'art de plaire;
Jamais aux rendez-vous d'amant
Je ne viens la dernière.
Quand c'est un ami qui m'attend
Je suis bien plus légère.
Vraiment,
Je suis bien plus légère.

GOURVILLE.

Toujours aussi gaie que jolie.

NINON.

Mon cher Gourville, vous n'imaginez pas combien j'ai de plaisir à vous revoir.

GOURVILLE.

Il y a bientôt six mois que nous sommes séparés.

NINON.

Que de choses se sont passées depuis ce temps-là ! que de lauriers vous avez moissonnés !

GOURVILLE, *à part.*

Nous y voilà ! elle va me parler aussi de mes victoires.

NINON.

Vous me raconterez vos campagnes, vos dangers, vos périls, n'est-ce pas ? je veux connaître jusqu'au plus petit détail.

GOURVILLE, *à part.*

On dirait qu'ils se sont donné le mot.

NINON.

Je suis sûre que vous avez fait mille traits de valeur.

GOURVILLE, *avec humeur.*

Eh ! mon Dieu ! mademoiselle, je n'ai fait que mon devoir et je ne mérite pas...

NINON.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

AIR *du Pot du fleur.*

Un guerrier jamais ne s'effraie
D'être loué quand il revient vainqueur,
C'est une dette que l'on paie
Avec plaisir à sa valeur ;
Par ma louange peu commune,
Envers vous je m'acquitte ici.

GOURVILLE.

Les guerriers que l'on paie ainsi
Ne doivent pas faire fortune.

NINON.

Ah ! mon ami, je n'ai pas été aussi heureuse que vous, et pendant votre absence...

GOURVILLE, *à part.*

C'est cela. (*Haut*) Eh bien ! pendant mon absence ?...

NINON.

Il m'est arrivé un malheur.

GOURVILLE.

Je m'y attendais.

NINON, *surprise.*

Vous vous y attendiez ?... comment vous savez que j'ai perdu...

GOURVILLE.

Hé ! mon Dieu ! oui. (*A part*) Adieu mon argent.

NINON.

Hélas! oui, j'ai perdu le goût que j'avais pour vous; mais je n'ai pas perdu la mémoire.

GOURVILLE.

Que voulez-vous dire?

NINON.

J'ai là le portefeuille que vous m'avez confié en partant, et je vous le rends tel que vous me l'avez donné... je ne l'ai pas même ouvert. (*Elle le lui donne.*)

GOURVILLE.

Serait-il possible?

NINON.

Mais certainement, on dirait que ce que je fais là vous étonne.

GOURVILLE.

Oh! non, tout ce qui plaît, ravit, enchante, vous est si naturel... je ne devais pas moins attendre de vous... c'est seulement par l'assemblage des plus belles qualités et des caprices les plus aimables que vous pouvez nous étonner.

AIR : *Vaudeville de l'Un pour l'Autre.*

Epris de vous depuis long-temps,
Mon cœur vous a rendu les armes;
Quand je revois vos yeux touchans,
Puis-je renoncer à vos charmes?
Non, Gourville, de tant d'attraits,
Plus que jamais est idolâtre....

NINON.

Réprimez des feux indiscrets,
Je suis sensible à vos vœux, mais...
(*à part*)
Songeons au billet qu'a Lachâtre.

GOURVILLE, *transporté.*

Même air.

En vain vous avez espéré
Que j'oublierais ma tendre amie;
Cruelle, par un nœud sacré
Mon ame à la vôtre est unie..
Que de mille baisers bien doux
Je couvre cette main d'albâtre!....
(*Il veut lui prendre la main.*)

NINON, *émue.*

Cher Gourville, que faites-vous?
Je cède à des transports si doux.
(*Elle lui donne sa main à baiser.*)
(*A part, tandis que Gourville lui baise la main.*)
Ah! le bon billet qu'a Lachatre.

GOURVILLE.

Que parlez-vous de monsieur Lachâtre?

NINON, *riant.*

Oh! rien; figurez-vous qu'il m'a fait signer...

ANNETTE, *annonçant.*

Monsieur Molière.

NINON, *à elle-même.*

Il arrive à propos.

SCENE XV.

LES MÊMES, MOLIERE.

GOURVILLE.

Venez, mon ami, venez joindre votre admiration à la mienne.

MOLIERE.

Ninon possède aussi toute ma reconnaissance, mon théâtre ne fermera pas.

AIR : *Malgré mes soixante ans qu'on blâme.*

« L'indulgente et sage nature
« A formé l'ame de Ninon,
« De la volupté d'Epicure,
« Et de la vertu de Caton. »

NINON.

Je crois qu'un jour, si l'histoire me vante,
Elle dira, dans ses doctes écrits:
« Pour ses amans Ninon fut inconstante,
« Et fut fidèle à ses amis. »

GOURVILLE.

Remerciez-la, monsieur, elle vient de faire un trait qui peut fournir le sujet d'une excellente comédie.

NINON, *l'arrêtant.*

Gourville!...

MOLIERE.

Dites, je suis justement arrêté par une scène dont les détails m'embarassent un peu.

NINON.

Hé! mon Dieu! messieurs, quel mérite y a-t-il donc à rendre fidèlement un dépôt?

GOURVILLE.

A la bonne heure; mais vous conviendrez, au moins, que je pouvais craindre, puisque tout le monde n'a pas eu la même délicatesse.

NINON.

Comment?

MOLIERE.

Expliquez-vous.

GOURVILLE.

Le lendemain du jour où je déposai chez vous l'argent que vous venez de me rendre, un de mes amis me rapporta vingt-cinq mille livres que je lui avais prêtées; j'allais monter en voiture pour me rendre au lieu que le ministre m'avait assigné; vous étiez à Picpus; ne sachant à qui confier cette somme, je me rappelai ce précepteur

que j'avais vu souvent chez vous et dont tout le monde vantait la probité et le zèle charitable.

NINON.

Qui ? Tartuffe ?

GOURVILLE.

Lui-même.

MOLIERE.

Le pauvre homme !

GOURVILLE.

L'hôtel de Villarceaux n'était qu'à deux pas, j'y cours, et je lui remets mon argent qu'il prend avec des transports de joie inexprimables.

NINON.

Qui ? Tartuffe ?

GOURVILLE.

Lui-même.

MOLIERE.

Le pauvre homme !

GOURVILLE.

A mon retour j'allai chez mon dépositaire, afin de lui redemander ce que je lui avais confié; il était absent ; le hasard me l'a fait rencontrer ici; ma présence l'a d'abord un peu embarrassé.

NINON.

Tartuffe ?

GOURVILLE.

Lui-même.

MOLIERE.

Le pauvre homme !

GOURVILLE.

Mais enfin reprenant bientôt son assurance, il me soutint effrontément qu'il n'avait jamais reçu aucun dépôt de moi, et il sortit en me laissant stupéfait de sa mauvaise foi.

NINON.

Tartuffe ?

GOURVILLE.

Lui-même.

MOLIERE.

Le pauvre homme !

NINON.

Comme il m'a trompée.

MOLIERE.

Voilà un trait qui doit enrichir ma comédie.

GOURVILLE.

Vive Dieu ! il me coûte assez cher pour cela.

MOLIERE.

AIR : *Vaudeville de Turène.*

Mes amis, de cet hypocrite
Signalons le regard trompeur ;
Dévoilons partout sa conduite
Et la bassesse de son cœur :
Oui, dans l'ardeur qui nous enflamme,
Démasquons cet homme odieux,
Qui montre le ciel dans ses yeux
Et cache l'enfer dans son ame.

Mais êtes-vous bien sûr?... faire voir tant d'hypocrisie!

GOURVILLE.

Je l'ai vu!... ce qui s'appelle vu!

NINON.

Chevalier, je veux qu'il vous rende ce dépôt.

GOURVILLE.

Sans témoins, sans titres, comment pourrez-vous le forcer?

NINON.

C'est mon affaire... Holà, quelqu'un! (*A un domestique qui paraît.*) Faites venir monsieur Tartuffe. Vous, messieurs, passez dans le jardin.

MOLIERE.

Mais je ne puis croire encore.....

NINON.

Vous êtes incrédule..... Cachez-vous sous cette table..... vous entendrez et vous croirez!

MOLIERE.

Parbleu! je vous prends au mot.

GOURVILLE.

Mais expliquez-nous....

MOLIERE.

Allez, chevalier... Si elle a autant de talent pour les dénouemens que peur les scènes d'amour, votre succès est certain.

(*Gourville sort, Molière se cache sous la table.*)

SCENE XVI.

NINON, MOLIERE *sous la table.*

NINON.

Etes-vous à votre rôle?

MOLIERE, *de dessous la table.*

J'y suis.... vous pouvez commencer.

(*Ninon baisse le tapis.*)

SCÈNE XVII.

NINON, TARTUFFE, MOLIERE *caché.*

TARTUFFE, *à part.*

Que me veut Ninon? Bon, Gourville est parti.

NINON, *pleurant.*

Hélas !

TARTUFFE, *à part.*

Hé ! mais elle pleure, je crois.

NINON.

Quel tour affreux..... Ah !

TARTUFFE.

Est-ce qu'elle saurait.....

NINON.

Ah ! c'est vous, mon cher Tartuffe ?

TARTUFFE.

Elle ne sait rien.

NINON.

Vous voyez une femme au désespoir.

TARTUFFE.

Qu'est-il donc arrivé ?

NINON.

Je vais vous quitter, mon cher ami.

TARTUFFE.

Me quitter ? (*A part.*) Il paraît qu'elle tient beaucoup à moi.

NINON.

On m'accuse d'avoir tenu des discours indiscrets sur le ministre.... vous savez que les femmes parlent.

TARTUFFE.

Beaucoup, c'est vrai.

NINON.

Je suis exilée.

TARTUFFE.

Exilée ! (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! si j'allais être compromis !

(*Il veut sortir.*)

NINON, *l'arrêtant.*

Arrêtez ! Toutes les démarches que vous pourriez faire seraient inutiles ; le ministre est inexorable.

TARTUFFE, *voulant sortir.*

Mais ce n'est pas.....

NINON.

Ah ! je vous reconnais bien là. Mais vous ne réussirez pas ; mon ami, on voulait me mettre dans un couvent.

TARTUFFE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Cet asile devait vous plaire,
C'est là que, par le Ciel, touché,
On se montre toujours sévère,
Et qu'on évite le péché.
On y vit sans inquiétudes
Avec des femmes seulement.

NINON.

Il m'eût fallu, dans un couvent,
Changer toutes mes habitudes.

Aussi j'ai obtenu la permission de passer en Angleterre.

TARTUFFE.

Et vous partez ?

NINON.

Dans une heure. Vous sentez qu'un tel voyage exige de grandes dépenses.

TARTUFFE, *à part.*

Elle va m'emprunter de l'argent.

NINON.

Et cependant je ne crois pas prudent de me charger d'une trop forte somme.

TATUFFE, *vivement.*

Non, sans doute, et pourvu que vous ayez quelques louis.

NINON.

C'est bien assez, n'est-ce pas ?

TARTUFFE.

Oui, vraiment, et je vous laisse faire vos dispositions.

NINON.

Attendez, j'ai besoin d'un ami..... Je ne sais que faire d'une soixantaine de mille francs que l'ai là dans mon cabinet.

TARTUFFE, *se rapprochant.*

Soixante mille francs ?

NINON.

En or.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Il me faudrait, en ce moment,
Trouver un parfait honnête homme
A qui je passe, en m'éloignant,
Confier cette forte somme.
En dépit du sort en courroux,
J'ai trouvé mon dépositaire ;
Mon ami, j'ai compté sur vous
Pour aller me chercher Molière.

TARTUFFE, *fâché.*

Molière !

NINON.

C'est à lui que je veux remettre cet argent.

TARTUFFE.

Monsieur Molière est-il digne d'une pareille confiance ?.... Un homme qui se moque de tout le monde ; qui dit du mal des savans, des avares,..... des médecins !..... Tenez, mademoiselle, ce damné comédien peint trop bien les vices pour n'en pas avoir quelques-uns ; il garderait votre dépôt.

NINON, *à part.*

Je le tiens !

TARTUFFE.

Hé ! d'ailleurs, je ne saurais le trouver, il vient de partir pour Versailles.

NINON.

Vous croyez ?

TARTUFFE, *vivement.*

Je l'ai vu monter en voiture.

NINON.

(*A part.*) Le fourbe ! (*Haut.*) L'heure me presse, à qui pourrais-je alors ?.....

TARTUFFE.

Mais parmi les personnes qui vous entourent.

NINON.

Je ne vois que vous.

TARTUFFE.

Ah ! mademoiselle, cette marque d'estime.....

NINON.

Vous est due..... Mais vous ne voudriez pas vous charger de ce dépôt ?

TARTUFFE.

Vous me connaissez bien mal.

NINON.

Dois-je vous causer cet embarras ?

TARTUFFE.

L'argent n'embarrasse jamais.

NINON.

Et puis je tiens à ce que l'affaire soit secrète, voyez-vous ; je ne veux ni billet, ni reconnaissance.

TARTUFFE.

Vous avez bien raison.

NINON.

Je veux même joindre à ce dépôt un projet de testament, qui, en cas d'accident, vous instituera légataire de cette somme.

TARTUFFE.

Tout comme il vous plaira.

NINON.

Parce que les dangers du voyage..... la traversée.

TARTUFFE.

Ah ! ne parlez donc pas de ça.

NINON.

Souvent on fait naufrage.....

TARTUFFE.

Au port.

NINON.

Comme vous dites. (*A part.*) Il est pris. (*Haut.*) Passez dans mon cabinet, vous prendrez sur mon bureau.....

TARTUFFE.

Les soixante mille francs ?

NINON.

Non, non. Quelques papiers qui sont nécessaires à la rédaction de l'acte dont je vous ai parlé.

TARTUFFE.

J'y cours. (*A part.*) O trop heureux Tartuffe !

SCENE XVIII.

NINON, MOLIÈRE, ensuite GOURVILLE.

MOLIERE, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.

NINON.

Remettez-vous. (*Appelant*) Gourville, Gourville !

GOURVILLE.

Eh bien ?

NINON.

Il va venir ; attendez-le ici, et demandez-lui hardiment votre dépôt ; surtout ne dites pas que vous m'avez vue.

GOURVILLE.

Mais...

NINON, *sortant.*

Silence !.....

SCENE XIX.

GOURVILLE, ensuite TARTUFFE, MOLIERE *sous la table.*

TARTUFFE, *sortant du cabinet.*

Mademoiselle, voilà tous les papiers ; il ne manque plus que votre signature..... Que vois-je ?

GOURVILLE.

Gourville !.....

TARTUFFE.

C'est le diable !

(*Il met les papiers dans son sein.*)

GOURVILLE.

Eh bien ! monsieur le précepteur, la mémoire vous est-elle revenue ?

TARTUFFE.

Mais, oui ; je crois avoir quelque idée..... (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! si Ninon allait venir !

GOURVILLE.

Rien ne vous empêche alors de me rendre ce que vous me devez.

TARTUFFE.

Le ciel me préserve de vouloir le retenir. (*A part.*) Je vais perdre la confiance de Ninon.

GOURVILLE.

Je ne sors pas d'ici, monsieur, sans avoir mon argent, ou je vous fais connaître pour ce que vous êtes.

TARTUFFE.

Ma conscience est pure.

GOURVILLE, *à part.*

Comme il est changé. (*Haut*) Ah ! vous croyez retenir ainsi mes vingt cinq mille livres.

TARTUFFE, *à part.*

Il va m'en faire perdre soixante. (*Haut*) Pourquoi crier si fort, j'ai toujours eu l'intention de vous payer.

GOURVILLE, *plus haut.*

Ah ! coquin ! ah ! fripon !

TARTUFFE.

Dites donc cela plus bas.

GOURVILLE.

Restituez d'abord, ou j'appelle.

TARTUFFE.

Mais, monsieur, je ne les ai pas.

GOURVILLE, *bien haut.*

Ah ! vous ne les avez pas ; je vais devant Ninon....

TARTUFFE, *effrayé.*

Non, monsieur, je ne les ai pas... sur moi, mais je puis, grâce au ciel, vous en faire un billet.

GOURVILLE.

Ah ! c'est différent. Voilà justement tout ce qu'il nous faut.

TARTUFFE, *s'asseyant.*

C'est, dites-vous, vingt mille...

GOURVILLE.

Non pas, c'est vingt cinq mille livres.

TARTUFFE.

Ah ! monsieur, quelle mémoire vous avez !

(*Ninon paraît dans le fond.*)

GOURVILLE.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour votre honneur je veux qu'on vous renomme.
Le mot : fripon, tantôt sut m'échapper ;
Mais à présent je vous crois honnête homme.

TARTUFFE.

Voyez pourtant comme on peut se tromper !

GOURVILLE.

Un jour, pour prix d'une vertu si grande,
Le Ciel vous récompensera.

TARTUFFE.

Ah ! c'est monsieur plus que je ne demande,
Ma récompense est là.

(*Il touche les papiers qu'il a dans son sein.*)

Etes-vous content, monsieur ?

(*Il lui donne le billet.*)

GOURVILLE.

Enchanté.

SCENE XX.

LES MEMES, MOLIÈRE, NINON,

NINON,

Ravie, (*riant*) ah ! ah ! ah !

TARTUFFE.

Ah ! mon Dieu ! comme elle est gaie maintenant.

MOLIERE, *sortant de dessous la table.*

Ah ! ah ! monsieur l'homme de bien.

TARTUFFE.

Molière !

MOLIERE.

Lui-même, qui arrive de Versailles.

TARTUFFE.

Je suis joué.

MOLIERE, *le ramenant.*

Non, pas encore tout à fait, monsieur ; il me manquait quelques traits, mais, grâce à vous, j'espère avant un mois offrir au public ma comédie de l'*Imposteur*.

TARTUFFE, *avec hypocrisie.*

Vos injures ne peuvent me toucher, je sais tout souffrir pour le ciel....

MOLIERE.

Oh ! monsieur, nous savons à quoi nous en tenir là dessus.

TARTUFFE, *vivement.*

Eh bien ! risquez-la, votre comédie, nous la ferons siffler.

MOLIERE.

Le public me vengera.

TARTUFFE.

Nous la ferons défendre.

TOUS.

O ciel!

MOLIERE.

« Remettez-vous, amis, d'une alarme aussi chaude,
« Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude;
« Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
« Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs. »

TARTUFFE.

Voilà mon troisième soufflet d'aujourdhui.

(*Il sort.*)

NINON.

Nous en voilà débarassés.

GOURVILLE.

Ne songeons plus qu'au plaisir, et que l'amour...

(*Il s'approche de Ninon.*)

SCENE XXI.

LES MEMES, ANNETTE, ensuite LACHATRE.

ANNETTE, *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle, monsieur de Lachâtre n'est pas parti.

NINON.

Serait-il possible?

LACHATRE.

Je viens de recevoir contre-ordre... mon régiment reste à Paris et j'accours vous présenter mon billet.

NINON, *embarrassée.*

Déjà?...

LACHATRE.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Par ce billet, si bien acquis,
Votre tendresse m'est prouvée.

NINON.

L'échéance, mon cher marquis,
N'en peut être encore arrivée.

LACHATRE.

Pardon, je me presse en effet;
Mais pour vous, dont l'ame est connue,
Je croyais qu'un pareil billet
Etait toujours payable à vue.

GOURVILLE.

Comment ! Vous avez fait un billet, Ninon ? vous savez que je suis en fonds ; je puis le rembourser.....

NINON.

Non pas... cela ne ferait pas le compte de monsieur de Lachâtre... vous jugerez si je dois payer.

MOLIERE.

C'est une affaire que nous arrangerons à l'amiable.

GOURVILLE.

Et nous songerons de suite à l'union d'Annette avec mon Lafleur ; ils s'aiment depuis trois ans.

NINON.

C'est trop beau pour qu'on ne les en récompense pas.

GOURVILLE.

Je me charge de la dot.

ANNETTE.

Vivat ! je ne serai pas tartuffiée.

MOLIERE.

Comment dis-tu ?

ANNETTE.

Tartuffiée, monsieur.

MOLIERE.

Je n'oublierai pas ce mot-là dans ma comédie, et Tartuffe en sera le titre.

ANNETTE.

Ah ! c'est un fier sournois ; je vous raconterai comment il fait l'amour.

MOLIERE.

Bravo ! cela me fournira une bonne scène.

VAUDEVILLE.

GOURVILLE.

AIR *de Doche.*

Quand un homme trompe une femme,
Chose assez rare en général,
Tout le monde aussitôt le blâme,
C'est toujours mal.
Mais désirant qu'on la renomme,
Chaque jour, sans redouter rien,
Quand une femme trompe un homme,
C'est toujours bien.

LACHATRE.

Quand des auteurs trop téméraires
Veulent, par un orgueil fatal,
Nous tracer de grands caractères,
C'est toujours mal.
Mais Molière est, dans chaque ouvrage,
Admirable, je le soutien ;
Et l'on peut dire à chaque page,
C'est toujours bien.

ANNETTE.

Lorsque l'époux d'un' grande dame
Lui peint son amour conjugal,
Quoi qu'il fass' pour plaire à sa femme,
C'est toujours mal.
A mon mari, moi sans finesse,
J'dirai, si dans chaque entretien
Il sait me prouver sa tendresse,
C'est toujours bien.

MOLIERE.

Sourd aux cris de sa conscience,
Pour de l'argent, ce vil métal,
Quand un écrivain loue, encense,
C'est toujours mal.
Mais quand c'est l'honneur qui l'anime,
Lorsqu'affranchi de tout lien,
C'est d'après son cœur qu'il s'exprime,
C'est toujours bien.

NINON.

En jugeant une œuvre légère,
Messieurs, par un bruit trop fatal
Vouloir signaler sa colère,
C'est toujours mal.
Mais n'écoutant que l'indulgence,
Applaudir sans ménager rien,
Même un peu fort.... en conscience,
C'est toujours bien.

FIN.

LA BOUQUETIÈRE ANGLAISE,

COMÉDIE-ANECDOTE

EN UN ACTE,

EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. BRASIER, Nicolas

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 11 Mai 1815.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de Richelieu, n°. 7, en face le théâtre Français.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MILORD SEYMOUR.	M. Edouard.
SYDNEY, son fils,	M. Isambert.
WILLIAMS, neveu de Seymour,	M. Guénée.
JENNY, CLARA, } Nièces de Seymour,	Mlle. Minette. Mad. Hervey.
St.-EVREMONT.	M. St.-Léger.
TOM; vieux Jockey de Seymour,	M. Hyppolite.
MUSICIENS.	
CHANTEURS;	
ANGLAIS, ANGLAISES, composant la société de Seymour.	

La Scène est à Londres.

Le théâtre représente un Jardin Anglais. A gauche un Pavillon; au fond ou au troisième plan une grille, dans toute la largeur du théâtre, une porte au milieu de la grille; derrière cette grille une rue de Londres, au fond du théâtre au milieu, une boutique.

LA BOUQUETIERE ANGLAISE,

COMÉDIE-ANECDOTE.

SCENE PREMIERE.

WILLIAMS, *seul, en robe de chambre, et son habit sur le bras.*

Non, je ne mettrai pas ce vilain et brillant habit;.... Non, et voilà le cas que j'en fais,*(il le jette sur un banc)*. Vouloir que j'aille à la noce de ma Jenny, qui épouse mon cousin Sidney! je n'irai pas; où si j'y vais, ce sera pour demander raison à mon rival; mais ce n'est pas sa faute à mon cousin Sidney, il n'aime pas Jenny.... il se marie contre son gré, il adore toujours miss Clara, qui est en France; n'importe; s'il épouse Jenny, il me connoîtra, je le rencontrerai peut-être seul, et je lui dirai:

AIR: *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Vous voyez ma tristesse extrême,
Prenez pitié de ma douleur.
En épousant celle que j'aime,
Craignez hélas quelque malheur;
Suspendez l'hymen qui s'apprête;
Si vous le laissez s'achever,
De tout ce qui peut arriver
Vous répondez sur votre tête.

Si ces menaces n'empêchent rien... si je perds Jenny... si je la perds, je sais bien ce que je ferai, je suis Anglais.... je mourrai du spleen.... non, cela seroit trop long... je me tuerai. Oh! la bonne idée!*(avec sang-froid)*, je me tuerai, mais avant tout, l'honneur me fait un devoir d'en prévenir Jenny, car enfin,

AIR: *Que d'établissemens nouveaux.*

Quand ma maîtresse va savoir
Que je veux terminer ma vie,
A son tour elle peut vouloir
Faire avec moi cette partie,
Si la mort ne peut m'affliger
Ma Jenny peut la trouver bonne.
Entre amans on doit partager
Tous les plaisirs que l'on se donne.

SCÈNE II.

WILLIAMS, JENNY, *en peignoir, la couronne de la mariée sur la tête.*

JENNY, *à la cantonnade.*

Oui, courrez après moi: je me cacherai si bien que vous ne me trouverez pas, *(elle apperçoit Williams)*, ah!....

WILLIAMS.

Vous voilà, miss Jenny,... où alliez vous donc?

JENNY.

Où je suis....

WILLIAMS.

Ici?

JENNY.

Non: près de vous.

WILLIAMS.

Vous m'aimez donc encore?

JENNY.

Plus que jamais.... et j'ai bien du chagrin, puisque c'est aujourd'hui que l'on veut que j'épouse mylord Sydney *(elle pleure)* je vous demande si ce n'est pas une barbarie de nous séparer, nous qui nous aimons tant!

WILLIAMS.

Qui nous sommes promis de nous marier.

JENNY.

Nous nous le sommes juré, Williams.

WILLIAMS, *après un moment de reflexion.*

Ma cousine, nous avons été élevés ensemble.

JENNY.

Oui, mon cousin.

WILLIAMS.

Nos plaisirs ont toujours été les mêmes,

JENNY.

Oui mon cousin.

WILLIAMS.

On nous sépare?

JENNY.

Oui mon cousin.

WILLIAMS.

Notre existence est désormais affreuse.

JENNY.

Oui mon cousin.

WILLIAMS.

Terminons-là.

JENNY, *vivement.*

Oui, mon cousin.

WILLIAMS.

Si cela peut vous faire plaisir, aujourd'hui nous n'existerons plus.

JENNY.

Oui mon cousin; c'est dit.

WILLIAMS.

C'est fait.

AIR : *Du Verre de Darondeau.*

Nous sommes dit-on des enfans :
On se rit de notre tendresse :
Mais rappelons-nous les sermens,
Que l'amour nous dictoit sans cesse.
Point de foiblesse, croyez-moi :
Montrons ici ce que nous sommes.
Etre enfant et garder sa foi,
C'est faire plus que bien des hommes.

JENNY.

Méme Air.

En vain à nos cruels parens
J'ai parlé de notre constance
En vain j'ai parlé des sermens,
Dont j'ai gardé la souvenance.
A mes vœux on s'est montré sourd.
Mais je vais étonner leurs ames.
Etre enfant et mourir d'amour,
C'est faire plus que bien des femmes.

SCÉNE III.

LES MÊMES, TOM, *dans le fond du théâtre.*

TOM, *à part.*

Ah !.... les voilà.... ces amans fugitifs.

WILLIAMS.

Jenny ?

JENNY.

Williams.

TOM, *à part.*

Ah! mon Dieu quel air sombre!

WILLIAMS.

La cérémonie nuptiale aura-t-elle bientôt lieu?

JENNY.

Dans deux heures.

WILLIAMS.

Eh bien! dans une heure...

JENNY.

Dans une heure....

WILLIAMS.

Nous sommes morts.

JENNY.

Nous sommes morts.

TOM, *à part.*

Ils sont morts!

WILLIAMS.

Quel bonheur!

JENNY.

Quel bonheur.

TOM, *à part.*

Est-ce une plaisanterie?

JENNY.

Mais, comment mourrons-nous, mon cousin?

WILLIAMS.

Comment? *(après un moment de réflexion)* Tom, le Jockey de mon oncle, nous en fournira les moyens.

TOM, *à part.*

Ah! je leur en fournirai les moyens! c'est bon à savoir.

WILLIAMS.

Il nous aime beaucoup: il faudra qu'il nous le prouve en nous donnant les armes qui nous sont nécessaires.

TOM, *à part.*

Oui dà..... c'est ce que nous verrons. *(il sort en appellant)* M. Williams? Mlle. Jenny? M. Williams?

JENNY.

Le voici précisément.

TOM, *entrant.*

Là, j'étois sûr de vous trouver ensemble.

WILLIAMS.

Tu nous a cherché, mon bon petit Tom?

JENNY.

Ce bon petit Tom !

TOM, *les contrefaisant.*

Ce bon petit Tom ! allons, allons, c'est de la flatterie. .... mais vous avez l'air tristes, mes jeunes maitres. Aussi à t-on jamais vu un mariage semblable à celui qui va se faire ici ?

WILLIAMS *et* JENNY *vivement.*

N'est-ce pas mon ami ?

TOM.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

A tout moment, milord crie et s'agite
L'autel est prêt ; les témoins sont absents.
Vers le donjon, le mari prend la fuite,
Et son épouse court les champs.
Chacun s'écrie ; ah ! quel hymen prospère,
Il nous rappelle l'âge d'or :
Hors les époux, les témoins et le père,
Tout le monde est d'accord.

Qu'avez - vous donc fait de votre habit, monsieur Williams ?

WILLIAMS.

Ramasse-le, il est par terre.

TOM.

Ah ! un habit superbe.

WILLIAMS.

Qu'on me donne un habit de bure, et qu'on me rende Jenny.

TOM.

Il est sentimental comme un petit diable. Et vous, mademoiselle Jenny, est - ce que vous vous mariez en négligé ?

JENNY.

Une victime est toujours trop parée.

TOM.

Si votre époux vous entendoit.....

WILLIAMS.

Je le voudrois, il seroit furieux ; et je serois enchanté.

TOM.

Excellent, naturel, ... que voulez-vous, mes enfans ? c'est une affaire terminée. Il faut prendre son parti.

JENNY.

Ah ! si M. de Saint - Evremont, qui est si aimable,

savoit que c'est un mariage fait sans le consentement des époux.....

TOM.

Il n'empêcheroit rien. Vous connoissez lord Seymour, votre oncle : il ne revient jamais sur ses résolutions..... C'est l'anglais le plus fier.....

WILLIAMS, *bas à Jenny.*

Allons, allons, ma Cousine, ayons l'air de prendre notre parti gaîment.

JENNY.

C'est cà. (*Haut*). Tu as raison, Tom : il faut se résigner.

WILLIAMS.

Il faut se résigner.

TOM.

Il faut se résigner ! (*à part*). Premier détour.

WILLIAMS, *feignant d'être gaî.*

N'y pensons plus ; quand nous nous désolerons, à quoi celà nous servira-t-il ?

TOM.

Bien, très-bien ! c'est celà, plus de chagrin.

TOUS LES TROIS.

Plus de chagrin.

WILLIAMS.

Dis-moi, Tom, de quoi sera composée la fête d'aujourd'hui ?

TOM.

De la bénédiction nuptiale.

WILLIAMS et JENNY, *avec tristesse et la main sur le cœur.*

Ah !.... (*ensuite gaîment*). Après ?

TOM.

Après ? un grand repas.

WILLIAMS et JENNY.

Après ?

TOM.

Danses, jeux d'adresse, à l'arc, au fusil, aux pistolets.

WILLIAMS et JENNY, *vivement*

Aux pistolets.

TOM, *à part.*

Je les tiens.

WILLIAMS.

Tom, veux-tu gager que je serai vainqueur à l'arc,

au fusil : il n'y a qu'au pistolet que je crains de..... Je n'ai jamais fait usage.

TOM, *à part.*

Le petit scélérat !... comme il atteint son but avec adresse. *(Haut).* Eh bien ?

WILLIAMS.

Prêtes-m'en deux ; je m'essayerai.

TOM, *à part.*

C'est çà, il s'essayera.

WILLIAMS et JENNY, *avec joie.*

Tu nous les apporteras ?

TOM.

Est-ce que mademoiselle veut aussi s'essayer ?

WILLIAMS.

Voyons ; quand les apporteras-tu ?

TOM.

Il le faut absolument ? Eh bien ! tout-à-l'heure.

WILLIAMS, *vivement.*

Qu'ils soient chargés.

TOM.

Cela va sans dire, *(à part).* Je les chargerai en conséquence.

WILLIAMS *et* JENNY.

AIR : *Vaudeville de Gilles en deuil.*

Ensemble. De voir la fin de ma souffrance,
Mon cœur avoit long-temps douté,
Mais je renais à l'espérance
Et je retrouve ma gaité.

TOM, *les observant, à part.*

Bon, chacun d'eux croit qu'il me leure
Et me prend ici pour un sot.

WILLIAMS *et* JENNY.

Ensemble. Amour jusqu'à ma dernière heure
Williams, / Jenny, } voila mon dernier mot.

TOM *à part.*

Ensemble. De terminer son existence,
Chacun d'eux en vain s'est flatté,
Ils n'ont tous deux qu'une espérance,
Aussi fausse que leur gaité.

WILLIAMS *et* JENNY.

De voir la fin de nos souffrances,
etc.

(ils sortent).

SCÈNE IV.

TOM, *seul.*

Eh bien! eh bien, en vérité il n'y a plus d'enfants. Non; mais c'est anglais dans l'ame, cela a déjà l'esprit national. Ça veut avoir le plaisir de se tuer! pourvu que je sois le premier à qui ils en aient parlé..... Oh! oui, ils n'auront osé s'adresser qu'à moi; et je ne crois pas, d'ailleurs, leur résolution bien prise.

AIR: *Une fille est un oiseau.*

Non je ne saurois penser,
Qu'on puisse à la fleur de l'âge,
Etre bien las d'un voyage
Qu'on ne fait que commencer.
Mais de quitter cette vie
Quand ils auroient bonne envie,
Moi, qui connois leur folie,
Je crains peu, soit dit tout bas;
Que dans leur peine cruelle,
Ils se brûlent la cervelle,
Car vraiment ils n'en ont pas.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant*).

Mais, j'entends M. de Saint-Evremont; celui-là n'est pas aussi triste que nos jeunes amoureux.

SCÈNE V.

TOM, S. EVREMONT (*entre en chantant*).

S. EVREMONT.

AIR: *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Chasser la tristesse,
Et les noirs soucis,
Poursuivre sans cesse
Les jeux et les ris
Rimer des chansons
Un peu mordantes sans scandale
Dans les carafons,
Noyer tout esprit de cabale,
D'une table ovale
Sortir un peu rond....
Voilà la morale
De St-Evremont.

TOM.

Je serois bien moral comme çà, moi. M. de Saint-Evremont a toujours le petit mot pour rire.

S. EVREMONT.

AIR: *Vaudeville des maris ont tort.*

Oui je prétends, armé d'un verre,
Narguer les ennuis les chagrins,
Jusqu'à ce que le temps sévère
Le fasse tomber de mes mains.
Epris du doux jus de la treille,
Celui que Bacchus sait guider,
Caresse encore la bouteille
Quand il ne peut plus la vuider.

Bonjour, doyen des jockeys.

TOM.

Doyen des jockeys!

AIR: *Vaudeville du petit Courrier.*

Chez milord à la vérité
J'ai près de trente ans d'exercice
Quand il me prit à son service,
Ce fut pour ma légéreté.
Quoique déjà, sans flatterie,
Je fusse la fleur des jockeys,
Aujourd'hui, je vaux je parie,
Quatre fois ce que je valois.

S. EVREMONT.

Pas mal. Mais, dis-moi, Tom, le mariage de Jenny a-t-il répandu la gaîté dans ces lieux?

TOM.

Ah! Monsieur, la gaîté du pays?....

S. EVREMONT.

Est un peu sérieuse; je le sais. Mais la cérémonie pourroit bien encore être retardée: le retour de miss Clara...

TOM.

Miss Clara, la nièce de mon maître?.....

S. EVREMONT.

Est arrivée hier à Londres; et la duchesse de Mazarin, aussi bienfaisante que belle, s'est empressée de lui offrir un asyle, en attendant que lord Seymour.....

TOM.

Lord Seymourd, Monsieur, ne consentira jamais à recevoir sa nièce.

S. EVREMONT.

J'ai meilleure espérance que toi.

TOM.

M. de Saint-Evremont ignore peut-être les motifs.....

S. EVREMONT.

Je sais que Sidney, fils de lord Seymour, devoit épouser miss Clara, dont le père, fatigué des injustices du ministère anglais, se décida à passer en France, il y a trois ans, et à y prendre du service, non contre son pays, mais contre les Espagnols. Ce malheureux proscrit fut accompagné, dans sa fuite, par sa fille promise à Sidney. Et, après deux campagnes glorieuses, il est mort de ses blessures. Clara, orpheline et sans appui, a cru devoir retourner à Londres. Elle vient de s'y rendre secrètement la nuit dernière, dans l'espoir de retrouver du moins un amant fidèle.

AIR: *Vaudeville du Piège.*

Victime du plus triste sort,
Promise à Sidney dès l'enfance,
La pauvre Clara croit encor
Au miracle de la constance.
Elle perdra, dans un instant
Cette trompeuse confiance:
Et pour ne voir qu'un inconstant
Elle pouvoit rester en France.

TOM, *vivement.*

Ah! Monsieur, que dites-vous? milord Sidney adore toujours miss Clara. Mais jamais lord Seymour, après la proscription qui frappe sa nièce,...

S. EVREMONT.

Elle est maintenant auprès de lui; et j'attends ici même le résultat de cette première entrevue. Milord m'estime, il a beaucoup d'amitié pour madame de Mazarin, nous joindrons nos instances à celles de l'aimable Clara, et nous le forcerons bien à capituler.

TOM.

On connoit les talens militaires de M. de Saint-Evremont; mais je crains qu'ici sa tactique ne soit en défaut, et j'ai mille raisons.....

S. EVREMONT.

AIR: *De Marianne.*

Mon cher, tes raisons sont mauvaises;
Que pourroit faire un grave Anglais
Bloqué par deux belles Françaises,
Que dirigé un joyeux Français?
Clara pour armes,
N'a que ses larmes,

Le fier milord ne cède qu'à moitié :
Mais la duchesse,
Avec adresse,
Sait employer l'arme de l'amitié.
Alors plein d'une heureuse audace,
De gais propos de traits joyeux
Je forme un escadron nombreux
Et j'emporte la place.

TOM, *apercevant Clara.*

Ah ! Monsieur, j'aperçois miss Clara.

S. EVREMONT.

Oui, c'est elle, laisse-nous.

TOM.

Pourquoi donc, Monsieur, elle est triste, je vais vous aider à l'égayer.

S. EVREMONT.

Toi ? et que lui diras-tu ?

TOM.

Ce que je lui dirai ?

AIR : *Vents brûlans d'Arabie.*

Que dans la providence
Elle compte un peu plus,
Que le ciel récompense
Tôt ou tard les vertus.
Que Dieu voit ses souffrances,
Qu'il les soulagera.

S. EVREMONT.

Mais ce sont des sentences.

TOM.

Monsieur elle en rira.

S. EVREMONT.

Allons, allons, éloigne-toi.

(Tom sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-EVREMONT, CLARA.

S. EVREMONT.

Eh bien ! aimable Clara, votre oncle ?....

CLARA.

Ah ! Monsieur, tout occupé de l'hymen de son fils....

S. EVREMONT.

Qui ne vous occupe pas moins.

CLARA.

Je n'ai pu le voir, lui parler. Mais croyez-vous, M. de Saint-Evremont, que ce mariage.....

S. EVREMONT.

Il est très-avancé.

CLARA.

Est-il situation plus pénible que la mienne?

AIR: *Songez donc que vous êtes vieux.*

Quand de mon oncle j'obtiendrois
Ce qu'on semble appeler ma grâce,
Quoi, près de son fils! je verrois
Jenny, ce soir, prendre ma place!

S. EVREMONT.

Rendez votre oncle généreux;
L'hymen se rompra sur mon âme.
Gagner un cœur, en brouiller deux.
Ce n'est qu'un jeu pour une femme.

CLARA.

Que ne puis-je partager votre aimable gaîté!

S. EVREMONT.

La tristesse ne vous est pas naturelle et ne conduiroit à rien. Ne vous laissez point effrayer par les menaces de lord Seymour: osez même résister à ses ordres; et s'il est inflexible.... *(Il cherche.)*

CLARA.

Eh bien?

S. EVREMONT.

Ah! ah! ah! la bonne folie! la bonne folie!

CLARA.

Expliquez-vous, de grâce.

S. EVREMONT.

Il n'est pas encore temps.

AIR: *Du Calife de Bagdad.*

A votre oncle je tends un piége
Où doit échouer sa fierté.
Lorsque le maître nous assiége
Repoussons-le par la gaîté.
Pour moi je ris de l'aventure.
Oncle, qui vainement murmure,
Femme qui résiste toujours,
On n'en trouve pas tous les jours.

J'aperçois votre oncle ; il ne faut pas qu'il me voye avec vous... Nous ne devons point paroître d'intelligence.... Je vous quitte.... du courage ; s'il vous ferme son cœur, venez me retrouver chez madame la duchesse...Oh! l'excellente idée...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CLARA, *seule.*

Quel peut être son projet ? Ah! je puis me fier à son zèle, et sur-tout aux touchantes preuves d'intérêt que j'ai reçues de madame la duchesse de Mazarin.

AIR : *De Julie, ou le Pot de fleurs.*

Tendre amitié, ton flambeau brille
Sur la route que nous suivons ;
Quand nous n'avons plus de famille,
Sous ton égide nous marchons.
Mais sur ses forces on s'abuse :
Si nous fléchissons en chemin,
Noble amitié, tu nous tends une main,
Que souvent l'amour nous refuse.

Oh ciel! j'entends mon oncle.

SCÈNE VIII.

CLARA, SEYMOUR.

SEYMOUR, *derrière Clara.*

Quelle est cette dame ?

CLARA, *à part.*

Je tremble de lui parler....

SEYMOUR, *à part.*

Son air embarrassé....

CLARA, *se retournant.*

La trahit, milord.

SEYMOUR.

Clara ?

CLARA.

Oui, mon oncle ; c'est elle.

SEYMOUR.

Vous à Londres, miss ! et votre père ?...

CLARA.

Il n'est plus....

SEYMOUR.

Quoi ! mon frère ?....

CLARA.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Un chêne d'un brillant feuillage,
Protégeoit un foible arbrisseau.
Le chêne battu par l'orage,
A perdu son dernier rameau.
Le chêne c'est mon pauvre père,
Je suis l'arbrisseau sans appui ;
Vous le Jardinier tutélaire
Qui va m'abriter près de lui.

SEYMOUR.

Clara, votre père, a trahi la cause de l'Angleterre ; il a encouru la juste disgrâce du Roi.... Depuis ce temps il a perdu ses droits....

CLARA.

Et sa fille ?...

SEYMOUR.

Ne peut plus être pour moi....

CLARA.

Qu'une étrangère !

SEYMOUR.

Je n'osois vous le dire ; mais avant de céder à ma volonté, je dois obéir à celle du Prince : vous êtes bannie de la Grande-Bretagne : vous ne pouvez plus y rentrer.

CLARA.

Si vous craignez la colère du Roi, j'irai me jeter à ses pieds.

SEYMOUR.

Vous, Clara ?

CLARA.

Oui, milord.

AIR : *Vaudeville de Psyché.*

Pourroit-il blâmer une fille
De montrer un cœur généreux ?
Quand de l'amour pour sa famille
Ce prince offre un exemple heureux
S'il persistoit dans sa rigueur extrême,
Je lui dirois, fière de résister,
Commencez donc par vous punir vous-même,
Je n'ai fait que vous imiter.

SEYMOUR.

Ne l'espérez pas.... J'ai manqué moi-même de perdre la faveur du Monarque, quand la trahison de mon frère a été connue.

CLARA.

Ainsi vous ne pouvez me recevoir chez vous?

SEYMOUR.

Non, Clara: et je vous crois même exposée à des dangers, dont je ne pourrois vous garantir si vous restiez en Angleterre.

CLARA.

Vous m'éloignez de vous: vous voulez que je m'expatrie encore.

SEYMOUR.

Il le faut.

CLARA, *à ses genoux.*

Mon oncle!

SEYMOUR.

Je souffre de vous refuser, mais je le dois.

CLARA, *se relevant avec fierté.*

AIR: *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Vous me chassez d'un ton sévère,
Loin de vous, loin de mon pays,
Eh bien! je reste en Angleterre
Et j'y brave mes ennemis.
Pour la courageuse victime,
Dont tout vient déchirer le cœur,
Oui le dernier pas vers l'abyme
Est le premier vers le bonheur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

SIDNEY, SEYMOUR, JENNY.

SIDNEY, *sortant très-vîte.*

Me suis-je trompé?.... J'ai cru reconnoître....

SEYMOUR, *l'arrêtant.*

Mon fils.

SIDNEY.

Mon père, c'étoit sa voix, oui....

SEYMOUR, *froidement.*

Quelle voix?

SIDNEY.

La voix de Clara.

JENNY, *à part.*

De Clara !.... Si elle pouvoit venir l'épouser à ma place, comme cela me feroit plaisir !

SEYMOUR.

C'est une erreur, vous dis-je. Clara n'est point en ces lieux ; d'ailleurs devez-vous y penser encore ?.... Jenny va devenir votre épouse.

JENNY.

Oh ! mon oncle, je ne m'en offense pas ; mon cousin peut y penser tant qu'il voudra, toujours, si cela lui plaît.

SEYMOUR, *à Jenny.*

Comment, Jenny ?

AIR : *de Calpigi.*

Vous qui me répétiez sans cesse
Qu'il méritoit votre tendresse,
Quel langage ici tenez vous ?

JENNY.

Ah ! milord calmez ce courroux,
Oui ; sa complaisance est extrême :
Ici je sais que chacun l'aime,
Moi je l'aime beaucoup aussi :
Mais ce n'est pas pour mon mari.

SIDNEY.

Vous l'entendez, mon père, cette naïveté.

SEYMOUR, *à Jenny.*

Vous m'avez dit vingt fois....

JENNY.

~~Le bon frère ; mais jamais quel amant.~~

SIDNEY.

Ah, mon père !

AIR : *Vaudeville de l'avare.*

Dans l'âge heureux de l'innocence
Jenny laisse parler son cœur.
Que cette aimable confiance
Près de vous plaide en sa faveur,
Femme que la rigueur enchaîne,
Saura s'en venger quelque jour ;
Elle n'a pas pour moi d'amour,
Ne m'exposez pas à sa haîne.

SEYMOUR.

Quoi ! vous aussi !

JENNY.

Vous conviendrez, mon oncle, que voilà une sympathie d'indifférence....

SIDNEY.

Qui présage un très-heureux hymen.

SEYMOUR.

Il ne s'en fera pas moins; et cette résistance convenue entre vous....

JENNY.

Est le seul point sur lequel nous soyons d'accord. Les bons époux que nous ferons!

SEYMOUR, *sévèrement.*

Vous oubliez, Sidney, que l'obéissance....

SIDNEY.

AIR : *de la Tirolienne.*

Vous obéir seroit bien mon envie;
Mais, d'un bon fils écoutez la douleur;
Pour qu'il vous doive encore plus que la vie,
Ah! qu'il vous doive aujourd'hui le bonheur.

JENNY.

A Clara qui l'intéresse,
Sidney garde sa foi.
Cédez à votre tendresse,
Tout vous en fait la loi.
Il ne m'aime pas.
Sans l'amour, hélas!
L'hymen de nos jours
Vient troubler le cours,
Et le cœur revient sans cesse
A ses premiers amours.

(On entend des cris de joie, et de la musique).

SCÈNE X,

LES MÊMES, TOM, *amenant* WILLIAMS.

TOM, *à Williams.*

Mais allons donc, M. Williams, allons donc; vous êtes le premier garçon de la noce....

WILLIAMS.

Me voilà, j'accours avec toutes les personnes invitées. (*Il montre en cachette les pistolets à Jenny qui recule.*)

JENNY.

Ah!

SEYMOUR.

Qu'est-ce donc ?

WILLIAMS.

Rien, c'est que j'offrois à ma cousine un bouquet de fleurs....

JENNY, *troublée.*

Comme je n'en ai jamais vues.

WILLIAMS.

Les épines l'ont blessée.

TOM, *à part.*

Le fripon!un bouquet de pistolets! *(on entend du bruit)* (*haut*) voila M. de St.-Evremont : l'assemblée est complette.

SCENE XI.

LES MÊMES, ST-EVREMONT, MYLORDS ET CHŒURS.

S. EVREMONT.

Me voilà, me voilà : place, place.

AIR : *Voyage, voyage, désormais qui voudra.*

J'avois rassemblé pour la fête
Les musiciens et les danseurs.
Enfin, pour qu'elle fut complette,
Il ne manquoit plus que des fleurs.
Voilà que, sur ma route,
J'entends crier ; j'écoute :
On entoure un objet
Rempli d'attraits.
Je vois fille, dont le corsage
Est aussi frais
Que ses bouquets:
Je suis stupéfait.
Alors, tout d'un trait,
Je cours sur ses pas,
Et lui dis tout bas,
Suivez-moi là-bas. *bis.*
Là-bas, là-bas, là-bas, là-bas, là-bas.

Où donc, Monsieur? — A une noce, ma belle enfant. — A quelle noce? — A celle de miss Jenny, avec milord Sidney. — Je connois çà, me dit-elle, un mariage de convenance. — N'importe: que les mariés s'aiment ou non, ne faut-il pas toujours des bouquets ? venez, venez. Elle fait quelque façon ; mais enfin, vous allez la voir, et d'honneur elle est si jolie, que

Ses rosés (*bis*) ont cent fois moins d'appas.

SEYMOUR.

Je vous remercie, M. de Saint-Evremont, de la peine que vous vous êtes donnée.

S. EVREMONT.

De la peine, Milord ? dites donc du plaisir. *(à part)*. Pas pour tout le monde, *(haut)*. Mais j'entends la jolie bouquetière.

SCÈNE XII.

Les mêmes. CLARA, (*elle est en bouquetière*).

AIR : *des Chasseurs et la Laitière.*

Voilà, voilà, voilà, la bouquetière
Qui veut acheter de ses fleurs.
Voilà, voilà, voilà, la bouquetière,
Qui veut acheter de ses fleurs ?
J'en ai de toutes les couleurs,
Ma corbeille est un vrai parterre.
Pour l'éclat et pour la fraîcheur,
Je satisfais le connoisseur.

Voilà, voilà, etc.

S. EVREMONT, *à Seymour, qui ne la regarde pas.*

N'est-il pas vrai, qu'elle est charmante ? *(bas)*. Il ne la regarde pas.

CLARA, *à part.*

Sidney, lui-même, ne jette pas les yeux sur moi.

S. EVREMONT, *bas.*

Il est si chagrin, si préoccupé. (*haut*). Allons, mon enfant, présentez vos bouquets à la mariée d'abord. *(Elle en donne un à Jenny)* au marié, le voici.

CLARA, *tremblant.*

Milord Sidney.

SIDNEY, *se retournant.*

Ciel ! Clara !

TOUS.

Clara ! *(Sidney tombe à ses pieds).*

SEYMOUR.

Mon fils, relevez-vous, (*à Clara*). Quoi ! miss, vous avez osé ?....

CLARA.

Ne m'avez-vous pas chassée, mon cher oncle ? il me falloit un état pour exister, et j'ai choisi celui-ci.

AIR : *Vaudeville du comédien dans l'embarras.*

Abandonnée et sans fortune,
J'ai cherché moyen de lutter
Contre la misère importune,
Et celui-ci dut me flatter.
Il offre à mon ame ravie
Un secret contre les douleurs.
Peut-on se plaindre de la vie,
Quand on sait l'entourer de fleurs.

SEYMOUR.

Qu'espérez-vous de cette ruse humiliante pour moi?

CLARA.

Rien; que de pourvoir à mon existence.

SEYMOUR.

Eloignez-vous, et ne reparoissez jamais en ces lieux.

CLARA.

Au contraire, milord, j'y serai toujours; car, dans ce moment même, on place mon enseigne en face de votre hôtel.

(*On place au fond du théâtre une enseigne avec ces mots*):

« Clara, nièce de milord
» Seymour, bouquetière ».

SEYMOUR.

Que vois-je!

CHŒUR.

AIR : *de Sophie Arnould.*

Ah! le tour est charmant,
Et c'est prendre gaîment
Le bon parti dans cette affaire.
Toute la ville, assurément,
Doit accourir dans un moment,
Pour voir la belle bouquetière.

S. EVREMONT.

AIR : *le bonheur de Pierrot.*

Sous ce modeste habit,
Combien elle est jolie!
Le trait sans contredit,
Est plein d'esprit.

SEYMOUR.

Elle en sera punie.

S. EVREMONT.

Souffrez que la folie,
En faveur de l'amour,
Plaide à son tour.

Reprise du premier Chœur.

Ah ! le tour est charmant,
Etc.....

SEYMOUR.

C'en est trop.

CLARA.

Non ; mais.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Il est piquant dans sa disgrace,
Que la nièce d'un lord fameux,
Vende des bouquets sur la place.

SEYMOUR.

Je rougis de ce tour affreux.

SIDNEY.

Qu'avez-vous fait, Clara?

CLARA, *bas à Sidney.*

Aujourd'hui mon heureuse adresse
Prépare à milord un écueil.
Ce que j'attendais de sa tendresse,
Je l'obtiendrai de son orgueil.

SEYMOUR.

Clara, retournez en France ; et là, je vous promets.....

CLARA.

Là, vous m'oublierez. Ici, en voyant tout le monde entourer mon magasin de fleurs, vous vous souviendrez beaucoup mieux de la pauvre Clara.

SEYMOUR.

Eh bien ! vous serez obligée de sortir de cette enceinte et de l'Angleterre.

TOUT LE MONDE.

Ah ! milord.....

SEYMOUR.

Non, et dans un moment j'apporte le contrat qui unit pour jamais Jenny avec mon fils.

SIDNEY.

Mon père!

S. EVREMONT.

Ne repoussez plus votre nièce.

SEYMOUR.

Je n'écoute rien.....

AIR : *Epoux imprudent.*

Je saurai m'armer de courage,
Et pour elle on m'implore en vain.
A-la-fois, l'imprudente outrage
Sa famille et son souverain.
Quand plus d'une honorable marque
Témoigne pour moi sa faveur,
Même avant d'écouter mon cœur,
J'écoute la voix du monarque.

(Il sort).

S. EVREMONT, *qui le suit.*

Je ne le quitte pas.

(Clara entre dans sa boutique, tout le monde la suit).
(Tout le monde et Sidney entrent dans la boutique, et disparoissent; ils ne reste que Williams et Jenny. Tom les observe).

SCÈNE XIII.

JENNY, WILLIAMS, TOM *caché.*

TOM.

Cachons-nous; et voyons un peu ce que vont faire nos petits amoureux.

WILLIAMS.

Eh bien! ma Cousine?

JENNY.

Eh bien! mon Cousin?

WILLIAMS.

Ma Cousine, malgré tout son amour pour Clara; malgré sa résistance, Sidney sera forcé de vous épouser.

JENNY.

J'en ai peur.

TOM, *à part.*

Sont-ils drôles!

WILLIAMS, *montrant les pistolets.*

J'ai là, ma Cousine, ... vous savez bien.

JENNY, *tremblante.*

Oui: je les ai vus.

WILLIAMS.

Voulez-vous me permettre, avant d'en venir à la dernière extrémité,.... de vous faire mes adieux.

JENNY, *s'approchant.*

Bien volontiers.

WILLIAMS.

Vous savez qu'on s'embrasse dans les derniers momens?

JENNY.

J'y pensois.

TOM, *à part.*

La pauvre petite, elle pense à tout.

WILLIAMS.

Permettez, ma chère Cousine, qu'avant de finir cette triste existence.

(*Il l'embrasse*).

Nous n'avons pas pensé à une chose essentielle.

JENNY.

A quoi donc?

WILLIAMS.

A laisser nos dernières volontés.

JENNY.

C'est vrai.....

TOM, *à part.*

Il veut gagner du temps.

WILLIAMS.

Quelles sont vos dernières volontés?

JENNY.

Je voudrois une épitaphe comme celle-ci.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Jenny repose en ce tombeau,
Victime du vœu le plus tendre;
Avec Williams, dès le berceau,
Son cœur fut heureux de s'entendre.
Elle dit, au dernier soupir,
Cher Williams, je meurs ton amie.

WILLIAMS, (*son pistolet lui tombe de la main*).

Finissez; si près de mourir,
C'est me faire adorer la vie.

TOM, *à part.*

En voici un qui ne se tuera pas.

(*Il ramasse le pistolet*).

JENNY.

Et vous, mon Cousin?

WILLIAMS.

Voici la mienne.

Même air.

Ci gît le plus fidèle amant,
Que mille beautés, qu'on adore,
N'ont pu distraire un seul moment
De sa Jenny, plus belle encore.
Il lui dut seize ans de plaisir,
D'une félicité suivie.

JENNY, *(elle laisse aussi tomber son pistolet.)*

Finissez; si près de mourir,
C'est me faire adorer la vie.

TOM, *ramassant l'autre pistolet.*

Reprenons l'autre pistolet..... Allons, tant de tués que de blessés, il n'y aura personne de mort.

WILLIAMS.

Ma Cousine, on diroit que nous avons moins de courage.

JENNY.

C'est vrai, mon Cousin.

WILLIAMS.

Je fais une réflexion.

JENNY.

Laquelle?

WILLIAMS.

Est-ce bien prouver qu'on s'aime, que de mo par amour?

JENNY.

On voit tous les jours des personnes qui s'aiment, et qui ne meurent pas.

WILLIAMS.

Tenez, croyez-moi; vivons pour faire endéver nos persécuteurs.

JENNY.

Oui, vivons!

WILLIAMS.

Plus de pistolets..... Où sont-ils donc.

TOM, *paroissant.*

Les voilà, il ne vous manque plus, pour ressembler en tout à nos fiers duellistes, que d'aller faire un bon déjeûner.

WILLIAMS.

Comment, tu nous écoutois. Eh bien! mon ami, nous ne nous tuerons pas.

JENNY.

C'est décidé.

TOM.

Et vous ferez bien.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Accablons du poids de la honte
Cet égoïste au cœur ingrat,
Qui de ses jours ne sait pas qu'il doit compte
A sa famille, à son prince, à l'état.
N'imitez plus sa lugubre folie :
Souvenez-vous à l'avenir,
Qu'un bon vivant, près de femme jolie,
Ne doit mourir que de plaisir.

WILLIAMS.

C'est mon avis.

JENNY.

Et le mien aussi, Williams.

TOM.

A merveille, mes enfants.

AIR : *Vaudeville de folie et raison.*

Faites le vœu sincère
De ne jamais changer
Il est plus doux, j'espère,
De nous faire enrager.

JENNY.

Loin que jamais il nous reprenne
De si ridicules désirs,
Vivons pour charmer notre peine.

WILLIAMS.

Où pour partager nos plaisirs.

Ensemble

TOM.
Faites le vœu sincère, etc,
WILLIAMS.
Faisons le vœu sincère, etc.
JENNY.
Faisons le vœu sincère, etc.

TOM.

Votre oncle. Et vîte, fuyez.

JENNY.

Ensemble?

TOM.

Oui.

WILLIAMS.

Ah! bien volontiers.

SCÈNE XIV.

TOM, SEYMOUR.

SEYMOUR, *il appelle.*

Tom !

TOM.

Milord ?....

SEYMOUR.

Faites venir ma nièce.

TOM.

Laquelle, Milord ? la mariée où la bouquetière ?

SEYMOUR.

Clara.

TOM.

Milord, est-ce pour lui pardonner, pour la retenir avec vous?

SEYMOUR.

Elle brave ma colère ; et vous osez ?....

TOM.

Milord, c'est son père qui a fait mon bonheur, en me plaçant chez vous.

SEYMOUR.

Allez chercher Clara, vous dis-je,

TOM.

J'y vais, Milord.

(Il sort).

SCENE XV.

SEYMOUR *seul.*

Trop malheureux Seymour!

AIR : *de Lantara.*

Par un destin, qu'on croit propice,
Je jouis de quelques honneurs.
Chaque jour par un sacrifice
Il faut payer tant de faveurs.
Si le soldat donne sa vie en brave,
L'homme d'état trahit jusqu'à ses vœux.
L'un périt libre, et l'autre vit esclave :
L'homme d'état est le plus malheureux.

SCENE XVI.

CLARA, SEYMOUR.

SEYMOUR.

Approchez, Clara.

CLARA.

Non, Milord, une bouquetière ne doit pas.... votre nièce seule pourroit....

SEYMOUR.

Approchez, ma nièce.

CLARA, *avec âme.*

Il y a bien long-temps que ce nom n'est sorti de votre bouche.

SEYMOUR.

Ce n'est point ma faute. Ecoutez, Clara. Il est impossible que vous restiez en Angleterre.

CLARA.

Vous vous trompez, mon oncle. Il m'est impossible de m'éloigner. J'aime votre fils, vous avez autorisé notre amour; j'aime ma patrie, et je resterai.

SEYMOUR.

Mes bienfaits vous accompagneront en France.

CLARA.

Le voyage leur ôteroit tout le prix.

SEYMOUR.

Une pension considérable.

CLARA.

AIR: *On dit que je suis sans malice.*

Ah! milord, un pareil langage
N'est pour moi qu'un nouvel outrage.
Daignez m'admettre auprès de vous,
Mon sort sera toujours trop doux.
Rendez justice à votre nièce;
Ne lui parlez plus de richesse:
Votre amitié vaut mieux encor:
Et la Patrie est un trésor.

SEYMOUR.

Vous refusez de nouveau?

CLARA.

Oui, Milord.

SEYMOUR.

Craignez par cette résistance, que bientôt l'ordre de votre exil.... L'amirauté ne peut tarder à être instruite de votre retour.... Le Roi lui-même.... Epargnez-vous, épargnez-moi les plus grands malheurs.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE,

Sa Majesté m'a donné l'ordre de remettre cette dépêche à milord Seymour.

CLARA.

Oh ciel!

SEYMOUR, *prenant la lettre.*

Ah! Clara, qu'avez-vous fait?

SCENE XVIII.

LES MÊMES, JENNY, WILLIAMS, S. ÉVREMONT, SIDNEY, LA FOULE.

S. ÉVREMONT, *accourant.*

Ils sont ici, les voilà; suivez-moi tous.

SEYMOUR.

Que me veut-on? expliquez-vous.

S. ÉVREMONT.

Après vous avoir quitté, Milord, je me présentai à la Cour avec madame la duchesse de Mazarin. Sa Majesté étoit à table. Je me suis avancé en tremblant un peu, je l'avoue; mais un regard bienveillant m'ayant rendu tout mon courage, je lui ai parlé en ces termes:

AIR: *Ce boudoir est mon parnasse.*

Si je ne me trompe, Sire,
Avec chaleur, ai-je dit,
Aucun mets ne vous attire,
Et vous manquez d'appétit.
Chaque jour, d'un air affable,
Sire, faites un heureux
Avant de vous mettre à table,
Vous n'en dînerez que mieux. *bis.*

SEYMOUR.

Eh bien!

S. EVREMONT.

Sa Majesté a daigné me répondre avec un sourire, que demandez-vous, S. Evremont? La grace de miss Clara, Sire. Retournez près de son oncle, m'a répondu le Roi; j'ai prévenu ses vœux et les vôtres: la grace que vous sollicitez est maintenant entre ses mains.... Mais la voilà, sans doute, Milord.

SEYMOUR, *à part.*

Il se pourroit.

CLARA, *prenant le papier de ses mains.*

Ma grace!

SEYMOUR.

Lisez, ma nièce.

CLARA, *lit.*

« Miss Clara, en abandonnant sa patrie pour suivre » son père, n'a fait que son devoir. Pour prix de ce » noble amour filial, je lui rends son nom, ses biens, ses » titres; et je désire que Seymour, mon fidèle sujet, » l'adopte pour sa fille. »

TOUS, *tombant aux genoux de Seymour.*

Ah! Milord!

SEYMOUR, *embarrassé.*

Je n'osois l'espérer.... Tous vos maux sont finis.... et les ordres du Roi. (*Il unit Clara et Sidney.*)

CHŒUR.

AIR : *de la Belle au bois dormant.*

Moment d'allégresse,
Séduisante ivresse,
Vous charmez nos sens.
Partout la franche gaieté brille
Quand des enfants
Rentrent contents
Dans leur famille.

WILLIAMS.

Nous aurions fait une sottise de nous tuer.

JENNY.

C'eut été la dernière..

CLARA.

Je puis fermer le magasin de fleurs : mais permettez que j'en offre quelques-unes.

AIR : *Signal d'un galant négligé, (du voile d'Angleterre).*

Emblême heureux de la pudeur,
(*à Jenny*), Prenez cette humble violette.
(*à Williams*), Vous une rose; sa fraîcheur
Vous promet une femme ainsi qu'elle parfaite.
(*à Sydney*), Les plus doux nœuds bientôt nous unirent,
Que ce myrte nous les rappelle;
A nos amis réservons l'immortelle;
La pensée à Saint-Evremont.

SEYMOUR.

Jamais les volontés du prince, ne m'ont semblé plus douces à remplir.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Vaudeville de Turenne.*

J'aime à voir la faible innocence,
Sous l'abri protecteur des lois,

Et le ciel fit de la clémence
La première vertu des Rois.
Une ame généreuse et bonne
Écoute la voix qui lui dit :
Malheureux celui qui punit,
Mais heureux celui qui pardonne.

S. ÉVREMONT.

En France, un bon mot, qui circule,
Punit le fat et le pédant.
C'est un malheur qu'un ridicule,
L'épigramme est un châtiment.
En quelque lieu qu'un sot bourdonne,
La gaîté s'attache à ses pas.
Si Thémis ne le poursuit pas,
Jamais Momus ne lui pardonne.

SIDNEY.

Je chéris le nœud qui nous lie ;
Oui, l'hymen, qu'en vain on combat,
Fait le bonheur de notre vie,
Quand l'estime signe au contrat.
Femme jolie est toujours bonne ;
Si nous excitons son courroux,
Sa bouche parle contre nous ;
Son cœur en secret nous pardonne.

TOM.

Les habitans de cette terre
N'ont pas tous les mêmes penchans ;
Les uns sont d'humeur débonnaire,
Les autres sont impatients ;
A leur fureur ils s'abandonnent,
Ceux dont la bravoure est le lot,
Et se vengent du moindre mot.....
Moi, je suis de ceux qui pardonnent.

WILLIAMS.

Tartufes, à l'ame inhumaine,
Nous vous démasquons sans pitié.
Je crains moins une franche haine
Qu'une captieuse amitié.
A tous ses remords j'abandonne
L'hypocrite au ton mensonger,
Qui ne cherche qu'à se venger,
Tout en disant qu'il vous pardonne.

CLARA, *au Public.*

Aux grands théâtres de la ville
On a le droit d'être exigeant ;
Mais vous montrez au Vaudeville
Moins de rigueur pour un enfant.
Si dans les pièces, qu'il vous donne,
Quelques défauts viennent s'offrir,
Votre goût sait bien les saisir ;
Votre indulgence les pardonne.

De l'Imprimerie de Doublet,

LA MORT

ET

LE BUCHERON,

FOLIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

DE M. DUPIN ET M. ***

L'amour s'en va toujours trop vite,
Et la mort vient toujours trop tôt.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 20 Mai 1815.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de Richelieu, n°. 7, en face le théâtre Français.

1815.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GÉNIE.	Mlle. ARSÈNE.
ARLEQUIN, Bucheron. (1)	M. LAPORTE.
LE MARQUIS DE PETACORNELIO.	M. EDOUARD.
COBARDO, Médecin du Marquis.	M. RÉNÉ.
ZERBINE, sa nièce.	Mlle. MINETTE.
PEDRILLO.	M. JUSTIN.
LAZARRONI.	
CHASSEURS, PAYSANS, etc.	

La Scène est en Italie.

Le premier Acte se passe dans une Forêt, et le second dans le château du Marquis.

(1) En costume de bois pour être joué sans masque, par un comique.

LA MORT ET LE BUCHERON,

FOLIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *arrivant avec des fagots sur le dos.*

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Je tombe de lassitude,
Je sais peu fait à ce poids,
Et trouve qu'il est bien rude
De porter ainsi du bois.
Tant d'autres que je vois ;
Ce que c'est que l'habitude,
En portent ici bas,
Que ça ne fatigue pas.

A peine aurais-je la force de regagner ma chaumière ; ces fagots, c'est lourd ;... c'est dur comme du bois.... *(Il s'assied et se met à pleurer.)* Hi ! hi ! hi !.... Pauvre Arlequin, je ne fais que pleurer, c'est mon seul amusement ; moi le fils du plus célèbre médecin de Bergame, me voilà devenu homme des bois.... un garçon d'esprit comme moi, obligé de vivre avec des bêtes ;... dans le monde on me trouvoit aimable, toutes les femmes disoient que j'étois joli garçon, j'étois bien de leur avis .... mais quand j'ai eu mangé la succession de mon père ; elles ont prétendu que je n'avois plus d'esprit et que j'étois laid.

AIR : *D'une heure de Mariage.*

Quand les destins me sourioient,
Quand ma cave étoit bien garnie,
Mes bons amis entretenoient
Et mon ivresse et ma folie ;
Mais quand mon bonheur fut usé,
Je vis partir leur troupe avide,
Et je me trouvai dégrisé
Lorsque la bouteille fut vide.

Tout le monde me fuyoit,... il n'y avoit que mes créanciers qui, au contraire, mettoient tant d'assiduité dans leurs visites, que j'ai été obligé de leur faire dire par le

LE GÉNIE, souriant.

Tu ne sais donc pas qu'il y a bien des espèces de mort.

Air : J'aime ce mot de gentillesse
Pour une âme peu généreuse,
La mort a des traits effroyans :
Elle est terrible, elle est affreuse
Pour les pervers, pour les méchans :
Elle est douce quand on l'éprouve,
Pour ses maîtresses et ses amis,
Elle est belle quand on la trouve
Pour son Prince et pour son pays.

ARLEQUIN.

Mais pour moi, qui voulais mourir par misère, pourquoi avez-vous fait tant de frais de toilette ?

LE GÉNIE.

Toi, c'est différent, c'est par reconnaissance ; ton père était médecin, et il a tant fait pour moi, que je puis bien faire quelque chose pour son fils, voyons, qui t'obligeait à implorer mon secours ?

ARLEQUIN.

J'ai des créanciers qui me poursuivent, car il semble que ces coquins-là ne prêtent de l'argent que pour avoir le plaisir d'en demander.

LE GÉNIE.

J'entends, tu leur as fait durer le plaisir long-temps.

ARLEQUIN.

Du reste, je n'ai pour tout bien que l'existence.

LE GÉNIE.

C'est bien peu.

ARLEQUIN.

C'est beaucoup pour moi, qui n'ai que cela pour vivre.

LE GÉNIE.

Tu voulais cependant t'en débarrasser.

ARLEQUIN.

C'est que je croyais que vous ne me prendriez pas au mot.

LE GÉNIE.

Je vois que tu es franc, et je veux bien t'accorder ma protection.

ARLEQUIN.

Une belle protection que la vôtre : tout ce que vous pouvez faire, c'est de ne pas me tuer !

LE GÉNIE.

Ah ! tu crois : je veux bien te prouver le contraire.

Écoute, prends l'état de ton père, fais-toi médecin, étant protégé par moi.

ARLEQUIN.

Diavolo! il est vrai qu'ayant la mort dans ma manche...

LE GÉNIE.

J'épargnerai tes malades.

ARLEQUIN.

Mais encore, faut-il qu'un docteur sache un peu de médecine, ne fut-ce que pour le décorum.

LE GÉNIE.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

On peut s'en passer aisément
Tous ces grands docteurs que l'on cite,
Au hasard seul doivent souvent
Et leur succès et leur mérite,
Aussi j'ai toujours approuvé
Ces médecins pleins de droiture,
Qui, lorsqu'un malade est sauvé
En rendent grâce à la nature.

ARLEQUIN.

Il faut au moins pouvoir donner quelques recettes.

LE GÉNIE.

N'est-ce que cela. (*Elle frappe avec sa faulx, il sort de terre un sac.*)

AIR : *Vaudeville de Nice.*

Pour briller dans ce nouvel art,
Prends ce sac d'ordonnances,
Tu n'as qu'à puiser au hasard,
Et moque toi des chances.

ARLEQUIN.

Oui, s'il vient un malade, crac,
Je mettrai la main dans le sac,
Et je lui dirai sans mic mac,
Dieu te la donne
Bonne.

Ainsi quoiqu'il arrive, me voilà sûr que mes malades ne mourront jamais.

LE GÉNIE.

Jamais.... non pas, et que diraient leurs héritiers.... il faut de la justice.

ARLEQUIN.

C'est vrai, il faut que tout le monde vive.

LE GÉNIE.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, le moment arrive où chaque mortel me voit paraître à son chevet.

ARLEQUIN.

Ah! quand vous paraissez au chevet, c'est mauvais signe.

LE GÉNIE.

C'est fini, le médecin n'a plus rien à faire; et quand tu me verras paraître à la tête d'un de tes malades.... ton sac te deviendra inutile.

ARLEQUIN.

Eh bien, tâchez de venir à mon oreiller le plus lentement qu'il vous sera possible. Un mot encore, si jamais vous rencontrez Zerbine.

LE GÉNIE.

Qu'est ce Zerbine?

ARLEQUIN.

C'est ma bonne amie, la nièce del signor Cobàrdo; qui demeure au château d'un grand seigneur, ici près.

AIR : *Vaudeville des maris ont tort.*

Faites que votre faulx terrible,
Epargne le fil de ses ans.
Et que l'amour s'il est possible
Avec nous demeure long-temps.
Tous deux vous nous rendrez visite;
Mais rarement comme il le faut,
L'amour s'en va toujours trop vîte,
Et la mort vient toujours trop tôt.

LE GÉNIE.

Eh bien, je te promets de tarder long-temps.

ENSEMBLE.

AIR : *Mais enfin après l'orage.*

Plus de soins plus de murmures
Par vous me / Par moi te } voila docteur,
Et de mes / Et de tes } brillantes cures,
Je vous devrai / Tu me devras } tout l'honneur,

ARLEQUIN.

Frappez sur les ingrats,
Les méchants les parjures
Et l'ouvrage ici bas
Ne vous manquera pas.

ENSEMBLE.

Plus de soins, etc.

(LE GÉNIE sort.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN *seul.*

Ah! la mort m'a rendu la vie. Sangodémi, quel plaisir! quelle joie! j'en ai la fièvre; *(se tâtant le pouls)* attendez donc... non ça ne sera rien... Mais j'y pense, elle a oublié de m'envoyer des pratiques. *(On entend le son du cor.)* C'est le seigneur du château voisin, le marquis de Betacornelio.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE MARQUIS, CHASSEURS.

CHŒUR.

AIR : *de chasse.*

Mes amis redoublons d'adresse,
Sur ce côteau que l'on voye affluer,
Tout le gibier que son altesse
Veut bien avoir la bonté de tuer.

(On entend plusieurs coups de fusils).

LE MARQUIS, *arrivant, avec frayeur.*

Ne tirez plus.

Pour les chasseurs le plus beau de la fête
Est le moment où j'ai le plus d'effroi,
Quand ils sont prêts à tirer sur la bête,
J'ai toujours peur qu'ils ne tirent sur moi.

J'ai assez de chasse comme cela.... Laissez moi.

CHŒUR.

Mes amis, etc.....

LE MARQUIS.

Je veux promener en ces lieux mes rêveries mélancoliques, cela me guérira peut-être!

(La suite du Marquis sort).

ARLEQUIN.

Oh! oh! serait-ce déjà un malade que le sort m'envoye!

LE MARQUIS.

Ce ruisseau,... ce bocage,... le gazouillement des oiseaux; tout cela ne laisse pas de me faire faire des réflexions sur mon ménage.

AIR : *Il faut bien que ça finisse comme ça.*

Oiseaux, que votre sort est doux!
Vous êtes les maîtres chez vous!
Quand votre femme vous querelle,
Vous volez près d'une autre belle.
Vous changez en toutes saisons,
Ou bien vous demeurez garçons,

Tandis que moi, dans mon ménage,
Depuis vingt ans, j'enrage!
Oiseaux, que votre sort est doux,
Vous êtes les maîtres chez vous!

(Appercevant Arlequin.)

Mais quel est cet homme?

ARLEQUIN, *à part.*

Allons de front. *(Haut.)* Monseigneur, je ne fais pas ordinairement mon éloge, mais comme il n'y a là personne pour le faire... je suis obligé de vous dire que je suis un célèbre docteur.... et que j'ai des recettes pour toutes les maladies physiques et morales.

LE MARQUIS.

Toutes.... Diable! le médecin de mon château n'en sait pas si long.... Je veux en essayer.... Moi, par exemple, pourriez-vous me guérir?

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. *(Lui prenant le pouls.)* Je vous dirois bien ce que vous avez; mais j'aime mieux que ce soit vous qui m'expliquiez vous même...

LE MARQUIS.

Monsieur, j'ai une grande maladie,... j'ai une femme....

ARLEQUIN.

Et y a-t-il long-temps que cette maladie là vous tourmente?

LE MARQUIS.

Jugez en vous même.

AIR: *Ballet des Pierrots.*

Souvent le long de la semaine
Je ne puis placer quatre mots!
Je mange peu, je bois à peine,
Et je n'ai jamais de repos.
Enfin, sauf une maladie,
Dont ma femme pensa mourir,
C'est là le seul temps de ma vie
Où j'aye un peu pris de plaisir.

Puisque vous avez des recettes contre tous les maux, ne pourriez-vous m'en enseigner une pour faire taire ma femme, et pour être le maître chez moi?

ARLEQUIN, *à part.*

Ah, diable!... Il faut être plus que médecin pour cela, et cette ordonnance-là ne sera pas dans mon sac!

LE MARQUIS.

Si vous pouvez réussir, je vous promets deux cents écus d'or.

ARLEQUIN.

Deux cens écus d'or! attendez, vous me demandez une

recette pour faire taire une femme. *(Tirant un papier du sac.)* Tenez faites lui prendre ceci.

LE MARQUIS.

Voyons, voyons. *(Lisant.)* Du cornouiller... Comment le cornouiller a cette vertu-là? Qui se serait attendu qu'un remède aussi simple.... Ah! le grand homme... Mais comment le prendre?

ARLEQUIN.

Si j'en sais un mot... Il faut le prendre en baton... J'ai justement là ce qu'il vous faut, *(lui donnant sa batte)* c'est d'une espèce de cornouiller que je me suis appliqué à composer moi-même.

LE MARQUIS.

Que de remercîmens.... Et quelle est, s'il vous plaît, la manière de s'en servir.

ARLEQUIN.

Au premier mot que dira votre femme, vous reculerez un pas, vous sortirez cet admirable spécifique, et en levant le bras droit bien haut, le bras doit, prenez bien garde c'est nécessaire, vous lui en administrerez deux coups, zig, zag; et aussitôt elle se taira.

LE MARQUIS.

Voilà qui est prodigieux;... et si elle ne se taisait pas?

ARLEQUIN.

Il faudra redoubler la dose, si même elle tomboit en pamoison il faudroit appliquer encore le remède; et elle reviendroit, vous entendez bien.... Si vous craigniez d'oublier, je vais vous écrire l'ordonnance....

LE MARQUIS.

Non, non, vous dites qu'il faut reculer un pas, lever le bras bien haut, et puis toucher. *(Il frappe Arlequin.)* Est-ce comme cela.

ARLEQUIN.

Prenez donc garde, je n'ai pas envie de devenir muet....

AIR : *Vaudeville de jadis et aujourd'hui.*

Pardon, j'oubliais de vous dire
Qu'il faut le plus profond secret.
Si la moindre chose en transpire,
Le remède perd son effet.
Je crains quelque langue indiscrète,
Et si vous en disiez deux mots,
J'aurais grand peur que ma recette
Ne me retombât sur le dos.

LE MARQUIS.

Je jure de n'en parler à personne, mais vous ne me

quitterez pas ; je veux que vous veniez avec moi au château.

ARLEQUIN.

Quel bonheur ! je verrai Zerbine.

LE MARQUIS.

Si le spécifique produit l'effet que j'en attends, je ne mettrai pas de bornes à ma reconnoissance, et je veux d'abord vous présenter à mon médecin ordinaire, le seigneur Cobardo.

ARLEQUIN, *à part.*

L'oncle de Zerbine,

LE MARQUIS.

C'est un homme qui n'est jamais de l'avis de personne, excepté du mien, et qui a tant d'attachement pour mes intérêts qu'il dit du mal de tout le monde, excepté de moi, et tenez c'est lui-même entouré de mes paysans.

SCÈNE V.

LES MÊMES, COBARDO, PAYSANS.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! le bel oiseau.*

Écoutez-moi, grand docteur,
Je souhaite
Une recette.
Daignez, monsieur le docteur,
Compâtir à mon malheur.

COBARDO.

Je ne traite que les grands,
Laissez vos jérémiades
C'est bien à des paysans
Qu'il convient d'être malades.

CHŒUR.

Ecoutez-moi, etc.

LE MARQUIS, *à Arlequin.*

Quand je vous le disais il ne veut traiter que moi. *(A Cobardo.)* Mon cher Cobardo je vous présente un grand homme, que mon étoile m'a fait rencontrer, c'est un confrère.

COBARDO.

Un confrère !...

LE MARQUIS.

AIR : *Partie carrée.*

J'estime beaucoup sa science,
De son art je veux essayer.

COBARDO.

Qu'ai-je fait à votre excellence,
Pour me voir ainsi renvoyer !
Je cesse donc d'être votre Esculape ?

LE MARQUIS.

Non, je prétends vous garder tous les deux.

COBARDO.

Deux médecins !

ARLEQUIN.

Parbleu, s'il en réchappe,
Il sera bien heureux.

COBARDO.

Mais je ne me trompe pas, c'est un homme qui fait des fagots; je l'ai rencontré deux ou trois fois dans la forêt.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas vrai, je suis bucheron pour mon plaisir; ce sont des fagots de cornouiller.

COBARDO.

De cornouiller ou de chêne, qu'importe.

LE MARQUIS.

Oh! non, c'est bien différent.

ARLEQUIN.

Monseigneur sait bien que je suis médecin.

COBARDO.

Un médecin dans un pareil accoutrement, un habit de pièces et morceaux, où est sa robe ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que je suis pauvre, et l'on juge ici les hommes sur leur habit. Eh bien! pour vous prouver que je ne tiens pas à l'argent, je veux obliger ces braves gens que vous avez rebutés, et je fais cadeau d'un petit écu à chacun de ces messieurs qui me fera l'honneur de l'accepter.

TOUS LES PAYSANS *l'entourent et tendent la main.*

Nous le voulons bien.

COBARDO.

Seroit-il vrai ?

LE MARQUIS.

C'est un grand homme.

ARLEQUIN.

Voici comment. Je vends ordinairement toutes mes ordonnances six francs; mais, en considération de Monseigneur, je les passerai toutes à trois livres : c'est un petit écu que je mets dans votre poche.

LES PAYSANS.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Quel désintéressement !

AIR : *Du nouveau Seigneur de village.*

TOUS.

A moi, Monsieur, servez-nous à la ronde.

1er. PAYSAN.

V'là mon écu.

2e. PAYSAN.

Monsieur, voilà le mien.

3e. PAYSAN.

Mon fils est mal.

4e. PAYSAN.

Ma femme n'est pas bien.

5e. PAYSAN.

Mon âne est mort.

6e. PAYSAN.

Moi j'ai perdu mon chien.

ARLEQUIN.

Rassurez-vous, j'en ai pour tout le monde.

LES PAYSANS.

Vraiment, c'est un autre docteur,
Que le docteur de Monseigneur,
Honneur (*bis*)
Au grand docteur.

COBARDO.

Paix, insolens.

LES PAYSANS, *à voix basse.*

C'est vraiment un grand docteur.

LE MARQUIS.

C'est bon, c'est bon ! rentrons au château ! ma femme doit être levée *(à part)*, et je suis impatient d'appliquer le spécifique !

FINAL.

AIR : *de Boieldieu.*

CHŒUR.

Eh ! Gaiement mes amis chantons joyeux refrain,
Ranimons l'allégresse au son du tambourin.
Dès long-temps ce village
Veut un grand Médecin.
Reprenons tous courage ;
Puisqu'ici le destin
Amène enfin
Ce médecin.

ARLEQUIN.

Vouloir quitter la vie,
Ah ! ma foi c'est folie,
Souvent, je le vois bien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

CHŒUR.

Eh! gaiement.....

COBARDO.

Hélas, ils sont contens, et leur joyeux refrain
Ne fait en ce moment que doubler mon chagrin.
Dès long-temps ce village
Veut un grand médecin,
Ah! j'étouffe de rage,
Quel bizarre destin
Amène enfin
Ce médecin.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ZERBINE, *seule.*

Ah mon Dieu! quel tapage dans le château! Monseigneur vient de revenir avec un célèbre docteur qu'il a ramassé dans les bois. Je ne sais ce qui va arriver; mais il s'est enfermé avec Madame, et a ordonné qu'on ne vînt pas l'interrompre. Monseigneur rit, mon oncle enrage; il a fait venir quatre lazzaronis; et je gagerois qu'il complotte contre le nouveau venu. Ah! il a un bien mauvais caractère!

AIR: *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Mon oncle jamais ne pardonne,
Et s'en va toujours se fâchant.
Je trouve si doux d'être bonne,
Pourquoi donc est-il si méchant.
Mon dieu! riches comme nous sommes,
Doit-il se tourmenter ainsi.
Il veut du mal à tous les hommes....
Ah! je ne suis pas comme lui.

Tout le monde s'occupe ici de ce nouveau médecin. Si je pouvois pendant ce temps me rendre à la forêt!... Voilà bientôt six jours que je n'ai vu mon pauvre Arlequin. Il croira que je l'ai oublié... et cependant j'aime bien mieux causer avec lui que de rester au château à étudier avec mon oncle!...

AIR: *Du Ménage du Garçon.*

Fable, histoire, musique, danse,
Il m'apprend tout avec succès
Mais l'amour est une science,
Dont il ne me parle jamais.

Il ne peut donc voir avec peine
Qu'Arlequin veuille m'éclairer,
Il faut bien qu'un autre m'apprenne,
Ce qu'il ne peut pas me montrer.

SCÈNE II,

ZERBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

C'est bon! c'est bon! mon ami; faites ce que je vous dis. Mettez six cailloux dans un ~~verre d'eau fraîche~~; et prenez-en un verre tous les jours; ça ne peut pas vous faire de mal. (*avançant et comptant de l'argent*) Ça va fort bien. J'ai déjà visité deux ou trois malades.... Ah! seigneur Cobargo, nous verrons qui des deux l'emportera dans la lutte que vous m'avez proposée.

ZERBINE.

C'est, sans doute, ce grand docteur?

ARLEQUIN.

Sangodémi! c'est ma jolie Zerbine.

ZERBINE.

Ah! mon Dieu, comme il lui ressemble!

ARLEQUIN.

Qu'est-ce, qu'y a-t-il? Vient-on me consulter?

ZERBINE.

Pardon, Monseigneur; mais j'ai cru que c'étoit toi.... que c'étoit vous qui étiez.... C'est la même voix..., le même teint.... Ah! je t'en prie, dis-moi si c'est toi si c'est vous qui êtes Arlequin?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cet Arlequin?

ZERBINE.

Un fort joli garçon.

ARLEQUIN.

Ecoutez donc; ça pourroit bien être moi.

ZERBINE.

Et qui étoit amoureux!

ARLEQUIN.

Je le suis d'une charmante personne.

ZERBINE, *baissant les yeux.*

Et peut-on savoir, M. le docteur, de quel pays est cette personne?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas aisé à vous dire.

AIR : *De la Folie après Regnard*, ou *Dans le salon où du Poussin.*

On n'a jamais su par malheur
Qu'elle patrie étoit la sienne,
A ses yeux noirs, pleins de douceur,
On la croiroit italienne.
De la Française, elle a l'esprit,
De l'Anglaise, la taille fine,
Mais elle a le pied si petit,
Qu'on peut la croire de la Chine.

(Prenant la main de Zerbine.)

AIR : *L'avez-vous vu mon bien aimé.*

Ma bien-aimée est près-d'ici ;
Ma main presse la sienne.

ZERBINE.

Quoi ! c'est toi ?.... d'où vient aujourd'hui,
Ta fortune soudaine.

ARLEQUIN.

Par mes amis je suis trahi,
Par mes créanciers poursuivi,
Le genre-humain
Me jure enfin
La haine la plus franche,
Et je me suis fait médecin
Pour prendre ma revanche.

ZERBINE.

Comment, tu as assez de talent pour être médecin ?

ARLEQUIN.

Tu vas en juger. (*lui prenant le poulx.*)

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Votre poulx me dit ma chère
Que vous brulez en secret ?

ZERBINE.

Monsieur, je vois, s'y connoît ;
Eh bien que faudra-t-il faire,
Ordonnez et vos avis
Par moi seront tous suivis.

ARLEQUIN.

J'ai pour cette maladie ;
Plus d'un remède assuré
Et je vous en guérirai,

ZERBINE.

Oh ! non je vous remercie,
Ce mal là fait tant plaisir
Que j'aime mieux en mourir
Que d'en guérir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. COBARDO, *(il entre avec quatre Lazzaroni qu'il fait cacher dans un cabinet à gauche, et auxquels il a l'air de donner des instructions.*

COBARDO *(appercevant Arlequin).*

Ce Charlatan auprès de ma nièce !

ZERBINE *(s'enfuyant.)*

Ah ! mon Dieu, mon oncle !

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, COBARDO.

ARLEQUIN.

Elle est bien jolie, votre nièce.... si vous vouliez seulement me la donner un peu en mariage.

COBARDO.

Quoi ! vous l'aimez ? *(à part.)* Ah ! que je suis content, je pourrai donc lui faire de la peine ! *(haut.)* touchez là, mon ami, mon cher confrère, vous pouvez vous vanter de n'être jamais mon neveu.

ARLEQUIN.

Comment ! et pourquoi donc ça ?

COBARDO.

Pourquoi ?... c'est que je ne puis souffrir de concurrens, et que je vous apprendrai à venir m'enlever mes pratiques.... ah ! vous ne me connnaissez pas.

AIR : *Tenez-moi, je suis un bon homme.*

Un rien me fait prendre la chèvre,
Un rien me fait sécher d'ennui,
Et je suis sur que j'ai la fièvre,
Quand je vois les succès d'autrui ;
C'est avec dépit que je lorgne
Leur bonheur ... et je sens qu'enfin,
Volontiers je deviendrais borgne
Pour rendre aveugle mon voisin.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à* ARLEQUIN.

AIR : *Verse encore.*

Ah ! docteur, docteur,
Mon cher docteur,
A vos soins je devrai le repos de ma vie.
Ah ! docteur, docteur,
Mon cher docteur ;
C'est à votre génie
Que je dois mon bonheur.

Ma femme qui l'eût dit
A perdu la parole.

COBARDO.

J'en perdrai l'appétit.....

LE MARQUIS.

Ah ! j'en perdrai l'esprit ;
Elle n'ose crier,
Et c'est là le plus drôle.

COBARDO.

L'empêcher de crier,
Il faut qu'il soit sorcier.

LE MARQUIS.

Ah ! docteur, etc....

ARLEQUIN.

Ah ! docteur, docteur ;
Heureux docteur,
Tes richesses bientôt vont exciter l'envie.
Ah ! docteur, docteur,
Heureux docteur ;
C'est ton rare génie
Qui fera ton bonheur.

COBARDO.

Ah ! docteur, docteur,
Maudit docteur,
Ta présence a détruit le repos de ma vie.
Ah ! docteur, docteur,
Maudit docteur ;
Ton prétendu génie
Excite ma fureur.

ARLEQUIN.

Ça a donc bien été?....

LE MARQUIS.

Elle a d'abord mal pris la chose.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle n'a pas l'habitude.

LE MARQUIS.

Mais j'ai redoublé la dose... et le remède a fait effet... ah! c'est fatiguant.

COBARDO.

Pour elle?...

LE MARQUIS.

Non, pour moi.

CABARDO.

Que diable ça peut-il être?

LE MARQUIS.

C'est égal, je lui en ferai prendre souvent, car ce qu'il y a de drôle, c'est que ce remède-là m'amuse. Aussi je vous prie d'accepter ces deux cents écus d'or.

COBARDO.

Aye! ça m'arrache le cœur. (*Il prend la bourse que le marquis va donner à Arlequin.*) Un moment, seigneur, cet homme n'est peut-être qu'un charlatan, parce qu'il a réussi une fois par hasard.

LE MARQUIS.

Eh!... eh!... c'est vrai.... c'est vrai.

COBARDO.

Je ne vous empêche pas de le récompenser, je vous demande seulement de l'éprouver. Il s'est vanté de guérir en un quart d'heure le malade le plus désespéré.

LE MARQUIS.

Ah! ah! il s'est vanté de cela?

COBARDO.

Dieu merci, je ne manque pas chez moi de malades,

j'ai la un échantillon de ce qu'il y a de mieux en fait de maladies incurables; et s'il n'en vient pas à bout, c'est qu'il vous aura trompé, et je vous supplierai de le renvoyer.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

COBARDO.

Seigneur, j'entends mes malades, laissons-les ensemble.

LE MARQUIS.

Oui, nous reviendrons dans un quart d'heure, et s'il m'a trompé, je le ferai chasser du château avec les étrivières.

COBARDO.

C'est trop juste. *(à part)*. Nous allons voir comment il s'y prendra pour guérir des gens qui se portent bien.

(Le Marquis et Cobardo sortent).

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, PEDRILLO, LAZARRONIS, *tous droits et bien portans.*

AIR : *Gai gai, marions-nous !*

Gai, gai, bravons le sort,
En cadence,
Qu'on s'avance,
Gai, gai, bravons le sort,
Dansons jusqu'à notre mort.

PEDRILLO.

On vient de nous arracher
De notre lit de souffrance,
Et si chacun de nous danse
C'est qu'il ne peut pas marcher.
Gai, gai, etc.

ARLEQUIN.

Voilà des malades bien gais! dites-moi, un peu mon ami, qui semblez si gras et si vermeil, qu'est-ce que vous avez ?

PEDRILLO.

Monsieur, je bois, je mange, je dors à merveille... mais du reste je suis très-malade, très-malade, très-malade.

ARLEQUIN.

Et où avez-vous mal ?

PEDRILLO.

Je n'en sais rien ; cela ne me regarde pas... C'est à vous, qui êtes le médecin, à savoir ces choses-là....

ARLEQUIN.

Il a raison, c'est au médecin ; .... et vous, mon autre ami, qu'est-ce que vous avez ?

PEDRILLO.

Monsieur, il est muet.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'est différent : vous avez-là une maladie qui me gêneroit bien. Et comment cela vous est-il arrivé ?

PEDRILLO.

Un jour qu'il vouloit parler en mangeant, il s'est coupé la langue tout net.

ARLEQUIN.

Ah ! il a la langue coupée.

2me. LAZZARONI.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?.. je vous entends.

PEDRILLO.

Oui, parce que vous êtes le médecin... Mais, faites venir une autre personne... Monseigneur, par exemple ; et vous verrez qu'il ne peut pas parler.

ARLEQUIN.

Mais ces Messieurs l'entendent ! (*à un troisième*) N'est-ce pas, mon ami, vous l'entendez...

5me. LAZZARONI.

Je ne peux pas, puisque je suis sourd.

ARLEQUIN.

Ils s'entendent tous... (*montrant le troisième Lazzaroni*) et lui qu'est-ce qu'il a ? (*il rit bêtement.*

PEDRILLO.

Lui, il est dans un état d'imbécilité.

ARLEQUIN.

Il en a tous les symptômes... Ah! c'est une ruse... Je suis joué.

PEDRILLO.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Nous n'avons qu'une heure à vivre,
Et cher docteur nous partons;
Si votre art ne nous délivre
Des maux que nous ressentons!

ARLEQUIN, *à part.*

Volontiers d'une gourmade
J'assommerais ce coquin;
Je vois que le plus malade,
Est ici le médecin.

CHŒUR.

Nous n'avons qu'une heure à vivre, etc., etc.

ARLEQUIN.

Ah! le coquin de Cobardo... Je crois bien qu'il est sûr de les guérir d'un seul mot. Allons, cherchons dans mon sac... Mais il ne peut pas y avoir des remèdes pour des malades qui ne le sont pas! N'importe. *(Il tire une ordonnance.)* Moyen de guérir quelqu'un qui se porte bien... *(Il lit)(Faites-le infuser dans de l'eau bouillante avec de la bourache).* Ah!.. je n'ai pas grande idée de ce moyenlà. Oh... Mes amis, comme vous êtes dans un état désespéré, je vous préviens que Monseigneur m'a permis de tout employer. J'ai une recette immanquable; c'est de prendre le plus malade d'entre vous, et de le faire infuser dans de l'eau bouillante.

TOUS.

Dans de l'eau bouillante!

ARLEQUIN.

Avec de la bourache, et, avec cette décoction, je réponds de vous guérir tous.

TOUS.

Ah! mon Dieu!

ARLEQUIN.

Il ne reste plus qu'à connoître le plus malade; ce qui ne sera pas bien difficile. *(Au premier lazzaroni)* Vous,

mon ami, vous avez l'air d'être bien mal, et vous ne perdrez pas grand'chose à être infusé.

PEDRILLO.

Moi, Monseigneur, ça va beaucoup mieux.

ARLEQUIN.

J'en étois sûr, la chaleur vous a fait du bien... Ce sera donc vous, monsieur le muet, qu'il faudra que je choisisse...

2me. LAZZARONI.

Moi, Monsieur, je parle à merveille; ces Messieurs peuvent vous l'attester.

3me. LAZZARONI.

Sans contredit... puisque moi, qui étois sourd, je l'entends très-distinctement.

ARLEQUIN, *(désignant le troisième Lazzaroni)*.

A l'exception de Monsieur, je vois alors que vous êtes tous guéris.

CHŒUR.

AIR : *Les coucoux sont gras.*

Depuis un instant,
O rare merveille!
De puis un instant,
Je suis bien portant!
Ah! plus de soucis,
Cure sans pareille;
Oui, mes chers amis,
Nous sommes guéris!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je!...

ARLEQUIN.

Vous le voyez, Monseigneur, un quart-d'heure est à peine expiré, et ils sont tous guéris.

LE MARQUIS.

Guéris! Ah le grand homme! Il faudra bien que Cobardo lui rende la bourse.

AIR : *Un cordelier de sa voix fait parure.*

Il est beaucoup de savans qu'on révère,
Mais le plus grand des docteurs de la terre,
C'est Arlequin!

TOUS.

Il est beaucoup, etc., etc.

LE MARQUIS.

En ces lieux que sa gloire éclate :
C'est l'héritier, le rival d'Hyppocrate !
C'est, c'est,
C'est Arlequin,
C'est Arlequin, le plus grand médecin !

TOUS.

C'est, c'est, etc., etc.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ZERBINE.

ZERBINE, *pleurant et criant de toute sa force.*

Ah! mon dieu, mon dieu, ne criez pas si fort?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc cette petite-fille là?

ZERBINE, *pleurant plus fort.*

Mon oncle étoit là, dans la chambre à côté :

AIR : *Daignez m'épargnez le reste.*

En entendant ce bruit soudain,
D'abord, son trouble fut extrême ;
On a crié vive Arlequin,
Il est demeuré pâle et blême ;
On l'a nommé grand médecin,
Voilà que soudain il se pâme ;
Puis enfin, quand il a fallu
Rendre l'argent, nous avons cru
Qu'il allait rendre l'âme.

Et il est là à moitié mort.

LE MARQUIS.

Diable! ça me contrarie... Moi qui voulois m'amuser de sa colère... Il prend bien son temps... *(A Arlequin.)* Mon ami il faut que vous me rendiez un service... puisque tout vous est possible, rappellez-le à la vie.

ARLEQUIN.

Non.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi non, puisque ça me plaît?

COBARDO, *se levant.*

Je me sens beaucoup mieux.

ARLEQUIN, *au Génie.*

Vous ne vous attendiez pas à celui-là,... mais vous savez nos conditions.

LE GÉNIE.

Le tour est assez gai : je fais grace pour cette fois, et cesse d'être invisible.

(*La gaze tombe et laisse apercevoir le Génie.*)

CHŒUR.

AIR : *De la Belle au bois dormant.*

O ciel ! quelle est donc cette femme,
Qui soudain paroit à nos yeux,
Amis, quelle céleste flamme
Brille sur son front radieux.

LE GÉNIE.

C'est moi, je suis ton bon génie,
Sous un nom trompeur, aujourd'hui
J'ai voulu te sauver la vie.

ARLEQUIN.

Ah ! trompez-moi toujours ainsi.

CHŒUR.

O ciel ! etc.

LE GÉNIE, *à Cobardo.*

J'espère maintenant que vous ne refuserez pas votre nièce à mon protégé.

LE MARQUIS.

Oui, d'abord moi je le veux, nous ferons une grande noce, et ça m'amusera.

COBARDO.

Ils feront mauvais ménage.

LE MARQUIS.

Tant mieux, je ne serai pas seul au château.

LE GÉNIE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tu peux vivre heureux désormais,
Et compter sur ton bon génie.
Cher Arlequin, je te promets
De veiller toujours sur ta vie.

ARLEQUIN.

Rien alors ne peut m'effrayer,
Sous les lois d'hymen je m'engage.

LE MARQUIS, *lui rendant sa batte.*

Puisque tu vas te marier,
Je te rends la paix du ménage.

ZERBINE.

Qu'est-ce donc ?

ARLEQUIN.

Tu le sauras, tu le sauras.

FINAL.

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

Honneur à sa science,
Mais avant de partir,
Encore une ordonnance
Pour les maux à venir.

COBARDO.

AIR :

Je renonce à la science.
Pour se fixer près des grands,
Auriez-vous quelqu'ordonnance ?

ARLEQUIN.

Prenez ces huit grains d'encens,
Tant que le malade engraisse,
Doublez la dose souvent.
Dès que son crédit cesse,
Cessez le traitement.

CHŒUR.

Honneur, etc.

LE MARQUIS.

Auriez-vous quelques recettes
Qui puissent calmer assez
Toutes les haines secrètes
Et tous nos malheurs passés.

ARLEQUIN.

Prenez cette eau souveraine,
A tous je l'ordonne ici,
Buvez à toute pleine
Dans le fleuve d'oubli.

CHŒUR.

Honneur, etc....

ZERBINE, *à Arlequin.*

Toi dont l'heureuse planète
Brave tout noir pronostic,
Auroit-tu quelque recette
Pour contenter le public?

ARLEQUIN.

Il faudroit ici, ma chère,
Quelque bon tour de jeune;
Car, dès qu'il faut les plaire,

(*S'appercevant que son sac est vide.*)

C'est là le fond du sac.

LE GÉNIE *au Public.*

Que ce soir l'indulgence
Agisse en sa faveur.
Messieurs, votre ordonnance
Peut sauver le docteur.

REPRISE EN CHŒUR.

Que ce soir, etc....

De l'Imprimerie de Doublet.

GRÉTRY

CHEZ

MADAME DUBOCCAGE.

IMPRIMERIE DE FAIN, RUE DE RACINE,
PLACE DE L'ODÉON.

GRÉTRY

CHEZ

MADAME DUBOCCAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. *** ET FOUGAS.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 23 SEPTEMBRE 1815.

A PARIS.

CHEZ MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos. 13 et 15.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GRÉTRY.	M. Henry.
L'abbé LEMONNIER.	M. Laporte.
Mme. DUBOCCAGE.	Mme. Hervey.
SUZETTE, suivante de Mme. Duboccage.	Mlle Minette.
THOMAS, magister du village, père de Suzette.	M. Édouard.
ANDRÉ, jardinier de Mme. Duboccage, amant de Suzette.	M. Guénée.

La scène se passe aux environs de Rouen, chez madame. Duboccage.

Le théâtre représente l'entrée d'un parc. D'un côté, à droite du spectateur, est une grille; à gauche, un petit pavillon en saillie; la porte et la croisée en sont ouvertes; on y voit des livres, une table, du papier, etc., etc. Près de la porte du pavillon, une harpe, de la musique, quelques chaises de jardin, et des vases de fleurs çà et là.

Au lever de la toile, madame Duboccage est dans le pavillon, occupée à écrire; Suzette range des vases de fleurs près des marches de ce pavillon.

GRÉTRY

CHEZ Mme. DUBOCCAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DUBOCCAGE, SUZETTE.

SUZETTE.

André perd la tête; rien n'est en ordre: rangeons au moins ces fleurs avant que madame Duboccage ne sorte de ce pavillon. (*Après avoir placé quelques vases.*) Vous êtes fort heureux, monsieur le jardinier, de m'avoir là pour réparer vos étourderies!...

AIR: J'étais bon chasseur autrefois.

Il ne sait vraiment ce qu'il fait,
Ce pauvre André: quel soin l'agite?
Triste ou joyeux, souvent distrait,
J'en suis parfois tout interdite.
Le tourment qu'il paraît souffrir
A l'indulgence me dispose;
D'un voile on doit toujours couvrir
Le désordre que l'amour cause.

Mme. DUBOCCAGE, sortant du pavillon.

Enfin, me voilà satisfaite et tranquille; je viens de recevoir une lettre de mon mari.

SUZETTE.

Madame, M. Duboccage viendra-t-il bientôt?

Mme. DUBOCCAGE.

Oui; il m'annonce qu'il est parfaitement rétabli et que dans peu de jours nous le verrons ici..... J'ai des nou-

velles aussi de ma bonne sœur, de mes amis de Paris; ils m'écrivent qu'ils me regrettent: s'ils me trompent, je leur ai encore grande obligation de me dire ce qui peut le plus toucher mon cœur!

SUZETTE.

Eh! madame, comment pourriez-vous croire qu'ils vous trompassent? Jeune, aimable et bonne, les plus brillans succès n'ont pû gâter votre heureux naturel: recherchée, désirée partout, vous venez encore, en dernier lieu, de recueillir en Angleterre et en Hollande les preuves les moins douteuses de l'admiration qu'on a pour vos talens, et du plaisir que votre présence inspire.

Mme. DUBOCCAGE.

Il est vrai que j'ai reçu dans mon voyage l'accueil le plus honorable et le plus gracieux; mais j'en dois une partie à Fontenelle qui m'avait recommandée à Londres, sous le titre flatteur de sa fille.

SUZETTE.

Qu'il est glorieux pour une femme de fixer ainsi l'attention et de la mériter!

Mme. DUBOCCAGE.

S'il faut l'avouer, Suzette, cette attention, ces honneurs m'ont fatiguée; ils m'ont fait sentir le besoin du repos, de la solitude, au moins pendant quelque temps.

Air du vaudeville de la robe et des bottes.

La gloire n'est qu'une chimère,
Son masque brillant nous séduit;
Mais elle fuit, ombre légère,
L'homme abusé qui la poursuit.
Lorsqu'on l'applaudit à la ronde,
Le sage éprouve quelqu'effroi;

Quand il est bien avec le monde,
Il craint d'être mal avec soi.

SUZETTE.

Paris vous rendait malade : que de visites! Maintenant l'étude et la paix : point d'importuns!

Air : Une fille est un oiseau.

A Paris comme à la cour,
On jouit peu de la vie ;
L'ennui, la monotonie
Vous assiégent chaque jour.
Ici grâces, bienfaisance,
Bon cœur et reconnaissance,
Franche gaîté, confiance,
Offrent, sous le même toit,
Un tableau d'après nature,
Du bonheur que l'on procure
Et du bonheur qu'on reçoit.

Mme. DUBOCCAGE.

J'éprouve un nouveau plaisir à revoir aujourd'hui ces beaux lieux.

SUZETTE.

Vous n'y êtes entourée que des heureux que vous avez faits.

Mme. DUBOCCAGE.

Et Suzette pense sans doute que j'en veux faire encore?.... Ton attachement pour moi, ton zèle, ton exactitude, t'ont mérité mon estime et mon intérêt.... Je me suis aperçue de tes sentimens pour André, mon jardinier : c'est un honnête garçon, et je veux.....

SUZETTE.

Ah! ma bonne maîtresse, rien n'échappe à votre pénétration!

Mme. DUBOCCAGE.

Ici, il ne m'en a pas fallu beaucoup ; tes nombreuses distractions, tes promenades au jardin plus fréquentes qu'autrefois, le nom d'André qui est souvent dans ta bouche, et que tout à l'heure encore je t'entendais prononcer de ce cabinet : tout cela m'a fait connaître facilement l'état de ton cœur.

SUZETTE, soupirant.

Ah ! madame, c'est que vous ne savez pas encore tout !

Mme. DUBOCCAGE.

Suzette, tu m'effraies !

SUZETTE.

Mon père s'est mis en tête qu'André ne me convenait pas, que ce n'était pas là le parti auquel je devais prétendre. Vous savez quelles sont ses manies, l'importance qu'il se donne ?

Mme. DUBOCCAGE.

Oui, je sais qu'assez mauvais chantre de ce village, il se croit un grand musicien !

SUZETTE.

Eh bien ! il prétend que j'épouserai un musicien comme lui, ou que je resterai fille.

Mme. DUBOCCAGE.

Triste alternative !

SUZETTE.

Et, pour comble de malheur, jusqu'à présent ce pauvre André, malgré tout le désir qu'il a de me plaire, n'a pu chanter juste.

Air de Calpigi.

Chaque jour avec patience,
A la mesure, à la cadence,

Je l'exerce soir et matin ;
Mais, hélas ! c'est toujours en vain.
Pourtant, ici je le confesse,
Si, parlant de notre maîtresse,
Mon refrain est *chérissons-la*,
Il prend assez bien ce ton-là.

Quelquefois c'est une ariette,
Que mot à mot je lui répète ;
Mais toujours trop bas, ou trop haut,
Il met mon savoir en défaut.
Cependant si, dans un air tendre,
Le cœur ému, je fais entendre
Ce mot si doux, *je t'aime*.... Oui-dà,
Il prend assez bien ce ton-là.

Mme. DUBOCCAGE, souriant.

Tu vois donc bien que tout n'est pas désespéré ; au reste, Suzette, il y a des cures qu'il n'est pas toujours prudent de tenter ; je crois qu'il vaut mieux essayer de ramener ton père à des idées raisonnables.... Je lui ai fait dire de venir me parler ce matin....

SUZETTE.

Ah ! madame, quel autre que lui pourrait résister à ce ton persuasif et vrai que vous savez si bien prendre ?

Mme. DUBOCCAGE.

Mais c'est lui, je crois, qui vient de ce côté.

SUZETTE, à part.

Madame est là, je n'ai pas peur.

THOMAS.

Madame sait que je ne suis pas intéressé : dans toute autre circonstance j'aurais un grand plaisir à me rendre à ses moindres désirs, lors même que les avantages qu'elle daigne promettre n'existeraient pas ; mais ici, madame, il y a, ce que nous appelons, *impossibilitas absoluta*.

Mme. DUBOCCAGE.

Que pouvez-vous reprocher à André ? Sa famille est honnête ; il est rangé, laborieux.....

THOMAS.

Ah ! madame, que ce garçon-là est peu développé ! .... Il n'a jamais pu apprendre une note de musique !.... Quel petit génie !

SUZETTE.

Mais, mon père, ce n'est pas un génie que je veux épouser.

THOMAS.

Taisez-vous, mademoiselle ; vous prendrez ce qu'on vous donnera.

Mme. DUBOCCAGE.

Monsieur Thomas, quelles sont donc vos prétentions ? Car sur le ton où je vous vois monté, ce n'est pas dans ce pays, sans doute, que vous pensez trouver un gendre tel que vous le désirez.

THOMAS.

S'il faut le dire, madame, je ne le crois pas non plus ; les habitans de ce village sont tous fort bornés : mais je me ferai des connaissances dans la capitale ; il est même vraisemblable que d'ici à peu de temps on y parlera de moi : je vais y envoyer une messe en musique et un opéra sans paroles, de ma compos ition ; ces petits ouvrages m'acquerront peut-être une certaine célébrité ; je serai obligé

de me rendre à Paris, et là, au sein des arts, je me choisirai un gendre qui soit digne de soutenir ma réputation.

SUZETTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon père est devenu fou !

Mme. DUBOCCAGE.

En vérité, Monsieur Thomas, je vous croyais plus de bon sens.

THOMAS.

Air : Mon père était pot.

Las d'exercer obscurément
Un art que j'idolâtre,
Je veux donner à mon talent
Un plus vaste théâtre.
Au grand Opéra
Jacqueline ira ;
Je veux qu'elle y débute :
Paul sera basson,
Jeannot, violon,
Et mon grand Gilles, flûte.

SUZETTE.

Ah ! ma pauvre sœur Jacqueline !

THOMAS.

Même air que le précédent.

Ainsi l'on verra dans les temps
Se propager ma gloire,
Et les succès de mes enfans
Égaîront ma mémoire.
Lulli, Piccini,
Monsigny, Grétry,
Ont-ils rien qui m'étonne?
Quand on nommera
Thomas, ce sera
Apollon en personne.

Mme. DUBOCCAGE.

Mon pauvre Thomas !

AIR : Du partage de la richesse.

Retenez bien cette maxime :
Ne forçons point notre talent ;
On persifle, l'on méestime
Le nain qui veut être un géant.
Depuis qu'un Dieu sur cette sphère
S'est fait simple berger, dit-on,
Ah ! combien de bergers sur terre
Se sont donnés pour Apollon !

THOMAS.

Je prie madame de ne pas se formaliser si je pense un peu en artiste, et si le soin de ma gloire et de ma réputation m'empêche de penser comme elle..... Je n'abuserai pas plus long-temps de vos momens ; nous avons aujourd'hui un office fort long, et l'on m'attend au lutrin. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Mme. DUBOCCAGE, SUZETTE.

Mme. DUBOCCAGE.

MA pauvre Suzette, je commence à croire que les leçons que tu donnes à André ne sont pas inutiles ; peut-être, en effet, as-tu employé le seul moyen de le réconcilier avec ton père.

SUZETTE.

Voyez, madame, s'il y a exemple d'une folie pareille ? Vouloir que je sois la femme d'un artiste ! Suis-je assez malheureuse ! Mais où a-t-il pris cette passion pour la musique ?..... Je ne vois personne dans ce pays.....

Mme. DUBOCCAGE.

Il est assez difficile de penser que ce soit en s'écoutant... Mais il me vient une idée; j'attends aujourd'hui l'abbé Lemonnier.....

SUZETTE.

Ah! ce monsieur qui fait de si jolies fables!

M. DUBOCCAGE.

Lui-même: son caractère, son esprit conciliant, feraient peut-être quelque impression sur ton père; il est bon, obligeant: Je veux le prier d'entreprendre une démarche près de lui; il va arriver ce matin; préviens-moi aussitôt qu'il sera ici.

SUZETTE.

Oui, madame.

Mme. DUBOCCAGE.

Je rentre donner quelques ordres. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

L'EXCELLENTE femme! Ce n'est pas assez pour elle de se faire admirer par son esprit, il faut encore qu'elle se fasse chérir par sa bonté..... Je suis bien aise qu'elle approuve l'idée que j'ai eue d'apprendre quelques airs à André..... S'il avait un peu l'art de se faire valoir, il en saurait assez pour que mon père le crût réellement musicien; mais il est trop franc, trop simple..... Ah! le voici.

SCÈNE V.

SUZETTE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ma chère Suzette, y aurait-il quelque bonne nouvelle pour notre amour? Je viens de voir, tout à l'heure, ton père sortir du jardin; il paraissait content, car il chantait.

SUZETTE.

Tu sais bien que mon père chante toujours, même quand il a de l'humeur.

ANDRÉ.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié.

SUZETTE.

Madame l'avait mandé ce matin pour lui parler de nous.... Elle a eu la bonté d'insister près de lui pour qu'il consentît à notre mariage.....

ANDRÉ.

Eh bien?

SUZETTE.

Il l'a refusé obstinément.

ANDRÉ.

Le malhonnête! ..... Mais au moins, quelle raison donne-t-il?

SUZETTE.

Tu la sais bien; c'est toujours la même: tu n'es pas musicien.

ANDRÉ.

Est-ce que je ne travaille pas à le devenir? Grâce aux soins de ma Suzette, j'en saurai peut-être bientôt autant que lui.

SUZETTE.

Cela se peut; mais il l'ignore, et je ne te trouve pas encore assez avancé pour faire connaître à mon père tes nouveaux talens.

ANDRÉ.

Sais-tu, Suzette, qu'il a là une singulière lubie, ton père? Il y a des momens où, de désespoir, il me prend envie de me faire soldat et de planter là la musique !

SUZETTE.

Ah! mon cher André, pas de coup de tête! Avant peu je suis sûre que tu chanteras juste..... Mais as-tu répété seul ce petit air que je t'appris l'autre jour, après l'avoir entendu chanter à madame?

ANDRÉ.

Oui, sans doute, et je crois que je le tiens : celui-là ne m'a pas paru difficile; il est si joli !

SUZETTE.

Oh ! d'abord, je ne t'apprends que du bon..... Madame m'a dit qu'il était d'un musicien que tout le monde aime..... Mais voyons, commence, et surtout ne fausse pas comme hier.

ANDRÉ.

AIR : Mon Dieu, mon Dieu, comme à c'te fête.

On dit que dans le mariage,
Pour faire toujours bon ménage,
Peines, plaisirs, faut qu'on partage;
C'est une loi douce à mon gré.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LEMONNIER, GRÉTRY.

LEMONNIER, au fond du théâtre, à voix basse.

Grétry! Grétry!

ANDRÉ.

Quand on est deux, on s'encourage.

GRÉTRY, au fond du théâtre, à voix basse.

Un de mes airs..... écoutons!

SUZETTE, continuant, sans les apercevoir.

Mon cher André, mon bon André,
Cette loi-là, je la suivrai.
Vite, la première à l'ouvrage.

ANDRÉ.

Oui, j'en suis sûr, avec André,
Ton bon André, ton p'tit André,
Tu travailleras de bon gré.

Eh bien, Suzette, es-tu contente? Je ne me suis pas trompé?

SUZETTE.

Pas mal, pas mal; je commence à croire que tu pourras me faire honneur.

ANDRÉ.

Ma bonne Suzette, quelle aimable pensée tu as eue là!.... l'amour seul pouvait te l'inspirer.

SUZETTE.

Quand on aime bien, il y a des idées qui viennent tout naturellement.... Mais ne perdons pas de temps, et, puisque tu es en train, écoute et répète avec moi.

DUO DE RICHARD.

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui nous rend amoureux.

. . . . . .

(Suzette et André s'aperçoivent à ce moment qu'on les écoute; ils veulent se sauver; Grétry saisit André par le bras et le ramène sur le bord du théâtre; Suzette sort seule.)

SCÈNE VII.

GRÉTRY, LEMONNIER, ANDRÉ.

GRÉTRY, à André.

Ah, mon ami! je vous en prie, restez un moment.

ANDRÉ, saluant.

Messieurs, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?..... Eh! c'est M. l'abbé Lemonnier.

LEMONNIER.

Nous avons deux mots à te dire.

GRÉTRY, avec émotion.

Non, de ma vie je n'ai éprouvé un plus grand plaisir que celui que vous m'avez fait.

ANDRÉ.

Quand donc cela? je ne vous ai jamais vu.

LEMONNIER.

Tout à l'heure en chantant.

ANDRÉ, à part.

Ah! par exemple, v'là des gens qui ne sont pas difficiles!

LEMONNIER.

Eh bien, Grétry! tu me disais ce matin: « *Je n'ai jamais*

souhaité qu'une chose, après mes succès, ce serait d'entendre mes airs dans la bouche des gens de la campagne! »

Air du vaudeville de Catinat.

Pour toi quel triomphe flatteur
Que cet hommage involontaire!
En reçois-tu du connaisseur
De plus touchant, de plus sincère?
Déjà dans ton sublime essor,
Brillant sur la scène savante,
Que peux-tu désirer encor
Lorsque tout le monde te chante?

GRÉTRY.

Ah! quelle agréable surprise! (*A André en lui serrant la main.*) Mon ami, vous m'avez ravi.

ANDRÉ.

Comment, monsieur! vrai, je vous ai fait plaisir?

GRÉTRY.

Oh! le plus grand!

ANDRÉ.

Vous trouvez donc que j'ai un certain filet?

LEMONNIER.

Comment, un filet! tu as, parbleu, bien la plus belle voix.....

ANDRÉ.

S'il en est ainsi, je ne crains plus rien.

GRÉTRY.

Que voulez-vous dire? et que craigniez-vous donc?

ANDRÉ.

Ah! monsieur, c'est une histoire!..... Tel que vous me voyez, je suis d'une tristesse!

LEMONNIER.

Comment ! et tu chantais tout-à-l'heure ?

ANDRÉ.

Ah ! par nécessité.

GRÉTRY.

Par nécessité ?

LEMONNIER.

Comment, André? mais je ne te reconnais plus! La dernière fois que je suis venu ici, tu étais content de ton sort, tu jouissais des plaisirs de ton âge..... je t'ai vu rire et danser comme un fou !

ANDRÉ.

Ah ben oui !

AIR : La danse n'est pas ce que j'aime.

La danse n'est plus ce que j'aime,
Mais c'est la fille de Thomas;
Pour être son époux, hélas!
Il veut, ma peine en est extrême,
Que je chante comme lui-même!
Ah! souvent je me dis tout bas,
Tout bas, tout bas, tout bas, tout bas:
Mon pauvre André, tu n'y parviendras pas.

(Grétry, pendant ce couplet, a témoigné une nouvelle émotion.)

GRÉTRY, serrant le bras d'André.

Vous y parviendrez, mon ami, vous y parviendrez..... (*A part.*) Ce jeune homme m'émeut au dernier point!

LEMONNIER.

Ah çà ! mais c'est donc un Orphée que ce Thomas ?

ANDRÉ.

Monsieur, je ne vous dirai pas.... Dans le pays on l'appelle Thomas le sec.... C'est un homme, voyez-vous, qui est endiablé de musique ; tant y a qu'il ne marche qu'en chantant, qu'il chante en parlant.....

GRÉTRY.

Brave homme, cela!

ANDRÉ.

Brave homme tant que vous voudrez; mais, en attendant, il ne veut pas de moi pour son gendre.

LEMONNIER.

C'est mal cela, c'est très-mal.

ANDRÉ.

Madame Duboccage lui a parlé de nous..... brt..... Ah ben! c'est comme rien: « *André est une bête, il n'a jamais pu chanter sa gamme*, » voilà tout ce qu'il sait répondre. Il est vrai qu'il ne connaît pas ma force actuelle; et pourtant je commence à faire plaisir, à ce que vous dites?

GRÉTRY.

Vous n'en ferez jamais à Thomas autant que vous m'en avez fait.

ANDRÉ.

Diantre! mais ce n'est pas mon affaire, j'aimerais mieux vous en faire un peu moins et qu'il.....

LEMONNIER, à Grétry.

Il est franc! (*A André.*) Mais dis-moi donc: quel est ce Thomas?

ANDRÉ.

C'est le maître d'école du village; il apprend le plain-chant aux enfans de chœur, et il chante au lutrin.

GRÉTRY.

Diable, mais c'est un homme important!

ANDRÉ.

Oh! pour important c'est vrai; avec ça, il n'y a guère que lui qui sache lire ici.....

LEMONNIER.

Mais, ces airs que tu chantais, Suzette seule te les a-t-elle appris ?

ANDRÉ.

Sans doute..... Mais je suis fâché qu'elle n'en ait pas choisi d'autres plus difficiles.

GRÉTRY.

Et pourquoi ?

ANDRÉ.

Ah ! parce que je les ai appris trop vite, et que, pour une fois ou deux que je les ai chantés, v'là déjà tout le village qui les répète.

GRÉTRY à Lemonnier, avec feu.

Ce jeune homme est charmant !

LEMONNIER, en riant.

Il t'intéresse, n'est-ce pas ?

GRÉTRY à André, avec feu.

Mon ami, si je puis vous être utile, si une démarche de ma part près de Thomas peut vous être agréable, dites-le-moi, et de ce pas je vais le trouver avec vous.... Je lui parlerai..... je toucherai son cœur..... j'ai des motifs de croire qu'il ne résistera pas à de certaines raisons.....

LEMONNIER.

Quel feu ! quelle chaleur !

ANDRÉ à Grétry.

Monsieur, vous êtes bien bon et bien obligeant..... Mais, tenez, il ne faut pas que vous fassiez une course inutile..... êtes-vous musicien ?

GRÉTRY, en riant.

Un peu.

ANDRÉ.

Ah ben! un peu, ça ne vaut rien..... si vous ne l'êtes pas plus que moi, ne vous dérangez pas.

LEMONNIER.

Écoute, ce qu'il en dit; c'est par modestie; il est en état de chanter tous les airs que tu sais, comme s'il les avait faits lui-même.

ANDRÉ.

Ça étant, j'accepte..... Mais, pour que ça fasse mieux, m'est avis que ma mère ferait bien de venir avec nous.

GRÉTRY.

Comment! mais sans doute..... Ce bon jeune homme!

Air de la Chasse.

Oui, tout vraiment en lui m'intéresse,
Je prends pitié de son cœur amoureux;
Près de Thomas je cours, je le presse
De se montrer favorable à ses vœux.

LEMONNIER.

Si la musique a sur lui quelqu'empire,
Tu sauras bien adoucir sa rigueur;
Touchante voix, doux accords de la lyre,
N'auraient-ils plus de pouvoir sur un cœur!

(Grétry et André sortent.)

SCÈNE VIII.

LEMONNIER seul.

Quel singulier hasard!..... que cette rencontre est aimable pour Grétry, et combien je partage son bonheur! Ah! son âme est faite pour de semblables jouissances.

AIR : Le Magistrat irréprochable.

Auteurs, d'une gloire durable
Pour voir votre front revêtu,
Rendez le talent estimable,
Consacrez-le par la vertu.
De Grétry les mœurs et la vie
Honorent le musicien ;
Chez lui, dans l'homme de génie
On voit toujours l'homme de bien.

..... Je propose ces jours-ci à Grétry de le présenter à madame Duboccage, il accepte avec transport; je me fais une fête de réunir ainsi deux personnages aussi célèbres, qui ne se connaissent pas et qui sont faits pour s'apprécier ; et c'est précisément en arrivant chez elle qu'il éprouve l'émotion la plus douce et la plus flatteuse !..... Cette circonstance me plaît, je ne l'oublierai jamais !..... Madame Duboccage ignore que je lui amène Grétry..... je voulais le lui cacher d'abord,..... lui faire une surprise..... mais je ne sais par quel moyen..... Eh ! c'est elle, je crois ?

SCÈNE IX.

LEMONNIER, Mme. DUBOCCAGE.

Mme. DUBOCCAGE.

Eh ! bonjour, mon cher abbé.

LEMONNIER allant au-devant d'elle.

AIR : Lestement quand on est jeune.

Mon âme toujours ravie
Dans ce pays enchanté,

Croit que dans la Normandie
Le Parnasse est transporté :
Oui, ce mont habité
Par les arts et le génie,
Se trouve en ce séjour,
Et Minerve y tient sa cour.

Mme. DUBOCCAGE.

Même air que le précédent.

De notre grand fabuliste,
Digne et charmant successeur,
Agréable moraliste,
Discret et sage railleur,
Quand de vous, par bonheur,
Le ciel ici nous assiste,
Tout rit en ce séjour,
Et Momus y tient sa cour.

LEMONNIER.

Toujours bonne, aimable et indulgente !

Mme. DUBOCCAGE, avec gaîté.

Pourquoi changer avec ses amis ?

LEMONNIER.

Ah ! vous avez raison, ne changez jamais !

Mme. DUBOCCAGE.

Savez-vous qu'il y a un siècle que je ne vous ai vu, mon cher abbé ? Comment, voisins comme nous le sommes, négliger ainsi une pauvre veuve ! cela n'est pas bien.

LEMONNIER, avec malice.

Si j'avais su que vous le fussiez.....

Mme. DUBOCCAGE, en riant.

Ah ! l'abbé, ne vous faites pas moins bon que vous n'êtes !

LEMONNIER.

Franchement, je n'ai su votre retour que depuis peu de jours, et par M. Duboccage ; mais je vous ai suivie de cœur dans vos voyages, et la France, que vous avez été faire aimer partout, vous revoit avec joie, après vous avoir désirée si long-temps !..... Enfin, vous voilà !..... avec de nouveaux titres sans doute ?

Mme. DUBOCCAGE.

Oh ! pour des titres, j'avoue que j'en suis un peu honteuse ; je crois que je suis de cinq ou six académies : on me demande mon portrait en Hollande, mon buste en Angleterre, et ma personne à Rome.

LEMONNIER.

Mon dieu ! et votre pays, vos amis ?

Mme. DUBOCCAGE.

AIR : Quand vous jugez que je ne suis pas belle.

Puis-je oublier qu'en ces lieux une mère
Me prodigua ses soins touchans ?
Que l'amitié, depuis, dans ma carrière,
Affermit mes pas chancelans ?
Chez l'étranger, d'un succès, d'un suffrage,
Lorsqu'on honorait mes écrits,
Je m'écriais : Recevez-en l'hommage,
O mon pays ! ô mes amis !

LEMONNIER.

Je vous reconnais bien là !..... et vous occupez-vous encore quelquefois de musique ?

Mme. DUBOCCAGE.

Quand je suis seule, j'ai du plaisir à répéter quelques romances de Grétry.

LEMONNIER.

De Grétry?

Mme. DUBOCCAGE.

Oui, vous savez que je suis parfois un peu mélancolique, quelle autre musique que celle de Grétry pourrait me plaire alors, lui qui sait si bien parler au cœur!.... Si ma gaîté revient, je retrouve encore Grétry; car lui seul toujours peut prendre tous les tons, sans cesser d'être aimable et vrai.

AIR : Des portraits à la mode.

Ouvertures à grand bruit, grand fracas,
Des airs, des chants qu'on ne comprenait pas,
Placés sans art dans de froids opéras,
C'était la musique à la mode:
De son chant toujours par le goût dicté,
Puiser la grâce et la simplicité
Dans la nature et dans la vérité;
De Grétry voilà la méthode.

LEMONNIER, à part.

Parbleu, c'est dommage! voilà un éloge qui arrive un peu trop tôt..... (*A madame Duboccage.*) Je suis bien aise que vous pensiez comme moi, car j'aime aussi beaucoup Grétry, et j'espère que vous m'accorderez le plaisir d'entendre quelques-uns de ses airs.

Mme. DUBOCCAGE.

Oh! bien certainement non; je n'ai jamais chanté devant personne; je suis à cet égard d'une timidité que je n'ai pas encore pu vaincre.

LEMONNIER.

C'est une plaisanterie, et vous ne me ferez pas croire....

Mme. DUBOCCAGE.

Non, je parle très-sérieusement; c'est un enfantillage, je le sens, mais cela est plus fort que moi.

LEMONNIER.

Comment, devant moi? devant un vieil ami?

Mme. DUBOCCAGE.

Je sais que cela est très-ridicule.....

LEMONNIER, à part.

Gardons-nous bien de lui nommer Grétry, ce serait lui donner tout-à-fait une extinction de voix.

Mme. DUBOCCAGE.

Mon refus vous blesse? Ah! soyez plus indulgent.

LEMONNIER, à part.

Parbleu, il me vient une idée..... Oui, c'est cela..... j'aurai bien le temps de prévenir Grétry.

Mme. DUBOCCAGE.

Eh bien, l'abbé?....

LEMONNIER, toujours à part.

Oh! je saurai bien la décider à chanter.

Mme. DUBOCCAGE.

Comment, on dirait que vous avez de l'humeur?

LEMONNIER.

De l'humeur, non; mais je vous avoue que je suis contrarié, affligé de votre refus.

Mme. DUBOCCAGE, en riant.

Affligé, c'est trop fort..... Je ne conçois pas...

LEMONNIER.

Voici le fait : j'ai pris la liberté de vous amener ce matin un jeune homme de mes parens, qui est chez moi depuis quelques semaines :..... un garçon charmant, plein d'esprit, d'excellentes qualités, mais.....

Mme. DUBOCCAGE.

Eh bien, achevez donc ?

LEMONNIER.

Auquel une passion malheureuse..... a tourné la tête.

Mme. DUBOCCAGE.

Ciel !..... et où est-il ?

LEMONNIER, avec le plus grand sérieux.

Oh! mon Dieu, ne m'en parlez pas !..... Depuis plusieurs jours il était plus tranquille; à peine entré chez vous, sa tête s'est échauffée, son imagination s'est enflammée.... et dans ce triste état, je venais de le laisser près d'ici, livré à ses mélancoliques réflexions, lorsque vous arrivez..... J'aperçois cette harpe et je conçois l'espoir que vous daignerez faire un peu de musique devant mon parent, pour ramener ses esprits..... car la musique calme les tourmens de l'amour..... Vous me refusez..... jugez de.....

Mme. DUBOCCAGE, riant.

Mon cher abbé, le conte est spirituel, bien amené..... Oh! je sais que vous faites de très-jolies fables !

LEMONNIER.

Plût au ciel que c'en fût une! je serais moins tourmenté!

Mme. DUBOCCAGE, toujours en riant.

Mais où donc est-il, ce cher parent?

LEMONNIER.

Près d'ici; oh! vous l'allez voir dans l'instant..... Que j'ai d'excuses à vous faire !.... Mais soyez sans inquiétude, sa folie est tranquille et de bonne compagnie.

Mme. DUBOCCAGE.

Ah çà, puis-je croire que vous parlez sérieusement?

LEMONNIER.

Il ne faut que le voir pour le juger.

Mme. DUBOCCAGE.

Savez-vous, l'abbé, que je suis fort embarrassée?... vous auriez dû me prévenir.

LEMONNIER.

Il était si raisonnable depuis quelques jours..... que je suis contrarié d'être venu!.... Mais le voilà.... (*A part.*) Oh! mon Dieu, je ne l'attendais pas sitôt..... Quel embarras! (*Haut.*) Ah! il paraît plus tranquille en ce moment..... Je vais le mettre à son aise.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GRÉTRY.

LEMONNIER.

Arrive donc, mon ami! Madame, à laquelle je t'ai annoncé, a la plus grande envie de te connaître. (*A Grétry, à part.*) Je l'ai instruite des motifs de ton retard, et...

GRÉTRY.

Ah! madame, excusez la lenteur que j'ai mise à me rendre près de vous, et ne jugez pas par-là du désir et de l'empressement que j'avais de vous présenter mes hommages!

LEMONNIER, à part, à madame Duboccage.

Il est dans un bon moment.

Mme. DUBOCCAGE.

Monsieur, je vois toujours M. l'abbé Lemonnier avec le plus grand plaisir, et c'est une preuve d'amitié qu'il me donne, que de me faire connaître ses parens.

GRÉTRY, avec surprise.

Ses parens !

LEMONNIER, bas, à madame Duboccage.

Oh ! ça va le reprendre.

Mme. DUBOCCAGE, à Grétry.

Connaissiez-vous les environs de Rouen, Monsieur ?

GRÉTRY.

Non, madame ; mais je savais que ce pays était le berceau de Corneille, la patrie de Fontenelle et le séjour chéri de madame Duboccage ; c'en était assez pour m'inspirer le plus vif désir de le connaître.

Mme. DUBOCCAGE, bas à Lemonnier.

Mais, il s'exprime à merveille !

GRÉTRY.

Aujourd'hui, quel est mon bonheur ! j'ai vu tout ce qu'il possède de plus précieux.

AIR : En naissant, promis à Thalie. (De Dorat.)

A Milton comme au grand Homère
Vous ressemblez par plus d'un trait ;
Si dans tous lieux on les révère,
Partout aussi l'on vous connaît.
Quoique privés de la lumière,
Ils surent se rendre fameux ;
L'esprit est bien plus sûr de plaire
Quand il brille dans deux beaux yeux !

LEMONNIER, à part.

La peste t'étouffe avec ton esprit !.... Diable, changeons tout cela..... (*A Grétry, en lui prenant la main.*) Eh bien, mon ami, comment te sens-tu ? (*A part, en lui faisant signe.*) Mal, mal.

GRÉTRY.

Comment je me sens?.... Eh mais, très-bien. (*Avec un air pensif.*) J'avoue cependant que j'éprouve un certain chagrin..... Je n'ai pas été heureux.....

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

Nous y voilà, nous y voilà!

Mme. DUBOCCAGE, bas à Lemonnier.

C'est votre faute aussi; vous le ramenez sur ce sujet.

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

Du tout, je lui demande comment il se trouve.

GRÉTRY, continuant sur le même ton.

Cet amour qui m'intéressait.....

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

Ah! voilà l'amour; c'est fini, il retombe tout-à-fait.

GRÉTRY.

Une jeune personne charmante!

LEMONNIER, à part, observant madame Duboccage.

A merveille!

GRÉTRY.

Je l'ai vue, mon ami!..... Que j'aurais été heureux de cette union!....

Mme. DUBOCCAGE, à part.

Le pauvre jeune homme!

GRÉTRY.

Père injuste!

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

C'est cela; voilà le père, à présent.

GRÉTRY, continuant sur le même ton.

Je lui ai fait toutes les promesses..... « Il n'aura jamais ma fille »..... Voilà tout ce qu'il répondait.

Mme. DUBOCCAGE, à part.

Le pauvre jeune homme !

LEMONNIER, à Grétry.

Allons, mon ami, il ne faut pas désespérer.....

GRÉTRY.

Non, je n'ai plus d'espérance..... La jeune personne était là..... Elle fondait en larmes..... Juge si j'étais affligé !

Mme. DUBOCCAGE, à part, avec émotion.

Ce jeune homme me fait mal.... Il m'intéresse.....

GRÉTRY, avec feu, après avoir entendu ces derniers mots.

Ah ! madame, il est digne de votre intérêt, de votre bienveillance !... Son amour est si touchant !... vous savez que.....

LEMONNIER, l'interrompant.

Oui, mon ami, oui, madame sait tout..... (*Bas, à madame Duboccage.*) Je vous en supplie, calmez son imagination !... Vous voyez comme il est ému !... Ah ! de grâce, prenez un instant votre harpe.

Mme. DUBOCCAGE, bas à Lemonnier.

Dans tout autre moment je ne saurais vous accorder ce que vous me demandez ; mais maintenant je cède à vos désirs.... Ah ! je ne puis le voir souffrir plus long-temps. (*Elle avance sa harpe.*)

LEMONNIER, à Grétry.

Mon ami, je t'en prie, oublie un instant cet amour malheureux, et écoute madame qui veut bien faire un peu de musique pour toi.

GRÉTRY.

Ah ! madame, vous savez donc ce qui peut me toucher et me plaire !

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

Vous voyez qu'il est reconnaissant.

Mme. DUBOCCAGE, à part.

Le pauvre jeune homme! (*Elle prélude sur un air de Grétry.*)

GRÉTRY.

Ciel! qu'entends-je?

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

La musique fait son effet.

Mme. DUBOCCAGE.

Romance et duo de Richard.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait,
Et de mon corps chassait
Mon âme languissante!
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.
Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

GRÉTRY, se jetant aux genoux de madame Duboccage.

Ah! madame, que de grâces et de délicatesse dans le choix de ce morceau!..... comment vous exprimer ce que j'éprouve! (*Il lui baise la main.*)

Mme. DUBOCCAGE, bas à Lemonnier.

Mon dieu, l'abbé, il m'effraie!

LEMONNIER, bas à madame Duboccage.

Ne craignez rien, ne craignez rien..... il est mieux.

GRÉTRY, serrant la main de Lemonnier.

Ah! mon ami, combien je te dois aussi! car c'est toi qui as.....

LEMONNIER, l'interrompant.

Laisse donc, ne parle pas de cela, je t'en prie. (*Bas à madame Duboccage.*) Comme il sent ce qu'on fait pour lui!.... Allons, de grâce, encore un couplet pour achever de le remettre tout-à-fait!

Mme. DUBOCCACE reprend sa harpe.

Deuxième couplet.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure:
Si Marguerite était ici,
Je m'écrirais: Plus de souci!

ENSEMBLE.

GRÉTRY.	Mme. DUBOCCAGE.
Un regard de ma belle,	Un regard de sa belle
Fait dans mon tendre cœur,	Fait dans son tendre cœur.
A la peine cruelle....	. . . . .

(Elle s'arrête insensiblement, et regarde Grétry qui continue, avec étonnement.)

Mme. DUBOCCAGE, observant attentivement Grétry et Lemonnier.

Ceci est bien singulier!

LEMONNIER, à part.

Nous voilà aux explications.

GRÉTRY.

Mais, madame, vous ne suivez plus!

Mme. DUBOCCAGE.

Vous suivez très-bien, vous, monsieur, et je vous admire.

AIR : Édouard me rend plus savante.

Je vois que de la musique
Sur vous les effets sont grands ;
Votre air, vos yeux, tout indique
Un homme dans son bon sens.
Il en est de moins traitable
Sous la grille et le verrou ;....

GRÉTRY, avec surprise.

Sous la grille et le verrou.....

Mme. DUBOCCAGE, continuant.

Mais votre ami charitable
Prétend que vous êtes fou !

GRÉTRY.

Que je suis fou !..... Comment, l'abbé ?

LEMONNIER, à Grétry, en riant.

AIR du menuet d'Exaudet.

Qu'envers nous
Ton courroux
Se modère ;
Voulant de madame ici
Te faire entendre aussi
La voix, sûr de te plaire,
Vainement,
Vivement
Je conteste ;
Quoiqu'elle chante avec goût,
Elle est par-dessus tout
Modeste.
Pour vaincre sa résistance,
Je te suppose en démence,
Assurant
Que le chant

Seul t'apaise.
Ce tour si bien inventé
Met sa timidité
A l'aise.
(à Mme. Duboccage.)
Dans ce cas,
Suis-je, hélas!
Si coupable?
Lorsque vos divins accens
Ont rempli tous nos sens
D'un plaisir délectable;
De ces chants
Ravissans,
Ici même,
Pour lui quel moment flatteur!
Reconnaissez l'auteur.

Mme. DUBOCCAGE, surprise.

Grétry?

LEMONNIER.

Lui-même.

Mme. DUBOCCAGE, avec un peu de dépit.

Ah! l'abbé, le tour est perfide! m'avoir fait chanter devant M. Grétry..... (*A Grétry.*) Ah! monsieur, que je m'en veux de ma crédulité!

GRÉTRY.

Madame, ne m'enviez pas ce moment de bonheur!

Air du vaudeville de Lantara.

Au mieux ici tout succède;
Mais, pour guérir le moral,
Tu faisais choix d'un remède
Plus dangereux que le mal;
Car d'une voix si jolie,
Mon ami, se défend-on?

Et pour calmer ma folie,
Faut-il m'ôter la raison ?

Mme. DUBOCCAGE.

L'abbé, je ne vous croirai plus..... Je vous pardonne, cependant, pour le plaisir que vous me causez, en me faisant connaître un des hommes que j'aime et que j'admire le plus.

GRÉTRY.

Ce jour est un des plus beaux de ma vie.

Mme. DUBOCCAGE, fixant Grétry.

Ah çà ! vous n'êtes pas fou.... non, vous ne l'êtes pas.... Mais dites-moi au moins quel est cet amour qui vous cause tant de chagrin ?

LEMONNIER, en riant.

Ah ! ah ! ah ! la passion malheureuse du cher André : nous avons été témoins en arrivant d'une leçon pathétique de chant donnée sur des airs de Grétry ; en fallait-il davantage pour exalter l'imagination d'un auteur ?

GRÉTRY.

J'avoue que ce jeune homme m'a intéressé..... J'ai voulu le servir en faisant avec lui une démarche auprès d'un nommé Thomas.....

LEMONNIER.

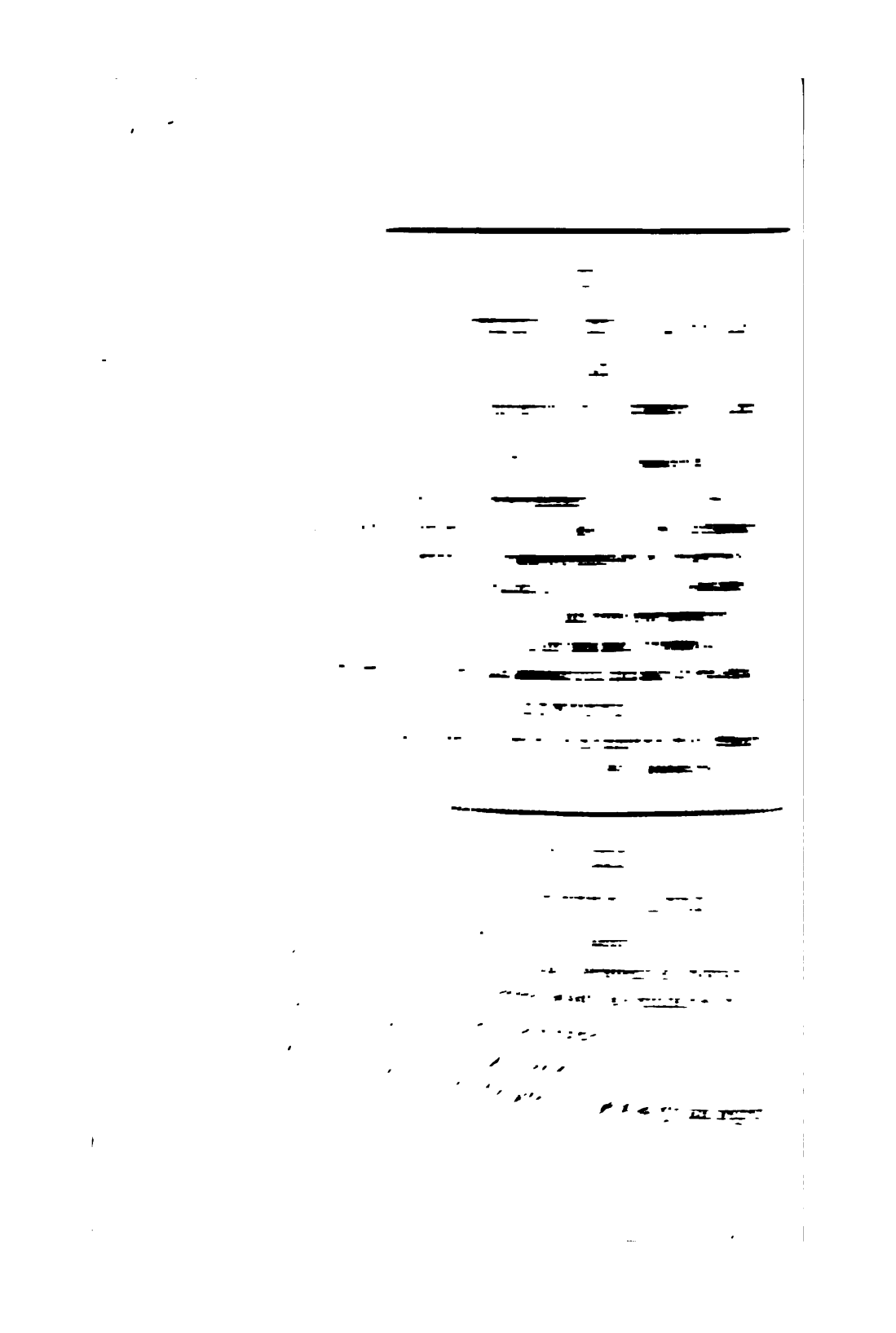
Et c'est le récit touchant de son infructueuse site qui a si bien secondé mon projet.

Mme. DUBOCCAGE, riant.

Ah ! ah ! ah ! maudit fabuliste !

LEMONNIER.

Ah ! point de rancune, toujours !



c'est d'abandonner ma pauvre mère..... Mais, puisque M. Thomas me refuse ma Suzette, je ne puis plus rester ici.

Air du vaudeville de l'Avare.

Vraiment, je suis d'une colère....
Je cours m'engager à l'instant....
Hélas! pourquoi mon défunt père
Ne m'a-t-il pas appris le chant?
Mais il me disait qu'en ménage
C'était temps et peines perdus;
Car souvent l'mari n'chantait plus
Le second jour du mariage.

GRÉTRY.

Comment, mon ami, vous allez abandonner votre mère! et qui prendra soin de ses vieux jours?

ANDRÉ.

Je la recommanderai à madame avant de partir..... et d'ailleurs, je lui enverrai le prix de mon engagement..... car pour moi je n'ai plus besoin de rien.

LEMONNIER.

Allons, voilà encore une bonne petite tête d'amoureux!

GRÉTRY.

Mais, mon cher, tout n'est pas désespéré; Thomas ne sait pas qui je suis, et peut-être.....

ANDRÉ.

Ah! le voilà qui vient, ce mauvais père!

LEMONNIER.

Laisse-nous faire.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS.

Messieurs, j'ai bien l'honneur..... (*A Grétry.*) Monsieur, c'est vous que je cherchais..... Je n'ai pas pu vous recevoir ce matin comme je l'aurais désiré ; les explications de famille..... l'humeur que ce petit imbécile me donnait, tout cela a pu contribuer à m'empêcher de faire à un confrère l'accueil qui lui était dû..... mais vous voyez que je suis prompt à revenir.

GRÉTRY.

Je vous en sais beaucoup de gré.

THOMAS.

Ah ! monsieur, c'est qu'il ne m'a pas été difficile de voir que vous étiez un homme de mérite..... un bon musicien.

LEMONNIER, à Thomas.

Vous avez le coup d'œil juste.

THOMAS.

L'habitude, l'habitude : non ; mais c'est que vous parlez de notre art en homme qui s'y connaît.... Je voudrais que vous me fissiez l'honneur d'assister ce soir à un petit concert que je désire vous offrir.

GRÉTRY.

C'est trop d'attenti

Allons, il va er quer de

THOMAS.

Je dois vous prévenir que je brille moins par l'exécution que par la composition..... Mais, vous êtes de Paris, vous entendrez parler de moi.

LEMONNIER.

Comment ?

THOMAS.

Air : Avec raison à Grétry (De madame Favart).

Au théâtre incessamment
Un noble transport m'entraîne,
Je veux enrichir la scène
D'un chef-d'œuvre surprenant.
Huit trombones, dix musettes,
Quarante-deux clarinettes,
Trente cors et vingt trompettes
Mettront ma pièce en crédit ;
Ou je ne m'y connais guère,
Ou cet opéra, j'espère,
Dans Paris fera du bruit !

GRÉTRY.

Quel plaisir pour des chanteurs d'avoir de pareils accompagnemens !

THOMAS.

Dans deux ans ma fortune est faite.

LEMONNIER.

Bagatelle que cela !

GRÉTRY.

Les hommes ordinaires peuvent se laisser guider par l'intérêt, cela se conçoit; mais vous.....

Air nouveau de M. Doche.

Si deux grands monarques en France
Firent éclore les talens,

C'est qu'ils oubliaient la distance
Pour tendre la main aux savans.
De l'homme, alors l'âme agrandie
D'un noble orgueil peut s'enflammer ;
Le salaire éteint le génie,
Et l'honneur seul le fait germer.

LEMONNIER, à Thomas.

Savez-vous que nous avons à Paris de grands compositeurs ?

THOMAS.

Je ne dis pas non ; mais.....

GRÉTRY.

Vous connaissez sans doute Piccini ?

THOMAS.

Oui, oui.

GRÉTRY.

Monsigny ?

THOMAS.

Beaucoup, beaucoup.

LEMONNIER.

Et Grétry ?

THOMAS.

Très-particulièrement, très-particulièrement.

ANDRÉ, à part.

Qu'est-ce qu'i'dit donc ?

GRÉTRY à Thomas, en le fixant.

Ah ! vous connaissez particulièrement Grétry ?

LEMONNIER.

Mais ce sont des rivaux dangereux que vous avez là..... Est-ce qu'ils ne vous effrayent pas ?

THOMAS.

Du tout, du tout.

(Il chante.)

Ces esprits dont on nous fait peur
Sont les meilleures gens du monde!...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. DUBOCCAGE.

Mme. DUBOCCAGE, à Thomas.

La citation est heureuse, Monsieur Thomas.

THOMAS.

Ah! madame.

LEMONNIER.

Vous nous voyez dans un ravissement complet... M. Thomas est un homme unique.... C'est vraiment un musicien original.

GRÉTRY.

Ce qui me fait surtout plaisir, c'est de savoir que vous êtes aussi intimement lié que vous le dites avec Grétry.

Mme. DUBOCCAGE.

Comment?

THOMAS, avec importance.

O mon Dieu! nous nous voyions beaucoup autrefois; c'est un homme un peu plus grand que moi,... mais plus âgé.... un peu courbé.... causant bien.... aimant même la plaisanterie; du reste, c'est un homme qui n'a rien d'extraordinaire.

LEMONNIER.

Voilà un portrait frappant.

GRÉTRY.

Je suis aussi très-lié avec lui, moi.... Ah! Monsieur Thomas, que vous pourriez lui faire un grand plaisir!

THOMAS.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GRÉTRY.

Ce serait de consentir au mariage de votre fille avec André ; il prend le plus vif intérêt à ce jeune homme.

THOMAS.

Oh ! oh ! vous plaisantez, et d'où diable le connaît-il ?

GRÉTRY.

Vous pouvez m'en croire.... Ah ! que j'oublierais alors, de bon cœur, votre mauvaise humeur, si vous accordiez à Grétry ce que vous m'avez refusé ce matin !

THOMAS.

Ah ! monsieur, là-dessus je ne varie pas.

LEMONNIER, à part, à Thomas.

Écoutez, Monsieur Thomas, ce que je vais vous conter; car je suis un peu conteur de mon naturel.

LE RAT CORRIGÉ,

FABLE.

Un rat orgueilleux et fat
(La vanité partout se niche),
Voulut un jour que sa fille épousât
Un seigneur puissant et riche.
Quel fut l'objet de ce choix important ?
Dites, parlez, je vous le donne en mille.
— A résoudre le point n'est pas fort difficile ;
Ce fut un rat. — Du tout. — Qui donc ? — Un éléphant.
— Un éléphant ! voyez l'impertinence !
— Assurément cette alliance
Était absurde ; aussi quel fut le sort
De la chétive créature !
Le colosse animal, offrant avec effort

Son large pied à sa future,
Sans le vouloir, hélas ! la pauvrette écrasa,
Et rompit, par mégarde, une pate au papa :
Telle fut, en deux mots, leur tragique aventure.
Alors, de bonne foi,
Notre pauvre éclopé, guéri de sa manie,
Convint que c'est une folie
De s'unir à plus gros que soi.

THOMAS.

Ah ! monsieur, entre un rat et moi.... Au reste, ce qui est dit, est dit.

Mme. DUBOCCAGE.

Quoi ! toujours inflexible !

GRÉTRY, bas à André.

Allez chercher Suzette... (*Haut à Thomas.*) Comment ! nous n'obtiendrons rien de vous? Croyez-moi, rendez-vous de bonne grâce aux vœux de vos enfans, au désir de madame..... ou bien je saurai vous forcer....

THOMAS.

Me forcer !.... Ah ! cela est un peu fort ! Sachez que j'ai de la tête et qu'on ne me mène pas.

GRÉTRY.

Eh bien, cruel homme, apprenez que, par votre opiniâtreté, vous allez porter le trouble et la désunion dans une famille heureuse jusqu'à ce moment.... André s'engage.

THOMAS.

André s'engage !

GRÉTRY.

Il quitte sa mère, il l'abandonne.... Votre fille, de son côté, ne peut oublier que vous avez refusé de la rendre heureuse..... et peut-être un jour fuira-t-elle aussi le toit

paternel..... Vous renoncez donc à tout bonheur, à toute jouissance..... et pourtant.....

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ, SUZETTE.

QUATUOR DE LUCILE.

GRÉTRY.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?
Tout est content, le cœur, les yeux !
Vivons, aimons, comme nos bons aïeux.

(Tous reprennent ici, excepté Thomas.)

THOMAS, ému, à Grétry.

Ah ! monsieur.... je ne saurais vous résister plus longtemps..... vous avez trouvé le chemin de mon cœur !

LEMONNIER, à Thomas.

A la bonne heure.

ANDRÉ.

Monsieur Thomas !

SUZETTE.

Mon père !

THOMAS.

Allons, eh bien, qu'il n'en soit plus question ; je consens à tout.... (*Montrant Grétry.*) Comme cet homme-là vous remue !.... Ah ! voilà de bonne musique, par exemple !..... (*A André.*) Mais comment es-tu venu à bout de chanter, toi ?

ANDRÉ.

Je vous conterai tout cela après le contrat.

SUZETTE.

Que d'obligations nous avons à ces messieurs ! (*Montrant Grétry.*) à M. Grétry, surtout !

THOMAS, étonné.

Monsieur Grétry ?

LEMONNIER.

Oui, que vous connaissez si particulièrement.

THOMAS.

(*A part.*) Ah, diable! (*Haut.*) ah ! c'est que, voyez vous.... ce n'est pas celui-là dont je voulais parler.

Mme. DUBOCCAGE.

Je ne croyais pas qu'il y en eût deux.

GRÉTRY.

C'est égal ; allez, Monsieur Thomas... je vous ferai faire connaissance avec celui-ci..... et, pour commencer, il accepte avec grand plaisir le concert que vous lui avez proposé.

THOMAS, à part.

Voilà, ma foi, un homme fort aimable !

Mme. DUBOCCAGE, à André et à Suzette.

Mes enfans, n'oubliez jamais que vous devez votre bonheur à M. Grétry, à ce compositeur aimable et savant, auquel ses ouvrages assurent l'immortalité.

GRÉTRY.

L'immortalité!..... ah! madame, vous en parlez bien à votre aise,

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de Lucile. (On dit qu'à quinze ans.)

LEMONNIER.

REFRAIN.

C'est par des bienfaits
Qu'un vrai sage
Vit d'âge en âge;
C'est par des bienfaits
Plus que par de brillans succès.

Un bizarre délire
De ce couple troublait le sort;
Mais Grétry prend sa lyre,
Soudain tout est d'accord.

C'est par des bienfaits, etc.

THOMAS.

Trouvant trop monotones
Serpent, contre-basse et basson,
Je prétends aux trombones
Joindre un jour du canon.

C'est par des bienfaits, etc.

ANDRÉ, à Suzette.

Loin d' dépeupler la terre,
Comm' ces princes ambitieux,
Nous ferons le contraire;
Ne ferons-nous pas mieux?

C'est par des bienfaits, etc.

Mme. DUBOCCAGE, au public.

Pour notre vaudeville
Ne soyez point trop rigoureux ;
Il vous est si facile
De faire des heureux !
Lorsqu'au jour enfin
Nous rendons l'auteur de Lucile,
Prêtez-lui la main,
Assurez son nouveau destin.

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LE VAUDEVILLE

EN VENDANGES,

PETIT A-PROPOS VILLAGEOIS,

EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

Par MM. DESAUGIERS, MOREAU ET GENTIL;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 30 septembre 1815.

A PARIS;
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ
1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le VAUDEVILLE,	Mlle *Desmares.*
Le père LAJOIE, vigneron,	M. *Saint-Léger.*
THOMAS, meunier,	M. *Hippolite.*
CATHERINE, fermière,	Mad. *Hervey.*
ARLEQUIN, valet du Vaudeville,	M. *Laporte.*
Le père BOBI, } doyens du village,	M. *Chapelle.*
La mère BOBI, }	Mad. *Duchaume.*
Premier MÉNESTREL,	M. *Henri.*
Deuxième,	M. *Isambert.*
Troisième,	M. *Armand.*
Quatrième,	M. *Fontenay.*
LA COMTESSE, dame du château,	Mlle *Arsène.*
JACQUOT, savoyard,	M. *Séveste.*
MICHELETTE, savoyarde,	Mlle *Betsy.*
GEORGETTE, *idem.*	Mlle *Rivière.*
CLAUDINE, *idem.*	Mlle *S.-Aulaire.*
JAVOTTE, *idem.*	Mlle *Deville.*
SUZETTE, petite villageoise,	Mlle *Minette.*
MIRLITON, petit garde-moulin,	M. *Guénée.*
La mère MORIN, gouvernante,	Mlle *Bodin.*
Le BAILLI,	M. *Edouard.*
COR-DE-CHASSE, musicien,	M. *Fichet.*
DOUBLE-CROCHE, *idem.*	M. *Philippe.*
PIERROT, enfant du village.	Mlle *Virginie.*
PIERRETTE, *idem.*	Mlle *Chapelle.*
Vendangeurs et Vendangeuses.	

La scène est au Val-de-Vire.

LE VAUDEVILLE
EN VENDANGES.

Le théâtre représente un site champêtre ; dans le fond est un côteau sur lequel on est occupé à vendanger. A gauche des spectateurs est la maison du père Lajoie ; à droite sont celles de Thomas et de Catherine.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, MIRLITON, VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

THOMAS, *arrivant.*

Eh bien ! m's amis, ça va-t-il comme vous voulez? la vendange sera-t-elle bonne?

SUZETTE.

Aussi bonne qu'elle peut l'être en Normandie; car l'peu d'vignes que nous avons, c'est le père Lajoie qui l'a planté.

THOMAS.

Ah ! dam ! c'est qu'il faut boire du vin nouveau le premier octobre, le jour de la fête du Val-de-Vire....

MIRLITON.

Ah ! oui, oui, car il fait joliment sauter.

SUZETTE.

Allez, père Thomas, si votre moulin ne se repose pas plus que nos presseirs, je n'mourrons pas encore de faim ni d'soif cette année.

THOMAS.

Mon moulin?

AIR *du Verre.*

Mon moulin va comme le vent,
Et comm' de mes bras il n'a qu' faire,
J'venons ici drès en me l'vant,
Vous offrir mon p'tit ministère ;
Car, outre que j' suis bon voisin,
J' préfère, en homm' qui n'est pas bête,
Au vent qui fait tourner l' moulin
Le vin qui fait tourner la tête.

SUZETTE.

T'nez, père Thomas, la main sur la conscience, conv'nez que c'n'est pas seulement pour l'amour du vin que vous venez ici.

THOMAS.

Ah ! j'te vois v'nir, tu veux parler de la belle Catherine, de c'te jeune fermière qui est veuve de son défunt, mort il y a deux ans et qu'tous les bieaux garçons du village voudriont remplacer, et qui même a donné dans l'œil au père Lajoie, pas vrai? Elle me r'vient assez.... c'n'est pas l'embarras.

AIR : *Mon père était pot.*

Maugré son p'tit air de fierté
Et ses manièr's coquettes,
Maugré l' ton dont elle a r'buté
Tous les conteux d' fleurettes,
J'aurions de bon cœur
Dit quequ' mots d' douceur
A ce tendron faronche,
Si j' n'avions pas eu,
Chaqu' fois que j' l'ons vu,
La bouteille à la bouche.

Mais il n' s'agit pas d' ça.... j' sommes venus pour vous bailler un coup d' main; allons à la besogne.

RONDE.

AIR *du Vaudeville du bouquet du Roi.*

Jeun's amans, v'nez sur nos pas
Cueillir la grappe nouvelle;
On presse, on boit, on chancelle,
On tombe et l'on n'en meurt pas.

Sous la treille avec mystère
Quand deux amans s'enivront,
D' l'un Bachus rougit le verre,
D' l'aut' l'Amour rougit le front.

CHŒUR.

Jeun's amans, etc.

SUZETTE.

Amant trop mûr ne plait guère,
Raisin vert est un peu sûr;
Moi, qui m'y connais, j' préfère
Amant vert et raisin mûr.

CHŒUR.

Jeun's amans, etc.

THOMAS.

Si jamais l'Amour n' m'enivre,
Même pour l' minois l' plus beau,
C'est qu' j'ai lu dans un vieux livre
Que Vénus náquit dans l'eau.

TOUS.

Jeun's amans, v'nez sur nos pas,
Cueillir la grappe nouvelle;
On presse, on boit, on chancelle,
On tombe et l'on n'en meurt pas.

(*Au* rs *Mirliton tombe.*)

THOMAS, *à Mirliton.*

Es-tu mort?

MIRLITON.

Au contraire, monsieur Thomas.

THOMAS.

Je l' disais ben.

On reprend.

Jeun's amans, etc.

MIRLITON, *apercevant Arlequin.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que c'te figure noire qui vient par ici? (*Toutes les filles s'éloignent par peur.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, *une lettre à la main.*

ARLEQUIN.

AIR : *Il était un p'tit Moine.*

De par mon petit maître,
J'accours bien gai,
Bien fatigué,
Echanger cette lettre
Contre un verre de vin
Tout plein,
Contre un verre de vin.

(*Pendant le couplet précédent, les jeunes filles rassurées se rapprochent et forment le cercle autour d'Arlequin.*)

Ensemble, joyeux drilles,
Trinquons, choquons,
Verres, flacons;
Avec vous, jeunes filles,
Je trinquerais plus fort
Encor,
Je trinquerais plus fort.

THOMAS.

Qu'est-ce qu'il vient donc nous chanter, ce p'tit mauricault-là?

ARLEQUIN.

Moricault!

Même air.

Du dieu de la folie,
Ambassadeur
De bonne humeur,
Respectez, je vous prie,
Le seigneur Arlequin,
Faquin,
Le seigneur Arlequin.

LES HOMMES.

C'est un seigneur.

SUZETTE.

Quel dommage qu'il soit si noir !

MIRLITON.

C'est p't être un coup d' soleil.

ARLEQUIN.

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Je suis noir, mais bon diable,
De moi n'ayez pas peur, (*Montrant son habit.*)
Visage plus aimable
Souvent est bien trompeur,
Souvent, souvent est bien trompeur,
Et j'ai sur moi
De quoi
Contenter tous
Vos goûts,...
Blanc, signe d'innocence,
Vert, signe d'espérance,
Bleu, signe de constance,
Et jaune....

TOUS.

Ah ! quelle horreur !

ARLEQUIN.

Voyez (*bis*), choisissez (*bis*) la couleur.

MIRLITON.

Ah ! qu'c'est donc drôle ! un habit de toutes couleurs !

ARLEQUIN.

C'est le plus à la mode, à Paris, depuis quelque temps.

THOMAS.

Vous venez donc de Paris ?

ARLEQUIN.

Avec mon maître que je suis partout et qui est derrière moi... A propos, dites-moi donc, mes bons amis, où demeure monsieur... monsieur le père Lajoie, le plus gros vigneron de ce village, à qui je dois rendre ce petit billet ?

THOMAS.

Vous êtes devant sa porte.

MIRLITON, *s'essuyant les mains.*

Et si monsieur le permet je vais le lui remettre moi-même en main propre.

THOMAS.

C'est ça, et pendant c'temps-là j'allons faire rafraîchir la seigneurie de monsieur qui paraît avoir le teint ben altéré....

(*Mirliton sort.*)

ARLEQUIN.

Souffiu-là n'est pas si bête qu'il en a l'air.

SCENE III.

THOMAS, ARLEQUIN, Vendangeurs et Vendangeuses.

THOMAS, *qui a versé du vin.*

Tenez, monseigneur, avalez-moi ça.

ARLEQUIN, *ayant mis les lèvres sur le verre.*

Dites-moi donc, est-ce du rouge que vous me donnez-là?

THOMAS.

J'n'en ons pas d'autre.

ARLEQUIN.

C'est qu'il me paraît bien verd.

THOMAS.

Ah ! dame, vous n'êtes pas ici à Paris.

ARLEQUIN.

C'est très-bien, mes bons amis, mais je prends le temps comme il vient et ce vin comme il est.

AIR : *Vaudeville des maris ont tort.*

De Nuits, de Bordeaux et d'Espagne,
Si j'ai bu les vins délicats,
Et si j'ai sablé le Champagne,
Mon gosier ne s'en souvient pas.
Du passé je perds la mémoire,
Du présent seul je suis imbu ;
Le mauvais vin que je vais boire
Vaut mieux que le bon que j'ai bu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE LAJOIE, MIRLITON.

Le père LAJOIE.

Où est-il! où est-il? ce cher enfant, que je l'embrasse !

MIRLITON.

Demandez à M. Arlequin que v'là.

(*Arlequin qui boit encore fait signe au père Lajoie d'attendre.*)

Le père LAJOIE.

C'est-il bien sûr que j'allons le revoir?

ARLEQUIN, *achevant de boire.*

Rien de plus sûr.

THOMAS.

Mais qui donc ça?

Le père LAJOIE.

Pardine, le petit Vaudeville.

TOUS.

Le petit Vaudeville?

(*Aux hommes.*)
Pour m'éloigner, les ailes de Mercure,
(*Aux filles.*)
Pour revenir, les ailes de l'Amour.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARLEQUIN.

Le père LAJOIE.

Quand je vous disais que le mois d'octobre était l'plus beau d' l'année.

THOMAS.

Sûrement, puisqu'il nous donne de bon vin, de bons fruits et de bons amis.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Célébrons du mois d'octobre
Les plaisirs et les bienfaits ;
Dans ce mois-là le mot *sobre*
Doit cesser d'être français.
Vers la treill' tout l' monde s'ach'mine,
On s'entr' aide et l' plus malin,
Par amour pour la voisine,
Fait la b'sogne du voisin.

Le père LAJOIE.

Y a d'autr's vignes à Cithère,
Et c' qui m'a toujours charmé ;
C'est qu' plus d'un propriétaire
Récolt' sans avoir semé,
Et, par un' manie étrange,
Las d'un facile butin,
On néglige sa vendange
Pour grapiller chez l' voisin.

Même air.

Quand r'viendra ce temps prospère,
Cet âg' d'or si regretté,
Où sans procès et sans guerre
On n' luttait que de gaîté,
Où chacun mettant sa nappe,
Et s' bornant à son raisin,
N'allait pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin ?

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

MIRLITON.

Tiens, qu'est-ce que j'entends donc encore là ? J'crois ma fine que c'est lui. J'le reconnais à son petit turlututu ; (*à une vendangeuse*) pas vrai, mam'selle, qu'c'est lui ! Ah ! comme la mère Bobi l'embrasse.

THOMAS.

Et l'bailli qui lui tappe sur l'épaule, ah ! mon Dieu ! ils vont l'étouffer, c'est sûr ; allons au-devant de lui.

CHŒUR.

AIR *du tambourin final des vendangeurs.*

Prouvons au Vaudeville
Par nos joyeux cris,
Et par nos ris,
Qu'ici, comme à la ville,
Il a des amis.

Le père LAJOIE.

Au plus joyeux des drilles,
Jeun's gens, versez tous
Ce jus si doux.
Quant à vous, jeunes filles...

LES FILLES.

Qu'il se r'pos' sur nous.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Prouvons au Vaudeville, etc.

SCENE VI.

LE PERE LAJOIE *seul.*

Ah ! ça mais, j' pense à une chose; si pendant qu'ils m'laissent seul, j' profitions d'ça pour savoir de madame Catherine, si elle se décide... Oui, mais c't enfant qui nous arrive, et que j' n'ai pas vu d'puis si long-temps.... Stapendant j'aimons ben aussi la p'tite voisine.... et puis au bout du compte, j' pourrai voir l'un d'vant tout le monde, au lieu qu'l'autre, je tiens à la voir en particulier et j'n'en ons pas toujours l'occasion. Allons, allons, c'est dit, faut que j' sache son *ultimatum* sur not' mariage.... Il n'y a plus de mais, de si, de car qui y tienne; j' voulons en finir, et morgué m'est avis qu'un luron comme moi serait aussi ben son fait que son bourru de défunt qui ne respectait rien... que son sommeil.

AIR : *Bell' Meunière, si tu n' veux pas moudre.*

Catherine, outre qu'elle est sage,
Possède un bien des plus charmans;
Mais l'terrain, grâce à son veuvage,
Ne produit rien depuis quequ' temps.
A c'te négligenc' faut un terme;
Moi j' travaill'rais matin et soir,
Bell' fermière, à quoi t' sert ta ferme,
Si tu ne la fais pas valoir ?

(*Il voit Catherine sortir de chez elle.*)

La v'là qui vient de ce côté, tant mieux j'li parlerai sans qu'ça ait l'air d'un fait exprès.

SCÈNE VII.

LE PERE LAJOIE, CATHERINE.

CATHERINE.

AIR : *La Fille au coupeur de paille.*

Quel plaisir dans son ménage
De faire sa volonté !
On n' sent qu'après l'esclavage,
Tout l' prix de la liberté.
L' rossignol attristé
Ne chante plus dans sa cage,
C' n'est qu'au milieu des champs
Qu'il r'trouve sa joie et ses chants.

Le père LAJOIE.

Mais songez donc, gentille fermière, qu'avec ma gaîté j' vous apporte encore un' petite fortune qui vous dédommagera ben...

CATHERINE.

D'un second esclavage ? jamais....

Même air.

Je ne connais point de chaine
Qui puisse offrir des douceurs ;
Nous supportons avec peine,
Même une chaine de fleurs.
Qu' nos époux soient grondeurs,
C'est d' fer que devient la chaine,
Sont-i rich' ? un' chain' d'or
Est bien plus pesante encor.

Le père LAJOIE.

Mais qui est-ce qui vous a dit que j'étions riche ?

CATHERINE.

Pardine, vous-même, quand vous m'avez demandé ma main, dimanche dernier, contre l'escarpolette.

Le père LAJOIE.

J'ons vu qu'vous balanciez, moi, et j'vous ons conté ça pour vous décider.

CATHERINE.

Comment, voisin, vous m' trompiez drès avant l' mariage ? Eh ben ! y'là d' belles dispositions, ça promet. Ah ! vous n'êtes pas riche ?...

Le père LAJOIE.

C'est-à-dire, si fait, je l'suis.

CATHERINE.

Tâchez donc de vous entendre, vous l'êtes, vous ne l'êtes pas.

Le père LAJOIE.

Dame aussi, c'est qu' vous m' tarabustez, madame Catherine.

CATHERINE.

Voyons, qu'êtes-vous ?

Le père LAJOIE.

J' sis amoureux.

CATHERINE.

Amoureux, vous. Vous ne faites que chanter, manger, boire et dormir. Ce n'est pas comme ça qu'on aime, père Lajoie.

Le père LAJOIE.

Eh ben ! c'est c' qui vous trompe, mame Catherine.

AIR *des deux Hermites.*

Je chant' jusqu'à c' que l' jour s'achève,
Parc' que vous aimez un gai r'frain,
Et je dors du soir au matin,
Parc' que j'vous vois toujours en rêve.
J'bois sec, mais c'est à vot' santé,
Sans ça l' vin n'a rien qui m'amorce,
Et je n' mange bien en vérité
Qu' pour vous aimer avec plus de force.

CATHERINE.

Vous n' mourrez pas d'amour, v'là c' qui m' console.

Le père LAJOIE.

J' compte ben la-dessus; mais il me faut un' réponse.

CATHERINE.

J' vous la f'rai à mon retour de Paris.

Le père LAJOIE.

Est-ce que vous songez toujours à ce voyage-là ? Me v'là joli garçon ! Vous n' pensiez déjà pas trop à moi; jugez donc, quand vous s'rez-là....

CATHERINE.

Écoutez donc; c'est qu' si jamais la fantaisie m' prenait de d'venir vot' femme, vous n'voudriez p'têt' plus m'y laisser aller.

Le père LAJOIE.

Vous me laissez-donc encore un peu d'espérance?

CATHERINE.

Est-ce qu'une femme peut jurer de rien. Et ben, mieux qu'ça, c'est que si j' vous épousais j' m'ettrions dans l' contrat que j' voyagerions ensemble six mois d' l'année.

Le père LAJOIE.

Pourquoi pas douze ?

CATHERINE.

Ma fine....

AIR : *Vaudeville du petit Courier.*

J' n'ai presque rien vu jusqu'ici,
Prisonnière dans mon ménage,
Je n'ai pas quitté mon village
Du temps d' feu mon premier mari.

Voyager est ma fantaisie ;
On dit que le monde est si beau !
Et puis quand une veuv' se r'marie
C'est pour voir quequ' chose d' nouveau.

Le père LAJOIE.

Tout c' que vous pourriez voir d' nouveau vaudrait-il l'ombrage d' nos arbres, la fraîcheur d' nos prés, et la couleur d' nos vignes?

CATHERINE.

J' convenons ben que tout ça est charmant; mais écoutez donc, voisin....

AIR : *Ninon chez madame de Sévigné.*

Toujours voir des arbres et d' l'herbe
C'est trop ennuyeux, sur ma foi ;
Et puis comm' dit un vieux proverbe,
On n'est pas prophète chez soi.
Les villageoises semblent être
Comme les fleurs de leux pays....
Si la campagne les voit naître,
Elles ne brillent qu'à Paris.

Le père LAJOIE.

Mais là, franchement, vous qu' êtes un tantet coquette, savez-vous ben qu' dans c' Paris, vous n' seriez point la plus belle, comme vous l'êtes ici?

CATHERINE.

Ni la plus laide.

Le père LAJOIE.

J' n' dis pas; mais encore faut-il ces magnières, ces mines, ce genre d' la ville.

CATHERINE.

C'est d' la comédie tout ça, et je n' la jouerons pas plus mal qu'une autre. Est-ce que j' n'ons pas vu madame la comtesse quand elle vient passer trois ou quatre mois de l'été au château? est-ce que j' n'ons pas r'marqué comme elle reçoit son monde? T'nez, supposez qu' vous soyez un beau monsieur, un joli garçon.

Le père LAJOIE.

Ah ! bah ! j' n'entendons rien à toutes ces giries-là, nous.

CATHERINE.

T'nez, regardez-nous. (*Elle exécute ce qu'elle chante.*)

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Dans un salon lorsqu'on s'avance,
C'n'est-i pas de c'te façon-là ?
Et quand on fait la révérence,
N's'y prend-on pas comme cela ?
Puis avec grace,
Quand on prend place,
Ne v'là-t-il pas
Comme on pose son bras ?
N'est c' pas la comme
On r'çoit l'jeune homme (*Minaudant.*)
Qui vient nias'ment

Vous conter son tourment ?
Allez, quoique j' n'ayons vu guère
Que le clocher de not' pays,
Tout c' que font les dames d'Paris
J'suis en état de l'faire.

Le père LAJOIE, *à part.*

Elle est gentille tout d' même. (*Haut.*) C'est qu' c'est ben ça.

CATHERINE.

Quand j'vous l'dis. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Tiens, qu'est-ce que c'est donc que ça ?

Le père LAJOIE.

Pardine, vous m'aviez tellement partroublé là cervelle, que j'avions oublié d' vous l'dire; c'est l'petit Vaudeville qui vient d'arriver.

CATHERINE.

Comment c' petit garçon si gentil qui nous faisait si ben danser sous l'ormeau avec son galoubet ?

Le père LAJOIE.

Jusse.

CATHERINE.

Eh ben ! puisqu'il est ici, je n' pars plus, et j' cours au-devant de lui.

Le père LAJOIE.

Vous n'irez pas bien loin; car le v'là avec tous nos vendangeurs.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE VAUDEVILLE, THOMAS, MIRLITON, ARLEQUIN.

CHŒUR.

AIR : *Enfans de la Provence.*

Amis du vaudeville,
V'nez le voir sous l'ormeau;
Il quitte la grand' ville,
Pour not' petit hameau.
Il est fidèle à son berceau (*bis*),
Voilà, voilà du fruit nouveau.

LE VAUDEVILLE.

Dans les beaux jours d'automne,
Assis sur une tonne (*bis*),
Le luth en main,
Je veux (*bis*) vous mettre tous en train.
Joyeux lurons,
Nous danserons,
Boirons,
Et chanterons
Sur nos pipeaux
Refrains nouveaux

Puisés dans vos
Caveaux :
Cher amis sur le tambourin
Jurez guerre au chagrin.
(*Tous étendent la main vers le tambourin.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Amis du vaudeville, etc.

Le père LAJOIE.

Mais mon garçon, dis-moi donc, quel est l'bon vent qui t'amenne?

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Tout ça pousse, tout ça passe.*

Vous savez comme autrefois
Je fréquentais les guinguettes ;
Si je reviens dans le mois
Où l'on remplit les feuillettes :
C'est que j'aime les goguettes,
Et que dans ces doux instans,
Le raisin et les fillettes,
Tout ça s' presse (*ter*) en même temps.

(*Le Vaudeville prend la fermière dans ses bras, et Arlequin en fait autant de Suzette.*)

TOUS.

Tout ça s' presse (*ter*) en même temps.

SUZETTE, *à Arlequin.*

Eh bien ! monsieur, que faites-vous donc là?

ARLEQUIN.

Tel maître, tel valet.

Le père LAJOIE.

Comment ! le seigneur Arlequin est un domestique?

LE VAUDEVILLE.

Et mon compagnon de voyage.

AIR, *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Pour circuler de ville en ville,
Et pour s'égayer en chemin,
Apprenez que le Vaudeville
Ne peut se passer d'Arlequin.
J'aime sa gaîté naturelle,
J'aime son air doux et calin ;
Il me suit comme un chien fidèle,
C'est vraiment mon petit Carlin. } (*bis.*)

CATHERINE.

C'est c'que je m'étais déjà laissé dire par des messieurs qui r'venions d' Paris. A propos d'ça, monsieur l' Vaudeville, comment va votre petit établissement, où l'on prétend que vous débitez d' si jolies choses ?

LE VAUDEVILLE.

Je ne me plains pas de mes habitués, j'espère les revoir bientôt ;

mais j'ai profité de quelques jours de liberté, pour venir embrasser mes vieilles connaissances.

AIR *du Calif de Bagdad.*

De ma maison un peu vieillie,
Au moyen d'un léger vernis,
Je rajeunis la galerie
Où j'appelle tous mes amis....
Et pour mes esquisses nouvelles,
Désirant de joyeux modèles,
Riches de grace et de couleurs,
Je viens revoir les vendangeurs.

CATHERINE.

Ah, j'vois c'que c'est.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Pour mieux attirer la pratique,
Com'plus d'un marchand en crédit,
Vous fait' repeindre la boutique
Où c'que vous vendez de l'esprit;
Mais pour que l'magasin prospère,
N'ayez qu'des pièces d'un bon choix;
Le chaland ne r'vient pas deux fois
Quand on l'attrape la première.

Le père LAJOIE, *au Vaudeville.*

Mon garçon, fais ton profit de c'que te dit la fermière, c'est e j'sais d'tes nouvelles, vois-tu; on prétend qu't'es d'venu fier et me un peu triste.

LE VAUDEVILLE.

Moi ! rien n'est plus faux, demandez plutôt à Arlequin.

ARLEQUIN, *relevant son chapeau.*

Quel est le sot qui a osé dire que nous n'étions plus gais?

MIRLITON.

Pardine, il est bon là ! c'est.... (*Arlequin lui donne un coup de batte qui lui coupe la parole, et il se sauve poursuivi par Mirliton.*)

SCÈNE IX.

LE VAUDEVILLE, LE PERE LAJOIE, CATHERINE.

Le père LAJOIE.

AIR : *Fille avant le mariage.*

J'vous l'répèt', monsieur l'Vaudeville,
Si j'crois c'qu'on ma raconté,
Vous avez dans c'te grand'ville
Un peu perdu d'vot'gaité : (*bis*)
J'vous ai vu fils de Grégoire,
Gai, piquant tout-à-la-fois,
Chanter l'vin, l'amour, la gloire;
Mais on dit que moins grivois,
Ça n'va plus (*ter*) comme autrefois.

LE VAUDEVILLE.

Peut-on chanter une ronde,
Au son bruyant de l'airain?
Est ce quand le tambour gronde,
Qu'on entend le tambourin?
Les cris guerriers de Bellonne
Etouffaient ma faible voix;
Mais du repos l'heure sonne,
Et sous de plus douces lois,
Ça s' viendra comme autrefois.

Mais vous qui parlez, père Lajoie, avez-vous toujours chanté dans ces derniers temps?

Le père LAJOIE.

Toujours, mon garçon, parce que je n'ai jamais oublié mon origine, moi.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Je descends d'un Foulon de Vire,
De cet olivier Basselin,
Qui dans un aimable délire
Fredonna le premier refrain;
La gaîté fut l'seul apanage
Qu'il transmit à ses descendans,
Et j' veux qu'un si bel héritage
Arrive intact à mes enfans.

CATHERINE *riant.*

Vos enfans, mon voisin?

Le père LAJOIE.

J'aimerais bien mieux dire les nôtres, voisine.

LE VAUDEVILLE.

Comment, père Lajoie, est-ce qu'il serait question de mariage entre vous deux?

CATHERINE.

C'est un projet en l'air....

Le père LAJOIE.

Qu'j'espère ben n'pas laisser tomber, et te v'là arrivé comme un fait exprès pour assister à nos noces et à la fête du pays.

CATHERINE.

C'est qu'c'est un' jolie fête celle-là, qui s'monte plus haut qu'la mère Bobi, la grand-mère du père Lajoie et la doyenne du village; on y vient d'plus de cinquante lieues à la ronde, et j'y avons des violoneux, des vielleux, des escamoteux, des ménesirels; bah! est-ce que j'saismoi!....

LE VAUDEVILLE.

Des ménestrels! je dois les connaître.

Le père LAJOIE.

C'est possible.... les plus jeunes et les plus jolis des garçons des environs. *(On entend une ritournelle.)*

CATHERINE.

Ma fine, je crois qu'les v'là. (*Ils vont voir à la cantonade.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LA MERE BOBI, LE PÈRE BOBI *appuyé sur une canne de vigne.*

Le père et la mère BOBI.

AIR : *Aimable jeunesse.*

J'accours tout en nage,
Partout sur notre passage
On nous dit qu'dans ce village
Le Vaud'ville est arrivé,
Et c'te bonne nouvelle
Rend à mon pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieillesse l'avait privé.

LE VAUDEVILLE, *passant entre le père et la mère Bobi.*

Qu'ici tout renaisse,
Riant avec la jeunesse,
Mêlez à ses chants d'ivresse
Vos tremblantes voix;
De votre vieillesse
Oubliez le poids.

Le père et la mère BOBI.

V'là ben son visage,
E' fripon n'a pas l'air plus sage.
Qu'il n'l'avait dans le village
Quand il y fut élevé.

ENSEMBLE.

Et c'te bonn'nouvelle
Rend à mon pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieillesse l'avait privé.

Le père LAJOIE et CATHERINE.

Et c'te bonn'nouvelle
Rend à leur pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieillesse l'avait privé.

La mère BOBI.

Comme le v'là grandi ce cher enfant !

LE VAUDEVILLE.

Moi je ne vous trouve pas changés du tout.

La mère BOBI.

Cependant, mon garçon, nous ne sommes pas d'hier.

Le père BOBI.

AIR : *D'l'instant qu'on nous mit en ménage.*

Quatre-vingt-dix ans, v'là mon âge.

La mère BOBI.

Et moi j'en ai quatre-vingt-six.

Le père BOBI.

Nous somm's dans not' vieux ménage
D' nouveaux Philémon et Baucis.
Sur la fin (*bis*) de notre carrière,
Ah ! qu'il m'est doux de te revoir !
Y a si long-temps qu' dans not' chaumière,
L' plaisir nous a souhaité l' bon soir !

Le père et la mère BOBI.

Ah ! qu'il est doux de te revoir !
Y a si long-temps qu' dans not chaumière
L' plaisir nous a souhaité l' bon soir.

Le père BOBI.

Je lis pourtant encore sans lunettes.

LE VAUDEVILLE.

Mais vous ne marchez pas sans bâton ?

La mère BOBI.

C'est vrai, il lui en faut un ; mais il l'a choisi de son goût.

CATHERINE.

Il a pris un cep de vigne.

Le père BOBI.

C'est bien naturel.

AIR *du vaudeville de Turenne.*

Dans l'art de boire passé maître,
Je vois s'éteindre ma vigueur,
Et j' dis qu'un cep d'vigne doit être
L' bâton d' vieillesse d'un buveur ;
Puisque sa liqueur enivrante
N' m'a pas moins affaibli que l' temps,
Il peut ben soutenir dix ans
C'lui qu'il a fait chanceler cinquante.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *accourant.*

Oh ! eh ! oh ! eh ! v'là la bande joyeuse qui nous arrive.

CATHERINE.

Qui donc ?

THOMAS.

Pardine, des ménestrels comme j'en voyons tous les ans.

LE VAUDEVILLE.

Allons au-devant d'eux.

THOMAS.

Oh ! c'n'est pas la peine, car les v'là qui v'nont par-ici.

AIR : *J'commençons à m'apercevoir.*

Ces ménestrels chant't tour-à-tour,
L'un les plaisirs du verre,

L'aut'la gloire d'la guerre,
L'autre les charmes de l'amour,
L'autre en extase,
D'un air d'emphase (*bis*),
Parl'd'un monsieur Pégase,
N'a dans la bouche qu'Apollon,
Et je n'sais quel sacré vallon
Ils vont à gauche, à droite, en large, en long;
Mais c'lui qu'j'aime mieux croire,
C'est c'lui qui dit qu'faut boire.

CATHERINE, *regardant la cantonade.*

Ah ! les beaux messieurs ! courons ben vite nous pomponner et inviter la dame du château à nous faire l'honneur d'assister à la fête comme alle fait tous les ans. (*Elle sort en courant.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS excepté CATHERINE, les quatre MÉNESTRELS, une partie du village.

CHŒUR DE MÉNESTRELS.

AIR *du vaudeville de la Famille Moscowite.*

Fils de la gloire et du plaisir,
Dont le délire
En tout temps nous inspire
Partout où l'on peut les saisir,
On nous voit toujours accourir.

PREMIER MÉNESTREL.

Amans des belles,
Favoris de Mars,

DEUXIÈME MÉNESTREL.

Toujours fidèles
A leurs étendards.

TROISIÈME MÉNESTREL.

Rien n'étonne (*bis*),
Nos fronts joyeux où rayonne,
La couronne
Qu'amour donne,

QUATRIÈME MÉNESTREL.

Ou le laurier
Du guerrier.

CHŒUR.

Fils de la gloire, etc.

LE VAUDEVILLE.

Avec quel plaisir je vous revois, aimables apôtres de la chanson!

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

O vous à qui je dois tout,
Gais desservans de mon temple;
Par la leçon et l'exemple
Prêchez le plaisir partout;

Trop long-temps sous un ciel sombre,
Parmi des dangers sans nombre,
La gaîté ne fut qu'une ombre....
Joyeux peuple Troubadour,
Si jadis dans la Provence
Vous lui dûtes la naissance,
Faites que par vous en France
Elle renaisse à son tour. (*ter.*)

PREMIER MÉNESTREL.

La gaîté pourrait-elle s'éteindre dans notre patrie?

AIR : *Sous ces drapeaux des ris et des amours.*

Gais ménestrels et galans troubadours,
Vénus, Bachus implorent nos secours;
Sur nos lyres pour eux préludons dès l'aurore;
Puisqu'on chanta jadis et puisqu'on chante encore,
On chantera toujours.

DEUXIÈME MÉNESTREL.

A noble dame, à belle sans atours,
Francs chevaliers nous offrons nos secours;
Nous chantons, nous fêtons Eglé, Constance, Isaure;
Ce qu'on faisait jadis nous le faisons encore;
Nous le ferons toujours.

TROISIÈME MÉNESTREL.

L'écho charmé répète tous les jours
Du *Béarnais* la gloire et les amours;
Ses hauts faits, ses chansons, aucun ne les ignore;
Ce qu'il aima jadis le Français l'aime encore,
Il l'aimera toujours.

QUATRIEME MÉNESTREL.

Le luth galant qui chanta les amours,
Célèbre aussi les guerriers troubadours;
Il redit aux héros dont le monde s'honore:
Le Français a su vaincre, il le saurait encore,
Il le saura toujours.

Le père LAJOIE.

C'est fort ben dit, mais y n'faut pas croire qu'vous soyez les seuls qui chantiez.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

De mon trisaieul,
A mon bisaieul,
Pas un seul
Parent qui n'chante;
Dè c'bisaieul-là
A mon grand-papa,
Tout' ma génération chante;
Mon pèr' chanta,
Ma mèr' chanta,
J'm'en vante;
Mon oncl' chanta
Plus d'une gamme à
Ma tante,
Et suivant leur pas,
Moi, je he veux pas
Qu'il soit dit que je déchante.

LE VAUDEVILLE.

Voilà qui c's'appelle parler, et si tu veux je t'engage sous mes drapeaux.

Le père LAJOIE.

Comment si je l'veux!

THOMAS.

Et moi donc?

TOUS.

Et moi, et moi, et moi.

LE VAUDEVILLE.

Vous tous, mes amis.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

(Aux troubadours.)

Amis, prêtez-moi pour appui
Vos lyres et vos verres.

(Aux jeunes filles.)

Filles, je vous prends aujourd'hui
Pour mes troupes légères.

(Aux mères.)

Mamans, nous ferons
De vous des dragons.

UNE VIEILLE.

J'y suis accoutumée.

LE VAUDEVILLE, *aux vendangeuses.*

Vendangeurs gaillards
Seront mes hussards.

Le père LAJOIE, *frappant sur son ventre.*

Moi, j'srai l'gros de l'armée.

THOMAS.

C'est ça, morgué, et vienne l'ennemi.

Même air.

Prenons pour canons des flacons;
Et l'jour de la bataille,
Couplets, gais propos et bons mots
Seront notre mitraille.
V'là not' général,
Que notre arsenal
Soit au fond d'une tonne;
Tuons les soucis,
Tuons les ennuis,
Mais ne tuons personne.

TOUS.

V'là not' général, etc.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE, MICHELETTE, JACQUOT, JAVOTTE, CLAUDINE.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

JACQUOT.

Pardon, excuse, messieurs, mesdames, c'est-i' pas ici qu'il y a une fête?

La mère BOBI.

Oui, mes amis, c'est la fête de not' endrait.

Le père BOBI.

A laquelle nous avions joliment dansé autrefois; mais chacun son tour.

JACQUOT.

(*A ses sœurs.*) Là, vous voyez bien, vous autres; (*aux autres*) si j'avais voulu croire mes sœurs, j'aurions été vous chercher à un quart de lieue d'ici.

Le père LAJOIE.

Ah! ce sont-là tes sœurs?

MICHELETTE, *faisant la révérence.*

Michelette.

GEORGETTE, *faisant la révérence.*

Et Georgette.

CLAUDINE.

Claudine.

JAVOTTE.

Et Javotte.

ENSEMBLE.

Pour vous servir, si j'en étions capables.

JACQUOT.

AIR *du vaudeville des Auvergnats.*

On dit comm'ça qu' dans vos campagnes
Vous répétez d' joyeux flons flons;
Je v'nons du fin fond d' nos montagnes
Pour danser au bruit d' vos chansons.
J'ai dansé
Pour plus d'un' comtesse,
Pour plus d'un' duchesse
Qui n' m'a pas lassé.
Mon jarret une fois en cadence,
Battrait même un six au besoin,
Si toujours va qui danse
J' somm' ben sûr d'aller loin.

GEORGETTE.

Même air.

On trouva dès mon plus jeune âge,
Qu' j'avions un joli filet d' voix,
Et le serpent de not' village
Me fit chanter plus d'une fois
Au château.
J' chantais la romance,
Et déjà j' commence
A chanter l' rondeau.
Dans l' duo, de ma voix touchante,
A Paris j'ai plus d'un témoin;
Si toujours va qui chante
J' somm' ben sûr d'aller loin.

MICHELETTE.

M' trouvant un jour sur son passage,
Ma vielle en main trottant, à pié,
Un beau monsieur en équipage
M' dit: « De toi, belle j' prends pitié. »
Et là d'sus
I m' monte en voiture;
Mais, hélas! ça dure
Un an tout au plus;
Puis un aut' me tirant d'la foule
D' son caross' me donne un p'tit coin;
Si toujours va qui roule,
J' somm' ben sûr' d'aller loin.

(A chaque fin de couplet tous les trois dansent sur la ritournelle.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LA MERE MORIN.

La mère MORIN.

Gare, gare, gare! les filles d'un côté et les garçons de l'autre.

THOMAS.

Hé ben! qu'est-ce qu'il y a donc?

La mère MORIN.

AIR : *Qu'une pauvre Fille est à plaindre.*

Placez-vous et restez en ligne,
C'est la consigne
Que j' vous donnons;
Et tâchez qu' la fête soit digne
Du jour insigne
Que nous fêtons.
Prenez ces fleurs et ces festons.
De c' côté madam' s'avance;
Drès qu' nous l'apercevrons,
Au-d'vant d'elle aussitôt j' courrons;
Puis, après la révérence,
Ensembl' j' lui parlerons
D' ses vertus, d' sa bienfaisance,
D' ses appas, et cétéra;
Puis bredi breda,

Patati patata,
Après ça, après ça
Commencera
La danse.

THOMAS, *aux menestrels.*

J'vous d'mandons ben pardon pour c'te vieille bavarde-là; c'est la portière du château.

La mère MORIN.

Qu'appelez-vous portière? concierge, monsieur, concierge. Place de confiance que madame la comtesse m'a donnée pour prix de mes anciens services; entendez-vous?

AIR, *du vaudeville de Partie Carrée.*

J'ai dix-huit ans....

MIRLITON, *l'interrompant.*

Vous avez dix-huit ans, ah! par exemple!

La mère MORIN.

Veux-tu bien te taire, petit drôle. (*Elle recommence.*)

J'ai dix-huit ans gardé son innocence,
Et dérouté messieurs les séducteurs.
Mais à présent ma sage vigilance
La met à l'abri de leurs noirceurs.
Dans c' nouveau d'voir tout mon zèle s'concentre;
J' gardais son cœur, je garde la maison,
Et jour et nuit je défions ben qu'on entre
Sans ma permission.

TOUS, *a la cantonade.*

V'là madame la comtesse! v'là madame la comtesse!

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, CATHERINE, suivies d'une partie des Habitans du village, DOUBLE-CROCHE, CORDE-CHASSE, LE BAILLI.

CHŒUR.

AIR *du ballet de la Dansomanie.*

D' sa bonté chaque jour
Nous donne un' preuve nouvelle,
Et chaqu' jour est pour elle
Un' preuve d' notre amour.

La COMTESSE.

Par la plus douce chaine,
Amis, à vous je tiens,
Et ma joie est certaine
Quand parmi vous je viens;
Toujours (*bis*) vos peines
Seront les miennes,
Toujours (*bis*) vos plaisirs sont les miens.

CATHERINE.

Toujours vos plaisirs sont les sieus.

Madame la comtesse, v'là de gentils ménestrels et des savoyards

qui vont, si vous le permettez, vous donner un échantillon de leur savoir faire.

LE BAILLI.

Un moment, un moment, que je remplisse avant tout les fonctions de ma charge.

AIR *de la Vaudreuil.*

Belle comtesse. (*Il cherche et ne trouve rien autre chose.*)
Belle comtesse. (*Même jeu.*)
Belle comtesse. (*Idem.*)

Tout ce que je me rappelle, c'est que ça finissait par le temple de Mémoire. (*On rit.*)

LA COMTESSE.

C'est bon, je vous devine, monsieur le Bailli, je vous dispense des complimens ; la gaîté des villageois est le plus bel éloge de la dame du village.

AIR *de la Romance de Teniers.*

Mes bons amis, ah ! bien loin de défendre
Que l'on se livre à de gais passetemps,
Je viens les voir comme une mère tendre
Vient se mêler aux jeux de ses enfans.
De vos plaisirs l'image m'est bien chère,
Je veux qu'on rie et qu'on chante au hameau,
Car le bonheur dont jouit la chaumière,
Double celui que l'on goûte au château.

CATHERINE.

Madame la comtesse veut-elle bien permettre que la fête commence ?

LA COMTESSE.

Volontiers, mes enfans.

QUATUOR.

Musique de M. Doche.

UN MÉNESTREL.

Dieu d'amour.

UN AUTRE.

Dieu des vers.

UN AUTRE.

Dieu du goût.

UN AUTRE.

Dieu du vin.

ENSEMBLE.

Viens à notre voix qui t'implore,
Viens prêter ton charme divin.
Ah ! le ménestrel qui t'adore
Pourrait-il t'implorer en vain ?

UN MENESTREL *seul.*

Que le délire
Qui nous inspire
Ait un sourire

Pour gage d'amour,
Simple espérance
Est récompense
De la constance
Du Troubadour.

ENSEMBLE.

Vions à notre voix, etc.

JACQUOT.

Maintenant j' demandons la permission de danser la bourrée.

TOUS.

Oui, oui, la bourrée !

DOUBLE-CROCHE, *accordant son violon.*

V'là l'orchestre. (*à Cor-de-Chasse.*) Dis-donc, Cor-de-Chasse, donne-moi le *la.*

COR-DE-CHASSE, *soufflant dans sa clarinette.*

Tiens, le v'là.

DOUBLE-CROCHE.

Comment veux-tu que je t'attrappe au vol? file un peu ton son.

COR-DE-CHASSE, *souffle un peu plus long-temps.*

Tiens.

DOUBLE-CROCHE.

C'est ça, merci, respire à c' t'heure, je l'tiens.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

MIRLITON.

C'est comme les canards de not' étang.

COR-DE-CHASSE.

Qu'appelles-tu, canard ?

AIR *du Pas redoublé.*

Y a' faut pas tant vous moquer d' nous
Ni de notre musique.

DOUBLE-CROCHE.

En fait d' ça personn', voyez-vous,
N' peut nous faire la nique.

COR-DE-CHASSE.

J' somm's nés musiciens, v'là pourquoi
Le ciel, soit dit sans r'proches,
M' fit l' dos en cor-de-chasse.

DOUBLE-CROCHE.

Et moi.
Les jamb's en doubles-croches.

(*Ils montent sur un banc ; Jacquot, Michelette et Georgette dansent la bourrée.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE ET PIERRETTE.

PIERROT.

Sauvons-nous, ma sœur, le v'là qui vient par ici.

AIR : *Tu n'auras pas p'tit polisson.*

Ah ! qu'il est drôle ce monsieu
Qui n'fait que boire,
Et qu'a la min' si noire !

Ah ! qu'il est drôle ce monsieu
En habit verd, jaune, blanc, rouge et bleu!
C'est qu'il fait comme ça (*Singeant les mines d'Arlequin.*)
Et puis i s'met d'là,
Et puis il s'arrête,
Puis i r'mu la tête,
Puis il fait des ronds,
Puis il fait des bonds,
L'chat noir de maman
N'est pas plus amusant.
Ah ! qu'il est drôle, etc.

LE VAUDEVILLE.

Le coquin aura bu tout l'vin du pays.

SCÈNE XVII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, ivre.

ARLEQUIN, *fredonnant.*

Vive le vin, etc.

LE VAUDEVILLE

Te voilà dans un bel état.

ARLEQUIN.

Excusez, mon cher maître, j'ai voulu partager l'ivresse générale.

MIRLITON.

N' rougissez-vous pas.

ARLEQUIN, *lui donnant un coup de batte.*

Insolent.... et puis d'ailleurs, j'ai pour principe de faire tout à propos.

AIR *du vaudeville du Château et la Chaumière.*

Je pleure aux tragédies,
Je chante aux grands repas,
Je ris aux comédies,
Je bâille aux opéras,
Je dors à l'audience,
Je chasse dans les bois,
A la noce je danse,
Aux vendanges je bois.

MIRLITON.

Il n' peut tant seulement pas se sout'nir.

ARLEQUIN.

Non ! eh bien ! pour vous prouver que je marche droit, je vais demander à madame la Comtesse la permission de danser une allemande. (*Il va au Bailli.*) Madame la Comtesse (*on rit et on le mène à madame la Comtesse*), avec votre permission.

LA COMTESSE.

Mes enfans, faites tout ce qui pourra contribuer à vos plaisirs, je les partagerai.

(*Arlequin va prier Catherine et Suzette.* (Lazzis.) *On danse l'allemande.*)

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Sauvage.

LE VAUDEVILLE.

Allons, troupe folâtre,
A Paris suivez-moi;

Mon trône est un théâtre,
Le plaisir est ma loi ;
Eh ! youp !
Le plaisir est ma loi,
Mon sceptre est une lyre,
Et tout Français sera,
Oui dà (*bis*),
Sujet de mon empire, } (*bis.*)
Tant que l'on y rira.

Le père LAJOIE.

Le vin fume et bouillonne
Dans le brûlant pressoir,
Le tambourin résonne,
Buvons jusqu'à ce soir,
Eh ! youp !
Buvons jusqu'à ce soir ;
Ne craignons pas l'ivresse,
L'plaisir se soutiendra,
Oui-dà,
Se soutiendra sans cesse,
Tant qu'on chancellera.

THOMAS.

Drès que ma soif s'arrête
Mon sang est arrêté,
Et drès qu'je r'perds la tête,
Je r'trouve ma santé,
Eh ! youp !
Je r'trouve ma santé ;
Médecin, apothicaire,
Rhubarbe et quinquina,
Oui dà,
Chez-moi ne f'ront que d'l'eau claire,
Tant qu'on s'enivrera.

LA COMTESSE.

Que mon ame est ravie ;
Quand vous chantez gaiment ;
« Courrons sur l'herb'fleurie
« Le plaisir nous y attend,
« Eh ! youp !
« Le plaisir nous y attend ».
Bons villageois que j'aime,
Ici ce plaisir-là,
Oui-dà,
Sera toujours le même
Tant que je serai-là.

UN MENESTREL.

Le chant est pour les belles
L'attrait le plus touchant,
Et nos peines cruelles
Se calment par le chant,
Eh ! youp !
Se calment par le chant ;
Il mène à la victoire,
Et toujours on aura,
Oui-dà,
Amour, plaisir et gloire,
Tant que l'on chantera.

UN MENESTREL.

J'aime ce diable à quatre,
Ce Roi doux et vaillant,
Qui sut boir, aimer, battre

Et régner en chantant,
Eh ! youp !
Et régner en chantant !
La gaîté dont s'enivre
Son peuple qui l'aima ;
Oui-dà,
Ne peut cesser de vivre ;
Tant que son nom vivra.

ARLEQUIN.

Dans une chansonnette,
Nous drapons chaque soir,
Jaloux, pédans, coquette,
Faiseurs de drame noir,
Eh ! youp !
Faiseurs de drame noir ;
Jamais, on peut m'en croire,
Ces personnages-là,
Oui-dà,
Ne chanteront victoire
Tant qu'on chansonnera.

SUZETTE.

Au jeu d'escarpolette,
J' sens l' cœur m'abandonner ;
Quand j' danse sur l'herbette,
Je sens mon pied tourner,
Eh ! youp !
Je sens mon pied tourner ;
Fillett' perdra d'ses forces,
Tant qu'ell' s'balancera,
Oui-dà,
Et s'donn'ra des entorses,
Tant qu'elle dansera.

JACQUOT.

De tournée en tournée,
Le Savoyard finit
Par voir qu'au bout d'l'année
Son p'tit bien s'arrondit,
Eh ! youp !
Son p'tit bien s'arrondit ;
C'est tout d' même à la ville,
Et chaqu' mari rendra,
Oui-dà,
Son terrain plus fertile,
Tant qu'il voyagera.

JAVOTTE.

Libres d'inquiétudes,
Les montagnards contens
Tiennent aux habitudes
De leurs pauvres parens,
Eh ! youp !
De leurs pauvres parens ;
De la vielle d'sa mere
Michelette hérita,
Oui-dà,
Et sa fortune est claire,
Tant qu'elle en touchera.

CLAUDINE.

De mon triangle on aime
Le p'tit son argentin,
Avec un' joie extrême

On écout' son tintin ;
Eh ! youp !
On écout' son tintin ;
D'puis dix ans ma main sûre
Fait ce carillon-là...
Oui-dà,
Et j' s'rai toujours en m'sure
Tant qu'elle le fera.

MICHELETTE.

Quand ma main glisse et vole
Sus mon p'tit tambourin,
Zeste une gaîté folle,
Met tous les cœurs en train,
Eh ! youp !
Met tous les cœurs train ;
J'en ai vu plus de quatre
Se prendre à c'roul'ment-là,
Oui-dà,
Et j'les verrai tous battre
Tant qu'mon tambour battra.

GEORGETTE.

Ma petite marmotte
Est mon seul gagne pain,
Avec elle je trotte
Chantant soir et matin,
Eh ! youp !
Chantant soir et matin ;
Not' gaîté naturelle
Tous les deux nous lie,
Oui-dà,
Et je saut' rai comme elle
Tant qu'elle sautera.

La mère MORIN.

Le seul mot d'mariage
M'a toujours fait sauver,
Le repos en ménage
Est si rare à trouver !
Et ! youp !
Est si rare à trouver !
Avec toute la terre
En vain la paix se f're,
Oui-dà ;
J'aurons toujours la guerre
Tant qu'on se mariera.

MIRLITON.

Pas d'danger que l'on pleure
Tant qu'on sera content ;
Pas d'danger que l'on meure
Tant qu'on s'ra bien portant,
Eh ! youp !
Tant qu'on s'ra bien portant ;
Pas d'danger pour la pluie,
Tant que l'soleil brill'ra,
Oui-dà,
Pas d'danger qu'on s'ennuie
Tant qu'on s'amusera.

CATHERINE, *au Public.*

J'ons l'heureuse espérance
Qu' vous viendrez en amis
Embellir d' vot' présence
Mes noces à Paris,
Eh ! youp !
Mes noces à Paris ;
Tout content d' mariage
Que l'Vaudeville fera,
Oui-dà,
Du bonheur s'ra l' présage
Tant qu' vot' main le sign'ra.

FIN.

LA
POMPE FUNÈBRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR M. HENRI DUPIN ET M. ***,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 Octobre 1815.

PRIX : UN fr. 25 cent.

PARIS,

Chez FAGES, LIBRAIRE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevart St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	Acteurs.
VORDAC.....	M. PHILIPPE.
GABRIELLE, sa Fille.....	Melle MINETTE.
GERMEUIL, son Neveu.....	M. GUÉNÉE.
LISETTE, Suivante de Gabrielle..	Mad. HERVEY.
VALSAIN, Colonel.....	M. ISAMBERT.
LA JEUNESSE.....	M. JUSTIN.
GOUSPIGNAC, petit Domestique de Vordac.....	Melle VIRGINIE.

La scène est aux environs de Pézénas, dans le château de Vordac.

LA
POMPE FUNÈBRE,

Comédie-Vaudeville en un acte.

Le Théâtre représente un vieux salon gothiquement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, GERMEUIL, LISETTE.

GERMEUIL.

Oui, mademoiselle, votre conduite est fort étrange; je fais tout ce qu'il faut pour être adoré, et à peine avez-vous seulement une espèce de passion.... Arrangez-vous, mais je ne puis m'habituer à ne pas être aimé.

GABRIELLE, *froidement.*

Mais je vous aime : interrogez Lisette.

LISETTE.

Moi ! mademoiselle, je n'en sais rien, je vous assure.

GABRIELLE.

Tu me le disais encore ce matin; je t'ai demandé si j'aimais mon cousin; tu m'a dis que oui, moi je t'ai cru : m'aurais-tu trompée? Ce serait bien mal!

GERMEUIL.

Eh ! mademoiselle, c'est votre cœur et non Lisette qu'il faut consulter. Nous autres Parisiens nous n'aimons pas à nous vanter; mais avez-vous dans la province un jeune homme qui ait cette tournure élégante et facile, ces manières aisées, ces grâces naturelles; je n'en suis pas plus fier, je sais que tout cela n'est pas moi, et qu'il n'y a qu'un sot qui puisse tirer vanité

d'avantages aussi fragiles..... Mais enfin, comparez, et j'ose croire que le résultat ne sera pas à mon désavantage. Que m'opposerez-vous? Est-ce le futur époux que M. Vordac, votre père, vous destine, et qu'on attend aujourd'hui par le coche?... Un amant qui arrive par le coche!.. Mais il n'arrivera jamais.

AIR *du Vaudeville des Vélocifères.*

Quelque langoureux Corydon,
Que sa province nous décoche :
D'honneur, comment épouse-t-on
Un futur qui vient par le coche?

LISETTE.

Mais d'où vient votre étonnément?
L'amour conjugal, d'ordinaire,
Vient par le coche, et bien souvent
S'en va par le vélocifère.

GERMEUIL.

D'ailleurs, quelque rustre, un monsieur de Flourvac, un procureur que personne ne connaît, pas même votre père.

LISETTE.

Je sais qu'il banté lé mérité et les grands viens du futur; mais parce qué votre pére lé dit, cé n'est point uné raison. Il a la berité en horrur et passe dans lé pays pour lé plus grand hâvleur : enfin, cetté croix d'or dé la défunte, il mé l'a donnée, mais bous né sabez pas a quellé condition.

AIR : *du Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

C'est pour attester, quand il conte,
La vérité de ses récits.
Depuis ce moment je suis prompte
A me montrer de son avis.
D'autres, suivant d'anciens usages,
Prennent des gens pour les servir :
Moi, je suis ici pour mentir
Et je ne vole pas mes gages.

Aussi quand il bous a parlé du futur, j'ai dit qué jé lé connaissais, qu'il était charmant, et jé né l'ai pas bu.

GABRIELLE.

N'importe, c'est le fils d'un ami de mon père.

LISETTE.

D'accord; mais vos amis doivent passer avant les siens, eh donc!.... vous aimez Germeuil et vous l'épousez....

GABRIELLE.

Mais Lisette.....

LISETTE.

Si vous né l'aimez pas, vous sérez madame dé Flourvac.

GABRIELLE.

Je l'aime bien un peu..... mais.....

LISETTE.

Ou bien vous resterez toujours fille.

GABRIELLE, *vivement.*

Voilà qui est décidé, jé l'aime tout à fait..... Mais comment refuser cet époux?

LISETTE.

Rien dé plus simple; dans toutes les comédies du mondé uné juné personne qui a des principes a toujours un amant dont ellé veut, ... ses parens lui en offrent un autre dont ellé né beut pas, on né connaît jamais lé prétendu qui est toujours un sot, un imvécile, et qui descend toujours du ciel ou dé la patache.... C'est dé rigur. On connaît veaucoup l'amant préféré, qui est toujours un fort veau june homme: survient un balet intrigant ou uné souvrette havile qui trompe lé pére, unit les enfans et renvoye lé niais dans sa probince: on fait la noce, on récompense la souvrette, et la pièce est finie! Boilà, depuis Pourceaugnac jusqu'à nos jours, lé plan dé toutes les comédies. Demandez à mousu.

GERMEUIL.

Ah! mon dieu oui, et monsieur votre père nous traite en écoliers.

AIR: *Au temps passé.*

Un valet, un amant, un père;
Des rivaux qui sont abusés,
Cela se voit partout, ma chère,
Ce sont des sujets trop usés,
Le neuf me plairait davantage.

LISETTE.

Mais tout est vu, tout est traité;
Il est si rare, en fait dé mariage,
Dé trouver dé la nouveauté.

Laissons benir le prétendu, et jé bous réponds du succès. Mousu dé Vordac est mentur et pourtant crédule; il sé dit vrabe et a pur dé son ombre, il né croit pas aux revenans.... mais il en a une frayur terrivle, et dans ce bieux château..., abec quelques chaînes et quelques esprits, ou même sans esprits, on peut faire un très-veau mélodrame; jé m'en charge.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

Rassurez-vous, jé lé répète,
Je saurai rompre ce lien,
Et quand on s'appelle Lisette,
Tromper les gens né coûté rien.
Je désarmerai votré père,
Sur mon honneur, j'en fais serment.

GERMEUIL.

Sur ton honneur, dis-moi, ma chère,
Qui répondra du répondant?

ENSEMBLE.

Rassurez-vous, je le répète, etc.

GERMEUIL et GABRIELLE.

Aux soins d'une telle soubrette
Je m'en rapporte et je fais bien,
Et quand on s'appelle, etc.

LISETTE.

Mais boici mousu botré père.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VORDAC, *une ligne et un panier à la main.*

VORDAC.

AIR : *Ah le bel oiseau.*

D'être ceinte d'un laurier
Je crois que ma ligne
Est digne;
J'apporte dans ce panier
Un plat dé mon métier.
A parler sans vanité,
J'ai la main assez heureuse,
Ma pêche est, en vérité,
La pêche miraculeuse.

ENSEMBLE.

D'être ceinte d'un laurier
Voyons, etc.

GERMEUIL

Comment, monsieur, vous avez pris tout cela à la ligne?

VORDAC.

J'en prends ordinairement vien d'autres! Un jour, jé mé rappelle..... demandez à Lisette.

LISETTE.

C'est vrai, j'y étais.

VORDAC.

Mais aujourd'hui c'est encore pire, c'est d'un sul coup qué j'ai bêche ces deux cents goujons; c'est un brochet qué j'ai pris, qui vénait sans doute d'en faire son déjûner, dé sorte qu'en l'ouvrant.....

SCÈNE III.

Les mêmes, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

Mousu; il y a là bas un paysan qui dit qué bous lui debez un vrochet et un plat dé goujons dont il réclame le payement.

VORDAC.

C'est von, tais-toi..... C'est lé petit garçon qui tenait le panier pendant qué jé pêchais..... Qu'on lé fasse dîner à la cuisine avec les restes de mes gens. (*Il sort.*) .... Mais qué bois-je? point dé toilette et lé futur arribe à midi..... Son domestique nous l'a annoncé hier.

GERMEUIL.

Air:

Y pensez-vous, mon aimable cousine
N'a pas besoin de tant d'appréts;
C'est à l'époux qu'on lui destine,
S'il veut plaire, à faire des frais.

LISETTE.

Et, s'il n'est pas content de la future,
D'autres, bravant le préjugé,
Seront enchanté, je vous jure,
De la trouver en négligé.

VORDAC.

Errur; ma chère, la parure fait tout. J'ai un certain havit de satin rosé qui m'a balu jé né sais comvien dé conquêtes. (*A Germeuil.*) Si ma fille n'était pas là, jé t'en dirais de velles.....

GERMEUIL.

Comme il mentirait!....

VORDAC.

C'est qué, tel qué bous mé boyez, jé suis encore très-aimable; démandez à Lisette.....

LISETTE.

Moi, mousu, jé l'ai entendu dire, mais jé n'en sais rien.

VORDAC.

Friponne, tu dissimules!

AIR *du Vaudeville de la partie carrée.*

En me formant, dame nature,
De tous ses dons me fit présent:
J'eus, à vingt ans, d'Adonis la figure,
Je suis un Hercule à présent.
(*Lisette rit.*)
Dès qué la vesanté le regarde,
Vordac, soudain, sais prouver ce qu'il vaut.
(*Caressant Lisette.*)

LISETTE.

Ah! finissez, mousu, ou prenez garde,
Je vais vous prendre au mot.

VORDAC.

(*A part.*)
Diable! ellé connaît mon faible.... Allons à botre miroir; moi, abec mon havit, uné perruque, jé serai en état dé récéboir mon gendre. Cé pauvre Flourvac!... J'ai fait placer uné bédette sur la tourelle et l'on sonnera du cornet à bouquin dès qué quélqu'un paraîtra dans la campagne; le pont-levis est baissé, et tous mes bassaux sous les armes....

LISETTE.

Lé concierge et lé jardinier....

VORDAC.

Feront feu à son arrivée, dé sorté qu'il fera son entrée dans un tourvillon dé poudré et dé poussière.

LISETTE.

Ce sera fort agréable. Eh! mais, qué nous beut Gouspignac?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

AIR: *Le Port Mahon est pris.*

Mousu, grandé nouvelle!
Sachez qu'à l'instant la sentinelle
A bu de la tourelle
Benir près du canal
Un cheval.

TOUS.

Un cheval!

GOUSPIGNAC.

Vers cé noble manoir,
Il vient, comme on peut voir,
Et franchit la distance
Avec vraiment tant dé pétulance
Qué maintenant, jé pense,
Il est au pied du mur,
Le futur.

TOUS.

Le futur!

VORDAC.

Eh donc? pourquoi n'ai-jé pas entendu lé coup dé fusil?

GOUSPIGNAC.

J'ai fait tout cé qué j'ai pu, mais il n'a jamais boulu partir.

VORDAC.

C'est un malhur.... Eh bien! tu bas l'introduire... Ah...! tu iras abertir tous mes bassaux... Ah! et puis tu biendras me friser.. Ah! et puis tu iras réciter mon petit compliment.

(*Tout le monde sort excepté Gouspignac.*)

SCÈNE V.

GOUSPIGNAC, VALSAIN, *en habit bourgeois.*

GOUSPIGNAC.

Mousu, botre veau père ba benir; il bous prie d'attendre dans cette salle. (*Il sort.*)

VALSAIN, *seul.*

Ils me prennent vraiment pour le futur! La méprise est assez vraisemblable. Je me suis chargé d'une jolie commission!.... Ces gens là sont sans doute dans la joie; ils attendent avec impatience un gendre, et j'irais leur apprendre!... D'ailleurs, obligé de fuir à la suite d'une affaire d'honneur, je ne saurais trop tôt gagner la frontière, et il faudrait ici m'arrêter!... raconter...!

AIR *nouveau de M. Doche.*

S'il faut parler avec franchise,
Je redoute un tel entretien,
Et puisqu'il faut qu'on les instruise
(*Voyant de l'encre et du papier sur une table.*)
Ecrire est le meilleur moyen.
Ce fut sans doute un ami tendre,
Qui, pour ménager la douleur,
Aux yeux imagina d'apprendre
Ce qu'il craignait de dire au cœur.
(*Il se met à la table et écrit.*)

« Je suis le colonel Valsain : un affaire qui serait trop lon-
« gue à vous expliquer, m'obligeait à passer chez mon père,
« que je n'avais pas vu depuis dix ans. Je rencontre en route
« un homme d'assez mauvaise mine, un procureur qui m'ap-
« prend qu'il allait à Pézénas épouser votre fille ; nous nous
« arrêtons à l'auberge des Trois Rois... et là... » (*Se levant.*)
Je ne sais trop comment lui dire le reste... Son gendre, le plus grand ladre de la terre, s'échauffe tellement avec notre hôtesse sur le prix du souper, qu'en rentrant il lui prend un coup de sang... A peine a-t-il eu le temps de me charger d'aller au château... Mais, qu'entends-je?..... m'aurait-on suivi?... Déjà, près d'ici, j'ai pensé me trouver dans la même auberge avec le gouverneur de la province, qui sans doute a mon signalement.

SCÈNE VI.

VALSAIN, GOUSPIGNAC, LE CONCIERGE ET LE JARDINIER.

AIR :

COEUR.

Amis, rendons honnur.
Au gendre
Que monseignur
Viens dé prendre
Célévrons le bonhur
Que nous promet notre nouveau seignur.

GOUSPIGNAC, *avec des gands et un bouquet.*

Dé Chine à Tombac,
Dé Rome à Cognac,
Nul n'a plus dé tact
Qué mousu Florvac.
Par un doux mic-mac,
La june Vordac
Apparait, et crac,
Son cœur fait tic-tac.

Gniaqu' gniaqu' mousu Flourvac
Pour dompter chaque
Beauté qu'il attaque,
Gniaqu' gniaqu' mousu Flourvac
Qui fasse faire crac
Aux cœurs faire tic-tac.

COEUR.

Gniaqu', etc.

VALSAIN.

Allons, on me prend décidément pour Flourvac !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VORDAC, *avec volubilité.*

Vien ! fort vien, mes enfans ! Pardon, mon gendre, dé bous aboir fait attendre... Souffrez qué jé bous embrasse... Plus jé bous regarde... Eh ! c'est vien lui ; boilà tous les traits de feu son père, et jé l'aurais reconnu entré mille : jé crois cépendant qué bous ressemblez aussi à mon nebeu Germeuil... A moins qué cé soit plutôt à un dé nos anciens boisins... Oui, c'est vien cela, à cé june Valsain qui, dépuis dix ans, est à la guerre : charmant june homme, vrabe comme mon épée, immensément riche... !

VALSAIN.

Mais, monsieur...

VORDAC.

Et mes flurs, mes vouquets, qu'en dites-bous... Lé oompliment du petit... charmant, n'est-ce pas? Il était dé moi... Et mon château dé Vordac, qué bous en semble? les velles tourelles ! comme elles sont noires... et des boûtes et des souterrains... Nous y abons quelquefois des purs à faire plaisir... Croyez-bous qué l'intendant dé la probince boulait m'acheter cé château pour en faire une résidence royale? ... Demandez à Lisette... Bous lui demanderez.

VALSAIN.

Mais, monsieur, souffrez que...

VORDAC, *l'interrompant vivement.*

On m'en offrait cinq cent mille francs... six cents mille même... jé n'ai pas boulu... J'ai bingt autres châteaux....

VALSAIN.

Il n'en a pas un.

VORDAC.

Mais jé tiens á celui-ci, bous lé berrez.. Ah çà ! bous goûtez abec nous? J'entends ma fille, sa toilette est terminée, et jé bais bous présenter. (*A part.*) Jé suis enchanté du maintien, des sentimens, et dé la conversation dé mon gendre.

VALSAIN, *à part.*

Allons, ce pauvre Vordac n'est pas changé. Je suis fâché de m'en aller ; j'ai du plaisir à le voir.

SCÈNE VIII.

GERMEUIL, LISETTE, GABRIELLE, VORDAC, VALSAIN.

VORDAC.

QUATUOR *d'Adolphe et Clara.*

C'est que ma fille
Est vraiment fort gentille,
Chacun l'adore et voudrait, j'en suis sûr,
Pouvoir entrer dans la famille
Et faire ici le rôle de futur.

LISETTE, GERMEUIL.

Sur le futur ne levez point les yeux,
Prenez surtout l'air le plus dédaigneux.

VORDAC.

Allons, avancez-vous, mon gendre,
Prenez un air galant et tendre.

GABRIELLE.

Quel air a-t-il?

LISETTE.

Tout l'air d'un gendre.

GERMEUIL.

Son habit, son habit, surtout,
Est loin d'être du dernier goût.

VORDAC *à Germeuil.*

Abancez. (*A Gabrielle.*) Abance.

GABRIELLE.

Ah! je tremble.

VALSAIN.

Oui, je tremble!

VORDAC, *les mettant en face l'un de l'autre.*

Que vous ensemble?
Ai-je bon goût?

VALSAIN, GABRIELLE, *se regardant.*

Que vois-je!

GABRIELLE, VALSAIN.

{ Mais il n'est pas mal du tout.
{ Elle n'est pas mal du tout.

VALSAIN.

C'est que sa fille
Est vraiment fort gentille;
Elle doit être aimable, j'en suis sûr,
Et puisqu'on veut me voir de la famille
Ma foi, je reste et je fais le futur.

GERMEUIL, LISETTE.

Nous trouverons un moyen prompt et sûr
Pour nous priver de monsieur le futur.

GERMEUIL, LISETTE. | GABRIELLE. | VORDAC.

Dissimulons avec finesse, | Mais il a l'air doux et sensible. | Ils vont s'aimer à la folie.

Comptez toujours sur ma tendresse. | Quoi c'est là, serait-il possible, | Ma fille lui paraît jolie,

Je vous promets que mon adresse | Ce futur qu'on dit si terrible? | Et lé futur, jé lé parie,

Chassera ce nouvel amant. | On le prendrait pour un amant. | A déjà lé cœur d'un amant.

VALSAIN.

Je sens que c'est une folie;
Mais la future est si jolie,
Ma foi, puisque chacun m'en prie,
Je reste, et je suis son amant.

VORDAC.

Allons, mon gendre, embrassez donc ma fille:
Entré futur, un baiser est permis.
(*Il les force à s'embrasser.*)

VALSAIN.

Décidément, je suis de la famille.
Ah! que pour moi ce baiser a de prix!

GABRIELLE.

Vraiment malgré moi j'obéis.

GERMEUIL, *à part.*

Morbleu! j'enrage. Ah! quelle audace!

LISETTE, VALSAIN.

Mais c'est son époux qui l'embrasse:
Il ordonne, il faut qu'on embrasse.

VORDAC.

Ils sé sont plus, j'en étais sûr.

ENSEMBLE.

GERM. LIS. | GAB. | VORD.

Dissimulons, etc. | Mais, etc. | Ils vont, etc.

VORDAC.

Comment, mon cher Flourval, n'abez-bous pas abec bous botre la Jeunesse, l'antique domestique du papa?

VALSAIN.

Ah! la Jeunesse? je l'ai laissé à Tartas... Il viendra aujourd'hui.

VORDAC.

Fort vien. Jé bous présente Germeuil, mon neveu; lé june homme du meillur ton, la coquéluché dé toutes les femmes dé Tartas, Cacellas, Pézénas, Carpentras et dé la vanlieue.

VALSAIN.

Mon cher cousin, enchanté... Je serai trop heureux de profiter de vos leçons.

GERMEUIL.

De mes leçons !... Prenez donc garde, cousin ; ce que vous dites est d'une maladresse... Ce n'est que de ma cousine que vous devez prendre des leçons... (*galamment.*) Qui, mieux qu'elle, peut instruire dans l'art d'aimer?

LISETTE.

Qué d'esprit !... boyez la différence !

VALSAIN.

L'art d'aimer m'est inutile, c'est l'art de plaire dont j'aurais besoin, et je ne puis mieux m'adresser qu'à vous.

GABRIELLE, *bas à Lisette.*

Mais, Lisette, il s'exprime fort bien ?

VALSAIN.

AIR : *De son baiser.* (Blangini.)

Contre l'Amour en vain l'on veut combattre;
Vous paraissez, il est déjà vainqueur ;
Heureux celui qui doit avoir ce cœur,
Mais plus heureux celui qui le fait battre.

VORDAC.

Ah ! çà, mon gendre, point dé gêne ici ; chacun son goût, ma fille fait dé la musique, moi, jé suis chassur, et mon nébeu fait des armes... Bous poubez choisir parmi tous ces amusemens.

VALSAIN.

Mais je les choisis tous... Je chante avec mademoiselle; je chasse avec le beau-père, et je me bats avec le cousin.

GABRIELLE.

Germeuil n'en fait pas tant.

VORDAC.

Et les veillées dont jé vous conterai mes exploits, ou vien des histoires dé rebenans : croyez-bous aux histoires dé rebenans ?

VALSAIN.

Parbleu, j'y crois : j'en fais.

VORDAC.

Ma fille, Lisette, lé goûter. Elle est charmante, ma fille; elle a été élebé dans uné maison d'éducation à Paris, quatré millé francs dé pension, et cependant ellé baque aux soins du ménage. (*Lisette, Gabrielle, Germeuil s'éloignent.*)

VORDAC, *tirant Valsain à l'écart.*

Telle qué bous la boyez, les plus hauts partis dé la probince sé sont présentés pour ellé. (*En confidence.*) Lé pré-

fet dé Carpentras... lé directur des douanes mé l'abait démandé pour son fils... Lisette bous lé dira.

VALSAIN.

Pardon, mais je crois que ce dernier n'a qu'une fille, même d'un certain âge...

VORDAC.

Bous croyez... C'était alors pour lé fils dé sa fillé... Mais tenez, lé général Valsain, l'hommé lé plus riche du pays, briguait mon alliance... Et son fils lé colonel m'a écrit dernièrement uné lettré charmante... Lissette l'a lue.

VALSAIN.

En êtes-vous bien sûr? (*A part.*) Je l'ignorais.

VORDAC.

Comment sûr! Jé bous montrerai la lettre.

VALSAIN.

Et vous avez refusé?

VORDAC.

Non : c'est qué lé june hommé est mort... Uné affaire terrible, un duel qu'il a eu dernièrément.

VALSAIN.

Je croyais au contraire qu'il avait tué son homme.

VORDAC

Errur, errur, jé bous l'affirme et bous lé confirme; mais boici lé goûter. As-t-on été au marché?

(*Lisette et Gouspignac apportent la table.*)

VORDAC.

AIR: *Six mois de constance.*

Dé cé goûter qué jé vous donne,
Mon jardin seul a fait les frais;
Et, pour moi, Bacchus et Pomone
Sont prodigues dé leurs bienfaits:
Eh! sandis, quellé maigré chère!

GOUSPIGNAC.

C'est-là l'ordinaire répas.

VORDAC.

Mais, qu'importé. — Veux-tu té taire:
Les amoureux né mangent pas.

ENSEMBLE.

A cé goûter que je vous donne,
Va présider la bonne humeur;
Le plaisir toujours assaisonne
Un repas offert de bon cœur.

(*Ils se mettent à table.*)

A propos, bous êtes benu en poste? Je bais toujours la poste. Jé mé rappelle, entre autres une abenture... la plus particulière qui soit jamais arribé. Nous galoppions sur la grandé routé, près dé Versas, quand il bient un coup dé bent tellement fort, qué les chebaux, la boiture et moi nous nous troubons transportés à deux lieues dé là... demi-poste.

TOUS.

Ah! pour celui là!

VORDAC.

Attendez... Cé n'est rien... Lé plus plaisant, c'est qu'on boulait mé faire payer posté entière; comme si les chebaux abaient fait la route à pied... Non; parole d'honnur. Demandez à Lisette, ellé y était.

LISETTE, *détachant la croix d'or qu'elle a au cou.*

Ah! pour celle là, mousu, j'aime mieux bous la rendre.

VALSAIN.

Que dit-elle donc?

VORDAC.

Rien, rien. C'est qu'elle aime à rire.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

Mousu, jé bénais bous diré...

VORDAC, *à Valsain.*

C'est un petit élève, jé lui montre la langue française; jé lé forme surtout à la prononciation; il n'a presqué plus l'accent. Il est d'une des vonnes familles du pays; allons, Gouspignac, parlez haut.

GOUSPIGNC.

C'est qué j'ai bu des gens dé moubaise mine rôder au tour du châtos.

VALSAIN, *à part.*

Est-ce à moi qu'on en voudrait?

VORDAC, *à Gouspignac.*

Plus bas, plus bas.

GOUSPIGNAC, *très-haut.*

Et commé la semaine dernière, nous avons remboyé ces créanciers qui benait saisir lé châtos....

VORDAC.

Taisez-bous, taisez-bous. Le châtos! Est-ce ainsi qué jé bous ai appris à parler? (*A part.*) Boyons cé qué cé peut être. (*Haut.*) Jé bais chez lé notaire, et j'espère qué cé soir vous direz adieu à botre liverté.

VALSAIN.

Il ne croit peut être si bien dire. Je vous suis; tâchons de savoir si ce n'est pas moi qu'on cherche.

SCÈNE X.

GERMEUIL, LISETTE, GABRIELLE.

LISETTE, *bas à Gabrielle.*

Bous lé boyez, il n'y a pas un moment à perdre.

GABRIELLE.

Que veux-tu que je fasse?

LISETTE.

Lui déclarer nettément qué bous né l'aimez pas, parcé qué bous aimez Germuil.

GABRIELLE.

Mais... oui, je l'aime... car...

LISETTE.

Un vel amour qui commence par, mais... et qui finit par... car...

GERMEUIL.

C'est qu'il serait plaisant que vous aimassiez Flourvac.... Non, vrai, aimez-le, ce sera délicieux.

GABRIELLE.

AIR *Des habitans des Landes.*

Quoi! supposer que je l'aime:
D'où peut naître un tel soupçon?
Je le vois d'aujourd'hui même.

LISETTE.

Ce n'est point une raison.

GABRIELLE.

Quoi! l'ami de mon enfance
Par moi serait oublié!

LISETTE.

Une ancienne connaissance
Est une titre en amitié;
Mais l'amour
Aime les amis d'un jour.

LISETTE.

Il est un moyen dé nous prouver lé contraire; renvoyez-le.

GABRIELLE.

Sans doute, je le renverrai.

GERMEUIL.

Vous ferez bien, car je saurais le contraindre à sortir... Mais justement le voici : nous vous laissons seule.

GABRIELLE.

Non, Lisette, ne me quitte pas.

(*Germeuil et Lisette sortent.*)

SCENE XI.

VALSAIN GABRIELLE.

VALSAIN.

(*A part.*) Je n'ai vu personne..... (*Haut.*) Sachons si son cœur est engagé..... Vous me fuyez, mademoiselle.

GABRIELLE.

Non, monsieur. (*A part.*) Lui dire je vous hais, c'est si impoli..... Il faut que ce que je vais faire ne soit pas bien, car jamais mon cœur n'a battu aussi fort.

VALSAIN.

Je me retire si ma présence vous est importune.

GABRIELLE.

Importune..... Au contraire.

VALSAIN *vivement.*

Au contraire?..... Elle vous fait donc plaisir?

GABRIELLE

Plaisir!... ce n'est pas cela que je voulais dire..... Je suis bien aise de vous voir, parce que j'ai à vous parler.

VALSAIN.

Et moi,..... j'ai tant de choses à vous dire!

GABRIELLE.

Je ne sais comment vous le faire entendre.

VALSAIN.

Je ne sais comment m'expliquer.

GABRIELLE.

Dites toujours, je comprendrai peut-être.

VALSAIN.

Je suis aussi embarrassé que vous.

GABRIELLE *vivement.*

Ah! mon Dieu, est-ce que vous me haïriez, et que vous n'oseriez pas me le dire?

VALSAIN.

Vous haïr!... Eh! qui le pourrait! Dès qu'on vous voit, ne faut-il pas vous aimer?... Mais parlez, je veux tout devoir à vous-même, et rien à l'obéissance..... Si vous avez fait un choix, vous n'avez à redouter ni contrainte, ni violence, je partirai avec le regret de vous avoir connue, je sentirai tout ce que j'aurai perdu; j'en mourrai peut-être..... mais vous n'entendrez de moi ni plainte, ni murmure.

GABRIELLE.

(*A part.*) Mourir si jeune! un si joli cavalier! (*Haut.*) Mon Dieu! monsieur je serais bien fâchée de causer votre mort.

VALSAIN.

Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire?

GABRIELLE.

Mais, pas tout à fait.

VALSAIN.

Dites toujours, je comprendrai peut-être.

GABRIELLE.

Je n'aurai jamais la force d'avouer..... mais ne pouvez-vous pas deviner!

VALSAIN.

Elle est charmante!

DUO *de M. Boulanger.*

VALSAIN.

Tournez vers moi ces yeux si doux.

GABRIELLE.

Hé bien, hé bien, qu'y voyez-vous?

VALSAIN.

De l'amitié, peut-être.

GABRIELLE.

Eh! quoi! vous y voyez cela?

VALSAIN.

Si je puis m'y connaître,
L'Amour respire en ces yeux là.

GABRIELLE.

Quoi! l'Amour! son erreur me fait peine:
(*Tendrement.*)
Vous n'y voyez pas de la haine?

VALSAIN.

Quoi! de la haine!

GABRIELLE, *plus tendrement.*

Oui, de la haine.

GABRIELLE.

Et pourtant c'est cela qu'ils veulent exprimer.

VALSAIN.

Haïr ainsi, c'est presque aimer.

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Son erreur me fait peine,
Mais comment, dans ce jour,
Quand je veux exprimer la haine,
Mes yeux expriment-ils l'amour?

VALSAIN.

D'honneur, elle est charmante,
Et dans ce jour,
Cette haine qui m'enchante,
A tous les traits de l'amour.

VALSAIN.

Vous m'aimez donc? quel sort heureux!

GABRIELLE.

Mais non;

VALSAIN.

Vous l'avez dit;

GABRIELLE.

Ce sont mes yeux;
Pour vous ma haine est extrême.

VALSAIN.

Haïssez-moi toujours de même;
Répétez ce mot affreux.

GABRIELLE, *tendrement.*

Je vous hais,

VALSAIN.

Encor mieux.

GABRIELLE, *plus tendrement.*

Je vous hais,

VALSAIN.

Mieux encore.

GABRIELLE.

Moi, je vous hais, je vous abhorre,
Et je sens que chaque jour
Je vous haïrai plus encore.

ENSEMBLE.

Voilà, voilà parler sans détour.
Tendrement,
J'en fais ici la promesse,
Je vous haïrai sans cesse,
Jusqu'à mon dernier jour.

SECNE XII.

LES PRÉCÉDENS, VORDAC.

VORDAC.

Fort bien mes enfans, ne vous dérangez pas...

VALSAIN.

Monsieur, je suis désespéré.

VORDAC.

Et moi, je suis enchanté..... Sandis, bous allez bîte en chémin, jé n'aurais pas agis mieux, moi qui m'en pique.

VALSAIN.

Je ne sais comment cela s'est fait...

VORDAC.

Jé lé sais vien moi.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Votre cœur tout haut soupire,
Le sien soupire tout bas.

GABRIELLE.

Mon père, qu'osez-vous dire?.....

VORDAC.

Ah! vous n'en conviendrez pas;
Le petit dieu de Cythère
Ne dit jamais ni oui ni non,
C'est un Normand.

VALSAIN.

A moins, beau-père.
Que ce ne soit un Gascon.

VORDAC.

Cé n'est pas tout : grandé noubelle, lé goubernur dé la province arribe dans un démi-quart d'hure...

VALSAIN.

Grands dieux! le gouverneur....

VORDAC.

On aperçoit sa boiture au vout dé l'allée, et jé compté sur bous, mon gendre, pour lé récévoir... Eh! où allez vous? (*Il le prend par le bras et ne le quitte plus.*)

VALSAIN, *embarrassé.*

Monsieur..... (*A part.*) Je n'ai pas un instant à perdre.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE, GERMEUIL GOUSPIGNAC.

LISETTE.

Mosson, la boiture du goubernur est à la porté du châtos.

GOUSPIGNAC.

Il a sulement griffonné ces mots au crayon.....

(*Il donne un papier.*)

VORDAC.

Boyons. (*Il lit.*)

« Mon cher Vordac, jé mé rendais au châtos du général « Valsain, mon ami, pour lui communiquer une noubelle « importante qui concerne son fils, lorsqu'à l'auverge des « Trois Rois, j'ai appris l'accident arrivé hier à votre gendré. »

(*S'interrompant.*)

Comment, lé gouvernur!

(*Continuant.*)

« Mais d'après les renseignemens qu'on in'avait donnés sur « sa mauvaise réputation et ses murs.... renseignemens dont « jé boulais bous faire part... Jé régardé l'aventuré comme « un vonhur pour vous; d'ailleurs, mon ami, nous sommes « tous mortels..... »

TOUS.

Ah ça! qu'est-ce qui dit donc?

VORDAC, *lisant.*

« Croyez qué jé partage votré peiné et qué sans l'affaire « indispensavle qui m'appelle chez le général, jé mé férais un « dévoir d'assister à le cérémonie qui doit avoir lieu aujour- « d'hui. »

(*Commençant à s'effrayer.*)

Voilà en bérité qui est fort extraordinaire..... Lisette, qu'en dis-tu?

LISETTE.

Jé dis qué céla n'est pas possivle.

GERMEUIL.

Et sans doute.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA JEUNESSI

VORDAC.

Mais qué bois-je?..... Sandis! si jé né mé trompe, c'est La Jeunesse.... lé domestique dé mon impertinent dé gendré.

LISETTE.

Quand jé bous lé disais; nous allons savoir cé qui en est.

LAJEUNESSE

Le pauvre homme! ce que c'est que de nous!... Il est vrai que c'est la faute de son humur acariâtre. Me préserve le ciel d'en dire du mal... Mais c'était bien le plus grand avare...

(*Pleurant.*)

VORDAC.

Comment... c'était... Est-cé qué par hazard... il n'existerait plus?...

LAJEUNESSE.

Vous l'avez dit... C'est hier au soir, en se disputant.

VORDAC.

Hier au soir... et nous l'abous bu cé matin.

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

GABRIELLE.

Il a djeûné avec nous!

LAJEUNESSE, *effrayé.*

Il a déjeûné avec vous... vingt personnes vous diront...

VORDAC, *tremblant.*

C'est qué lui-même a dit en effet... qu'il était mort hier au soir.

LA JEUNESSE.

Il vous l'a dit... Voilà une aventure à faire dresser les cheveux sur la tête.

LISETTE.

Jé n'en ai jamais entendu dé pareilles... Depuis que mousu nous conte des histoires de rebenans.

VORDAC, *tremblant.*

Dé rebenans... Finissez donc avec vos idées... Je n'aime pas les têtes faivles. Moi... (*A la Jeunesse.*) Ah! çà mon ami, rassuré-toi... là... est-tu vien sûr?... Parlé-moi franchement, est-tu sûr qu'il soit mort?

LA JEUNESSE.

Ah! mon dieu, pire que cela.

VORDAC, *se sauvant près des femmes.*

Comment piré qué cela,

LAJEUNESSE.

Il est enterré... c'est aujourd'hui...

VORDAC.

Justément il nous a quitté pour aller à sa pompé funèbre...

GABRIELLE.

La pompe funèbre... Il n'y a plus de doute, c'en est un...

LISETTE.

Cé n'est pas étonnant qué çà rebienne, l'âme d'un procureur.

VORDAC, *tremblant tout à fait.*

Encore uné fois... Lisette... finissez abec bos remarques... bous effrayez ma fille... et point dé lumière dans cet appartement, il fait un somvre.... Allez donc chercher un flamveau.

LISETTE.

Ma foi, mousu... jé n'ose.

VORDAC.

Oh ! la poltronne... et toi, ma fille?

GABRIELLE.

Je n'ose.

VORDAC.

Eh ! sandis, allez-y toutes deux. (*Elles sortent.*) Comme les femmes sont craintives !... (*Criant.*) Né soyez pas longtems, nous né sommes qué trois ici... Ah ! mon dieu ! il a promis dé rebenir dans uné demi-hure... S'il allait tenir sa parole... Ah ! mon dieu, jé crois qué j'entends du vruit

AIR : *La Signora malade.*

Malgré moi jé frissonne.

GERMEUIL.

Quelle peur vient vous saisir.

(*On entend sonner une demie.*)

VORDAC.

Ciel! la pendule sonne,
S'il allait rebenir!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VALSAIN.

VALSAIN, *paraissant dans le fond du théâtre, en grand uniforme.*

Ah! quel heureux événement;
Je puis me montrer à présent

VORDAC.

Ah ! c'est lui ! !...

TOUS, *en se sauvant.*

C'est lui!

SCÈNE XVIII.

VALSAIN.

Est-ce moi qu'on évite?
Pourquoi prendre la fuite?
Que veut dire cela?

SCÈNE XIX.

LISETTE, GABRIELLE, *sortant du cabinet.*

LISETTE, *un flambeau à la main.*

Ah! Mousson, nous boilà.
Ciel! c'est lui, lé boilà.

(*Elle aperçoit Valsain, pousse un cri, laisse tomber le flambeau et s'enfuit. Valsain retient Gabrielle par la main.*)

VALSAIN.

C'est elle! la voilà.
Et pourquoi loin de moi vouloir porter vos pas?

GABRIELLE.

Faut-il rester ou fuir? Mon dieu, quel embarras!

SCÈNE XX.

VALSAIN, GABRIELLE.

VALSAIN.

AIR *de Paul et Virginie.*

Ah! daignez, je vous supplie,
M'écouter un seul instant.

GABRIELLE.

Eloignez-vous, je vous prie;
Ah! Monsieur le revenant.

VALSAIN.

Doit on, quand on est jolie,
Craindre l'ombre d'un amant;
Voulez-vous prendre encor la fuite?
Fais-je encor battre votre cœur?

GABRIELLE.

Oui, je le sens, mon cœur palpite,
Mais ce n'est plus de frayeur.

Ensemble.

VALSAIN.

Rien n'égale mon bonheur.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

GABRIELLE, VALSAIN, VORDAC, GERMEUIL, LISETTE, LAJEUNESSE, PAYSANS *avec des flambeaux et des fourches.*

VORDAC, *dans le fond.*

AIR *du carillon de Dunkerque.*

Amis, faisons usage
Dé tout notre courage,
Et né tremvlons aucun,
Car nous sommes vingt contre un.
Quoi! ma fille a l'audace
Dé lui parler en face;
Jé n'eus pas cru d'honnur,
Qu'elle eut autant dé cœur.

CHŒUR.

Amis, etc.

LA JEUNESSE.

Eh bien! où est-il donc?

VORDAC.

Là, né lé bois-tu pas?

LA JEUNESSE.

Ce n'a jamais été là mon maître... Un procureur avec des épaulettes...

VORDAC, *étonné.*

Comment! cé n'est pas lui... (*Haut, faisant le brave.*) Ah! sandis, nous allons boir... Eh vien! bous autres abez bous pur?... quand je suis là. (*à Valsain.*) Mousu, peut-on saboir d'où bous benez, ou si bous êtes mort ou bibant.

VALSAIN.

Monsieur, je puis vous répondre que j'existe.

VORDAC.

Votre parole d'honnur...

VALSAIN.

Je vous la donne, et vous pouvez y croire, (*gasconnant*) *quoiqué jé sois aussi du pays;* car je suis lé colonel Valsain, que vous connaissez si bien, le fils du général, votre plus proche voisin.

TOUS.

Valsain!...

VORDAC.

Quand jé bous disais qué bous abiez tort d'aboir pur.

VALSAIN.

Tout ce qu'on vous a dit sur Flourvac n'est que trop véritable, et vous saurez ce qui a donné lieu à cette erreur... Une affaire d'honneur, qui heureusement vient d'être arrangée, me permet de reparaître sous mon vrai nom, et de vous demander la main de votre fille...

VORDAC.

Serait-il brai?

GERMEUIL.

Quoi! monsieur, c'est sérieusement que vous épousez ma cousine!...

VALSAIN, *fièrement.*

Oui, monsieur, très-sérieusement.

GERMEUIL.

A la bonne heure, car je n'aime pas qu'on plaisante sur ces choses là.

LISETTE.

Et Germeuil, mademoiselle, bous né l'aimiez donc que pour rire.

GABRIELLE, *avec intention.*

Il paraît lui... ne m'aimait pas sérieusement.

VORDAC.

Boici uné des plus velles abentures dé ma bie; comvien jé bais la raconter! En l'arrangeant un peu jé la rendrai incroyable. (*A Valsain.*) Jé né suis pas vien sûr à présent qué bous m'ayez demandé Gavrielle... Mais bous mé la demandez à présent... Un peu plus tôt, un peu plus tard... Sandis, la date n'y fait rien... Jé bous ai toujours desiré pour gendre; demandez à Lisette.

VAUDEVILLE.

VORDAC.

AIR: *Mon père m'a donné un mari.*

Vivent les Gascons, mes amis,
Car en Gascons le monde
Avonde;
Et la Garonne, à mon abis,

Coule, sandis,
En tous pays.

COEUR.

Vivent, etc.

VORDAC.

En lurons lé pays brilla;
On connait la baleur gasconne.
Et l'esprit chez nous régnera,
Tant qu couléra la Garonne.

COEUR.

Vivent, etc.

GERMEUIL.

De la mer, on dit qu'autrefois
Sortit Vénus, votre patrone;
Sexe trompeur, pour moi, je crois,
Qu'elle sortit de la Garonne.

COEUR.

Vivent, etc.

GABRIELLE.

Ici, croyez-en mon serment,
A vous, lorsque mon cœur se donne,
Jé ne ments pas, et cépendant
Jé suis des bords de la Garonne.

COEUR.

Vivent, etc.

VALSAIN.

Ce vert-galant, toujours en train,
Henri fut de race gasconne,
Depuis, amour, gloire et bon vin,
Sont tous natifs de la Garonne.

COEUR.

Vivent, etc.

GOUSPIGNAC.

Qué dé marchands dé bins en gros,
Qué, dans Paris, nul né soupçonne,
Et qui font leurs bins dé Vordeaux,
Abec dé l'eau dé la Garonne.

COEUR.

Vivent, etc.

LISETTE, *au public.*

Plus d'un auteur, en s'emvarquant,
Croit déjà, sans qué rien l'étonne,
Voire dans l'Hypocrène ; quand
Il ne voit qué dans la Garonne.
Faites qué lé nôtre aujourd'hui,
Chez nous boyage
Sans naufrage,
Et que la Garonne, pour lui,
Né soit pas lé fleuve d'ouvli.

CHŒUR.

Faites, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
rue d'Orléans Saint-Honoré, nº. 13, hôtel d'Aligre.

M. HIPOLITE, jouant le rôle de M. PIGEON,
dans une nuit au corps de garde de la Garde Nat.le

UNE NUIT

DE LA

GARDE NATIONALE,

TABLEAU-VAUDEVILLE, EN UN ACTE;

PAR MM. EUGÈNE S..., ET DELESTRE-POIRSON;

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi, 4 novembre, 1815.

Prix : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

ez FAGES, Libraire, au magasin des pièces de théâtre, oulevart Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CAPITAINE.	M. S.-Léger.
SAINT-LÉON, caporal.	M. Isambert.
DORVAL, garde national.	M. Guénée.
PIGEON, *idem.*	M. Hyppolite.
Le père LAQUILLE, caporal instructeur.	M. Philippe.
ERNEST DE VERSAC.	M. Henry.
Madame DE VERSAC, sa femme.	Mad. Desmares.
L'ÉVEILLÉ, tambour.	Mlle. Minette.
La mère BRISEMICHE, marchande de petits gâteaux.	Mad. Bodin.
UN CAPORAL du poste voisin.	
PLUSIEURS GARDES NATIONAUX,	
UN SERGENT.	
formant le poste.	

Le Théâtre représente l'intérieur d'un corps-de-garde. A droite un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine; à gauche les fusils rangés sur le ratelier. Une porte au fond et deux grandes croisées, à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue, en dehors un reverbère allumé. Une guérite à la porte et une sentinelle en faction. Sur le premier plan un poêle; sur le second une table, un banc, des chaises; sur la table, un chandelier en fer, du papier, des livres, un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes, sur lesquelles on lit en grosses lettres : Garde nationale. Ordre du jour. Consigne générale, etc.

UNE NUIT

DE LA GARDE NATIONALE;

TABLEAU-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON *et plusieurs Gardes Nationaux.*

(*Au lever du rideau les personnages sont grouppés différemment : St.-Léon, en dehors, relève un factionnaire, Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc. Quelques-uns sont sur le lit de camp*).

DORVAL.

Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze, et la dernière quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, M. Pigeon.

PIGEON.

Soit! Je ne suis pas fâché que la partie soit finie.... Je m'en vais dormir.

DORVAL.

Bah! déjà.

PIGEON.

Ecoutez-donc, ma faction est à trois heures du matin; il est bien naturel que je me repose d'avance; je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL.

Dame! quand on est Bizet.

SAINT-LÉON.

Vous, un riche marchand!

PIGEON

Ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue.... J'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LEON.

A la bonne heure.

AIR : *Ainsi Jadis un grand prophète.*

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,
Quand parmi nous, il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter !
Non, je ne connois pas en somme,
D'habit plus noble et plus brillant ;
Puisqu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.

DORVAL.

Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron.

PIGEON.

Ils ont raison ; il est de fait qu'avec un habit marron ; j'aurois mieux fait de prendre ma redingotte.... La nuit sera froide.... (*Il se couche*). Ah! ah!

DORVAL.

C'est fort bien, chacun est au corps-de-garde comme chez soi : M. Pigeon dort, moi je m'ennuye, ces messieurs jouent ; et toi tu rêves, sans doute, à tes amours,... car tu fais une mine !...

SAINT-LÉON.

C'est vrai... Je suis furieux ; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL.

Il y en a si peu qui se présentent ainsi !

SAINT-LÉON.

Au moins doit-on le refuser poliment !... La lettre la plus impertinente ! Écoute seulement, cet endroit-là, je t'en prie : (*Lisant*).

» Je n'aime pas les fats, et je crains que ma sœur ne pense comme moi, que voulez-vous? c'est un goût de famille !...

DORVAL.

Comment ! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi, ... à toi, qui est la modestie même.

SAINT-LÉON.

Que veux-tu, elle a su que j'étois ton ami intime, voilà ce qui m'a perdu!

DORVAL.

Ingrat! cela t'a servi auprès de tant d'autres! D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac?... parle à son mari, à Versac qui est notre ami.... Il y a deux mois encore qu'il étoit garçon;

Il saura compâtir aux maux qu'il a soufferts!

SAINT-LÉON.

Bah! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir, depuis qu'elle le lui a défendu. (*En confidence.*) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL.

Voilà bien le comble de l'injustice.

LA SENTINELLE, *en dehors.*

Qui vive?

UN CAPORAL, *en dehors.*

Patrouille!

LA SENTINELLE, *criant.*

Halte-là. Caporal; hors la garde, ... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, *à deux gardes qui sortent avec lui.*

Allons, Messieurs.

PIGEON.

Voilà les rondes qui commençent! il n'y a rien qui vous réveille comme çà, en sursaut.

(*On entend chanter en dehors*).

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAQUILLE.

LAQUILLE, *entrant.*

C'est un' bonn' grivoise
Que mamselle Fanchon,
Alle vous amboise,
Et se rend sans façon...
Un jour à Cythère,
Cupidon disait....

DORVAL,

Eh! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE.

Oui, le vieux père Laquille! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur, encore.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets !
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français ;
A mon pays que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir ;
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL.

Vous êtes un brave.

LAQUILLE.

Prendrons-nous leçon... ce soir ?

DORVAL.

Ma foi non,.... tantôt ; mais tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le dissipera.

SAINT-LÉON.

Ma foi non, père Laquille ?.... Je ne suis pas en train ; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE.

Morbleu ! qu'est-ce que ça veut dire ? amoureux !

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Vous, caporal, est-c' possible ?
Du désord' donner l'signal.

DORVAL.

Mais pour être caporal
Faut-il donc être insensible ?

LAQUILLE.

Oui ; le service d'abord,
Fut-on mêm' sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre ;
Et des feux les plus ardens ;
Car on étoit de mon temps
Amoureux tout comme au vôtre :
Mais j'nous arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.

Ainsi décidez-vous.

AIR : *Gai, gai mariez-vous.*

Il faut c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse ;
Il faut c'est là ma loi,
Choisir entr'l'amour et moi.

A ce chef plein de malice,
Dès que vous vous adresserez,
Gnia plus besoin d'exercice
L'amour en fait faire assez.
Il faut, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ÉVEILLÉ (*chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.*

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *On dit par tout dans le monde.*

A vos désirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux;
Je vais, grace à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.

(*Donnant à l'un le journal.*)

Voilà ce qu'on annonce,

(*A un autre.*)

Voilà votre billet;

(*A un autre.*)

Voilà votre réponse.

(*A M. Pigeon en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.*)

Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos désirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux.
Etc. etc.

PIGEON.

Allons, tu as oublié mon bonnet de coton; tout est conjuré contre mon repos.

SAINT-LÉON.

Tu as été bien long-temps.

L'ÉVEILLÉ.

J'avois tant de choses à faire ! L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes; et de l'oreille donc !....

PIGEON.

C'est juste, faut être musicien !

L'ÉVEILLÉ.

Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi.... Ce n'est pas moi qui prendrai un ffla pour un rrra, et ça sans avoir étudié au Conservatoire encore.

DORVAL.

Dis donc, petit joufflu.... c'est toi qui porte les billets de garde.

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

DORVAL.

Eh ! bien, tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi.... Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes difficile. Il y a bien des belles dames de votre quartier, qui me paieroient pour apporter des billets à leurs maris.

DORVAL.

Bah !

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Du froid avec courage* (Gaspard).

Quand l'heureuse missive,
Arrive un beau matin ;
Crac... l'épouse attentive
L'envoie à son voisin :
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous,
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste... le facteur du quartier ne fait plus rien ; mais moi c'est différent.

AIR : *Vaud. de Lantara.*

Si monsieur craint ma visite,
Madam'la trouve d'son goût ;
L'un m'pairoit pour v'nir plus vîte,
L'autr'pour n'pas v'nir du tout !
D'sorte que j'arrive ou que j'tarde,
Toujours on donne au facteur ;
Et pour moi s'un billet de garde
Est un billet z'au porteur.

SAINT-LÉON, *à part.*

Parbleu il me vient une idée. (*Haut*). Messieurs, quelle heure est-il ?

PIGEON.

Est-ce que vous voudriez vous aller coucher ?.... Pas de ça, au moins.

SAINT-LÉON.

Eh ! non, soyez tranquille.... Est-ce qu'un caporal quitte son poste (*à un garde*) ! Camarade, voulez-vous me céder la table un instant.

LE GARDE.

Bien volontiers.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ.

Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie; la mouche ou la brisque.

LAQUILLE.

J'aime mieux les jeux de combinaison... la drogue... la bataille (*s'adressant au capitaine*). Salut à notre digne capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon brave. Mes amis sommes-nous au complet.

SAINT-LEON.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure (*sévèrement*). Messieurs.

AIR : *Vaud. de Athénie.*

Oui, je vous le dis sans détours,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours;
Point d'excuses pour le service,
A la rigueur je suis enclin :
Qu'à ma voix tout le monde tremble !
Ce soir obéisses (*riant*), demain
Nous déjeûnerons tous ensemble.

SAINT-LÉON.

Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ.

Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE.

Et six bouteilles de vin de Soterne, qui nous attendent en faction.

DORVAL.

Capitaine, si vous renforciez le poste?

LE CAPITAINE.

C'est juste !.... il y en aura douze, mais, Messieurs, je vous le demande en grace.... des bonnets à poils, il nous en manque encore dans la compagnie. (*On entend en dehors*). *Buvez la goutte, cassez la croute.*

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, la mère BRISEMICHE (*avec des petits pains*).

DORVAL.

Eh ! c'est la mère Brisemiche.

MAD. BRISEMICHE.

Allons, mes enfans, buvez la goutte..... cassez la croute..... De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tous chauds.

UN GARDE (*sur le lit de camp*).

Laisse-nous dormir.

LE CAPITAINE.

Bah ! elle en a reveillé bien d'autres.

(*Pigeon et Laquille prennent de ses petits pains*),

SAINT-LÉON, (*bas, à l'Eveillé*).

Tiens, il faut à l'instant me porter cette lettre à son adresse ; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ.

Et si le capitaine me demande ?

SAINT-LÉON.

Je m'en charge, vas vîte..... mais ne dis pas que ça vient du corps-de-garde.

L'ÉVEILLÉ.

Soyez tranquille.

MAD. BRISEMICHE (*l'arrêtant*).

Dites donc, mon petit, vous ne me prenez rien ? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ

Volontiers, la mère.... si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *hors* L'EVEILLÉ.

LAQUILLE.

Cette mère Brisemiche, c'est bien la doyenne des marchandes.

MAD. BRISEMICHE, *lui versant à boire.*

Dame ! voilà bientôt dix ans que jai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, *essayant d'en manger.*

En voilà un qui date de l'ouverture....

MAD. BRISEMICHE, *versant à Laquille.*

Bah !... c'est fait d'hier.

LAQUILLE, *qui a bu.*

Je le vois bien.

MAD. BRISEMICHE.

Eh ! bien, v'là comme ils sont tous !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Sur moi la médisanc' s'exerce,
Car voyez-vous j'ons des enn'mis ;
On veut fair' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris !
Quand on a d'la conduite et d'l'ordre
On est au-dessus des propos ;
Et j'défions qu'jamais on puiss' mordre
Ni sur moi, ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE.

Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez ?

MAD. BRISEMICHE.

Oh ! nous avons eu un mauvais moment à passer.

AIR : *Sans mentir* (des Landes).

Pendant c'temps pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d'vendus,
On n'faisoit rien à Nanterre,
Le commerce n'alloit plus ;
Maint'nant contre un'présidente
Je n'changerions pas d'emploi :
On diroit qu'la soif augmente
Et tout l'mond'veut boire, j'crois,
D'puis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d'not bon Roi.

LE CAPITAINE.

S'il est ainsi,... je me devoue.

TOUS.

Et nous aussi.... nous boirons à la santé du Roi.

LE CAPITAINE, *qui a bu.*

Diable ! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, *avalant un grand verre.*

Bah ! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, *tirant sa montre.*

Eh ! eh ! Messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

SCÈN

LES PRECEDENS, la mère
petits

DORVAI

Eh ! c'est la mère Bris

MAD.

Allons, mes enfans,
croute..... De la bonne
ils sont tous chauds.

UN GARDE

Laisse-nous dormi

Bah ! elle en a r

(*Pigeon et*

SAINT

Tiens, il faut
adresse ; ça n'e

Et si le cap

Je m'en ch
vient du cor

Soyez tra

Dites don
savez bien c
le marché.

Volonti
douzaine

Cette
marcha

... bonne
(le sort).

... MICHE.
... feuille.
... cinq hommes.
... est pas revenu !
... disposer !
... Messieurs.
... à Saint-Léon.
... donc ?
... écrit ? à Versac.

SAINT-LÉON.

... rendez-vous... que je lui
... dame de ce quartier, qu'il
... mariage.

DORVAL.

Et tu crois qu'il y viendra ?

SAINT-LÉON.

Il se feroit pendre plutôt que d'y manquer ! à mi-
nuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa
belle, qui demeure en face.

DORVAL.

Eh ! bien ?

SAINT-LÉON.

Eh ! bien... eh ! bien, tu ne comprends rien ! nous
nous moquerons de lui, et nous lui ferons passer
au corps-de-garde une nuit qu'il croyoit mieux em-
ployer.

DORVAL, *vivement.*

C'est charmant ! il nous paiera du punch.

SAINT-LÉON.

Et conçois-tu la colère !... les soupçons... la jalousie
de sa femme !... car elle est jalouse, ah !... c'est une
bénédiction.

DORVAL.

ut pas que nous voyons son mari !...
se sa sœur !... nous verrons.

SAINT-LÉON.

ilé qui ne vient pas.

APITAINE, *lisant près du poële.*

Messieurs, cette patrouille.

SAINT-LÉON.

ilà, mon capitaine.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

L'ordre en ce moment vous réclame,
Allons, Messieurs, disposez-vous;
(*Bas à Dorval.*)
Juge du dépit de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes la vengeance est cruelle.

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, Messieurs, disposez-vous. Monsieur Pigeon !...

PIGEON.

Ce n'est pas encore mon heure de faction.

DORVAL.

C'est une patrouille.... entendez-vous ?

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, L'EVEILLÉ.

L'EVEILLÉ, *bas à Saint-Léon.*

J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON.

A lui ?

L'EVEILLÉ.

Non, à la femme de chambre !... Monsieur n'étoit pas rentré, et madame l'attendoit avec impatience.

DORVAL.

Et on lui remettra ?

L'EVEILLÉ

Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON.

Bon ! il ne se couchera pas ! Tu as été bien long-temps.

L'EVEILLÉ.

Le tems de changer ! est-ce que je pouvais y aller en militaire ! j'ai mis ma veste, pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, *les passant en revue.*

C'est bien, fort bien !.... Eh ! bien, Monsieur Pigeon, et votre giberne ?.... Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans gibernes.

DORVAL.

On ne doit même pas les quitter. C'est de rigueur.

PIGEON, *au capitaine.*

Eh ! bien... et la vôtre ?.... Ah ! pardon.

SAINT-LEON, *bas à l'Eveillé.*

AIR : *Eh ! ma mère.*

Surtout le plus grand silence,
Pas un mot, souviens t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en réponds d'avance,
Primo d'abord je n'sais rien !
Mais ma renommée est faite,
Et l'on sait qu'en fait d'amour
J'sis galant comme un trompette,
Et discret comme un tambour.

DORVAL, *bas, à Saint-Léon.*

Et s'il devançoit l'heure ; s'il venoit avant notre retour ?

SAINT-LÉON.

Je vais dire un mot à la sentinelle. Allons, partons.

LE CAPITAINE.

AIR : *Du branle sans fin.*

Allons, partez tous enfin
En silence,
Qu'on s'avance,
Et que sur votre chemin
Règnent l'ordre et la prudence.

SAINT-LÉON.

Versac en ces lieux conduit....
Nous allons tout à notre aise
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mauvaise !

TOUS.

Allons partons tous enfin
En silence,
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence
Règnent sur notre chemin.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IX.

LAQUILLE, ET L'EVEILLÉ, *sur le lit de camp*, LA SENTINELLE, *à la porte du fond*, LE CAPITAINE *achevant de lire la feuille.*

LAQUILLE.

Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à leur retour..... Bonne nuit, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Bon soir, mon brave.

L'ÉVEILLÉ.

Prends garde au serein, malin.

SCÈNE X.

LES PRECEDENS, ERNEST, *passant dans la rue.*

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

ERNEST.

Bourgeois.

(*Ernest est en costume de bal, bas de soie blancs, etc. et la croix d'honneur*).

ERNEST, *entrant.*

Salut, camarades....., pourriez vous avoir la bonté de me dire qu'est-ce qui commande ici ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est le capitaine lui-même.

ERNEST.

Me seroit-il permis de lui parler ?

LE CAPITAINE.

C'est moi, Monsieur, que puis-je faire pour vous ?

ERNEST.

Monsieur, je viens vous prier.... de vouloir bien m'arrêter !

LE CAPITAINE.

Comment ! Monsieur !

ERNEST.

C'est un service que j'attends de votre obligeance.

LE CAPITAINE.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable... mais ne puis-je savoir ?...

ERNEST.

C'est trop juste....., je vous avouerai donc que quoique je sois militaire, et que j'aie vingt cinq ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE.

Voilà qui est bien étonnant !

ERNEST.

Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE.

Et cela ne vous amuse pas ?

ERNEST.

Au contraire, Monsieur, la plus jolie petite femme! gentille, aimable, spirirituelle, qui m'aime, qui m'adore; il y a deux mois que je l'ai épousée.

LE CAPITAINE.

Tant que cela !

ERNEST.

Tout autant, mais ce qui va bien plus vous surprendre, c'est que moi...., ah! ça je vous demande le plus grand secret...., c'est que j'en suis amoureux fou!

LE CAPITAINE.

Bah !

ERNEST.

Mais qui n'a pas eu de faiblesse ! vous même!... les plus grands capitaines ?..... Et la mienne va au point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous les soirs à neuf heures.

AIR : *Du verre.*

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole ;
Et jugez de son désespoir,
Car soit amour, soit habitude,
Ma femme,... à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée : ... mais que voulez-vous ? Un dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies femmes ; ... on dîne si tard à présent... ; et puis, il y a eu un petit bal.....

LE CAPITAINE.

Oh ! je me mets bien à votre place.

ERNEST.

Vous voyez d'après tout cela, que si je ne suis pas arrêté, je suis un homme perdu !..... tandis que si demain matin on me voit arriver au logis, conduit par deux gardes nationaux !... « *Comment ! ce pauvre mari !.,.* » *il a passé la nuit au corps-de garde !.... et moi qui* » *osais l'accuser !...* » Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE.

C'est même une spéculation..... mais vous allez passer une mauvaise nuit.

ERNEST.

Bah ! l'autre sera meilleure,.... d'ailleurs, demain, après demain, ne puis-je pas être des vôtres ?

LE CAPITAINE.

Ah ! vous êtes aussi de la garde nationale ?

ERNEST.

Je m'en fais un devoir.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir ;
Ah ! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir !
Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop bon ! mais je serais charmé de faire plus ample connaissance, et de savoir le nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST.

Ah ! volontiers ! je suis..... *(il le tire du côté opposé à l'Eveillé et à Laquille, et lui parle bas à l'oreille).*

LE CAPITAINE.

Comment ! je l'ai vue autrefois chez son père.... elle étoit bien jeune alors !.... mais donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon appartement.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit* (de Bancelin).

Acceptez donc sans façons
L'asyle que je vous présente,
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.
Ah ! d'ici je vois
Son joli minois,
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon,
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh ! bien,
Vous ne voyez rien.

LE CAPITAINE.

Ensemble.
Acceptez donc sans façons, etc.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, un offre qui m'enchante,
Puisque ma femme est absente
De ses attraits nous parlerons.

SCÈNE XI.

L'ÉVEILLÉ, LAQUILLE, *endormis ; ensuite*, Madame DE VERSAC.

LA SENTINELLE, *à la porte.*

Qui vive !..... qui vive ?..... qui vive ou je tire.

MAD. DE VERSAC, *paraissant à la porte du corps-de-garde.*

Garde nationale ?

LA SENTINELLE.

Comment ! garde nationale !.... soldat du poste, vous voulez dire ?

MAD. DE VERSAC.

Oui, Monsieur.... soldat du poste.

LA SENTINELLE.

Comment ! sans sabre ni giberne (*vivement à part*), et cet homme suspect, dont parloit le caporal (*haut*), entrez vous expliquer.

MAD. DE VERSAC.

Ne vous fâchez pas, je reste !.... il n'y a que manière de prier.

SCÈNE XII.

LAQUILLE, LÉVEILLÉ, *endormis*, LA SENTINELLE, *dans le fond*, Madame DE VERSAC, *en habit de garde national.*

MAD. DE VERSAC.

Ah ! mon Dieu, et ma femme de chambre... (*apercevant Laquille*). Ah ! il m'a fait une peur !... non, il dort.... Mais qui m'auroit dit que jamais !.... aussi, conçoit-on rien à mon aventure !.... le perfide ! à minuit, n'être pas rentré !..... (*montrant une lettre*) et il arrive pour lui un rendez-vous, quand, peut-être, il est déjà à un autre !.... Cette lettre, que ma donnée ma femme-de-chambre,..... ce n'est pas bien à moi de l'avoir décachetée..... c'est vrai !.... mais enfin, pour qui me trahit-il ?.... pour une madame de Sénanges..... la plus grande prude.... ou plutôt la plus grande coquette ; fiez-vous donc aux femmes ?..... Que j'aurois eu de plaisir à la confondre ! à me trouver à ce rendez-vous !..... c'est pour cela que jai pris l'habit de mon mari !.... et encore, à peine suis-je descendue de ma voiture, où m'attend ma femme de chambre, que je me trouve arrêtée ici !.... dans un corps-de-garde (*regardant autour d'elle*).... ça n'est pas beau du tout.... Des bancs.... une table..... ah !... des cartes... des papiers, des livres. Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent bien le dire !.... et s'ennuyent moins au corps-de-garde, que nous à les attendre !

C'est là sans doute que, tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent peut-être des moyens de nous tromper.

AIR : *Vaud. de jadis et aujourd'hui.*

Hélas ! crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux !
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,
Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus ;
Que d'époux se perdroient, je gage...
S'ils n'étoient pas déjà perdus !

Aussi, ma sœur ne se mariera pas ; et quoiqu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille..... et à être heureuse malgré elle.

SCÈNE XIII.

Madame DE VERSAC, LAQUILLE, *se reveillant.*

LAQUILLE.

Si je n'y avois pas pris garde.... j'allois m'endormir. Ah ! voilà un camarade..... allons, camarade.... voyons la leçon.

MAD. DE VERSAC.

Quelle leçon ?....

LAQUILLE.

D'exercice apparemment..... est-ce que j'en donne d'autres.

MAD. DE VERSAC.

Comment me tirer de là !

LAQUILLE.

Allons, prenez votre fusil..... Eh ! bien, ne savez-vous pas où est votre fusil.... là ... avec les autres.... Est-ce que vous êtes aussi amoureux ? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

MAD. DE VERSAC.

Allons de la hardiesse.... je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces messieurs.

LAQUILLE.

Bien..., tenez vous droit.... l'œil fixe.... les épaules effacées.... Rentrez moi cet estomach..... Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu..... Attention au commmandement : portez. (Au commandement de porter, vous élevez l'arme vivement vers l'épaule gauche ; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie). Portez armes (*madame de Versac porte armes*) : pas

Pour les commander on devoit
Choisir, dit-on, les plus jolies.
Mais je vois que c'est une erreur ;
Si la nouvelle étoit certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame seroit capitaine.

MAD. DE VERSAC.

Vous triomphez, Monsieur, vous pouvez m'accabler.....

SAINT-LÉON.

Moi ! ah ! vous me connoissez bien mal. (*Avec intention*). Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

MAD. DE VERSAC, *confuse*.

Ah ! Monsieur, combien je suis honteuse.

SAINT-LÉON.

Non, je sais que vous ne les aimez pas.... On ne peut pas disputer des goûts, mais un fat peut quelquefois être utile..... Que puis-je faire pour vous ?

MAD. DE VERSAC.

Vous le savez... me faire sortir de ces lieux.

SAINT-LÉON.

Impossible pour le moment... à moins d'en parler au sergent qui en parleroit au capitaine.... qui en parleroit....

MAD. DE VERSAC, *avec impatience*.

A toute la légion.

SAINT-LÉON.

Non, pas tout-à-fait... mais qui en feroit son rapport, et vous sentez que demain cela iroit à l'état-major... J'aime mieux, sans en rien dire, saisir la première occasion.... D'aillleurs, déjà nous quitter, cela n'est pas galant.

MAD. DE VERSAC.

Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari ? Que lui dire ?

SAINT-LÉON.

Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas ?

MAD. DE VERSAC.

Oh ! les maris ne manquent jamais d'excuses ; ils s'entendent avec le capitaine, ils disent qu'ils sont de garde, et tout finit par là ; mais moi, quel prétexte prendre.... encore, s'il y avoit bal de l'opéra.

SAINT-LÉON.

C'est si commode les bals de l'opéra !

DORVAL, *à part.*

C'est la garde nationale des dames.

MAD. DE VERSAC.

Et d'ici là, si quelqu'un de connaissance.... si quelqu'un moins discret que vous ?

SAINT-LÉON.

Il n'y en a pas ?... personne ici ne vous connoît ; à moins cependant que le jeune Dorval.... N'avez-vous pas idée....

MAD. DE VERSAC.

Oui.. oui... je l'ai vu une ou deux fois en société.... et peut-être aura-t-il remarqué ma figure !...

SAINT-LÉON.

Il seroit difficile qu'il ne l'eût pas fait ? Mais rassurez-vous, je vais parer le coup. (*lui frappant sur l'épaule*). Hein.... Dorval.... Dorval !

MAD. DE VERSAC.

Quoi ! vous le réveillez ?

SAINT-LÉON.

Ne connois-tu pas madame de Versac !

DORVAL, *feignant de s'éveiller.*

Oui, parbleu ? la plus jolie femme du monde.... Un peu maligne... un peu prude... un peu...

SAINT-LÉON.

Je te présente monsieur Dorlis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance, comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre.

MAD. DE VERSAC.

Monsieur....

DORVAL, *à madame de Versac.*

C'est qu'en effet, vous ressemblez beaucoup à votre sœur !... Charmante petite femme, qui ne peut pas me souffrir !... C'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde.... Pardi, vous devriez bien nous raccomoder avec elle....

SAINT-LÉON.

Je n'osois vous en prier... mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

AIR : *Vaud. la robe et les bottes.*

Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Par fois malin, mais toujours généreux.

DORVAL.

De faux rapports nous ont noirci près d'elle,
Des étourdis ne sont pas dangereux.

SAINT-LÉON.

Daignez pour nous employer vos prières,
De vos bontés c'est peut-être abuser;
(*Avec intention et lui prenant la main.*)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

TOUS TROIS.

Oui, lorsque l'on est militaire
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LEON, *à madame de Versac.*

Silence! voici le capitaine.

SCÈNE XV.

LES PRECEDENS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Eh! bien, Messieurs, vous voilà de retour. Qu'avez-vous vu pendant la patrouille.

SAINT-LÉON.

Oh! rien de nouveau, capitaine.

PIGEON.

Excepté la pluie.

LE CAPITAINE.

Encore faut-il que je sache..

SAINT-LÉON.

Oh! très-volontiers.

Walse: *Du Havre.*

Je pars,
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Etend son ombre,
Sombre;
Chez vous,
Dormez époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.
Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse... et se plaint
D'un réverbère éteint,
Qui comptoit sur la lune.

Un lorgnon
Que l'intérêt gouverne,
A défaut de sa raison !
Va frappant à chaque taverne
Les prenant pour sa maison.
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord ;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.
Je vois
Revenir un bourgeois
Qui charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre,
Il chante et plus content qu'un Dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin
Près du discret cousin,
En modeste sapin
Rentre la financière ;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dansant le galant wistki,
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnoit un amateur,
Mais je crois le reconnoître
Et ce n'est pas un voleur.
Je m'efface
Pour qu'on fasse,
Volte-face
A l'instant ;
(*A voix basse*)
Car la belle,
Peu cruelle,
Etoit celle
Du sergent.
Jugeant
En chef intelligent,
Que rien n'étoit urgent
Quand la ville
Est tranquille.
Je rentre et voici général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal

LE CAPITAINE.

Bien, fort bien.

PIGEON.

Et ce qui m'en plait, à moi, c'est que grace à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la monterai pas !

DORVAL.

Laissez donc votre tour vous revenir.

PIGEON.

Comment mon tour va revenir, il y en a donc qui manquent ?.. On devroit avoir l'œil à cela ! Je ne monterai pas ma faction qu'on n'ait fait l'appel.

LE CAPITAINE.

C'est juste, aussi bien, je ne l'ai pas encore fait.

MAD. DE VERSAC, *bas à Saint-Léon.*

Il va tout découvrir.

LE CAPITAINE.

Vous devez être dix y compris le caporal.

PIGEON.

Voyez-vous, ... et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE,

Tambour, réveillez tout le monde.

L'EVEILLE, *fait un roulement.*

Allons, Messieurs, à l'appel, à l'appel.

PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, *sortant de la chambre du Capitaine, ou venant du fond.*

Présent, présent!

TOUS.

Présent, présent!

LE CAPITAINE.

Rangez-vous! je vais commencer par vous compter ?...

PIGEON.

On va bien voir.

(Ils se rangent tous sur la même ligne, Pigeon est à la tête, Mad. De Versac est à l'extrémité, après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Eveille regardent.)

LE CAPITAINE, *comptant.*

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et sept, et huit, et neuf, et dix :
Ma surprise est extrême ;
Sur ma liste j'ai bien compté,
Notre nombre à dix est porté !
D'où vient donc le onzième ?

TOUS.

Un onzième!

LE CAPITAINE, *qui a examiné madame De Versac.*

Eh ! mais.... Cela seroit trop singulier !

LAQUILLE.

Eh ! bien, vous voyez, Monsieur Pigeon, il y en a un de trop au contraire ? Qu'est-ce que vous disiez donc

PIGEON.

Je dis, ... je dis que s'il y en a un de trop, je m'en vais! C'est qu'aussi, qui diable avoit vu monsieur; (*montrant madame De Versac*) je ne l'ai pas encore apperçu.

SAINT-LEON, *faisant signe à l'Eveillé de dire comme lui.*

Bah! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL.

Moi de même.

L'EVEILLE.

Moi de même.

LAQUILLE.

Pardi! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, *même jeu.*

Vous lui avez donné une leçon!

LAQUILLE.

Et bonne encore.

SAINT-LEON.

C'est monsieur Dorlis.

DORVAL.

Notre ami intime.

LE CAPITAINE, *avec surprise.*

Dorlis!

PIGEON.

D'ailleurs s'il est de garde aujourd'hui, son nom doit être sur la feuille, on peut bien voir.

MAD. DE VERSAC, *à Saint-Léon.*

Je suis perdue!

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine... Vous dites, Dorlis... oui je me le rappelle!... c'étoit le troisième sur la liste... Je l'ai vu.

SAINT-LEON.

Ah! vous l'avez vu!

LE CAPITAINE.

Oui, j'en suis sur à présent.

DORVAL, *à part à Saint-Léon.*

Il est bon enfant le Capitaine.

LE CAPITAINE.

Oh! oh! voilà le jour qui paroît. (*à Saint-Léon*) Caporal je voulois vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin. C'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il faut reconduire chez lui. Vous l'escorterez, vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON.

Ce n'est pas moi d'abord. (*Il se met sur la chaise, et se rendort*).

LE CAPITAINE, *montrant madame de Versac.*

Mais peut-être pourriez-vous demander à monsieur Dorlis.

SAINT-LÉON, *bas, à madame de Versac.*

Acceptez vite.

MAD. DE VERSAC.

Oui, volontiers, capitaine.

LE CAPITAINE, *à part.*

Ma foi, je ne m'attendois pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, *bas.*

Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous.... Cela vous convient-il.

MAD. DE VERSAC,

A merveille.... et je ne sais comment reconnoître....

LE CAPITAINE, *à Saint-Léon, et à madame de Versac.*

Ah! ça, je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme, il se peut qu'il m'ait dit la vérité. Imaginez-vous qu'il est amoureux fou de sa femme.

TOUS, *se rassemblent près du capitaine.*

Ah! ah!.... LE CAPITAINE.

Et qu'il est venu me prier de l'arrêter... Ah!... ah! afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin... Ah! ah!... sans être grondé.

TOUS.

Ah! ah! DORVAL.

Le moyen est délicieux.

SCÈNE XVI.

LES PRECEDENS, L'EVEILLÉ, *sortant de la chambre du capitaine.*

L'EVEILLÉ

Grande nouvelle!... Ce monsieur, vous savez-bien... ce malin qui est là dedans, veut avant son depart payer du punch à tout le corps-de-garde, et je vais en chercher. (*Il sort*).

TOUS.

Comment du punch! Du punch!

PIGEON, *s'eveillant.*

(*Se levant*). Présent! présent!.... qu'est-ce que c'est?

DORVAL.

Bravo, il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON.

C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

AIR : *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Cet air et modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse,
Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT-LEON, *à madame De Versac.*

Que ce discours vous persuade,
Allons, prenez ce parti-là ;
Vous n'y perdrez rien, Camarade,
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera.

SCÈNE XVII.

LES PRECEDENS, ERNEST, *sortant de la chambre du capitaine, un peu endormi.*

ERNEST.

Eh ! bien, capitaine, vous me laissez là. (*A madame de Versac et á Saint-Léon*). Ah ! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. (*prenant la main de madame de Versac*). Touchez-là, camarade.

MAD. DE VERSAC, *le regardant.*

Ciel ! mon mari !

ERNEST.

Ma femme !

PIGEON.

Tiens, le camarade est sa femme.

TOUS.

AIR : *On m'avoit vanté la guinguette.*

Quelle aventure surprenante,
Comment croire que deux époux
Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous.

MAD. DE VERSAC, *lui donnant une lettre.*

Eh ! quoi, me tromper de la sorte.

VERSAC, *prenant la lettre.*

Eh ! quoi ! c'est vous sous cet habit.

MAD. DE VERSAC.

Je devois vous servir d'escorte,

VERSAC.

J'étois vraiment fort bien conduit.

TOUS.

Quelle aventure, etc., etc.

(*Pendant la reprise du chœur, Saint-Leon et Dorval ont eu l'air d'expliquer á Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.*).

MAD. DE VERSAC, *à son mari.*

Si vous étiez chez vous, Monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serois pas obligée d'y aller à votre place.

VERSAC.

Comment un rendez-vous ?

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.*

Rassurez vous.... ce rendez-vous, adressé à votre mari, étoit de ma façon.

ERNEST.

Comment, ma bonne amie, vous osiez soupçonner....

MAD. DE VERSAC.

J'avois tort en effet..... Toute une nuit dehors....

SAINT-LÉON.

Qu'avez-vous à dire ? vous l'avez passée ensemble !.... C'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

MAD. DE VERSAC.

Et qu'en dira-t-on, s'il vous plaît ?

SAINT-LÉON.

AIR : *Du pot de fleurs.*

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veilloit avec nous,
Et que sa femme aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars étoit de faction,
Vénus venoit à la caserne.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, L'EVEILLÉ, *avec un bol de punch allumé.*

L'EVEILLÉ.

AIR : *Honneur à ce grand sorcier* (Bachelier de Salamanque).

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

DORVAL, *à Ernest.*

A toi je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

VERSAC.

A toi. C'est ça.
C'est toujours en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer

CHŒUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, *à Mad. de Versac.*

En quittant l'habit militaire,

Daignerez-vous vous souvenir,
Des promesses de votre frère.

MAD. DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST.

Bien, ma femme.

CHOEUR.

Qu on se mette
Tous en train, etc.

ERNEST, *au capitaine.*

AIR : *Bouton de rose.*

Mon capitaine,
De vous je m'éloigne à regrets,
Un autre sous ses lois m'enchaîne;
(*Montrant sa femme.*)
J'y reste et voilà désormais,
Mon capitaine

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin,
(*On entend le tambour.*)

LE CAPITAINE.

Déjà la garde montante.... on vient relever le poste.... llons, Messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, *à l'Eveillé, qui est occupé à boire.*

Eh! bien, joufflu, n'entends-tu pas l'appel?.... allons ɔnc à ton instrument.... Le chef d'orchestre.

(*L'Eveillé prenant son tambour*).

RONDE.

LAQUILLE.

AIR : *P'tit bonhomme prend sa hache,*
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'EVEILLE, *accompagnant sur son tambour.*

R'lan tan plan lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que l'honneur donne,
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

LAQUILLE.

Par fois un buveur sommeille,
Près du flacon qu'il vuida;
Mais quand d'une autre bouteille,
Le doux g'ou, glou lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'EVEILLE.

R'lan tan plan lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que Bacchus donne,
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

SAINT-LÉON.

Goûtant, après tant d'allarmes,
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes,
Mais quand l'honneur lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan lironfa, lironfa.

SAINT-LÉON.

Au signal que l'honneur donne,
Toujours le Français répondra. (*bis*)

L'ÉVEILLÉ.

Hier près de nymphe mignonne,
J'm'embarquais dans l'sentiment ;
J'triomphais quand la friponne,
Me repousse en me disant :
Entends-tu l'appel qui sonne ?
R'lan tan plan lironfa, lironfa ;
Lorsque le devoir l'ordonne,
Faut toujours qu'un tambour soit là. (*bis*)

TOUS.

Entends-tu, etc.

(*Pendant ce couplet ils se sont mis sous les armes, et sur deux rangs*).

LE CAPITAINE.

Portez armes.

MAD. DE VERSAC, *au public.*

A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manque ;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambour vous dira :
Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'EVEILLÉ.

R'lan tan plan rangeons-nous sous ses lois

MAD. DE VERSAC.

Au signal que l'on vous donne,
Daignez répondre quelquefois. (*bis*)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne ? etc.

LE CAPITAINE.

Présentez armes.

(*Ils présentent les armes au public. — Roulement — La toile tombe*).

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

GASCON ET NORMAND,

OU

LES DEUX SOUBRETTES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. THEAULON ET CAPELLE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 Décembre 1815.

PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAYMOND, maréchal des logis de cavalerie. (1)	M. *Joly*.
MARTON.	Mad. *Hervey*.
FINETTE.	Mlle. *Desmares*.

La scène se passe à la campagne. On voit une maison bourgeoise à droite, une à gauche, dans le fond du théâtre une grille et un vieux arbre, au bas duquel est un banc de gazon. On apperçoit un château par-dessus le mur du fond. La demeure de Marton est à la gauche du spectateur; celle de Finette à droite.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Des portraits à la mode.*

Auteurs, acteurs de Gascon et Normand
Assurent que cet ouvrage est charmant,
Qu'il marche fort bien jusqu'au dénouement
Et que chacun sait bien son rôle.
Cet avis, messieurs, est aussi le mien',
Et pourtant je ne vous réponds de rien ;
Gascons et Normands sont, on le sait bien,
Sujets à manquer de parole.

(1) On peut, si l'on veut jouer ce rôle en habit de sergent d'infanterie, l'essentiel est d'éviter une arme qui force l'acteur à mettre des moustaches.

GASCON ET NORMAND

OU

LES DEUX SOUBRETTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, *seul.*

(*Il est assis sur un banc de gazon : il fume sa pipe ; il est en redingotte et en bonnet de police, en pantalon blanc et en bottes courtes.*)

En vérité je ne sais à quoi pensait mon Colonel, de m'envoyer l'attendre dans son château, où il se propose de passer la belle saison... Vas, me dit-il, vas voir cette propriété ; tu m'en diras des nouvelles, c'est un séjour charmant.. (*il rit.*) Ah! ah! ah!

Air *des voyages.*

A Paris on vante toujours
La campagne et la solitude ;
On voudrait y passer ses jours
Loin du tumulte et dans l'étude :
On ne peut être heureux
Que dans les champs joyeux ;
Là, seulement, on vit tranquille ;
C'est un séjour délicieux...
Tant qu'on est à la ville. (*bis.*)

Il n'a pas fait là une acquisition très-brillante. Point de gibier dans les bois, des voisins inabordables, des villageoises, comme on en voit tant à Paris... D'honneur, j'y serais mort d'ennui je crois, sans ma pipe, mon cheval, et si deux jolies voisines ; deux espiègles appellées soubrettes, n'avaient pris soin de charmer ma solitude...

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Chacune croit à mes dépens,
Par une extravagante ruse,
En moi trouver son passe-temps,
Et c'est moi seul qui m'en amuse.
Deux femmes ! c'est bien hasardeux !
J'ai quelque gloire à les combattre ;
Car il faut, pour en tromper deux,
Etre au moins rusé comme quatre. } (*bis.*)

Et deux soubrettes sur-tout. Il est vrai que celles-ci ont renoncé à tous les avantages que leur donnait leur petit tablier, leur bonnet fippon, et se sont affublées des habits et des ridicules de leurs maîtresses, pour s'amuser aux dépens de Falaise et de Frontignac, valets de ma fabrique; mais n'importe, elles ont gardé leur esprit, de soubrette ; ne perdons pas le nôtre.

(*On entend chanter Finette et Marton, chacune dans leur jardin.*)

Air : *Blondinette joliette* (d'Aline).

Consacrons à la folie
Les jours de notre printemps ;
Car, dans l'hiver de la vie,
D'être folle il n'est plus temps.

RAYMOND.

Mais déjà leur voix se fait entendre ;
Dans ce lieu chacune va se rendre.
Évitons (*bis*)
Leur présence ;
Agissons,
Rusons
Avec prudence,
Et donnons
Nos heureuses leçons.

FINETTE.

Viens, Marton.

MARTON.

Viens, Finette.

RAYMOND.

Les voilà, moi je bats en retraite.

(*Il sort.*)

SCENE II.

MARTON, FINETTE.

Ensemble, en entrant.

Consacrons à la folie
Les jours de notre printemps ;
Car dans l'hiver de la vie,
D'être folle il n'est plus temps.

Air : *du Vaudeville d'une Journée chez Bancelin.* (Walse de Mozart.)

Quel plaisir, pour deux soubrettes,
A s'amuser, toujours prêtes !
De pouvoir, dans leurs retraites,
Duper
Et tromper !

MARTON.

Tromper un gascon
Est, dit-on,
Chose peu facile :
Je dois être habile,
Je trompe bien
Le mien.

FINETTE.

Tous les Normands, ma chère,
Pour me faire la guerre,
S'uniraient exprès,
Que je les tromperais.

ENSEMBLE.

Quel plaisir, etc.

MARTON.

Quel dommage que cela ne puisse pas durer long-tems !

FINETTE.

Jusqu'au retour de nos maîtresses.

MARTON.

La mienne est partie il y a trois jours, pour aller passer un mois avec son mari ; elle peut arriver à chaque instant.

FINETTE.

Oh ! la mienne est allée consulter son médecin, je ne l'attends plus ; et nous avons plus de tems qu'il ne nous en faut, pour nous venger, toi, sur Frontignac, et moi sur Falaise, des tours affreux que nous a joués l'été dernier, ce faquin de Lolive...

MARTON.

Et ce coquin de Germain !

ENSEMBLE.

Air : *Ca devait bien finir comme ça.*

A Paris, comme dans les champs,
Ah ! que les hommes sont méchans ! (*bis*)

FINETTE.

J'aimais ce fripon de Lolive,
Feignant la haine la plus vive,
Pour voir s'il serait affligé,
Je lui donne un jour son congé ;
Et soudain,
Tout chagrin,
Il me dit : amie...
Je te remercie.

ENSEMBLE.

A Paris, comme dans les champs,
Ah ! que les hommes sont méchans ! (*bis*)

MARTON.

Et ce fourbe de Germain !

Même air.

Sous ce vieux orme qu'on révère,
Un soir à l'ombre du mystère,
Nous jurâmes, par les amours,
De revenir là tous les jours ;
Mais depuis
Que je fis
Cette faute énorme,
Je l'attends sous l'orme.

ENSEMBLE.

A Paris, comme dans les champs,
Ah ! que les hommes sont méchans ! (*bis*)

MARTON.

Aussi je leur ai juré une guerre éternelle !

FINETTE.

J'ai fait serment, d'en tromper autant que j'en trouverais.

MARTON.

Prends garde de te laisser attraper par ton ruse de Normand !

FINETTE.

Sois tranquille, je suis plus Normande que lui. Prends plutôt garde à ton Gascon.

MARTON.

Mon Gascon ! il est pressant ; mais ma baronne le tient à une distance respectueuse.

FINETTE.

Il est vrai que depuis deux jours ils ne sont pas très-avancés.

Air : *Fille avant le mariage.*

Mon Normand est si timide,
Que quand je suis en ces lieux,
Avec peine il se décide
A lever sur moi les yeux.
Pour lui rendre l'assurance,
J'ai tenté plus d'un moyen ;
Enfin, je perds patience ;
C'est toujours même maintien.
Je crains bien (*bis*)
De n'en faire jamais rien. (*bis*)

MARTON.

Même air.

Mon Gascon, tout au contraire,
Près de moi déraisonnant,
Vif, hardi, d'humeur légère,
Est toujours entreprenant.
A chaque instant il m'offense ;
Je veux rompre l'entretien,
Je veux faire résistance,
Et laisser là ce vaurien.
Je crains bien (*bis*)
De n'en faire jamais rien. (*bis*)

On entend dans la coulisse Raymond chanter avec l'accent normand.

En voilà déjà un qui vient au rendez-vous, allons prendre nos qualités.

FINETTE.

Allons, et surtout point de faiblesse, si cela est possible.

(*Elles rentrent chacune chez elle.*)

SCENE III.

RAYMOND, (*en livrée.*)

Eh ! bien, je croyais trouver ici madame la présidente Finette. Depuis que sous le nom de Falaise, je passe pour être au service de monsieur le baron de Saineville, mon colonel, elle dirige souvent sa promenade de ce côté; et voici à-peu-près l'heure qu'elle a choisie... Peut-on voir une pareille effronterie! prendre les habits de sa maîtresse. Mais si monsieur le baron me voyait affublé de la sorte, il pourrait bien me dire aussi: conçoit-on une pareille extravagance? je lui répondrais: ma foi mon colonel, je m'ennuie à vous attendre, et j'ai pour principe, qu'il faut se conduire avec les plaisirs, comme avec les mauvais payeurs; ne pas dédaigner les plus faibles à-comptes.

Air *de la cinquième édition.*

Loin de ces Messieurs du grand ton,
Et me moquant de l'étiquette,
Je suis gascon avec Marton,
Je suis normand avec Finettte.
Avec les deux je suis français,
Et je le dis en bon apôtre.
Valet, de grand cœur, je voudrais
Pouvoir les servir l'une et l'autre. (*bis*)

Quel dépit pour mes deux espiègles, quand elles apprendront que, loin d'avoir ri aux dépens de deux hommes, c'est un seul qui s'est moqué d'elles ! mon adresse consiste à éloigner l'une, tandis que je suis en tête-à-tête avec l'autre; et j'ai si bien fixé l'heure de mes rendez-vous, que je n'ai point à craindre d'être surpris; et d'ailleurs, cette aventure durera tant qu'elle pourra, après celle-ci une autre.

Air : *J'aimons les amours.*

C'est à tort
Qu'on se plaint du sort;
J'en suis content,
Et je dis en chantant :
Nos jours
Si courts,
Pour nos désirs,

Sont une chaîne des plus doux plaisirs ;
Mais ce n'est que par la folie
Que notre vie
Peut être embellie ;
Rire de tout est le moyen
De ne jamais désespérer de rien.
Près d'une belle,
Suis-je heureux !
Elle
Devient l'objet de tous mes vœux.
Alors l'amour est pour mon cœur,
Et le premier et le plus doux bonheur ;
Mais que l'on m'appelle
Au festin,
Le verre en main,
Et plein
D'un jus divin,
Je crois à table, à mon côté,
Avoir la véritable volupté.
Au jeu,
Vais-je m'asseoir un peu,
Le moindre gain
Me réjouit soudain,
Et la fortune me paraît
Du vrai bonheur seule avoir le secret.
Est-elle
Infidelle,
Gaîment
Pour les combats je la quitte à l'instant,
Et la gloire est la déité
Dont j'attends toute ma félicité.
Ainsi,
Chassant le noir souci,
Toujours content,
Je me dis en chantant :
Nos jours
Si courts,
Pour nos désirs,
Sont une chaîne des plus doux plaisirs. } *bis.*

Mais la porte s'ouvre, c'est madame la présidente Finette, et me voilà Falaise, valet normand pour la servir, (*gaîment avec l'accent*,) si j'en étais capable

SCÈNE IV.

RAYMOND, FINETTE, (*En grande dame, mise à la mode, très ridicule.*)

RAYMOND, (*à part.*)

Feignons de ne pas l'appercevoir et commençons notre rôle.

(*Il avance les cheveux de ses faces sur les joues, place son chapeau en arrière, de manière à bien découvrir le front, boutonne son habit du haut, et laisse pendre ses bras,*)

Air *du Premier Pas.*

Esprits rusés, qui cherchez à nous tendre,
Pour nous tromper, mille pièges cachés;
Vous qui croyez ici nous en revendre,
Et qui pour dupe un Normand voulez prendre,
Marchez, marchez. (*bis.*)

FINETTE.

Vous voilà monsieur Falaise?

RAYMOND.

Ah! pardon madame la présidente; je n'avais pas l'honneur de vous appercevoir, (*se reculant.*)

FINETTE.

Approchez! approchez!

RAYMOND.

Ma fine non, je sais trop ce qu'on doit à votre qualité.

FINETTE, (*à part.*)

Quelle simplicité! (*haut*) approchez Falaise, je vous le commande...

RAYMOND, (*à part.*)

Elle commande! (*haut*) me voilà à vos ordres, madame la présidente.

FINETTE, (*lui relevant le menton.*)

Mettez votre chapeau. Il est fort bien ce garçon!

RAYMOND.

Je ne suis pas mal tout de même.

Air: *On dit que je suis sans malice.*

Je suis simple, même un peu bête;
C'est un défaut que l'on me prête;
Mais je suis, Madame, vraiment
Très-sincère quoique Normand,
Si, pour séduire une maîtresse,
En fait de tournure et d'adresse,
J'avais ce qui me manque...

FINETTE.

Eh bien!

RAYMOND.

Il ne me manquerait plus rien. (*bis.*)

FINETTE.

A la bonne heure, Falaise; je croyais que vos discours allaient s'émanciper.

RAYMOND.

Ne craignez point, vous avez un trop grand porte-respect.

FINETTE, (*à part.*)

Le sot !...

RAYMOND.

Quoique ça je dis tout de même...

FINETTE.

Que dites-vous Falaise ?

RAYMOND.

Dam ! je dis... et je dis.... et je dis que je ne dis rien, quoi donc !

FINETTE.

Expliquez-vous.

RAYMOND.

Ma fine non, tenez ça vous blesserait.

FINETTE.

Ne craignez rien, parlez, mais je vous le répète, songez à vous défaire de cette timidité ridicule.

Air : *Fidèle ami de notre enfance.*

L'homme qui n'est point intrépide,
Par le plus cruel embarras,
Expose une femme timide
A hasarder les premiers pas.
Ainsi, par de naissantes flammes,
Lorsque le cœur est combattu,
Etre timide auprès des femmes,
C'est leur ravir une vertu.

RAYMOND.

Vous avez bé raison, il en a d'aucunes des femmes quand en leur en prend une, il n'en reste presque point.

FINETTE.

Comment ?

RAYMOND.

Je ne dis pas ça, pour vous, madame la présidente.

FINETTE.

C'est bon ; revenons à ce que vous vouliez me dire.

RAYMOND.

Votre bonté m'inspire de la confiance...

FINETTE.

Voyons.

RAYMOND.

Dam ! je ne sais pas comment ça s'est fait, mais sans le respect que j'ai pour votre rang, je crois que j'aurais un amour de possédé pour votre personne.

FINETTE, *vivement.*

De l'amour, monsieur Falaise !

RAYMOND.

Je savais bien que cet amour vous ferait sauter... un

pauvre diable de valet comme mé, aîmer une grande dame comme vous.... ça s'est pourtant vu quelquefois tout de même.

FINETTE.

Vous croyez ...

RAYMOND.

Oh ! que oui ! bé !

FINETTE.

Mais monsieur Falaise, vous n'êtes pas aussi simple que vous voulez bien le paraître....

RAYMOND.

Oh ! mon bon dieu ! je n'y entends pas malice ; je dis ce que j'ai vu, et si madame la présidente veut me prendre à son service....

FINETTE.

Monsieur le président a besoin de quelqu'un, et je pourrai vous placer auprès de lui ; mais la place est difficile à remplir je vous avertis ; que savez-vous faire ?

RAYMOND.

Tout, madame la présidente.

FINETTE.

Vous servirez à table ?

RAYMOND.

Oh ! pour ce qui est de ça, je n'y entends rien d'abord.

FINETTE.

Et bien, vous conduirez ma demi-fortune.

RAYMOND.

Oh ! mon doux jésus ! je ne veux pas vous verser.

FINETTE.

Alors vous monterez derrière.

RAYMOND.

Je n'en ai pas l'habitude, à mon tour je pourrais bé tomber.

FINETTE.

C'est là tout ce que vous savez faire ?

RAYMOND.

J'en sais bé davantage.

FINETTE.

Savez-vous coëffer ?

RAYMOND.

Marchez, marchez, monsieur le président sera content et vous aussi....

FINETTE.

Air : *Que d'établissemens nouveaux !*

Eh bien ! auprès de mon époux,
Vous occuperez une place ;
Et lorsque je compte sur vous
Pour la remplir de bonne grâce,
Comme, dans un pareil emploi,
Vous allez être un peu novice,
Mon cher ami, comptez sur moi
Pour vous apprendre le service. (*bis.*)

RAYMOND.

Je sais que vous avez un grand fond de bonté, madame la présidente, et je vous promets que je n'en abuserai point.

FINETTE.

Vous ferez votre devoir et nous verrons.

RAYMOND.

C'est tout vu, quoi donc !

FINETTE.

Mais, à propos, n'avez-vous pas pour camarade un certain Frontignac ?...

RAYMOND.

Un gascon pas vrai ?.. ne m'en parlez point : il est menteur comme un arracheux de dents.

FINETTE.

Comment ?

RAYMOND

Il s'est vanté d'avoir fait la connaissance d'une baronne qui demeure dans ce château.

FINETTE.

Ma voisine, la baronne de Franc-Bois qui est venue passer la belle saison chez madame de Saint-Phar, comme je suis venue la passer chez madame de Grand-Val... C'est une horreur ! et si vous alliez aussi vous vanter !...

RAYMOND.

Par mon âme il n'y a pas de quoi.

Air *du Vaud. de six mois d'absence.*

Quand le sort prospère
M'aura fait votre valet,
Madame, j'espère
Prouver que je suis discret.

FINETTE.

Oh ! je vous estime ;
(*à part*) Il me sert de passe-temps.

RAYMOND.

Le respect m'anime ;
(*à part*) Que je ris à ses dépens !

FINETTE.

Montrez-vous facile.
(*à part*) J'ai pitié du malheureux.

RAYMOND.

Je serai docile ;
(*à part*) J'en fais tout ce que je veux.

FINETTE.

Adieu, je vous laisse.

RAYMOND.

Mais.

FINETTE.

Demeurez, s'il vous plaît,
Je suis la maîtresse.

RAYMOND, *à part.*

Comme je suis le valet.

Ensemble.

FINETTE, *à part.*
Mais je crois entendre
Là-bas venir le gascon,
Et, sans plus attendre,
Cédons la place à Marton.

RAYMOND.
Pour mieux la surprendre,
Je m'en vais changer de ton,
Et sans crainte, attendre
Notre baronne Marton.

(*Finette sort.*)

SCENE V.

RAYMOND, (*seul.*)

Et d'une, maintenant changeons de rôle, et voyons si Frontignac sera aussi heureux, auprès de madame la baronne Marton, que Falaise vient de l'être auprès de madame la présidente Finette. Mon accent est le mot de ralliement, chantons pour nous faire entendre.

Je l'entends!... allons Frontignac, à ton poste.

(Il met ses faces derrière l'oreille, boutonne son habit du bas, place son chapeau en Frontin, et prend l'attitude hardie de ce personnage.)

Air *De la Gasconne.*

Un jour de cet automne,
Sur l'eau mé proménant,
Jé promis à Simone
Dé l'aimer constamment ;
Mais, hélas! la Garonne
Emporta mon serment.

Je l'entends!... allons, Frontignac, à ton poste.

SCÈNE VI.

RAYMOND, MARTON (*en costume à la mode, plus ridicule encore que celui de Finette.*)

MARTON, (*à la cantonnade.*)

Cocher, vous conduirez ma voiture à l'entrée du petit bois. (*Elle vient, mais au moment où Raymond va pour la saluer, elle retourne sur ses pas.*) Jokei, dites à ma femme de chambre, de préparer ma robe de bal!...

RAYMOND, (*gasconnant.*)

Et à moi, charmante baronne, n'avez-vous rien à m'ordonner?...

MARTON.

C'est vous!...

Air: *Voulant par ses œuvres complettes.*

Ah! quoi donc, Monsieur, dans ma terre
Ne pourrai-je vivre en repos!
Je vous le dirai sans mystère.
Vous m'obsédez par vos propos;
Votre suffisance me lasse:
Laissez-moi donc en liberté;
Car vous êtes, en vérité,
D'un ridicule qui me passe. (*bis.*)

RAYMOND.

Eh! là, là, mon aimable baronne! vous faites la fière; mais je sais bien que vous ne l'êtes pas.

MARTON.

Manquer de respect à une femme de ma condition!...

RAYMOND.

Je crois assez que votre condition est excellente; sandis, mais la mienne ne lui cède en rien: ma naissance.....

MARTON.

La naissance de monsieur de Fontignac!...

RAYMOND.

N'en dites pas dé mal, sandieu! n'en dites pas dé mal!..

Air: *Suzon sortait de son village.*

Mon arbre généalogique
Prit racine par un Raymond,
Et son ombrage magnifique
Commence aux quatre fils Aimon.
Sa tige immense
Donna naissance
Par ses rameaux
A des ducs, des héros.

Dé ma famille,
La branche brille
Jusqu'aux Lignac,
Aux Crac,
Aux d'Armagnac;
Et ma noblesse, pure et franche,
M'empêcherait d'être valet,
Si ma mère, un soir en secret,
N'avait rompu la branche. (*ter.*)

MARTON.

Il faut convenir que votre mère fut bien mal-adroite.

RAYMOND

En effet, charmante baronne, sans cette pétite anicroche; jé pourrais être votre serviteur, mais jé né.. serais pas votre valet.

MARTON.

Vous espérez dònc toujours, que je vous prendrai à mon rervice?

RAYMOND.

Et pardi, vous né pouvez vous passer dé moi.

MARTON.

En vérité, monsieur Frontignac vous ne manquez pas de présomption; à vous entendre on dirait qne vous êtes parfait.

RAYMOND.

Non, non, jé né lé dissimule pas, j'ai quelques inégalités, mais on en voit bien dans lé soleil... lé mérite n'est jamais sans tache.

MARTON.

Je vous le répète ma maison est complette...

RAYMOND.

Complette! vous voulez rire. Sandis! né m'avez-vous pas dit qué vous étiez veuve?

MARTON.

Depuis trois ans.

RAYMOND.

Et donc, il vous manque quelqu'un

MARTON.

Qu'est-ce à dire?

RAYMOND.

Eh! oui, quelqu'uu pour gérer vos possessions, votre petit bien.

MARTON.

Qu'appellez-vous mon petit bien? on voit bien que vous ne le connaissez pas!...

Air : *De sommeiller encore ma chère.*

J'ai des étangs, j'ai des rivières,
J'ai des fermes, j'ai des châteaux,
J'ai des herbages, des bruyères,
J'ai des plaines et des côteaux;
J'ai l'héritage de mon père,
Qu'à moi seule il abandonna,
Et, de plus, les bois que ma mère
En mariage lui donna. (*bis.*)

Et ils étaient d'une étendue considérable.

RAYMOND.

Mon père aussi était fort riche : il avait tant dé terres, qu'il né savait où les mettre... Au reste, tous ces herbages, ces châteaux et ces bois, seront l'appanage de votre nouvel époux ?

MARTON.

Tout cela lui reviendrait de droit, si je n'avais renoncé au mariage.

RAYMOND.

On né peut vous blâmer, vous savez cé qué c'est qué ça.

Air : *L'amour est un dieu volage.*

On prend femme en cette vie
Comme on loue une maison,
Sans réfléchir, sans raison.
On lit l'écriteau : c'est bon,
La façade fait envie;
L'élégance nous plaît fort;
On marchande, on est d'accord;
Fier dé cé qu'elle renferme,
On brûle de s'y l'ger, (1)
Et souvent, avant le terme,
On voudrait déménager. (*ter.*)

MARTON.

Je suis charmée que vous pensiez comme moi.

RAYMOND.

Un moment, un moment; jé né blâme pas cépendant un tendre engagement dé cœur....

MARTON.

Oh!...

RAYMOND.

Céla vous fait soupirer, madame la baronne ?

MARTON.

Hélas! monsieur de Frontignac! un rang trop élevé est souvent un bien grand malheur!

RAYMOND.

Qui vous empêche d'en descendre ?

(1) Au lieu de *s'y loger*, on peut dire *l'engager*, si on le juge plus convenable.

MARTON.

Il est vrai, que cela me serait très-facile.

RAYMOND, *se mettant aux pieds de Marton.*

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Ainsi donc, belle baronne,
Si jé vous offre ma foi,
Vous pourrez, sans qu'on s'étonne,
Descendre jusqués à moi;
Comme on a vu Cythérée,
Cédant aux vœux de son fils,
Quitter la voûte éthérée
Pour rendre heureux Adonis. *bis.*

MARTON.

Sans cette comparaison, j'allais me mettre en colère, monsieur de Frontignac.

RAYMOND.

Cé-qué c'est, qué dé connaître l'histoire!...

MARTON.

Mais je m'appaise en faveur de la Cythérée, (*à part*) je ne sais pas trop ce que c'est; mais c'est égal (*haut.*) et pour vous récompenser, comme vous le méritez; je vous prends à mon service, et je me charge de votre avancement.

RAYMOND.

Je suis impatient dé vous prouver mon zèle!...

MARTON.

Demain, vous entrerez en fonction.

RAYMOND.

Air *du vaud. du secret de Madame.*

Ainsi, madame la baronne,
Avec vous je suis engagé,
A mon maître qué j'abandonne,
Je m'en vais donner son congé. (*bis.*)

MARTON, *en parlant.*

Aviez-vous de bons gages?

RAYMOND, *continuant l'air.*

J'étais heureux comme un gros moine,
Vingt et cinq louis tous les ans,
Cé qui joint à mon patrimoine,
Mé faisait juste six cents francs. (*bis*)

Ensemble.

Pourtant, madame la baronne,
Avec vous je suis engagé.
A mon maître qué j'abandonne,
Jé m'en vais donner son congé. (*bis*)

MARTON.

Vraiment avec une baronne,
Le faquin se croit engagé;
En attendant que je lui donne,
Il va demander son congé. (*bis*)

MARTON.

» Prévenez Marton, que madame de Saint-Phar, arrive » avec moi. » C'est un tour perfide !

FINETTE.

Infernal !...

Air : *Si des galans de la ville.*

Avec nous elles conviennent,
De rester à Paris... mais
Tout exprès elles reviennent
Pour déranger nos projets !

MARTON.

Vraiment je le devais craindre !...

FINETTE.

J'étais tranquille en ces lieux !

MARTON.

Que les valets sont à plaindre,
D'avoir des maîtres chez eux !...

ENSEMBLE.

Avec nous, etc.

FINETTE.

C'est moins ces habits que je regrette, que de ne plus rire aux dépens de mon Normand !

MARTON.

Redescendre au niveau de Frontignac ! d'un valet Gascon ! je ne m'en consolerai jamais !... (*à part.*) Je n'en suis pas fâchée.

FINETTE, *à part.*

Pour moi j'en suis toute consolée ! (*haut.*) mais c'est égal, nos maîtresses n'arrivent que demain ; et la soirée nous suffit pour nous venger.

MARTON.

Air *du vaudeville de l'avare.*

Agissons ici sans faiblesse,
Voyons enfin qui de nous deux,
Ou par l'esprit, ou par l'adresse,
Aujourd'hui trompera le mieux.

FINETTE.

Pour tromper chacun te renomme ;
Mais je dois l'emporter vraiment !

MARTON.

Une femme avec un Normand,
Est bien sûre d'avoir la pomme !

FINETTE.

Il faudra ce soir, nous réunir tous les quatre.

MARTON.

Je ne demande pas mieux, je n'ai pas encore vu ton Normand.

Je trouve aujourd'hui, ma chère,
Que l'été ne finit pas.

FINETTE.

Aux champs, l'amour est timide,
On y trouve la raison...
Ah! quel séjour insipide
Pour des femmes du grand ton!... (*bis.*)

MARTON, *affectant les grands airs.*

Eh! bien, ma toute belle, où en êtes vous avec votre Normand?

FINETTE, *de même.*

Il commence à m'ennuyer; mais que faites-vous de votre Gascon?

MARTON.

Oh! ne m'en parlez pas! je n'en puis rien faire.

FINETTE.

Se croit-il toujours adoré de sa baronne?

MARTON.

Il est si extravagant dans ses propos...

FINETTE.

Allons, je vois qu'il n'a pas changé.... Quand à mon Normand....

MARTON.

Oh! oui, donnez-moi de ses nouvelles?

FINETTE.

Il est plus sot, de jour en jour.

MARTON.

Je savais bien, que vous le formeriez... (*elles rient.*) Ah! ah! ah! ah!

FINETTE.

Nous rions! et cependant le coup le plus affreux!...

MARTON.

Ah! mon dieu! qu'est-il donc arrivé?

FINETTE

L'accident le plus cruel!...

MARTON.

Bah!

FINETTE, *d'un ton tragique, et donnant une lettre.*

Tiens, lis!

MARTON, *prenant la lettre.*

Quel ton tragique!... on voit bien que ta maîtresse a loge aux français! (*elle lit,*) « je vous préviens, made-» moiselle que j'arriverai le 6, dans ma terre. »

FINETTE.

C'est aujourd'hui le cinq!

Que mon { amant / normand }
Vaut beaucoup mieux que son { normand / amant }.

RAYMOND, *à part.*

Je suis pris ; mais, vaille que vaille,
J'espère sortir de ces lieux :
Je fus le jour d'une bataille
Placé souvent entre deux feux.

MARTON ET FINETTE.

Cette tournure,
Cet air charmant, etc.

RAYMOND.

Cette tournure,
Cet air charmant
Sont pour moi d'un très-bon augure,
Chacune est sûre
Qu'en ce moment
Elle voit en moi son amant.

RAYMOND, *à Marton.*

Quelle est cette particulière ?

MARTON

C'est une présidente de mes amies.

RAYMOND.

Ah ! (*il salue Finette.*)

FINETTE, *à part.*

Il connait Marton, je crois ; elle me disait qu'elle ne l'avait pas encore vu....

RAYMOND, *à Finette.*

Quelle est donc cette belle dame qui me parle ?

FINETTE.

C'est la baronne ma voisine.

RAYMOND.

Ah ! (*il salue Marton.*)

MARTON, *à part.*

Il parle à Finette ! où a-t-il fait sa connaissance ? il faut que je m'en informe, (*elle le tire par l'habit.*) Que vous dit madame la présidente ?

RAYMOND.

Cé qu'elle mé dit ?

Air *du Vaudeville du Petit Courrier.*

Que j'ai su captiver son cœur
Par mes grâces, par ma tournure,
Et tout bas elle mé conjure,
Dé dévenir son serviteur ;
Elle dit, et céla mé tente,
Qu'elle est noble comme lé Roi,
Qu'elle a cent mille écus de rente....

MARTON.

Elle n'en a pas plus que moi. (*ter.*)

FINETTE, *à part.*

Je suis curieuse de savoir ce qu'elle peut lui dire, (*elle le tire par l'habit.*) Que vous dit madame la baronne ?

RAYMOND.

Même air.

Elle prétend dès aujourd'hui,
Je ne sais trop par quel caprice,
Me retenir à son service,
Et m'accorder tout son appui.
Pour me séduire davantage,
Elle me dit, et je le croi,
Qu'elle a cent vertus en partage....

FINETTE, *avec impatience.*

Elle n'en a pas plus que moi. (*ter.*)

MARTON, *à part.*

Je n'y tiens plus !.. (*haut.*) Je trouve très-mal, madame la présidente, que vous cherchiez à m'enlever mes gens !

FINETTE.

Vos gens, madame la baronne ? ce sont bien les miens. Ce garçon est à moi.

MARTON.

Il est à moi !

RAYMOND., *à part.*

Si elles pouvaient se battre !

MARTON et FINETTE, *ensemble.*

Air *du Vaudev. de la Bonne Servante.*

Il est à moi ce valet plein d'adresse,
De le garder je me suis fait la loi :
Il me choisit ici pour sa maîtresse...
Vous le voyez, madame, il est à moi !

MARTON, *bas à Raymond.*

Je vous attends ici dans un quart-d'heure.

RAYMOND, *bas.*

Comptez sur moi, sandis. car j'y serai.

FINETTE, *bas à Raymond.*

Dans un moment, près de cette demeure.

RAYMOND, *bas.*

Foi de normand, oui, je m'y trouverai.

MARTON et FINETTE, *ensemble.*

Il est à moi, etc.

RAYMOND.

Chacune veut devenir ma maîtresse,
En me rangeant aujourd'hui sous sa loi.
Pour les tromper, il faut payer d'adresse,
Et dans ceci bien prendre garde à moi....

(*Elles rentrent chacune chez elle.*)

SCENE X.

RAYMOND, *seul.*

Il faut convenir que je viens de l'échapper belle !.. J'aurais été fâché que la leçon n'eut pas été complette, et je jouis d'avance de la surprise que je leur prépare sous ce double personnage !...

COUPLETS.

Air *de Doche.*

(*Il gasconne.*)

Qu'on est heureux d'être gascon !
On flatte, on séduit une belle,
On lui promet d'être fidèle;
Puis, riant du qu'en dira-t-on,
On change bientôt de maîtresse. (*bis.*)
Quand on a fait une promesse,
Qu'on est heureux d'être gascon ! (*ter.*)

(*Il parle normand.*)

Qu'on est heureux d'être normand !
L'homme souvent dans cette vie,
Par égard pour femme jolie,
Attaque son cœur faiblement;
Mais de nous comment se défendre ?
Pour viser un cœur, pour le prendre
Qu'on est heureux d'être normand !

(*Il commence à faire nuit.*)

(*Il parle français.*)

Qu'on est heureux d'être français !
Lorsque le plaisir nous engage,
Les noms de trompeur de volage
Sont des titres à nos succès,
Et font qu'à tous on nous préfère....
Pour aimer, pour combattre et plaire,
Qu'on est heureux d'être français !...

Mais voici le moment où madame la présidente Finette et madame la baronne Marton vont se rendre en ces lieux, allons nous tenir prêt à paraître devant leur seigneurie.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant*)

Je les entends, je crois !.... *Il fait nuit.*)

SCÈNE XI.

MARTON, FINETTE, *devant leur porte, et en leur costume de soubrette.*

FINETTE et MARTON.

Air *de la Pastourelle.*

Déjà l'heure s'avance,
Loin des regards jaloux,
Attendons en silence
L'instant du rendez-vous.
Finette, } est plus sévère,
Marton, }
Et n'eut pas fait ici
La démarche légère
Que je fais aujourd'hui.

Déjà l'heure s'avance, etc.

MARTON.

Je veux absolument savoir comment il se fait que Frontignac, connaisse Finette. Elle ne m'en a rien dit.... je l'avais toujours soupçonnée d'être dissimulée.

FINETTE.

Marton ne m'avait pas dit qu'elle connaissait Falaise. Je savais bien qu'elle était un peu hypocrite.

MARTON.

Mais quel sera l'étonnement de Frontignac, quand il verra la baronne sous ces habits!

FINETTE.

Ce pauvre Falaise est loin de se douter de ma déchéance!

MARTON.

Il ne voudra peut-être plus de moi!

FINETTE.

Je suis sûre qu'il m'aimera toujours.

MARTON.

J'en serais bien fâchée!

FINETTE.

J'en serais bien contente!

MARTON.

Quoiqu'en dise Finette, les hommes ne sont pas tous des trompeurs.

FINETTE.

Marton a beau dire, il faut aimer...

Air *du Vaud. de l'arbre de Vincennes.*

FINETTE.

En apprenant ce rendez-vous,
Marton va se mettre en courroux.

MARTON.

A Finette, prude, sévère,
Ma conduite pourra déplaire;
Mais Finette, je le crois bien,
N'en saura rien. (*bis.*)

FINETTE.

Mais Marton, je l'espère bien,
N'en saura rien.

FINETTE.

Marton blâmera sûrement
L'amour que j'ai pour un Normand.

MARTON.

Un Gascon me tourner la tête !
Que dirait la fière Finette ?

ENSEMBLE.

Afin qu'elle n'en sache rien,
Cachons-nous bien.

SCÈNE XII.

MARTON, FINETTE, RAYMOND, *en habit militaire par-dessous sa redingotte.*

RAYMOND.

Toutes les deux, près de ce mur,
Sont au rendez-vous, j'en suis sûr;
Et dans sa tendre impatience,
Depuis long-temps ici, je pense,
Chacune se redit tous bas :
Il ne vient pas.

MARTON ET FINETTE.

Il ne vient pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de DOCHE.

RAYMOND.

Il faut achever la leçon;
Approchons avec prudence
Vers la baronne Marton.

MARTON.

Est-ce vous ?

RAYMOND.

Silence !

FINETTE.

Eh ! mais il ne vient pas.

MARTON.

Parlons tout bas.

RAYMOND.

Si vous pouvez, ne parlez pas.

MARTON ET RAYMOND.

Jouissons, sans allarmes,

De ce tête-à-tête charmant !...
Ah ! combien ce moment
Pour mon cœur a de charmes !

RAYMOND.

Mais j'entends quelqu'un en ces lieux.

MARTON.

Quelqu'un ici, grands Dieux !

RAYMOND, *en passant du côté de Finette.*

Il faut achever la leçon ;
Approchons avec prudence
Vers la présidente... Bon !

FINETTE.

Est-ce vous ?

RAYMOND.

Silence !

MARTON.

Mais il ne revient pas !

FINETTE.

Parlons tout bas.

RAYMOND.

Si vous pouvez, ne parlez pas.

FINETTE ET RAYMOND.

Jouissons, sans allarmes,
De ce tête-à-tête charmant !..
Ah ! combien ce moment
Pour mon cœur a de charmes !

RAYMOND.

Mais j'entends quelqu'un en ces lieux.

FINETTE.

Quelqu'un ici, grands dieux !

RAYMOND, *se plaçant en face du banc de gazon, dit alternativement à Marton et à Finette :*

Ce n'est rien, ce n'est rien, Madame,
On peut causer sur ce banc de gazon.
Ce n'est rien, cadédis, madame,
On peut causer sur ce banc de gazon !

MARTON ET FINETTE, *avançant doucement.*

Hélas ! c'est mon rang qui l'enflamme.
Que je plains ce pauvre garçon !
(*Il les prend toutes les deux sous le bras.*)

ENSEMBLE, *à voix basse.*

Jouissons sans allarmes, etc.

RAYMOND.

Pour les femmes de qualité,
J'eus du penchant toute ma vie.
Non, jamais, soubrette jolie
Ne sut me plaire en vérité.

FINETTE, *avec ironie.*

En vérité ?

MARTON, *à part.*

En vérité.

(*Elles se lèvent.*)

FINETTE.

Voici l'instant de le confondre
Et de rabaisser sa fierté.

MARTON.

Voyons ce qu'il pourra répondre
Quand il verra ma dignité.

(*Elles rentrent.*)

SCENE XIII.

RAYMOND.

Eh mais ! pourquoi cette soudaine fuite ?
Ah ! je devine en ce moment
Ce que chacune ici médite :
Je ris de leur étonnement.

(*Il s'appuie sur son sabre et demeure en observation.*)

Voici Marton avec de la lumière !...

SCENE XIV.

RAYMOND, MARTON, FINETTE *apportant chacune un flambeau.*

FINETTE.

Voyons, Monsieur... Surprise extrême.
Quoi ! c'est Marton elle-même.
Quoi ! c'est Finette
Et mon { Gascon / Normand } N'est plus là.
Mais que veut dire tout cela ?
Au rendez-vous, que vient donc faire
Ce militaire ?

MARTON.

C'est Frontignac !

RAYMOND.

Oui, sandis!

FINETTE.

Et Falaise !

RAYMOND.

Marchez, marchez!

MARTON.

Comment, faq....

MARTON ET FINETTE.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Eh quoi ! Monsieur, vous étiez tour-à-tour,
Nos deux valets, Frontignac et Falaise.
Pour nous servir et nous parler d'amour,
La ruse n'était pas mauvaise. (*bis.*)

RAYMOND.

Puisqu'il est vrai que dans tout ce mic-mac,
Pas plus que vous je n'ai paru novice,
Dès ce moment, Falaise et Frontignac
Sont tous deux à votre service.

ENSEMBLE.

Eh quoi, Monsieur, vous étiez
Eh oui, Mesdames, j'étais tour-à-tour.
Nos
Vos deux valets, Frontignac et Falaise,
Pour nous
vous servir et nous
vous parler d'amour:
La ruse n'était pas mauvaise.

MARTON ET FINETTE.

Ma ispourquoi ce nouveau déguisement?

RAYMOND.

Un déguisement..... Jé suis militaire; j'ai précédé de quelques jours mon colonel dans ce château, dont il vient de faire l'acquisition... Jé m'y ennuyais: vous vous êtes chargées de me distraire; c'est un service dont jé puis vous prouver ma reconnaissance quand vous voudrez.... Jé ne serais embarrassé que du choix.

MARTON.

Vraiment....

FINETTE.

Tant d'autres nous ont amusées; c'est un prêté rendu: mais je me défierai mieux des hommes à l'avenir.

MARTON.

Non pas moi. Il est moins fâcheux d'être trompée quelquefois que de se défier toujours.

RAYMOND.

Allons, allons. Pour vous consoler, jé vous annonce deux grands valets nouvellement entrés au service de mon colonel. Vous pourrez prendre votre revanche; ils ne sont ni Gascons ni Normands.

MARTON.

Que sont-ils donc?

RAYMOND.

Ils sont Champenois.

FINETTE.

Champenois!... Tant mieux, je les aime; ils sont bons maris; et d'ailleurs.....

VAUDEVILLE.

Air *du vaud. de la Ferme et le Château.*

Chaque pays a ses usages,
Ses mœurs, ses lois et ses produits,
On parle différens langages,
On montre différens esprits. (*bis.*)
Mais sous le joug du mariage,
Aussitôt qu'un garçon s'engage,
Normand, Gascon ou Champenois,
Que sa tête soit folle ou sage;
Normand, Gascon ou Champenois,
Chacun subit les mêmes lois. } *en chœur.*

RAYMOND.

Avec orgueil le Normand cite
Et son cidre et ses tribunaux;
Le Gascon vante son mérite,
Et le Champenois ses côteaux. (*bis.*)
Mais quand il faut servir son prince,
Aussitôt dans chaque province,
Champénois, Gascons et Normands,
Que leur sort soit brillant ou mince,
Champénois, Gascons et Normands
Ont tous les mêmes sentimens. } *en chœur.*

MARTON, *au Public.*

Vous le savez, le Vaudeville
Est né malin, est né français;
Courant les champs, courant la ville,
Partout il obtient des succès. (*bis.*)
Quand de tous les coins de la France,
Ici vient s'asseoir l'indulgence...
Aux couplets que nous vous chantons
Applaudissez avec outrauce,
Et du parterre et des balcons,
Champenois, Normands et Gascons. } *en chœur.*

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

TROIS POUR UNE,

OU

LES ABSENS N'ONT PAS TOUJOURS TORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE,

Par MM. DÉSAUGIERS et BARRIÈRE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 décembre 1815.

A PARIS,

Chez { M.lle HUET, Libraire-Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de Richelieu, n.° 7 ;
M. LADVOCAT ; au cabinet littéraire, galerie de bois, n.° 205, Palais-Royal.

1816.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE VALMONT, négociant,	M. Édouard.
Dominique VALMONT, son frère,	M. Philippe.
CLARICE, leur nièce,	M.lle Minette.
NARCISSE, cousin et prétendu de Clarice,	M. Sevestre.
HENRI, cousin de Dominique,	M. Guénée.
ANDRÉ, jardinier de M. Valmont,	M. Jôly.
DEUX CLERCS DE NOTAIRES.	
DEUX RESTAURATEURS.	
DEUX IMPRIMEURS.	
PARENS, AMIS.	

La Scène est à Paris, chez M. de Valmont.

Le Théâtre représente un jardin; à gauche, un peu au fond, un pavillon, dont la porte fait face au public; à droite, au premier plan, une table de pierre, et derrière, un petit bosquet, une grille au fond.

TROIS POUR UNE,

OU

LES ABSENS N'ONT PAS TOUJOURS TORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, *seul.*

(*A l'arrivée d'André, on entend crier vive Clarice!*) (*à la santé de Clarice*).

ENTENDEZ-vous ça ? à la santé de Clarice ! jarni ! qu'ça m'fait d'plaisir d'entendre c'ramage-là ! v'là donc encore une fois la fête d'not'jeune maîtresse arrivée ! et j'dis que j'l'y avons porté c'matin un bouquet qu'était d'taille, sans préjudice de c'tilà que j'l'y offrirons dans queuqu'jours, à cause d'son mariage avec son cousin. C'est dommage que c'mari là n'me r'vienne gueres.. j'li trouvons un'mine... des manières.... enfin un genre... mais.. bah! c'n'est pas moi qui l'épouse, et pourvu q'la p'tite femme s'en accommode, v'là l'principal; et puis elle épous'rait un prince, qu'ell'n's'rait pas encore aussi heureuse que je l'voudrions.... dam! c'est ben naturel, depuis trente ans que j'sommes jardiniers d'l'a maison d'père en fils, j'ons eu l'tems d'nous y attacher.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

J'étions chez monsieur Valmont
Quand il s'lança dans l'négoce :

J'ons été témoin d'la noce
D'madam' sa sœur à Clermont.
J'ons vu de p'tmion fidelle
Naître not' chère demoiselle,
Qui, d'puis lors toujours plus belle,
Est aujourd'hui faite au tour.
Ainsi presque d'la famille,
J'ons vu frère, sœur et fille,
S'arrondir chacun leur tour.

Je n'désirons plus qu'une chose après l'établissement de not'maîtresse : c'est l'rapatriage de ses deux oncles qui s'sont brouillés, v'là bentôt dix ans... par impatib... comment donc qu'ils disent ça ? par incompatabili.. c'est égal, d'humeur. C'est drôle pourtant d'êt' frères de père et d'mère, compatriotes du même pays, associés de la même maison, et chien et chat comme ça... avec un bon cœur, tous les deux : mais une tête ah ! enfin c'était surtout des cris, des querelles, et ça pour des riens, comme pour des choses de conséquence.. vrai... à les entendre, on aurait dit mari et femme : aussi ont-ils fini par divorcer... je ris encore, en pensant au train qu'ils ont fait une fois pour c'lièvre qu'ils avaient tiré tous les deux, et qu'ils voulaient tous les deux avoir tué... comme j'leur ai dit : « mais, Messieurs, au lieu d'pren» dre la chèvre comme ça... faites une chose : le lièvre » est mort, n'est-ce pas ? mettez qu'vous en avez tué » chacun la moitié, ça finira tout... ah ! bien oui !...

AIR : *Le petit mot pour rire.*

C'était ben là du raisonn'ment,
Et j'espérais qu'à c't'arrang'ment
Ils s'prêt'raient d'bonne grâce ;
Mais j'n'ons pas eu plutôt dit ça,
Qu'ils ont laissé le lièvre là,
Et c'est à moi (*bis.*) qu'ils ont donné la chasse.

SCÈNE II.

CLARICE, ANDRÉ.

CLARICE, *en entrant.*

Mon dieu ! mon dieu ! l'ennuyeux personnage que

mon cousin ! il était temps que le dîner finît, car je n'y tenais plus.

ANDRÉ.

Comment, Mam'selle, d,l'humeur ! le jour de vot' fête et presqu'à la veille de vot'mariage !

CLARICE, *à part.*

De mon mariage !

ANDRÉ.

A qui en avez-vous donc ?

CLARICE.

D'abord à M. Narcisse qui me déplait souverainement, ensuite à mon oncle qui s'obstine à le trouver fort aimable ; et ensuite à tout le monde qui ne cesse de me complimenter sur le bonheur qui m'attend avec un pareil mari.... eh ! mon dieu, qu'ils l'épousent tous, s'ils l'aiment tant ! je n'en serai pas jalouse....

ANDRÉ

Ah ! ben, vrai !... vous n'croiriez pas le plaisir que vous m'faites, en me disant qu'vous n'aimez pas c'tolibrius-là... ça m'prouve qu'j'ons bon goût.

(on entend rire aux éclats)

CLARICE.

Tiens, voilà encore quelque mauvais bon mot de mon cher cousin.

ANDRÉ.

Eh ! ben, c'n'est pas l'embarras ; s'il vous fait rire en ménage, n'y aura que d'mi-mal : un mari qui fait rire sa femme, ça n'est pas commun, dà.

CLARICE.

Lui ? il me fera mourir d'ennui.

ANDRE.

Bah ! s'il vous aime, il aura p'tètre ben queuq' bons momens.

CLARICE.

Il est trop occupé de lui-même pour cela.

ANDRE.

C'est vrai que j'n'entrons pas un'fois dans sa chambre, qu'il n'me prenne une envie d'rire... mais une envie !

AIR : *De la croisée.*

C'est des flacons d'tout' sort' d'odeurs
Dont en se levant il se mouille ;
C'est des pots d'tout' sortes d'couleurs
Dont en s'ajustant il s'barbouille.
Et l'temps qu'un autre amant mettrait
A peindre l'ardeur qui l'engage,
Monsieur votre cousin dé met
A peindre son visage. *bis.*

CLARICE.

Et voilà pourtant le mari que mon oncle veut me donner, parce qu'il a sa parole et qu'il est mon cousin.

ANDRE.

Dam ! c'est qu'à son avis, la parole d'un négociant doit être sacrée, voyez-vous.

CLARICE.

En fait de commerce, à la bonne heure, mais....

ANDRE.

J'sommes ben loin d'vouloir l'excuser, mais quoi qu'ça dans vot'malheur, c'est encore ben heureux qu'vous n'en aimiez pas un autre, parce qu'alors ça s'rait...

CLARICE.

Ah ! mon cher André, si tu savais...

ANDRE.

Bah ! vous aimeriez quelqu'un !

CLARICE.

Ne parle pas si haut.

ANDRE.

Je n'vous demandons pas s'il vous aime itou, parce que ça va sans dire.

CLARICE.

Nous nous sommes juré un amour éternel.

ANDRE.

Oui da ! en ce cas, j'vois monsieur Narcisse joli

garçon... mais au lieu d'promener comme ça c'pauvre prétendu, que n'dites-vous donc tout d'suite à monsieur votre oncle c'qui en est ?

CLARICE.

Moi, André ! j'n'oserai jamais : il est si vif ?

ANDRE.

Alors que n'écrivez-vous à madame votre mère, à Clermont. ?

CLARICE.

C'est ce que j'ai fait : mais je n'ai pas encore reçu de réponse, et je tremble que mon oncle, à qui ma mère a cédé tous ses droits sur moi, en raison de la fortune que j'attends de lui et de l'amitié qu'il me porte, ne finisse par disposer de ma main, sans attendre son consentement.

ANDRE.

En ce cas, parlez donc à monsieur votre oncle, car enfin...

CLARICE.

Non, non, je crains trop ses reproches.

ANDRE.

Ses reproches ? pourquoi donc ? si le jeune homme est aimable ?

CLARICE.

S'il est aimable ? ah ! mon cher André !

AIR : *De Gaspard l'avisé.*

Esprit, talens et caractère,
Tout en lui, tout est fait pour plaire ;
C'est un jeune homme sans défaut.

ANDRE.

Oh ! oh !

CLARICE.

Tel que jamais on n'en verra.

ANDRE.

Ah ! ah !

CLARICE.

Aussi, malgré ce qu'on fera,
Ce cœur qu'il mérite et qu'il a,
Jamais un autre ne l'aura.

ANDRE, *à part.*

Ell' dit ça,
J'crois ben ça;
Mais quoiqu' ça,
Faut voir ça

CLARICE.

Même Air.

Quand il m'a juré qu'il m'adore,
Ce qu'il fait me le prouve encore:
Il m'obéit au moindre mot.

ANDRE.

Oh! oh!

CLARICE.

Au moindre signal il est là.

ANDRE.

Ah! ah!

CLARICE.

Et dans trente ans, même au delà,
Tout ce qu'il dit, il le dira,
Tout ce qu'il fait, il le fera.

ANDRE, *à part.*

Ell' dit ça,
J crois ben ça;
Mais quoiqu' ça,
Faut voir ça.

Eh! ben! il parait qu'vous n'avez pas mal choisi: mais dites-moi donc, Mam'selle, connais-je ty le jeune homme?

CLARICE.

Oui.

ANDRE.

Bah! beaucoup?

CLARICE.

Beaucoup.

ANDRE.

Tiens! est-ce que ça s'rait par hazard... (*il lui parle à l'oreille*).

CLARICE.

Non.

ANDRE.

Alors c'est p'têtre monsieur.. (*même jeu*).

CLARICE.

Le Ciel m'en préserve !

ANDRE.

En ce cas, dites donc tout de suite vous-même, sans me laisser comme ça chercher... ça soulagera vot'cœur et ma tête.

CLARICE.

Eh bien ! mon ami, c'est M. Saint...

ANDRE, *précipitamment.*

Brice.

CLARICE.

Lui-même.

ANDRE.

Le sécrétaire de monsieur votre oncle ?

CLARICE.

Oui.

ANDRE.

Eh ! ben vous me croirez, si vous voulez, j'l'avais là... (*montrant ses lèvres*), il allait sortir.

CLARICE.

N'est-ce pas qu'il est bien aimable, et que dans le portrait que je viens de t'en faire, je ne l'ai pas flatté ?

ANDRE.

Non, morgué.

CLARICE

Tiens, écoute la lettre qu'il m'a laissée, il y a un mois, en partant pour Lyon.

ANDRE.

Ah ! oui, où c'que monsieur Valmont l'a envoyé pour cette opération si conséquente ?..

CLARICE.

Écoute : mais le plus grand secret...

ANDRE.

C'est comme si vous lisiez à un sourd.

CLARICE, *lisant.*

Ma chère Clarice,

» Je pars, sans avoir la consolation de vous faire » mes adieux; mais j'emporte avec le regret de vous » quitter, l'espoir de réussir dans l'opération que » monsieur votre oncle m'a confiée; et si j'y par- » viens, jugez de mon bonheur : enhardi par ce » succès, et fort de votre aveu, je hasarde, à mon re- » tour, la demande de votre main... je sens combien » la récompense serait au dessus du service, mais » l'amour ne calcule pas... »

ANDRE, *s'essuyant les yeux.*

Assez, assez, Mam'selle : je d'vine le reste. pauvre jeune homme !

CLARICE.

Tu vois dans quelle position je me trouve.

ANDRE.

C'est vrai qu'elle n'est pas gaie : mais c'est égal, comptez sur moi pour tout ce qui pourra servir à mettre des bâtons dans les roues de c'vilain mariage avec votre cousin.

CLARICE.

Je connais ton amitié pour moi; mais on sort de table, songe bien à me garder le secret.

ANDRE.

Quand j'ai l'honneur d'vous dire que j'sis muet, vous pouvez m'croire sur parole.

SCÈNE III.

VALMONT, CLARICE, NARCISSE, Convives.

CHŒUR.

AIR : *Du vaudeville du Meunier et le Chansonnier.*

Bon vin, accord parfait,
Bonne humeur, bonne chère,
Non, non, rien ne manquait
A ce joyeux banquet.

NARCISSE, *à Clarice.*

Grâce aux soins d'un bon père,
Le passé fut pour vous
L'assemblage prospère
Des plaisirs les plus doux:
De même ici le présent doit vous plaire;
Et ma cousine enfin, j'en suis bien sûr,
Sera contente du futur.

Vous comprenez? le passé, le présent et le futur...

VALMONT.

Toujours de l'esprit.

NARCISSE.

C'est plus fort que moi.

CHŒUR.

Bon vin, accord parfait,
Bonne humeur, bonne chère,
Non, non, rien ne manquait
A ce joyeux banquet.

VALMONT.

Oh! ça, mes amis, liberté toute entière chez moi: allez, venez à votre aise, le jardin est à vous.

NARCISSE.

C'est ça, et vive la joie!

REPRISE DU CHŒUR.

Bon vin, accord parfait, etc.

Les convives sortent.

SCÈNE IV.

LES MEMES, ANDRÉ, *accourant.*

ANDRE.

Not'maître, not'maître! devinez qui est-ce qui vous arrive.

VALMONT.

Une lettre de ma sœur?

ANDRE.

Ah! ben oui... une lettre!

VALMONT.

Ma sœur elle-même, peut-être?

ANDRE.

Vous savez ben qu'elle ne quitterait pas son Clermont pour tous les Paris du monde. C'est vot'frère Dominique.

VALMONT.

Mon frère !

ANDRE.

Oui, Monsieur, qui arrive de Brest, et qui descend de cheval à la porte du parc.

VALMONT.

Lui, que je n'ai pas vu depuis dix ans ?

CLARICE.

Avec qui vous étiez brouillé ?

ANDRE.

Oui, Mam'selle, pour un lièvre, et d'autres affaires de famille.

VALMONT, *à André.*

Dis-moi, sais-tu ce qui l'amène ?

ANDRE.

Ma fin, not'maître. je n'l'i avons pas demandé.

VALMONT. *à Clarice.*

Il aura sans doute entendu parler de ton prochain mariage, et il veut profiter de l'occasion, pour se reconcilier avec moi... ma foi! de tout mon cœur.... aussi bien, cela me pesait ; et si je n'avais pas été son aîné...mais puisqu'il revient le premier, que tout soit oublié.... je cours au devant de lui.

NARCISSE.

Comme son futur époux, permettez que je vous accompagne.

Valmont et Narcisse sortent.

SCÈNE V.

CLARICE, ANDRE.

ANDRE.

Comme il va vous trouver changée, Mam'selle!

CLARICE.

Est-ce qu'il me connaissait ?

ANDRE.

Comment ! vous ne vous rappellez pas monsieur Dominique Valmont votre oncle ? un gros homme, gai comme un pinson, vif comme un écureuil, qui vous faisait toujours sauter sur ses genoux, quand il venait chez madame vot'mère, à Clermont.

CLARICE.

Je n'en ai pas la moindre idée.

ANDRE.

Je vais vous r'mettre sur la voie.

AIR : *C'est bien le plus joli corsage.*

Voyant que pour les friandises
Vous paraissiez avoir du goût,
Il vous en apportait d'exquises.

CLARICE.

Je ne m'en souviens pas du tout.

ANDRE.

Vous aimant comm' sa propre fille,
Et riant d'vos p'tits airs vauriens,
Il disait : comme elle est gentille !

CLARICE.

Oh ! maintenant je m'en souviens.

ANDRE.

J'en étais sûr (*apercevant Valmont et son frère*). Eh ! t'nez, t'nez, les v'là ces chers frères.. oh ! comme ils s'embrassent... tant mieux, morguenn' ! la paix est faite.

SCÈNE VI.

LES PRECEDENS, VALMONT, DOMINIQUE ET NARCISSE.

VALMONT, DOMINIQUE.

AIR : *De la treille de sincérité.*

Je te revois, jour plein de charmes ;
Ah, que mon cœur en est joyeux !
Les larmes
M'en viennent aux yeux.

VALMONT.

Oublions des querelles vaines;
Tu fus vif, je le fus aussi.

DOMINIQUE.

Même sang coulait dans nos veines,
Et cela devait être ainsi.

VALMONT.

Mais à la fin le temps arrête
L'excès de cette vive ardeur.

DOMINIQUE.

Et le feu, dont brûlait la tête,
Va tourner au profit du cœur.

ENSEMBLE.

Je te revois, jour plein de charmes!
Ah, que mon cœur en est joyeux! :
Les larmes
M'en viennent aux yeux.

NARCISSE,

Il est très-chaud, ce monsieur là.

VALMONT.

Sais-tu bien qu'il y a près de dix ans que nous ne nous étions vus?

DOMINIQUE.

Echus aujourd'hui, mon cher Valmont.

VALMONT,

Bah! en vérité!

DOMINIQUE.

Ne t'avais-je pas dit dans ma colère, en te quittant, que je ne te reverrais pas de dix ans? eh! bien, j'ai tenu parole.

VALMONT.

Tu as donc compté?

DOMINIQUE.

Jour par jour, mon ami.

AIR: *A soixante ans.* (De Madelon.)

Par le regret mon ame poursuivie,
Dans sa douleur a compté jusqu'ici,
Pour les rayer à jamais de ma vie,
Les jours passés loin d'un frère chéri. *bis.*
Tel est, hélas! l'arrêt des destinées:
Sans y songer, voyant marcher le temps,
Le plaisir compte à peine les années,
Mais le chagrin compte tous les instans.

VALMONT,

Ce cher Dominique, avoir fait près de deux cents lieues pour me voir !

DOMINIQUE.

Oui, mon ami, et un peu pour marier un petit cousin que je te ferai connaître.

VALMONT.

Bah ! et moi je marie notre nièce.

DOMINIQUE.

Comment ! est-ce que cette demoiselle serait ?

VALMONT.

Notre nièce, te dis-je.

DOMINIQUE.

Que j'ai vue pas plus haute qne cela ? je ne l'aurais ma foi pas reconnue. Allons, ma nièce, embrassons-nous donc aussi.

CLARICE.

Bien volontiers, mon oncle.

VALMONT, *à André.*

André, du café ? des liqueurs ?

ANDRE.

Oui, M'sieu.

il sort.

SCÈNE VII.

VALMONT, DOMINIQUE, CLARICE, NARCISSE.

DOMINIQUE.

C'est singulier, je ne sais pas pourquoi j'ai plus de plaisir à l'embrasser à présent qu'autrefois... Ah, ça, dis-moi, comment va ton commerce ?

VALMONT.

Parfaitement, grace à l'activité et à l'intelligence d'un jeune homme que j'ai chez moi depuis cinq ans ;

et dont je ne pourrai reconnaître le zèle, s'il continue, qu'en l'associant à mes bénéfices.

CLARICE, *à part.*

Ah ! quel bonheur.

VALMONT.

Il est même dans ce moment-ci à Lyon, pour une affaire majeure dont j'attends le résultat avec impatience. Ah ça, puis-je savoir avec qui tu maries ton petit cousin ?

DOMINIQUE.

Ma foi, je n'en sais rien moi-même ; tout ce que je puis te dire, c'est que c'est avec une jeune personne dont il rafolle, qu'il rencontra dans un bal, il y a trois mois ; mais qu'il a perdue de vue depuis ce temps, et dont il ne connaît ni l'adresse ni les parens ni le nom de famille.

NARCISSE.

Le pauvre jeune homme.., il doit être bien malheureux ; parce que lorsqu'on aime, et qu'on ne sait pas qui, ah ! dieu !

DOMINIQUE.

Il m'a écrit à Brest, qu'il avait fait inutilement toutes les démarches imaginables pour la retrouver.

VALMONT.

Je devine... et connaîssant t on activité, il t'a prié...

DOMINIQUE.

De prendre la diligence, et d'accourir à Paris y chercher la beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre.

NARCISSE.

Le cher cousin est sentimental, et l'humanité vous fait un devoir de venir à son secours.

DOMINIQUE.

Aussi fais-je...

NARCISSE, *à part.*

Aussi fais-je, comme cela parle !

VALMONT.

Ma foi, si tu t'en mêles, les parens n'ont qu'à se

tenir sur leurs gardes; car lorsque tu entreprends une affaire...

DOMINIQUE.

Elle est en bonnes mains, n'est-ce pas?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ, *apportant le cabaret.*

ANDRE.

Not'Maître, v'là l'café.

VALMONT.

C'est bon.. Allons, mon cher Dominique, c'est la fête de notre nièce, il faut boire à sa santé.

DOMINIQUE.

Plutôt deux fois qu'une, morbleu!

AIR : *Verse encor.*

Remplissons
Trinquons, buvons, vidons
Mille et mille flacons
A notre jeune hôtesse.
Entonnons
Au plus chéri des noms,
Pleins d'une douce ivresse,
Liqueurs et chansons.

VALMONT, *versant le café.*

Du moka brûlant
Le baume salutaire
Est un stimulant
Qui double le talent;
Sa vue enflammait
La verve de Voltaire;
Et de son fumet
Est sorti Mahomet.

CHOEUR.

Remplissons, etc.

DOMINIQUE, *un verre de rhum à la main.*

Vive la liqueur :
C'est l'âme de la table;
C'est l'éclair du cœur;
C'est le nerf du vainqueur,
Et de Berg-op-zoom
L'assiégeant redoutable

Dut peut-être au rhum
L'honneur du *Te Deum*.

REPRISE.

Remplissons, etc.

DOMINIQUE.

Ah ! ça, nous nous reverrons ; je cours à la découverte de notre belle inconnue, car ce pauvre Henri me fait peine ; il sèche, il maigrit à vue d'œil.

Il va pour sortir et revient.

Mais dis donc... comme notre belle est la fille d'un de tes confrères....

VALMONT.

Bon !

DOMINIQUE.

Oui, d'un négociant de cette ville, tu pourrais connaître cela, et me donner des renseignemens.

VALMONT.

Que veux-tu que je te dise ? tu ne sais pas le nom des parens.

DOMINIQUE.

A-la-bonne heure ! mais je sais celui de la demoiselle... attends (*il prend son porte-feuille*). Elle se nomme... (*parcourant une lettre*), Clarice.

NARCISSE.

Clarice ?

VALMONT.

Que dis-tu donc ?

DOMINIQUE.

Eh ! parbleu ! je dis Clarice : c'est le nom de l'héroïne de notre roman.

VALMONT.

C'est aussi celui de ma nièce, tu le sais bien.

DOMINIQUE.

Bah ! en effet... je n'y pensais plus. Eh ! oui, je crois me rappeler... Par exemple, il serait très-plaisant...

VALMONT.

Plaisant ? je ne vois pas cela.

NARCISSE.

Allons donc, cousin, est-ce que vous y pensez ?

AIR : *Vaud. de M. Guillaume.*

En vérité, vos craintes sont fort bonnes :
Sur quoi fonder un semblable soupçon ?
Songez donc que mille personnes
Peuvent porter le même nom :
Moi, je connais, et le fait est notoire,
Vingt Narcisses, mon cher cousin.

ANDRE.

Sans doute on voit plus d'un âne à la foire
Qui s'appelle Martin.

NARCISSE.

Heim ?

André sort, emportant le cabaret.

SCÈNE IX.

LES PRECEDENS, HORS ANDRE.

DOMINIQUE.

Dites-moi, ma chère Clarice, êtes-vous allée au bal depuis peu ?

CLARICE.

Il y a trois mois.

DOMINIQUE.

Trois mois ?... c'est bien cela : était-ce à une nôce ?

VALMONT.

Oui, à la nôce de la fille de monsieur Dubreuil.

DOMINIQUE.

Dubreuil ? voilà précisément le nom qu'il m'a dit... (*à Clarice*) et n'avez-vous pas dansé la gavotte avec un jeune homme ?

CLARICE.

Oui, mon oncle.

DOMIOIQUE.

Allons, allons, trois mois, une nôce, Dubreuil, la gavotte !... plus de doute, c'est Clarice que mon cou-

sin adore, c'est pour elle qu'il perd la tête; il faut que ce mariage se fasse.

NARCISSE.

En voici bien d'une autre.

CLARICE, *à part.*

Encore un ?

VALMONT, *à son frère.*

Ah! ça, parles-tu sérieusement ?

DOMINIQUE.

Sérieusement ? non, tu sais que le sérieux n'est pas mon genre; mais je te parle franchement.

VALMONT.

Eh ! bien, moi, je te dirai avec la même franchise, que ce mariage-là est impossible.

DOMINIQUE.

Impossible ! pourquoi ?

VALMONT.

D'abord, parce que je ne connaîs pas ton cousin.

DOMINIQUE.

C'est un jeune homme charmant.

VALMONT.

Ensuite, je te l'ai déjà dit, parce que Clarice est promise.

DOMINIQUE.

Promise, belle raison ! promise, et à qui ? à quelqu'original, je gage.

NARCISSE.

Monsieur...

DOMINIQUE.

Bien sot, bien fat.

CLARICE, *à part.*

Comme il devine !

NARCISSE.

Monsieur, ménagez un peu vos expressions.

DOMINIQUE.

Ah ! ah ! est-ce que vous seriez ?...

NARCISSE.

Le fat, l'original, le sot dont vous parlez.

DOMINIQUE, *bas à Valmont.*

Il m'a l'air d'un mauvais sujet ; et crois-moi, je suis bon physionomiste.

VALMONT.

Prévention ! je le connaîs mieux que toi.

DOMINIQUE.

N'importe : tu ne me feras pas croire que Clarice aime monsieur, et je répondrais bien que sa mère....

VALMONT.

Sa mère a toute confiance en moi ; et tout ce que je ferai, sera bien fait ; d'ailleurs, les choses sont trop avancées pour...

DOMINIQUE.

Avancées ! avancées ! ils ne sont pas mariés, voilà tout ce qu'il faut.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mon cher, *non* peut toujours se dire,
Quand on n'a pas encor dit *oui* ;
Et tant qu'un malade respire,
L'espoir n'est pas évanoui.
Des maux auxquels on est en butte,
D'avance il faut parer les traits :
Le bon emploi d'une minute
Prévient un siècle de regrets.

VALMONT.

Crois-moi, mon cher Dominique, brisons là, et ne trouble plus le plaisir que j'ai de te revoir, par des...

DOMINIQUE.

Au contraire, morbleu ! je ne me suis déplacé de Brest, que pour marier mon cousin ; et je ne m'en irai pas, que je n'y sois parvenu.

NARCISSE.

Il parait que monsieur compte faire un long séjour à Paris.

DOMINIQUE.

Non, Monsieur, je pars après-demain ; ma place est même retenue aux voitures ; ainsi vous voyez que je n'ai pas un instant à perdre... Mais ce pauvre

Henri va-t-il être content ? sais-tu bien qu'il est l'espoir du Barreau ? Dans huit jours, il soutient sa dernière thèse, dans six mois je le vois avocat ; et dans dix ans, il sera le rival de tous nos grands maîtres en éloquence.

NARCISSE.

Ce n'est pas une raison pour qu'il soit le mien.

DOMINIQUE, *à Clarice.*

Ah ! mon enfant, quel mari vous aurez-là ! vous m'en direz des nouvelles. *(à Valmont)* attends-moi un instant : je pars, je reviens, et je te le présente.

VALMONT.

Ah ! voilà donc comme tu m'écoutes ?

DOMINIQUE.

Tu verras, tu verras comme je mène les affaires.

VALMONT.

Parbleu ! je ne serai pas en reste.

DOMINIQUE.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Je cours d'ici chez mon notaire...

VALMONT.

Et moi, je vole chez le mien...

DOMINIQUE.

D'Henri le contrat va se faire...

VALMONT, *montrant Narcisse.*

Et moi, je vais signer le sien...

DOMINIQUE.

Il aura ta Clarice...

VALMONT.

Je la donne à Narcisse...

DOMINIQUE.

Et cela dès demain...

VALMONT.

Demain matin.

ENSEMBLE.

D'honneur, le tour est incroyable,
Adieu, je cours de toutes parts.

DOMINIQUE.

Je commence par
Les billets de part ;

VALMONT.

Moi, par le gala
Qui se fera là ;

ENSEMBLE.

Et ne pense pas
Arrêter mes pas :
J'y vas, j'y vas, j'y vas, j'y vas.

ENSEMBLE ET PARLÉ,

C'est qu'il est inouï que lorsqu'un mariage est convenu, qu'on touche au moment de le conclure, on vienne de but en blanc... non, non, j'ai une tête; et quand j'ai une fois résolu une chose,

C'est qu'il est vraiment inconcevable qu'on veuille sacrifier le bonheur d'une nièce à quelques considérations ridicules: non, non, non, ce mariage-là est impossible; et quand j'ai mis quelque chose là (*montrant sa tête.*)

ENSEMBLE.

Suite de l'air.

VALMONT.

Le diable, (*bis*)
Ne l'empêcherait pas.

DOMINIQUE.

Le diable, (*bis*)
Ne l'en ôterait pas.

Ils sortent tous deux en colère.

SCÈNE X.

CLARICE, NARCISSE.

CLARICE, *à part.*

Ils vont chez le notaire, et la réponse de ma mère n'arrive pas... quelle situation est la mienne !

NARCISSE.

Eh ! bien, vous voilà toute rêveuse, petite cousine ; tranquillisez-vous, vous m'aurez, quoiqu'il dise et qu'il fasse.

CLARICE.

Oh ! ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et je ne suis pas pressée.

NARCISSE.

De la dissimulation! oh! la petite espiègle!

AIR : *En amour comme en amitié.*

Pourquoi donc tenir étouffé
Le tendre feu que j'ai fait naître ?
Dès que Narcisse eut triomphé,
Echo pour son vainqueur osa le reconnaître.
Il était jeune, aimable et beau ;
Elle l'aimait sans artifice :
Imitons-les, et d'un nouveau Narcisse
Devenez la nouvelle Echo.

CLARICE.

De ce langage trop commun
Vous ne devez rien vous promettre :
Je hais un encens importun ;
Il fatigue mon cœur, au lieu de le soumettre ;
Prenant un langage nouveau,
Bornez-vous plutôt à me dire :
« Non, rien en vous, rien ne peut me séduire, »
Et je vais être votre Echo.

NARCISSE.

Des épigrammes! petite cousine, c'est charmant.

SCÈNE XI.

LES PRECEDENS, ANDRE.

ANDRE.

Le diable soit des ballons, des feux d'artifice et des artificiers! v'là tout not'jardin renversé.

NARCISSE.

Tais-toi donc, imbécille, c'est une surprise que je lui ménage.

ANDRE.

Oui, pour l'plaisir que ça lui f'ra, c'est ben la peine d'nous saccager, comme ils font.

AIR : *Du major Palmer.*

C't'oranger qui d'vant la porte
Venait comme un charme, eh! bien,
Je veux que l'diable m'emporte,
Si d'main on y reconnaît rien.
N'ont-ils pas flanqué des gerbes,
Des chandell's et des lampions
Dans un plant de pois superbes,
Qui v'naient comm' des champignons;

HENRI.

Eh! Monsieur! donnez-m'en donc les moyens.

AIR : *Je pars.* (*de la garde nationale*)

L'an dernier, je la vis au bal:
Jour heureux et fatal
Pour ma tête enivrée....
C'est là que le dieu Cupidon
Me lança le trait dont
Mon âme est déchirée :
Non, non, le temps n'éteindra pas
Ce beau feu dont hélas !
La première étincelle
Vint me blesser,
Quand je me vis presser
De vouloir bien danser
La gavotte avec elle.
Il me semble la voir encore
Entraîner les cœurs épris.
C'est la jambe de Terpsychore,
C'est la taille de Cypris :
Quel sourire !
Il inspire
Le délire,
Sans le vouloir.
Elle chante,
Voix touchante !
Elle enchante,
Sans le savoir.
Bientôt une harpe paraît :
Quel est l'aimable objet
Dont la main la réclame ?
C'est ma belle, oui, c'est elle encor,
Qui par maint doux accord,
Va captiver notre âme,
Au concerto de Nadermann,
Un caprice d'Hermann,
Sur le forté succède ;
Puis à son tour,
Le luth du troubadour,
Sous ses doigts à l'Amour
Dit qu'il faut que tout cède.
D'un tableau qui vient à paraître,
Chacun admire l'effet ;
On le croit l'ouvrage d'un maître :
C'est Clarice qui l'a fait.
Le bal cesse,
On s'empresse
Pour la pièce
D'un amateur
Quelle ivresse
Enchanteresse !
Ma déesse
En est l'auteur.
D'après ce, vous voyez, je crois,
Qu'en subissant les lois

De ma charmante amie.
J'aime Terpsychore et Thalie,
Euterpe et Polymnie,
Et Vénus à la fois.

DOMINIQUE.

Eh! bien, tu viens de l'entendre : doutes-tu encore de son éloquence?

VALMONT.

Je ne doute que de ta raison.

NARCISSE, *à Valmont.*

Si pourtant monsieur tient à continuer ses poursuites; pour peu que cela lui plaise, laissez-le faire.

HENRI.

Monsieur! ce ton me blesse, me choque; et si nous n'étions pas chez monsieur de Valmont...

NARCISSE

Oui, mais nous y sommes, et vous devriez respecter...

HENRI.

Je le sais; mais vous avez sans doute un domicile, et en homme de cœur...

NARCISSE.

Je n'en ai pas.

HENRI.

Comment ?

VALMONT, *voulant les calmer.*

Messieurs !...

NARCISSE.

Non, je loge chez le cousin; et d'ailleurs tout ce que vous pourrez faire et dire sera inutile; et quand vous me regarderez de travers, je n'en aurai pas moins pour moi le bon droit.

HENRI.

AIR : *Epoux imprudent.*

Sur ce bon droit qui vous rassure,
Quoique vous fondiez vos succès,
Vous pourriez fort bien, je vous jure,
Perdre aujourd'hui votre procès.
A de vains débats faisons trève;
Car si de Thémis, entre nous,
La balance penche pour vous.
Pour moi, Monsieur, j'aurai son glaive.

DOMINIQUE.

C'est bon, c'est bon, *(à Valmont.)* au reste depuis que je t'ai quitté, je ne me suis pas endormi.

VALMONT.

Ni moi non plus.

SCÈNE XV.

LES PRECEEENS, DEUX CLERCS DE NOTAIRE.

LES DEUX CLERCS,

S'adressant, l'un à Valmont, l'autre à Dominique.

AIR : *Il faut quitter Golconde.*

De ce contrat, Monsieur, la forme
Est-elle à votre avis conforme ?
Voyez cette minute-là,
Ce soir le notaire viendra,
Puis remplira tous ces blancs-là,
Puis signera, paraphera,
Et cætera.

TOUS.

Deux contrats différens !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DEUX GARÇONS IMPRIMEURS,

S'adressant également, l'un à Valmont, l'autre à Dominique.

Même air.

De ces billets, Monsieur, la forme
Est-elle à votre avis conforme ?
Voyez si les noms sont bien là,
Autrement on les reprendra ;
Et comme monsieur l'entendra,
Notre bourgeois rectifiera
Les *errata*.

TOUS,

Deux formes de billets de mariage !

SCÈNE XVII.

LES PRECEDENS, DEUX RESTAURATEURS.

LES DEUX RESTAURATEURS.

S'adressant, l'un à Valmont, l'autre à Dominique.

Même air.

De ce dîner, Monsieur, la forme
Est-elle à votre avis conforme ?
Voyez si rien ne manquera ;
Aimez-vous ce service-là ?
Et puis le second que voilà ?
Sera-ce bien comme cela ?

VALMONT ET DOMINIQUE.

C'est bien cela, c'est bien cela :

TOUS LES AUTRES.

Nous verrons qui l'emportera.

Les Clercs, les Imprimeurs et les Restaurateurs sortent.

SCÈNE XVIII.

VALMONT, DOMINIQUE, CLARICE, NARCISSE, HENRI.

CLARICE, *survenant à petits pas.*

Je serais pourtant bien curieuse de savoir si le second prétendu est aussi aimable que le pemier.

HENRI, *à Dominique.*

Oserais-je réclamer un moment votre attention et celle de ces messieurs, dans cette circonstance singulière, autant et plus que jamais circonstance l'ait été. Sans vouloir taxer qui que ce soit d'erreur ni d'injustice, me sera-il permis de vous demander ce que signifie tout ce que je vois ici ?

VALMONT.

Monsieur, cela signifie....

DOMINIQUE, *l'interrompant.*

Que demain, ou peut-être ce soir, Clarice sera à toi, en dépit de tous les prétendus et de tous les contrats du monde.

CLARICE.

Ce soir !

VALMONT.

Cet entêtement est le comble de la folie.

DOMINIQUE.

Ton obstination est le *nec plus ultrà* de l'extravagance.

HENRI, *appercevant Clarice.*

Ah ! cher cousin, la voilà ! je la reconnais, c'est elle.

CLARICE, *se réfugiant auprès de Valmont.*

Ah ! mon dieu !

NARCISSE.

Jeune homme, calmez ce transport.

HENRI, *regardant Clarice.*

Que de graces !...

CLARICE.

Il m'a fait peur.

DOMINIQUE, *à Valmont.*

Ah ! ça, une fois, deux fois, trois fois, veux-tu de mon cousin pour Clarice ?

VALMONT.

Va-t'en au diable avec ton cousin.

DOMINIQUE, *à Henri et Clarice*

AIR : *Qu'un poëte de Bancelin.*

Laissez faire, (*bis*).
J'arrangerai cette affaire,
Laissez faire. (*bis*).

à Henri.

Toi, repose-toi
Sur moi.

VALMONT.

Jamais, jamais on n'a vu
A ce point perdre la tête.

DOMINIQUE.

Jamais, jamais rien n'arrête
Un plan que j'ai résolu.

à Narcisse.

Vous pouvez plier bagage.

à Valmont.

Toi, fais garnir ton caveau,

à Henri.

Toi, songe aux présens d'usage.

à Clarice.

Occupez-vous du trousseau.
Laissez faire, (*bis*).
J'arrangerai cette affaire.
Laissez faire. (*bis*).

à Henri.

Toi, repose-toi
Sur moi.

bas à Clarice.

Avec moi conviens tout bas,
Que tu n'aimes pas Narcisse.

CLARICE, *bas à Dominique.*

A cet hymen-là Clarice
Hélas! ne survivrait pas.

VALMONT, *à Clarice.*

Je te crois trop raisonnable,
Pour préférer ce Henri.

CLARICE, *bas à Valmont.*

Loin de le trouver aimable,
Je meurs, s'il est mon mari.

ENSEMBLE.

DOMINIQUE.

Laissez faire, (*bis*).
J'arrangerai cette affaire,
Laissez faire, (*bis*).

à Henri.

Et toi,
Mon ami, suis-moi.

VALMONT, *à Narcisse et Clarice.*

Laissez faire, (*bis*).
J'attends ici le notaire,
Laissez faire; (*bis*).
Et toi,
Ma nièce, suis-moi.

Valmont et Clarice sortent d'un côté et Dominique et Henri de l'autre.

SCÈNE XIX.

NARCISSE.

Il y a des gens singuliers qui ne s'effarouchent pas de l'entreprise la plus déraisonnable. Que pendant la route ils se soient aveuglés sur des dangers qu'ils ne pouvaient pas prévoir, rien de mieux... mais enfin, dès l'instant que j'ai paru, qu'ils m'ont vu, entendu, ne devaient-ils pas naturellement me céder le champ de bataille?...

AIR : *Ça m'est égal.*

Regardez-moi,
Vous qui courtisez une belle,
Regardez-moi ; (*bis*),
Et si vous ignorez pourquoi,
J'ai su dompter la plus rebelle,
J'ai su fixer la moins fidèle,
Regardez-moi.

Ecoutez-moi, (*bis*).
Vous qui soupirez la romance,
Ecoutez-moi : (*bis*).
Aux cœurs mes accents font la loi ;
Pour renoncer à l'espérance
D'avoir sur moi la préférance,
Ecoutez-moi.

Evitez-moi, (*bis*).
Amans, époux de jeunes femmes,
Evitez-moi, (*bis*).
Si vous voulez garder leur foi.
Et vous, beautés, qui pour vos âmes,
Redoutez de coupables flammes,
Evitez-moi. (*bis*).

SCÈNE XX.

NARCISSE, ANDRE.

ANDRE, *en entrant.*

Comme ça gonfle! comme ça gonfle!

ANDRE.

Quoi donc?

ANDRE.

Pardinn' vot'ballon; si cela continue, il faudra qu'il crève.

NARCISSE, *mystérieusement.*

Il est donc arrivé ?

ANDRE.

Et bientôt prêt à partir.

NARCISSE.

Ah ! ça, dis-moi donc, il n'est pas en vue ?

ANDRE.

Pas pour l'quart d'heure, parce qu'il est masqué par ces gros maronniers ; vous savez ben... A propos, les souffleurs demandent pour boire...

NARCISSE.

Qu'appelles-tu les souffleurs ?

ANDRE.

Dam ! ceux qui soufflent le balon.

NARCISSE, *tirant sa bourse de sa poche, et cherchant de l'argent.*

Ah ! c'est trop juste.

SCÈNE XXI.

LES MEMES, VALMONT, *au fond.*

VALMONT, *à part.*

Le notaire ne vient pas... je suis d'une impatience... courrons chercher le contrat moi-même, et faisons-le signer.

NARCISSE, *à André.*

Mais, dis-moi, tu es bien sûr que Valmont n'a aucun soupçon de ce qui se prépare ?....

VALMONT.

Hein ?...

ANDRE.

Lui ? il n'y verra que du feu.

VALMONT. *à part.*

On se cache de moi !... écoutons....

ANDRE.

Ah ! ça, ils savent ben l'heure où l'on enlèvera...

NARCISSE.

A la nuit tombante.

VALMONT, *toujours à part.*

Que parlent-ils donc d'enlever ?...

NARCISSE.

D'ailleurs je donnerai le signal.

VALMONT, *de même.*

Le signal !

NARCISSE, *donnant de l'argent à André.*

Tiens, voilà l'argent qu'ils demandent.

VALMONT.

De l'argent !

NARCISSE.

Mais en leur distribuant cela, recommande-leur bien le plus profond secret sur tout ce qui se passe.

VALMONT

Du mystère !

ANDRÉ.

Pardine ! sans cela tout serait manqué.

NARCISSE.

Aye bien soin qu'on ne se promène pas de ce côté-là.

VALMONT.

Pourquoi cette précaution ?

ANDRÉ.

C'est entendu.

NARCISSE.

AIR : *Tu vas changer de fortune.*

Séparons-nous, mais ne t'éloigne pas ;
Moi, du secret pour que rien ne transpire,
Dans le salon je vais porter mes pas,
En attendant l'instant de rire.

Double plaisir, ce soir m'est assuré,
Si tout seconde mon envie ;
Car mon rival sera désespéré,
Et Clarice sera ravie.

VALMONT.

(*Parlé*). Hein ?

REPRISE.

NARCISSE.

ENSEMBLE.

Séparons-nous, mais ne t'éloigne pas ;
Moi du secret, etc.

ANDRE.

De ce côté portez vite vos pas,
Sans avoir peur que par moi rien transpire :
Je suis discret, Monsieur, comme on ne l'est pas ;
(*à part*). Ah ! jarni, comm' nous allons rire.

Narcisse et André sortent.

SCÈNE XXII.

VALMONT, *seul.*

Clarice ravie !... que signifie ce mot, et comment l'entend-il ?... serait-il capable ? cela ne se peut pas ; au moment d'épouser ma nièce..... mais cependant pourquoi cet argent donné sous mes yeux... ce signal convenu ?... le mystère qu'il recommande à André, et ce mot d'enlèvement que j'ai, parbleu ! bien entendu... ah ? j'y suis !... où diable avais-je la tête..... c'est le dénouement de quelque comédie dont il veut régaler Clarice ce soir, et que l'on répète sans doute dans la partie du jardin dont il ne veut pas que j'approche. Eh ! bien feignons de tout ignorer ; laissons-lui le plaisir de croire qu'il m'a causé une surprise délicieuse.. Songeons au plus pressé : mon extravagant de frère agit sans doute toujours de son côté, courons chez le notaire.

SCÈNE XXIII.

DOMINIQUE, ANDRE.

DOMINIQUE.

Oui, oui, va chez le notaire, j'en reviens moi, et les affaires vont se trouver si embrouillées, que je défie au plus habile de s'en tirer de vingt-quatre heures.

ANDRE, *à part.*

Bon ! (*haut*) c'est c'qui faut, Monsieur : em-

brouillez-nous bien les affaires, et empêchez-nous c'mariage-là; c'est un fier service que vous rendrez à mam'selle, allez; car, entre nous, m'sieu Narcisse est sa bête noire.

DOMINIQUE.

Je m'en suis bien aperçu, mais j'ai besoin de toi.

ANDRE.

Oh! vous n'avez qu'à parler... je suis là : il faut d'abord que m.lle Clarice épouse c'tilà qu'elle aime, pas vrai?

DOMINIQUE.

Sans doute, il faut qu'elle épouse mon cousin.

ANDRE.

Oh! vot'cousin ou non, c'n'est pas d'ça qu'il s'agit; car elle en aimerait un autre, que j'n'en f'rais pas moins c'que j'vais faire.

DOMINIQUE.

Et tu feras fort bien.

ANDRE.

Pas vrai donc? car faisons une supposition : v'là vot'cousin que vous aimez, mais qu'est un imbécille

DOMINIQUE.

Comment?

ANDRE.

Oui, qui n'vaut pas mieux qu'l'autre prétendu, j'suppose, eh! ben, c'n'est pas la peine que mam'selle troque son ch'val borgne contre un aveugle, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Cela va sans dire.

ANDRE.

Parce que ça s'rait toujours deux vilaines bêtes.

DOMINIQUE.

Bien entendu.

ANDRE.

Par ainsi, l'essentiel est donc d'commencer par démarier not'maîttesse, à cette fin qu'elle puisse épouser après c'tila qui l'y aura touché au cœur.

DOMINIQUE.

Mon cousin ?

ANDRE.

Mais mon dieu ! il n'y a pas de cousin là dedans ; nous parlons de c'tila qu'elle aime, v'là tout ; si c'est vot'cousin, tant mieux ; si ce n'est pas lui, tant pis : qu'mam'selle Clarice soit heureuse, c'est tout c'que j'voulons ; et m'est avis que l'seul moyen d'en venir là, c'est....

DOIMNIQUE.

C'est de faire ce que je t'ai dit, et voilà comment je reconnais les services que l'on me rend.

ANDRE.

D'l'argent ? oh ! jarni, vous pouvez vous vanter que c'tila n'est pas volé ! (*à part*) il n'ose pas.

DOMINIQUE.

AIR : *Sans être belle, on est aimable,*

Tu n'as pas oublié, j'espère,
Le rôle qu'ici tu vas faire.

ANDRE.

Oh ! ce n'est pas à moi, je crois,
Qu'il faut dire les chos' deux fois,
De l'tromper m'sieu Narciss' lui-même,
Ce soir nous fournit les moyens.

DOMINIQUE.

Pour lui quelle surprise extrême !
Oh ! je le tiens.

ENSEMBLE.

DOMINIQUE.

Grace à cet heureux stratagême,
Oh ! je le tiens.

ANDRE. *à part.*

Grace à mon heureux stratagême,
Oh ! je le tiens.

DOMINIQUE.

Ah ! ça, tu dis donc que tu m'as bien entendu ?

ANDRE.

Oui, M'sieu.

DOMINIQUE.

Tu viendras annoncer cela à Narcisse, devant tout le monde, comme en revenant.

ANDRE.

D'Pontoise.

DOMINIQUE.

Non, du cabaret, pour donner plus de vraisemblance à ton indiscrétion.

ANDRE.

C'est dit, et j'vas de c'pas m'préparer. (*revenant.*)

AIR : *de Marianne.*

V'la pourtant une chose à quoi j'songe :
J'ne r'fusons pas de vous servir;
Mais si d'sang-froid j'faisons c'mensonge,
Sans l'vouloir, j'ons peur d'nous trahir.
Faire l'ivrogne,
S'rait un' besogne
Pour moi qui n'a
Jamais joué ces rôl's-là;
J'aime mieux l'être,
Que le paraître;
D'la ruse alors
J'répondons corps pour corps :
Oui, pour avoir la min' pus franche
Et ne pas manquer mon effet,
J'm'en vas me mettre tout à fait
Comme j'étais dimanche.

DOMINIQUE.

Non pas, non pas, tu me ferais quelque bévue.

ANDRE.

J'répondons d'tout. (*on entend la ritournelle de l'air suivant*).

DOMINIQUE.

Voilà je crois une partie des convives qui viennent de ce côté.

ANDRE.

Pardinn', je crois ben, on les renvoie de tous les côtés du parc, pour qu'ils n'voyent pas les préparatifs de la fête.

DOMINIQUE.

En ce cas séparons-nous, pour que l'on ne soupçonne rien; surtout, n'oublie pas la leçon que je t'ai faite.

ANDRE.

Pas plus qu'la bouteille que j'vas boire, et puis j'a

déjà un p'tit commencement... laissez faire... laissez faire....

(Ils sortent d'un côté, Narcisse et les convives entrent de l'autre).

SCÈNE XXIV.

NARCISSE, CONVIVES.

CHŒUR.

AIR :

Un mari tendre et bien fait
Vaut seul toutes les fleurs nouvelles :
Pour leur fête, que de belles
Voudraient un semblable bouquet ! } 2 *fois.*

SCÈNE XXV.

LES MEMES, VALMONT, CLARICE.

VALMONT.

Bravo, mes amis, j'aime qu'on chante qu'on danse, qu'on s'amuse ; mais cependant, suspendez un moment vos plaisirs pour signer au contrat de ma nièce ; vous ne vous en amuserez que mieux après.

NARCISSE.

Dites donc, cousin, il paraît que le cher frère a abandonné la partie.

VALMONT.

Lui ? céder comme celà ? la tête la plus bretonne de tout le département du Finistère... Si nous ne le voyons pas, c'est qu'il mérite quelque coup... Mais j'espère bien le prévenir. (*à Clarice, en lui présentant la plume*). Allons ma nièce, signe.

CLARICE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! (*Haut*) mais mon oncle, ne dois-je pas attendre le consentement de ma mère ?

VALMONT.

Non, non ; d'ailleurs qui ne dit mot consent ; Allons, signe te dis-je.

CLARICE, *à part.*

Pauvre St. Brice!...

Clarice prend la plume en tremblant, au même instant on entend une détonnation.

TOUS.

Quel est ce bruit?

SCÈNE XXVI.

LES MEMES, ANDRE ENTRE DEUX-VINS.

ANDRE.

M'sieur N'arcisse! m'sieur Narcisse!

NARCISSE, *à part.*

Oh! les maladroits. Ce n'est pas là le moment, (*haut*) me voilà, qu'y a-t-il?

ANDRE.

Avez-vous entendu l'signal?

VALMONT.

Eh! bien, qu'est-ce que cela veut dire?

ANDRE.

Mais dam! not' maître, ça veut dire que la voiture que monsieur Narcisse m'a dit de t'nir prête à la brune l'attend.

VALMONT.

Pourquoi cette voiture?

NARCISSE.

Est-ce qu'il le sait lui même, ne voyez-vous pas qu'il est gris? Signons, signons.

ANDRE

Gris?... Oui, grâce au vin qu' vous m'avez fait boire pour m'étoudir sur ce que vous vouliez me faire faire, mais soyez tranquille, j'n'ons pas pour ça perdu la tête ni l'argent qu' vous m'avez baillé pour.....

NARCISSE, *à part le repoussant.*

Allons, vas t'en, maudit ivrogne, ou tu vas tout gâter.

ANDRE, *répétant très-haut.*

J' vas tout gâter? laisse donc, j' sais ben ce que j' fais.....

NARCISSE.

Encore ! t'en iras-tu ?

ANDRE.

Eh ! ben, allons, n' vous fachez pas, j' m'en vas..... Ah ! ça j' dirai donc aux ch'vaux d'prendre encore un peu de patience et de foin ; qu' dans un crin d'œil m'amzell' Clarice sera dans l'carosse et fouette cocher.

TOUS.

Un enlèvement !

NARCISSE, *lui donnant un soufflet.*

Impertinent.

ANDRE, *à part.*

Attrappe.

NARCISSE.

Où vas-tu chercher tout ce que tu dis-là ?

ANDRE.

J' l'ai p't être inventé ?

NARCISSE.

Ose donc me dire le contraire ?

ANDRE.

C'est ça... J'ai p't être inventé aussi c' que vous m'avez répondu tantôt quand j' vous ai d' mandé pourquoi vous vouliez enl'ver c'te pauvre mamzelle Clarice, hein ?

VALMONT.

Eh ! bien ! que t'a t'il répondu ?

ANDRE.

Il m'a répondu, qu' c'était pour être pus sûr d'elle, parce que sans c'te petite précaution, monsieur votre frère vous ferait faire des bétises, vû

que vous étiez un bonhomme qu'on menait par le nez

VALMONT, *lui donnant aussi un soufflet.*

Par le nez!

TOUS.

Qu'elle horreur!

NARCISSE.

Est-ce que vous croiriez?

VALMONT.

Eh! morbleu! je suis bien forcé d'en croire mes yeux et mes oreilles, car il est bon que vous sachiez, (*montrant l'endroit d'où il écoutait*) que j'étois là quand vous êtes convenu de tout avec André.

NARCISSE.

Vous étiez là quand j'ai..... le diable m'emporte si j'y conçois rien.

VALMONT.

Si vous n'êtes point coupable, pourquoi cette bourse que je vous ai vu lui donner? Pourquoi cette recommandation de ne pas me laisser pénétrer dans le jardin? Quel est cette enlèvement qui devait se faire à la chûte du jour? et enfin, pourquoi ces derniers mots qui vont vous confondre: *mon rival sera désespéré et Clarice sera ravie.*

NARCISSE, *riant.*

Oh! la bonne méprise! ah! ah! ah! ah!

VALMONT.

Vous osez joindre l'ironie à l'insulte, oh! c'est trop fort.

NARCISSE.

Comment, cousin.....

VALMONT.

Nous ne le sommes plus sortez de chez moi et vous mes amis, allez chercher mon frère.

CHŒR.

ENSEMBLE.

AIR : *M. Beaussac, c'est bien méchant.*

Ah ! quel outrage abominable !
Ah ! quelle indigne trahison !
A près ce crime épouvantable,
Il doit sortir de la maison.

VALMONT.

Ah ! quel outrage abominable !
Ah ! quelle indigne trahison !
Fuis pour jamais, monstre exécrable,
Fuis pour jamais de la maison.

NARCISSE, *riant.*

Je suis un monstre abominable :
Oui, cousin, vous avez raison ;
Et pour ce crime épouvantable,
Je dois sortir de la maison.

Narcisse sort en riant, tout le monde le suit,

SCÈNE XXVII.

ANDRE, SEUL.

Et d'un d' renvoyé, qui ne reviendra pas, s'il a du cœur, par c' que moi, j' sais ben qu'à sa place, après une avanie comme ça, il n'y aurait ni cousin, ni cousine qui tienne d'abord..... ainsi j'vois d'éja l'cher monsieur Narcisse ben loin d'ici.... Au tour d' l'autre à c't' heure, chut ! v'là not' maître..... il n'est encore qu' étourdi faut que j' l'achève, à moi ma bouteille.

(*Il boit.*)

SCÈNE XXVIII.

VALMONT, ANDRE *la bouteille à la main.*

VALMONT.

Le voilà enfin parti !

ANDRE.

Il est parti.

VALMONT.

Je l'espère bien, et qu'il ne s'avise pas de remettre les pieds chez moi.

ANDRE, *achevant sa bouteille.*

Ben dit', notre maître... parce que, voyez vous v' là d' ces choses qu'il faut vuider tout de suite.

VALMONT.

Et ce pauvre Dominique que j'ai traité d'une manière... mais il tarde bien à revenir... est-ce que, piqué de mes refus, il aurait pris le parti de s'en aller... André, cours vîte le chercher, je ne puis trop-tôt réparer mes torts envers lui.

ANDRE, *à part.*

Ah! diable! (*haut*) que je coure chercher m' sieur vot' frère..... encore un joli garçon que m'sieur vot' frère.

VALMON.

Que veux-tu dire?

ANDRE.

Un moment m'sieur Narcisse est bien parti, pas vrai.

VALMONT.

Eh! sans doute.

ANDRE.

Il ne reviendra plus.

VALMONT.

Oh! non, non.

ANDRE.

Vot' parole d'honneur?

VALMONT.

Ah! ça en finiras-tu?

ANDRE, *agitant machinalement sa bouteille.*

T' nez-vous ben, par ce que je vas vous porter Un fier coup, d'abord.....

VALMONT.

Ah! c'est trop fort. Et moi qui ai la bonté d'écouter cet imbécille... (*Il veut sortir*)

ANDRE, *le retenant.*

Imbécille?... quoiqu' ça, l'imbécille vous a mis dedans...

VALMONT.

Qu'est-ce que cela signifie...

ANDRÉ.

AIR : *Du sorcier.*

Eh ! ben, morgué, ça signifie
Qu'vot'frère à vos dépens a ri,
Et m'a fait jouer c'te comédie,
Pour fair'triompher m'sieur Henri.

VALMONT, *parlé.*

Il serait possible.

ANDRE, *achevant l'air.*

Que sur vot'nièce monsieur Narcisse
N'a point baclé, j'vous l'dis franchement,
L'moindre plan d'enlèvement..

VALMONT.

Quoi ! vraiment ?
Mais enfin, si ce n'est Clarice,
Ce soir qu'enlèvera-t-il donc ?

ANDRE.

C'est un ballon. (*quatre fois*).

VALMONT, *furieux.*

Ah ! traître ! il faut que je t'assomme... mais, non chassons d'abord de chez moi ce petit serpent de Henri.

ANDRE, *à part.*

Bon ! et de deux d' congédiés,

VALMONT.

Et faisons courir tous nos gens après ce pauvre Narcisse que j'ai si injustement condamné... heureusement depuis cinq minutes qu'il est parti il ne peut être loin.....

ANDRE, *stupéfait.*

Cinq minutes !

VALMONT, *à André.*

Quant à toi, coquin, tu ne perdras rien pour attendre. (*Il sort*)

SCÈNE XXIX.

ANDRÉ, SEUL.

Cinq minutes ! comment ! n'y a que cinq minutes d' ça ? c'est-ti ben vrai qu'il n'y a que cinq minutes ? c' que c'est pourtant que l'envie d' ben faire j'avais si peur d' manquer mon coup que c'est juste par là que j'ai commencé... mille pintes ! v'là qui m' dégrise..... chien d'animal ! maudite langue ! ça allait si ben... c'est c' pendant l' vin qui m'a étourdi sur l'heure... c'est fini, je n' bois plus, le vin fait faire trop d' bêtises.

SCÈNE XXX.

DOMINIQUE, HENRI, *portant une corbeille de mariage*, PARENS ET AMIS.

CHŒUR.

AIR : *Du Vaud. d'une nuit de la garde nationale.*

Le voilà l'époux aimable,
Dont ce jour
Va couronner l'amour,
Et qu'une femme adorable
Payera du plus tendre retour.

HENRI, *à Dominique.*

Par votre heureux artifice
J'ai donc enfin réussi !

DOMINIQUE.

Et le beau monsieur Narcisse
Est déjà loin d'ici.

SCÈNE XXXI.

LES PRECEDENS, VALMONT, CLARICE, PARENS ET AMIS, NARCISSE, *portant aussi une corbeille de mariage.*

CHŒUR.

Même Air.

Le voilà l'époux aimable
Dont ce jour

Va couronner l'amour
Et qu'une femme adorable,
Payera du plus tendre retour.

DOMINIQUE.

Encore ce Narcisse !

VALMONT.

Encore ce Henri !

DOMIQUE.

Eh ! parbleu ! n'as-tu pas fait courir après nous ?

VALMONT.

Oui, mais vous m'avez abusé et dès ce moment tout est rompu entre nous (*à Clarice*) ma nièce reconnaissez l'époux que je vous donne.

VALMONT, DOMINIQUE, *montrant, l'un Narcisse, l'autre, Henri.*

Le voilà.

CHŒUR GENERAL.

AIR : *De la Monaco.*

Est-ce Narcisse,
Est-ce Henry,
Que pour mari
Vous donnez à Clarice ?

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

VALMONT.

Oui, c'est Narcisse,
Et non Henri
Qui de Clarice
Doit être le mari.

DOMINIQUE.

Plus de Narcisse :
Oui, c'est Henri
Qui de Clarice
Doit être le mari.

LE CHOEUR.

Est-ce Narcisse,
Est-ce Henri
Qui de Clarice
Sera l'époux chéri ?

VALMONT, *à Clarice, en lui montrant le contrat.*

Signez, ou craignez ma colère.

DOMINIQUE *de même, et montrant Henri.*

Signe, ou tu déchires son cœur.

VALMONT.

Ma nièce, au nom de votre mère...

DOMINIQUE.

Ma nièce, au nom de ton bonheur...

REPRISE.

Est-ce Narcisse, etc.

DOMINIQUE.

C'est à Clarice à trancher le différent.

VALMONT.

Eh ! bien, soit, qu'elle nomme celui qu'elle préfère.

CLARICE, *à part.*

Ciel ! quel embarras !

NARCISSE.

Vous allez voir.

HENRI.

Vous allez entendre.

VALMONT, *à Clarice.*

Ne m'as-tu pas dit que tu ne survivrais pas à ton mariage avec monsieur Henri ?

CLARICE, *hésitant.*

Oui, mon oncle.

DOMINIQUE.

Ne m'as-tu pas dit que tu mourrais si tu épousais monsieur Narcisse ?

CLARICE.

Oui, mon oncle.

VALMONT.

Oui, mon oncle, mais qui donc aimez-vous ? car il faut bien que vous aimiez quelqu'un, voyons quel est celui que vous aimez ?

SCÈNE XXXIII *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ, *accourant.*

ANDRE.

Not' maîtr' le v'là, le v'là ;

VALMONT.

Où donc ?

ANDRE.

Dans ma poche.

VALMONT.

Dans ta poche !

ANDRE.

Oui, m'sieur, le paquet qu' vous attendiez de Clermont.

CLARICE. *à part.*

Je tremble !

VALMONT, *à Dominique et Henri.*

Ah ! ah ! c'est de ma sœur ; voilà qui va, j'espère, mettre fin à nos débats.

CLARICE.

Lisez vîte, mon oncle.

VALMONT, *(en décachetant la lettre, il trouve un papier inclus).*

Qu'est-ce que celà ! *(il retire le papier qu'il vient de trouver)* comment un troisième contrat.

CHŒUR.

AIR : *Quoi ! c'est Félix !*

Quoi ! trois contrats ! *bis.*
Trois contrats, trois contrats, *bis.*
Pour un seul mariage !
Est-ce un badinage ?
Trois contrats ! les maris ne lui manqueront pas.

TOUS.

Lisez, lisez.

VALMONT, *lisant.*

Mon cher frère.

« C'est avec bien du plaisir que je vous annonce le plein succès de l'opération que vous aviez confiées aux soins du jeune St. Brice, votre secrétaire:

CLARICE, *à part.*

J'ai peine à contenir ma joie!

VALMONT, *continuant.*

« Un bénifice de cinq cent mille francs pour votre » maison en est le résultat.

DOMINIQUE.

Continue.

VALMONT, *lisant.*

« Je cherchais les moyens de récompenser un « service aussi important, l'orsque je reçus à la fois « deux lettres, l'une de vous qui m'apprenait votre « intention de donner ma fille à son cousin Nar- « cisse, c'est un sot et un fat que je refuse.

NARCISSE.

Bah!

HENRI.

Je triomphe!

VALMOMT.

« L'autre de ma fille qui m'instruisait de ses ten- « dres sentimens pour St. Brice, dont elle aimée.

Il regarde CLARICE *qui baisse les yeux*, NARCISSE, *et* HENRI, *se regardent aussi.*

« J'ai saisi avec empressement l'occasion de nous « acquitter envers ce fidèle ami et le contrat ci-joint, « auquel il ne manque plus que votre signature et « celle de ma fille, vous dira le reste. »

CHŒUR.

AIR: *Vive le vin de Ramponneau.*

Ils étaient deux futurs déjà,
Il en vient un troisième;
Un quatrième
Surviendra,
Si l'on ne met ordre à cela,
Ha!

HENRI, *à Dominique, qui éclate de rire.*

Quoi! vous riez de ceci?

NARCISSE.

Monsieur, pour rire ainsi
Quel motif est le vôtre?

DOMINIQUE.

C'est d'avoir tant travaillé,
Disputé, bataillé,
Pour les beaux yeux d'un autre.

REPRISE DU CHŒUR.

Ils étaient deux futurs déjà,
Il en vient un troisième;
Un quatrième
Surviendra,
Si l'on ne met ordre à cela,
Ha!

VALMONT, *à Clarice.*

Quoi, ma nièce, tu aimais St. Brice?

CLARICE.

Mon oncle, vous m'avez fait si souvent son éloge.

DOMINIQUE, *à Valmont.*

Allons, allons, je vois que c'est là le contrat que tu vas signer.

VALMONT.

Que veux-tu, mon ami? tu te rappelle le bien que j'ai dit de St. Brice, tu viens d'entendre ce qu'il a fait pour moi; tu vois qu'il aime Clarice, que Clarice ne le hait pas et ma foi...

DOMINIQUE.

Tu fais très-bien et pourvu que ce ne soit pas monsieur (*montrant Narcisse*) qui épouse, tout me convient.

HENRI.

C'est une mystification qui n'a pas d'exemple.

NARCISSE.

C'est une de ces humiliations auxquelles le beau sexe ne m'avait pas encore accoutumé.

DOMINIQUE, *à Valmont.*

Ah! ça, mon cher Valmont, sans rancune.

VALMONT, *lui prenant la main.*

Nous nous sommes querellés pour la dernière fois.

ANDRE, *à Narccisse et Henri.*

Ah! çà, messieurs, j' pense à une chose, qu'est-ce que vous allez donc faire de vos corbeilles de mariage? (*Narcisseet Henri le regardent, avec humeur*). Ah! c'est tout simple, monsieur St Brice vous les rach'tera ça fait qu' vous n' perdrez pas tout... eh! ben, qu'on vienne donc dire à présent que les absens ont toujours tort.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de Doche.*

VALMONT.

Tous deux aimant la même belle,
Tous deux remplis du même objet,
Tous deux vous conceviez sur elle
Même espoir et même projet;
Mais un troisième qui l'adore,
De loin vous ravit ce trésor:
Tant qu'ils ne sont qu'amans encore,
Les absens n'ont pas toujours tort.

NARCISSE.

Lasse de dix jours de veuvage,
Rose oublia net un matin
Son mari qui d'un court voyage
Ne revint que le lendemain;
S'il était revenu la veille,
Il se battait, il était mort.....
Au lieu qu'il se porte à merveille.....
Les absens n'ont pas toujours tort.

HENRI.

J'aime à voir nos savans se rendre
Dans leur sanctuaire imposant,
Mais ce n'est pas à les entendre
Que l'on s'instruit en s'amusant;

Quand la séance est terminée,
A droite on bâille, à gauche on dort.....
A l'Institut, à l'Athénée,
Les absens n'ont pas toujours tort.

ANDRÉ.

Pour son r'pas d'noces, le gros Pierre,
L'ant'jour m'envoie un billet doux;
Sur sa tabl', tous les vins d'la terre
Semblaient s'êt' donné rendez-vous.
Y avait d'tout, Bordeaux, Malvoisie,
Pomard, Champagne Côte-d'Or....
Il n'y manquait qu'Surène et Brie,
Les absens n'ont pas toujours tort.

DOMINIQUE.

Trop long-temps loin de la patrie,
Où le rappelait notre cœur,
Louis, vingt-cinq ans de sa vie,
Fit des vœux pour notre bonheur:
Qu'à son retour notre constance,
Notre tendresse, notre accord
Prouvent à ce bon Roi, qu'en France,
Les absens n'ont pas toujours tort.

CLARICE, *au public.*

A l'instant où votre sagesse
Va prononcer leur jugement,
Nos auteurs, que la crainte oppresse,
Se sont absentés un moment;
Quand ce soir, tremblant de s'instruire,
Ils viendront apprendre leur sort,
Faites que nous puissions leur dire:
Les absens n'ont pas toujous tort.

FIN.

DOUBLET, Imprimeur, rue Gît-le-Cœur, n°. 7.

BRELAN

DE

VALETS,

OU

LES FOURBES ENTRE EUX.

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

PAR M. DELESTRE-POIRSON, Charles Gaspard.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le lundi, 12 Juin 1815,

---

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de Richelieu, n°. 7, en face le théâtre Français.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MASCARILLE.	M. Fontenay.
SCAPIN.	M. Sevestr.
CRISPIN.	M. Guénée.

La Scène est à Paris, dans la Maison de M. Robin, au Marais.

Le théâtre représente un anti-chambre à trois portes, celle du fond donne sur un jardin.

Nota. La pièce doit être distribuée, en province aux trois acteurs, dont le physique conviendra le mieux aux rôles, sans distinction sévère d'emplois.

BRELAN DE VALETS,

OU LES FOURBES ENTRE EUX.

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIÈRE.

MASCARILLE, *seul (occupé à ranger l'appartement.)*

Dieu merci! tout est en ordre.... de la conduite, du travail, de la probité... de la probité, voilà ce qu'on m'a recommandé en entrant dans cette maison.... Mascarille au Marais! Mascarille, vertueux, après avoir brillé si long-temps sur la scène du monde.... aidé vingt petits maîtres à manger leur bien en herbe, me voilà aujourd'hui valet de monsieur Robin, ancien conseiller au parlement, dont les illustres aïeux, échevins, prévôts des marchands, tapissent toute cette maison. Il est vrai que je suis de plus domestique de confiance de mademoiselle Ursule Robin, dont toutes les intrigues se bornent à quelques cachoteries, quelques surprises bien attendues pour la fête du cher père. Quel changement! que diraient mes rivaux, mes disciples, mes amis, les Scapins, les Gros Renés, les Crispins, s'ils me voyaient dans une pareille condition? allons, allons, bannissons tous les souvenirs de notre ancienne gloire, ne nous occupons que de notre bonheur.... que diable! à mon âge, il faut se ranger. Depuis quatre ans, quoique devenu le plus intègre des valets, j'amasse certaine somme déjà tant soit peu rondelette.... encore quelques années de vertus, et je deviens à mon tour un honnête bourgeois.... je me retire.... dans le Marais, sans doute... gardons-nous de le quitter... c'est le réfuge de toutes les vertus.... c'est-là que je me fortifie tous les jours contre certaines tentations....

AIR : *Vaudeville du Procès.*

Dans ce quartier trop ignoré,
Règne la probité sévère,
L'honneur est partout révéré,

SCAPIN.

La peste, monsieur Crispin, je ne m'étonne plus de vos grands airs.

CRISPIN.

Patience donc !... je veux dire que je devins l'écuyer d'un roi de théâtre, d'un tyran de mélodrame: à la vérité, il n'est pas riche, mais il est bon humain, point fier du tout, et d'une humeur si joviale hors du théâtre, que je mène avec lui la vie la plus heureuse. Il gagne à être connu.

AIR : *De la ronde des Vendangeurs,*

Ah ! dans les rôles de traître,
Il est on ne peut plus noir,
Du monde il fait disparoître,
Vingt personnes chaque soir,
Mais malgré sa barbarie ;
Il est bon prince, ma foi ;
Et quand la pièce est finie,
Le tyran soupe avec moi.

SCAPIN.

Je t'en fais mon compliment; pour moi, Messieurs, vous voyez un étranger; en deux mots voici mon histoire : obligé pour une affaire d'honneur de m'expatrier, je crus pouvoir exercer mes talens en Angleterre. Un jour, deux parieurs me prennent pour juge, et me chargent des enjeux; ils avaient tort tous les deux, et ma foi, pour les mettre d'accord, je me sauve avec les guinées : un des disputans me poursuit, m'atteint et veut me boxer; mais il avoit à faire à forte partie, je défends si bien l'honneur de ma nation, qu'un gentlemen s'intéresse en ma faveur: tu es un brave, me dit-il, as-tu une condition ? si tu veux, dès aujourd'hui, je te prends à mon service. J'accepte, et depuis deux ans que je le sers; je suis traité chez lui en enfant de famille : sauf quelques coups de poing que je reçois de temps en temps pour divertir mon maître, je suis l'homme du monde le plus heureux.

MASCARILLE.

Ainsi donc tu te plais dans ta nouvelle patrie ?

SCAPIN.

Avec de l'esprit on est heureux par-tout, ce n'est pas que la vie de notre cité soit bien gaie, jugez-en.

AIR : *De la Trénitz*

Dès le matin
L'Anglais rêve soudain
Aux vrais moyens
De grands biens,

De voir tous les pays
Amis,
Même ennemis
Attachés et soumis
Au commerce de son pays;
Quand sur les journaux
Il a réglé la politique,
Des parlemens nouveaux,
Relevé les nombreux défauts.
Un thé
Bien apprêté
Que sur l'estomach il s'applique,
Vient échauffer encor
Dans son esprit, la soif de l'or,
De chez lui, bientôt
Alors il se rend à la bourse,
Règle, comme il faut,
Le taux du rhum, du cacao,
Puis, sur un cheval,
Il va disputer à la course
Un prix dont tout le mal,
Tout l'honneur reste à l'animal.
Un Rosbiff bien épais,
Puis un Bordeaux bien frais,
Pour son repas,
Offriront mille appas;
A la table il s'assied,
Y boit en vrai gourmet,
De cette table-là
Il sortira
Comme il pourra.
Puis le soir on va
Droit à l'Opéra,
En famille.
C'est là
Qu'en falbala
En long corset, chaque Miss brille,
Ces spectacles charmans,
Offrent pendant une soirée,
Pour amusemens
Des meurtres, des enterremens,
Voilà chez nous.
Quels sont les goûts
De presque tous,
Mais nous avons aussi,
Comme on en voit ici
De savans
Charlatans,
Des élégans
Charmans,
Et des maris,
Par interêt polis
Comme à Paris.

CRISPIN.

C'est à merveille! ainsi donc il suit des confidences que nous venons de nous faire réciproquement, que nous sommes tous trois devenus honnêtes gens et pour toujours.

SCAPIN, MASCARILLE.

Pour toujours!

MASCARILLE.

Je l'ai résolu.

SCAPIN.

Et moi aussi; respect aux mœurs et aux propriétés.

CRISPIN.

Oui, Messieurs, nous jurons d'être probes jusqu'au scrupule.

MASCARILLE.

Notre vie ne sera plus aussi gaie que par le passé.... nous devons bien regretter nos premières conditions.

AIR: *Voilà bien ces lâches martels.*

J'eus jadis un maître *étourdi*,
Mais dont j'aimais l'humeur légère;

CRISPIN.

Regnard mon maître et mon ami:
Autrefois me fit *légataire*;

SCAPIN.

Tout par le sort est arrangé;
Mais notre perte fut amère.
Hélas nous avons bien changé
Quand nous avons perdu Molière.

MASCARILLE *(à Scapin.)*

Ah! ça, mais Monsieur l'étranger, expliquez-nous un peu quelle affaire vous fait quitter les bords de la Tamise, pour le théâtre de vos anciens exploits.

SCAPIN.

Je cherchois cette maison, quand j'ai rencontré ce cher Crispin; je l'ai engagé à entrer avec moi.

MASCARILLE.

Qui t'avoit donc donné mon adresse?

SCAPIN.

Ton adresse! le diable m'emporte si je m'attendois à te trouver au marais.

CRISPIN.

Mais qui t'amène ici?

SCAPIN.

Qui? c'est mon maître qui m'y envoie. N'est-ce pas la demeure de M. Robin?

MASCARILLE.

Justement, attends. J'y suis..... Tu arrives, dis-tu, d'Angleterre. C'est cela... ton maître ne se nomme-t-il pas....

SCAPIN.

Jenkinson, capitaine de vaisseau.

MASCARILLE.

C'est cela même. Avec quelle impatience vous êtes attendus ici.

SCAPIN.

Vraiment.

MASCARILLE.

Songes-y donc... une demoiselle de vingt-cinq ans, à qui il arrive enfin un mari.

CRISPIN.

Je conçois l'impatience...

MASCARILLE.

Malepeste! ce n'est point un mauvais parti que mademoiselle Ursule Robin...: Trente bonnes mille livres de rente.

SCAPIN.

Mon maître n'est pas non plus à dédaigner; il est sage et réservé comme une demoiselle; et pour monsieur son père, c'est un des plus honnêtes négocians de la cité. Il a chargé le capitaine d'un certain écrin de diamans, destiné à sa future pour la signature du contrat; lequel écrin vaut certes bien vingt-cinq beaux mille francs, ou environ.

CRISPIN.

Le joli meuble! Tu ne t'es pas senti, en y pensant, quelque retour de jeunesse.

SCAPIN.

Fi donc... et mon serment... D'ailleurs, mon maître ne laisse rien traîner... C'est un garçon rangé.

MASCARILLE.

A propos, il doit recevoir de M. Robin, à son arrivée en France, une somme de quarante mille francs, que sir Jenkinson père a prié mon maître de lui avancer pour affaire, à valoir sur la dot; tu vois que nous payerons bien tes diamans.

SCAPIN.

Quarante mille francs! Il est si discret... Il ne m'en avoit rien dit... Quarante mille francs!

de sa parente la provinciale... *une fille d'honneur souffrir qu'on l'interloque.*

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

De mes talens peux-tu douter,
A tort tu te donnes au diable;
Sur moi qui pourroit l'emporter.
Pour jouer un rôle semblable.
J'ai l'esprit délicat et fin,
De la malice au fond de l'ame;
Et si je n'étois pas Crispin,
A coup sûr j'aurois été femme.

Tu crois qu'avec cette figure, je ne pourrais pas représenter une demoiselle majeure.... une habitante du Marais. *(On sonne de nouveau dans l'appartement de M. Robin.)*

MASCARILLE.

C'est sérieux; il s'impatiente contre son ordinaire.... attends-moi ici, je suis à toi dans l'instant... ne perds pas de vue mon idée... *(Il entre dans l'appartement.)*

SCÈNE IV.

CRISPIN *(seul.)*

Il a parbleu raison.... ce coquin de Mascarille, c'est un grand fripon.. après ses sermens, aller me suggérer des idées comme celles-là à moi. Au fait, vingt-cinq mille francs sont assez appétissans.... c'est douze mille cinq cents francs pour ma part dans la fourberie.... il est bien cruel de compromettre trois ans de vertus... pour une aussi faible somme.... encore, s'il s'agissait du tout.... cela porterait avec soi quelque consolation.... mais qui m'empêche... eh! parbleu... tromper un fripon!... c'est cela, aidons-le dans son projet... je m'empare des diamans... et je n'aurai peut-être pas de peine à m'esquiver ensuite.

AIR : *De l'esprit des talens*, (Jeannette).

Après l'évènement,
Quittant bientôt la ville,
Je puis rendre inutile
Son courroux aisément..
Allons, point de contrainte,
Je ne suis pas poltron,
En trompant ce fripon,
Je n'aurai pas de crainte.....
Pourtant, évitons bien
Qu'il en soupçonne rien. { bis.

SCÈNE V.

CRISPIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Eh! bien, mon ami, tout nous sert à souhait, mon maître vient de m'annoncer qu'il alloit sortir à l'instant avec sa fille pour ne rentrer que ce soir; j'ai eu bien de la peine à déguiser ma joie à cette nouvelle, qui nous laisse le champ libre pour toute la journée.

CRISPIN.

Achève donc de me conter ton projet.

MASCARILLE.

Tu ne devines pas?

CRISPIN.

A peu près, je vois d'ici mons Crispin transformé en futur du pauvre gentlemen, mais qui fera mon père?

MASCARILLE.

Moi.

CRISPIN.

Toi! il te reconnaîtra....

MASCARILLE.

Ne crains rien.... Savoir se déguiser n'est-il pas le premier talent d'un habile fripon.... Mais avant tout il faut de la promptitude dans l'exécution.

CRISPIN.

Hatons-nous donc.... Je vois déjà d'ici une bonne soubrette d'une duègne de notre théâtre, qui me prêtera bien un costume de sa maîtresse....

MASCARILLE.

Ce n'est pas tout, il nous faut un notaire.

CRISPIN.

Personnage muet... Un gagiste du théâtre fera notre affaire;... il est admirable dans les commissaires, d'ailleurs je me charge de l'instruire.

MASCARILLE.

Remets lui cette clef, c'est un passe-partout du jardin, il est bon qu'il n'entre pas, non plus que toi par la grande porte, pour éviter les questions, les reconnoissances.

CRISPIN.

Soit..

MASCARILLE.

Es-tu parti?

CRISPIN.

Avant une heure tu verras en moi.... Mademoiselle Robin.

AIR : *Vaudeville de rien de trop.*

Va, compte sur ma finesse,
Dans peu tu verras, je croi,
Si je suis, par mon adresse,
Un fripon digne de toi.
Je ne suis pas une bête,

MASCARILLE.

Ton rôle n'est pas aisé,
Prends un air modeste, honnête,

CRISPIN.

Je serai bien déguisé.

Ensemble.

MASCARILLE.

Je compte sur ta finesse,
Ce soir je verrai, je croi,
Si tu peux par ton adresse,
T'associer avec moi.

CRISPIN.

Va compte sur ma finesse, etc.

(Crispin sort par la porte du jardin.)

SCÈNE VI.

MASCARILLE *(seul.)*

Oui, mon cher Crispin, je compte sur ta finesse, mais tu peux compter aussi sur la mienne, une fois nanti de vingt-cinq mille francs, ce n'est plus au Marais que je me retire.... Ni toi, ni la justice, ne saurez ma retraite. Vingt-cinq mille francs, Crispin, mon ami; vous vous trompez si vous croyez en tâter.

AIR : *De l'esprit des talens.*

Cet argent bien payé
Forme une belle somme;
Mais je ne suis pas homme
A perdre une moitié.
Quoiqu'il sache bien feindre,
Je suis assez malin,
En trompant ce coquin,
Je n'aurai rien à craindre.
Pourtant évitons bien
Qu'il en soupçonne rien.

Lis.

Chut!... j'entends du bruit, c'est, sans doute, déjà mon gendre, allons vîte me préparer à le recevoir.

SCÈNE VII.

SCAPIN *(vêtu en officier anglais, costume chargé.)*

Ce être ici le monsier Robène... *(Il regarde autour de lui et ne voit personne.)* Il n'y a personne, allons Scapin... courage, encore cette fourberie... ce sera la dernière... voici, à tout hasard, le présent de noce de ma future, les diamans... *(Il tire l'écrin de sa poche,)* ils sont bien beaux.... bien éclatans, à la première vue, et si le beau-père ne s'y connaît pas trop.... c'est assez pour l'éblouir.... mais pourvu que Mascarille n'aille pas me reconnaître.... bon! déguisé de la sorte, je le donnerais en cent au plus fin... je ne me reconnais pas moi-même... heureusement... car, si Crispin, ou lui apprenaient quelque chose de mon entreprise... ils voudraient avoir leur part du gâteau.

AIR: *De l'esprit des talens.*

S'ils alloient se douter
Du tour que je veux faire,
Tous deux, de cette affaire,
Voudroient bien profiter.
Mais, grâce à mon adresse,
Je suis assez normand,
Je pourrois aisément
Déjouer leur finesse.
Pourtant, évitons bien
Qu'ils en soupçonnent rien. } *bis.*

Voici, je pense, monsieur Robin; à mon rôle.

SCÈNE VIII.

SCAPIN, MASCARILLE *(en robe de chambre avec une grosse perruque et un mouchoir sur la figure.)*

SCAPIN *(à Mascarille.)*

Ce être ici le monsier Robène, Monsier, s'il plaît à vous.

MASCARILLE.

Oui, mon ami, je suis monsieur Robin, et je vois, sans doute en vous un gendre, que j'attends avec bien de l'impatience.

SCAPIN.

Vous êtes monsier Robène, permettez élors que je témoigne à vous le révissement où je suis per le joie de voir vous.

MASCARILLE.

Enchanté.... enchanté.... je regrette bien de n'être pas mieux portant pour vous recevoir... à propos... votre père, mon vertueux ami.

SCAPIN.

Son santé être excellente.

MASCARILLE.

Il m'a fait un grand éloge de votre personne, et je m'aperçois en vous voyant, qu'il n'a pas exagéré... vous plairez à ma fille du premier coup-d'œil.

SCAPIN.

L'honoréble sir il a beaucoup vanté moi à vous, et je crains bien que miss Robéne ne voye pas moi avec le même satisfactione.

MASCARILLE.

Vous vous trompez, ma fille a trop de discernement pour ne pas rendre justice à un mérite aussi... prépondérant.

SCAPIN.

Vous confusionnez moi beaucoup per le politesse de la conversetione.

MASCARILLE (*à part.*)

Crispin n'arrive pas.

SCAPIN.

Permetté à moi une question... perdone de le liberté, miss Robène point coquette du tout?

MASCARILLE.

Comment?

SCAPIN.

Perdone de mon curiosité.... c'est qu'un mérin, toujours en voyage sur son vaisseau, a besoin pour son sureté... enfin.

AIR : *On parle de philosophie.*

Toujours une femme coquette,
Aux mérins donne du souci.
Le pauvre époux, dans la tempête,
Pour son épouse craint aussi;
Car, tandis que per maint orège,
Il est égité loin du bord,
Sa femme, sans sortir du port,
Pourroit faire naufrège.

MASCARILLE.

Soyez parfaitement tranquille.... Ah! j'entends ma fille.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CRISPIN *entrant par le jardin. (Son costume doit être le même que celui de Rose dans Jadis et Aujourd'hui.) Il chante.*

L'amour est un enfant trompeur,
Dit-on, pour l'ordinaire,
Avec son air plein de douceur,
C'est pis qu'une vipère;
Mais, quoiqu'il paroisse méchant,
Nous serons deux contre un enfant,
Quel mal peut-il nous faire? (bis).

SCAPIN.

Quelle voix tout é fait grécieuse.

MASCARILLE.

Elle a toujours à la bouche quelque romance nouvelle. *(A Crispin.)* Approchez Ursule, et saluez Monsieur.

CRISPIN.

Oui, mon père.

SCAPIN, *à part.*

Ah! quelle physionomie gothique. *(Haut.)* Chermente.

MASCARILLE.

C'est cet aimable jeune homme, que je vous ai destiné pour époux....

CRISPIN.

Oui, mon père.

MASCARILLE.

Je vous ai répété, ma fille, quels sont les devoirs d'une épouse, j'espère que monsieur sera satisfait de votre éducation.

CRISPIN.

Oui, mon père.

MASCARILLE.

Je vous préviens, mon cher Jenkinson, que c'est un cœur tout neuf, qui n'aime encore rien.

SCAPIN, *à part.*

En effet elle a un air neuf.

CRISPIN.

AIR : *quand Vénus sortit de l'onde.*

Je n'aime pas la dépense,
Les spectacles ni la danse.

MASCARILLE.

Oui, ma fille, dieu merci
N'aimera que son mari.

SCAPIN.

Mais, voyez la médisance,
Chacun me disoit chez nous
Qu'une fille aimoit, en France,
Tout, excepté son époux. (*bis*).

Quels sont donc vos plaisirs dans cette cité, car sans le spectacle, le bal, la dépense, comment employer le temps?...

MASCARILLE, *avec sentiment.*

Et les plaisirs du cœur, les amusemens de famille, les jeux de société.

SCAPIN.

Vous avez raison.

AIR: *du vaudeville de Fanchon.*

Le Boston, la Charlotte,
Le Wisk et la Bouillotte
Sont des émusemens
Chermans.

CRISPIN.

Blâmez mon ignorance,
Mais une fille, à vingt-cinq ans,
Ne doit jouer, je pense,
Qu'à des jeux innocens.

SCAPIN.

Quelle innocence!

MASCARILLE, *à part.*

Il ne parle pas de l'écrin.

SCAPIN, *à part.*

Les quarante mille francs ne viennent point.

MASCARILLE, *à part.*

Tournons un peu la conversation.... *(Haut.)* C'est un pays bien riche que l'Angleterre?

SCAPIN.

Oh! sans doute.

MASCARILLE.

On y voit abonder l'or, les pierreries...

SCAPIN, *à part.*

Mascarille lui aura parlé des diamans.... *(haut.)* Oui; mais on éprouve quelquefois des embarras dans le commerce, des avances sont nécessaires.

MASCARILLE, *à part.*

Il attend les quarante mille francs... *(haut.)* Mais, j'y

pense, mon cher ami, votre père, dans sa dernière, m'engage à tenir prête pour votre arrivée une bagatelle qui vous est nécessaire pour un payement.

SCAPIN.

Vous avez raison, quarante mille francs. *(à part.)* Il appelle cela une bagatelle.

MASCARILLE.

Après la signature du contrat nous nous en occuperons.

SCAPIN, *à part.*

Diable! *(haut.)* C'est alors que j'aurai également à offrir à mademoiselle, de la part de mon père...

CRISPIN.

Comment, monsieur?

MASCARILLE, *à Crispin.*

Il veut parler des diamans. Et ce diable de notaire qui n'arrive pas.

CRISPIN, *bas à Mascarille.*

Il avoit répétition ce matin... mais le voici.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, un NOTAIRE.

(Après avoir salué gravement; le Notaire s'assied à une table que Mascarille lui indique du doigt.)

MASCARILLE.

Arrivez donc, M. le Notaire.... ces jeunes gens sont pressés.

SCAPIN.

Sans doute; pour ma part je suis dans le impétience de toucher... au moment heureux.

MASCARILLE, *à Scapin.*

J'ai rédigé moi-même les articles du contrat; voulez-vous qu'on en fasse lecture.

SCAPIN.

Je n'en vois pas le nécessité.

MASCARILLE.

Qu'il vous suffise de savoir que j'ai pensé à vos intérêts... Cent mille bons écus...

SCAPIN.

Monsieur...

CRISPIN.

Mon père.

MASCARILLE.

Non, je veux vous donner cent mille écus ; il s'agit de ton bonheur, ma fille... ça ne me coûte rien, je te l'assure. Je veux y joindre ma maison de la rue du *Bout-du-Monde*. J'ai aussi quelques propriétés dans le midi, des terres, des châteaux....

SCAPIN.

Près de l'Espagne, peut-être?....

MASCARILLE.

Non, en Gascogne.

SCAPIN.

C'est à-peu-près la même chose.... Trop généreux père! l'amour ne suffit-il pas?

CRISPIN, *avec sentiment.*

Ah! oui, mon père, l'amour.

MASCARILLE.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Oui, l'amour sans doute est charmant,
Mais je soutiens qu'en mariage,
S'il ne s'y joint un peu d'argent,
L'amour aussitôt déménage.
Bientôt vous verrez par mes soins
Vos espérances assurées.

(à Scapin).

Quand on s'enchaîne, il faut au moins
Que les chaînes soient bien dorées. } (*bis*).

SCAPIN.

Vous avez raison.

MASCARILLE.

Allons, allons, mes enfans, signons, *(à part.)* Nous verrons après cela venir les diamans.

AIR : *de la Pastourelle.*

Ah! dans cette journée,
Formez les plus doux nœuds.
Cet heureux hymenée
Nous rends tous trois joyeux.
Par un prompt mariage,
Vous allez être unis.
De tels époux, je gage,
Seront bien assortis.

TOUS TROIS.

Ah! dans cette journée,
Formez
Formons } Les plus doux nœuds, etc.

Quand ils ont signé tous trois, le Notaire sort.

MASCARILLE.

Voici le moment le plus doux de ma vie. *(A part.)* Il ne parle de rien.

SCAPIN, *à part.*

Voyons,... commençons, peut être cela le fera-t-il penser... *(Haut.)* C'est l'instant que j'attendois pour offrir à mademoiselle le cadeau que mon père la supplie d'accepter comme un gage de ses sentimens.

CRISPIN, *regardant l'écrin.*

Ah! mon père,... les beaux diamans!

SCAPIN.

Ils ne sont pas faux,... Mademoiselle,... les sentimens.

MASCARILLE.

Ils ont un éclat... Donne les moi, Ursule...

CRISPIN.

Non, mon père, laissez-moi garder encore quelques instans le témoignage d'un amour aussi vif,... que.... *(A part.)* Si je veux faire de l'esprit, je vais dire des sottises.

MASCARILLE.

Mon gendre, je n'ai pas d'or chez moi, et je ne veux pas vous charger de quarante mille francs en écus,... je vais, sur le champ, vous écrire une reconnaissance de pareille somme que mon banquier vous comptera...

(Il se met à table et écrit.)

SCAPIN.

Ce dernier trait m'attendrit jusqu'aux larmes.... Ah! Mademoiselle, que vous êtes heureuse d'avoir un père aussi généreux!

MASCARILLE.

Mon gendre, si vous voulez davantage,... ne vous gênez pas,.. il ne m'en coûte qu'un zéro,... c'est à valoir sur la dot.

SCAPIN, *à part.*

Je ne sais que dire.

CRISPIN.

Je suis enchanté des diamans.

SCAPIN.

Vous êtes trop indulgente.

AIR : *Sans être belle, etc. (d'Ambroise).*

Acceptez-les ; je vous en prie,

CRISPIN.

Quel excès de galanterie.

SCAPIN.

Vous trouvez donc ces diamans ?

CRISPIN.

Ils me paroissent ravissans.

MASCARILLE, *donnant la reconnaissance à Scapin.*

Prenez cette reconnoissance,
Et disposez de tous mes biens.

SCAPIN, *à part.*

Les voilà donc en ma puissance.
Ah ! je le tiens.

CRISPIN, *à part, tenant les diamans.*

Enfin, ils sont en ma puissance.
Ah ! je le tiens.

MASCARILLE, *à part.*

Ah ! je le tiens.

(A Scapin.)

Soyez sur, mon cher ami, que vous avez en moi un beaupère toujours disposé à vous prouver par tous les sacrifices, qu'il sait tout ce que vaut,... un écrin,... un gendre tel que vous.... Toute ma fortune est à votre service.

SCAPIN.

Quels remerciemens.

MASCARILLE.

Il n'y a pas de quoi.

SCAPIN.

AIR : *j'ai vu le Parnasse des dames.*

Ah ! Voilà bien le cœur d'un père,
Engager pour moi votre bien,
M'offrir votre fortune entière.

MASCARILLE.

Eh ! mon ami, c'est moins que rien.
D'un tel service, quand j'y pense,
Ah ! je me sens payé déjà
En voyant ta reconnoissance.

SCAPIN, *montrant le porte-feuille.*

Ah ! la reconnoissance est là.

MASCARILLE, *à Scapin.*

Ah! ça, vous avez sans doute des affaires, je vous invite à passer de bonne heure chez mon banquier, si vous voulez le trouver.

SCAPIN.

Diable! c'est important; j'y cours, si vous le permettez.

MASCARILLE.

Il demeure ici près, rue *Percée*... Vous trouverez facilement... Songez toujours que je vous attends à dîner... Cet heureux mariage me ragaillardit... Je ne me sens presque plus malade.

SCAPIN.

J'en suis charmé, je pars de suite, pour revenir plus vite...

CRISPIN, *avec sentiment.*

Ah! oui, revenez.

MASCARILLE, *à Scapin.*

Je veux vous reconduire moi-même. (*Bas à Crispin.*) Je crains qu'il ne fasse quelque rencontre,... attends moi un instant.

SCAPIN.

Ne vous dérangez pas, je vous prie.

MASCARILLE.

Sans adieu, mon gendre.

AIR : *du pas des trois Cousines*, (de la Dansomanie).

De plaisir mon âme est ravie,
Cet instant m'arrache au trépas.
Quand vous reviendrez, je parie,
Vous ne me reconnoîtrez pas.

SCAPIN, *à Crispin.*

Vous jugerez mon caractère.
Après l'amant viendra l'époux,
Et ce soir je jouerai, j'espère,
Un autre rôle auprès de vous.

Ensemble.

MASCARILLE.
De plaisir mon âme est ravie, etc.

CRISPIN, SCAPIN.
De plaisir son âme est ravie, etc.

SCÈNE XI.

CRISPIN (*seul.*)

Oh! la bonne occasion... allons, Crispin, profitons du moment... mais par où sortir?... il me barre le passage de ce côté... le diable de notaire aura sûrement refermé la porte du jardin... c'est égal, essayons toujours par-là... mes chers diamans vous ne me quitterez plus... et si la porte est fermée?

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

Gagnant bientôt la muraille,
Pour être plus sûr,
Je fuirai vaille que vaille,
Par dessus le mûr.
De ces lieux avec mystère,
Je vais déloger.
(*montrant l'écrin.*)
Un pareil fardeau, j'espère,
Me rendra léger.

(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XII.

MASCARILLE (*seul.*)

La bonne dupe! la bonne dupe... c'est qu'en vérité ces diamans sont fort beaux... je ne m'y connais pas beaucoup... mais ils valent plus de vingt-cinq mille francs, à coup sur.... songeons à mon projet... Crispin... tâchons de lui tirer adroitement... Crispin... eh bien! où est-il donc?... Crispin... il est sans doute parti pour quitter *son* costume... mais par où serait-il sorti?... non, il est encore ici... allons... Crispin... il ne me répond pas... ah! quelle idée... cette affectation de vouloir garder les diamans... j'y suis, le traître... aura conçu le dessein de s'esquiver avec l'ecrin... il sera sorti par le jardin... ah! quelle horreur! allons, Mascarille... te voilà pris comme un sot... mais ce Crispin... ah! le fourbe!

AIR : *du Vaudeville de la partie carrée.*

Avec raison l'on accuse les hommes
De n'être ni justes, ni bons.
On ne voit plus dans le siècle où nous sommes
De probité même entre les fripons.
Crispin me trahit.
Avec mon argent il s'enfuit.
Lui !
Pendant tout le cours de ma vie,
Nous qui suivions même sentier !
Nous qui trompions de compagnie !
A qui donc se fier. (*ter*).

A quel parti m'arrêter maintenant ?... si l'on va découvrir... j'entends quelqu'un ; reprenons vîte mon costume, de peur de surprise. (*Il rentre dans l'appartement.*)

SCÈNE XIII.

SCAPIN (*avec son premier costume.*)

Ah ! par exemple, le tour serait un peu fort ; et je veux savoir à l'instant ce que je dois penser... holà ! quelqu'un.

SCÈNE XIV.

SCAPIN, MASCARILLE (*avec son premier costume.*)

MASCARILLE.

Ah ! c'est toi, Scapin.

SCAPIN.

Oui, c'est moi, je quitte à l'instant mon maître, il est furieux.

MASCARILLE.

Il n'est pas le seul.

SCAPIN.

Il paraît que monsieur Robin s'est amusé à ses dépens.

MASCARILLE.

Ce coquin de Crispin.

SCAPIN.

Il lui donne une lettre de change sur un banquier.. dont je demande aussitôt l'adresse chez notre voisin, l'agent de change.... il n'y a jamais eu de banquier rue *percée*.

MASCARILLE.

Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?

SCAAIN.

Cela ne te fait rien, à la bonne heure, mais à moi... c'est-à-dire, à mon maître dont j'épouse les intérêts, et que l'on prend pour une dupe.

MASCARILLE.

Eh! qui est-ce qui ne l'est pas dupe, dans ce monde?

SCAPIN.

Que veux-tu dire?

MASCARILLE.

Je veux dire, mon ami, que je suis assassiné.... Ce scélérat de Crispin.... tiens, je veux te conter tout; cela me soulagera: aussi bien tu es mon ami.

SCAPIN.

Oui, mais dépêche-toi.

MASCARILLE.

J'invente ce matin la plus belle fourberie; je consens à mettre Crispin de moitié: le coquin ne tient pas plutôt les diamans, qu'il s'évade sans partager.

SCAPIN, *vivement*.

Ah! ça, que veux-tu dire... les diamans.

MASCARILLE.

Eh! oui, il n'est plus temps de feindre. Ton maître est venu, nous l'avons attrapé; je lui ai présenté une Ursule Robin de ma façon, ou plutôt de celle de Crispin... J'ai donné une reconnoissance de quarante mille francs sur un banquier imaginaire. Tu es trop honnête homme pour me trahir;.... d'ailleurs, dans une heure, je serai loin d'ici.

SCAPIN.

Dis donc, entendons-nous un peu: comment les quarante mille francs....

MASCARILLE.

Sont un petit tour de ma façon... Mais perdre dix mille écus de diamans... je suis le plus grand sot de la terre.

SCAPIN.

Attends, mon ami, je crois que nous sommes deux. Comment je n'ai pas... Mon maître n'a pas parlé au véritable M. Robin ?

MASCARILLE.

Eh ! non, c'étoit moi... Juge de ma douleur.

SCAPIN.

Je la partage bien sincèrement.

AIR : *Croyez-vous à la magie.*

Quoi ! tu faisois le beau père

MASCARILLE.

Oui c'étoit moi, oui c'étoit moi, oui c'étoit moi,

SCAPIN.

Oh ! je suis pris sur ma foi,
Je suis ton gendre j'espère,

MASCARILLE.

Quoi ! c'étoit toi ?

SCAPIN.

Oui c'étoit moi,

MASCARILLE.

Parles-tu de bonne foi. *bis.*

SCAPIN.

Ainsi donc nous n'avons rien à nous reprocher.

MASCARILLE.

Non, mais cet heureux Crispin....

SCAPIN.

Je te conseille d'envier son bonheur. Les diamans des bords de la Tamise valent bien.... le banquier de la rue *percée.*

MASCARILLE.

Ils seroient faux.... Ah ! ça me soulage.... Allons, allons, mon ami, je crois que le meilleur est d'en rire.

SCAPIN.

Oui, d'ailleurs les choses restent dans le même état; nous ne perdons que nos frais d'imagination.

(On entend du bruit dans la coulisse.)

CHŒUR *en dehors.*

AIR : *connu.*

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Qui nous expliquera cela?...
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
L'étrange femme que voilà.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CRISPIN, *dans son costume de femme, en désordre.*

CRISPIN, *à la cantonnade.*

Ah! ça, me laisserez-vous tranquille, enfin!

MASCARILLE, *à Crispin.*

Ah! coquin!

CRISPIN.

Ah! mon ami, tout est perdu.

MASCARILLE, *ironiquement.*

Vraiment.

CRISPIN.

Tu ne comprends pas.... les diamans.

MASCARILLE, *ironiquement.*

Ils sont peut-être faux.

CRISPIN.

Tu l'as deviné.

MASCARILLE.

Et c'étoit pour les faire estimer que tu m'as quitté brusquement.

CRISPIN.

En doutes-tu, mon ami?

MASCARILLE.

Au contraire, j'ai des remercîmens à te faire.... escalader un mur dans cet équipage... c'est une action méritoire.

CRISPIN.

Allons, te voilà mérédule!... mais, dis-moi, Scapin, est-il au fait?

MASCARILLE.

Oh! oui, à-peu-près, n'est-ce pas Scapin?

SCAPIN.

Tais-toi donc.

CRISPIN.

Vous n'êtes pas au bout de mes tribulations, je sortais de chez le cruel bijoutier... qui venait de me désenchanter,

AIR: *Bonjour mon ami Vincent.*

Je cheminois tristement,
Quand au détour d'une rue,
Une vieille insolemment
Vient s'arrêter à ma vue,
En regardant mon habillement,
Elle reconnoit son ajustement,
Et cette mégère
En colère,
Dit en m'allongeant le bout de son bras,
Ça vous va t'il bien (*bis*) ça ne vous blesse t'il pas?

Alors la populace témoin de notre dispute, me poursuit avec des huées jusque dans cette maison.

MASCARILLE.

Ce pauvre Crispin... ah! double traître... tu mériterais bien.

SCAPIN.

Allons, point de colère! n'en sommes-nous pas convenus tout-à-l'heure, nous n'avons rien à nous reprocher?

CRISPIN.

Comment... allons, je l'aurais parié (*montrant Scapin*) voilà notre Anglais.

MASCARILLE.

Que tout soit oublié!

SCAPIN.

Oui, et dorénavant, s'il nous prend des démangeaisons nouvelles de tromper.... respectons-nous mutuellement. *Corsaires contre corsaires....*

AIR : *Il me faudroit quitter l'Empire.*

Crispin vouloit attraper Mascarille,
Mascarille attraper Scapin.
Quoique tous trois de la même famille,
Nous voulions nous tromper enfin.
Nous sommes tous trois bons apôtres,
Tous les trois rusés et malins.
Pour nous tromper les uns les autres
Croyez-moi, nous sommes trop fins.

CRISPIN.

C'est cela. (*A Mascarille.*) Tu resteras jusqu'à nouvel ordre chez ton bourgeois du Marais... Sir Jenkinson épousera miss Robine... Moi je vivrai en paix avec mon tyran, et nous serons tous trois honnêtes et vertueux, entre nous....

VAUDEVILLE-FINAL.

CRISPIN.

AIR : *du Verre.*

Nous jurions tous trois ce matin,
D'abjurer la friponnerie,
Crispin, Mascarille, Scapin,
Etoient corrigés pour la vie.
Mais on ne peut fuir son destin.
Ce soir nouvelle fourberie.
Notre plan de sagesse enfin
Etoit un plan de comédie,

SCAPIN.

A Paris un jeune étourdi
Veut renoncer à la folie.
L'auteur veut, pour être applaudi,
Joindre au talent la modestie.
La jeune beauté pour jamais
Abjure la coquetterie.
Mais, hélas! de pareils projets,
Autant de plans de comédie.

MASCARILLE.

Pour voir son ouvrage cité,
Jadis, un enfant de Thalie,
Des mœurs de la société
Traçoit la fidèle copie.
Par les auteurs de notre temps,
Cette méthode est peu suivie.
Avec des tyrans, des brigands,
Ils font leur plan de comédie.

SCAPIN, *au public.*

Messieurs,

MASCARILLE, *au public.*

Messieurs,

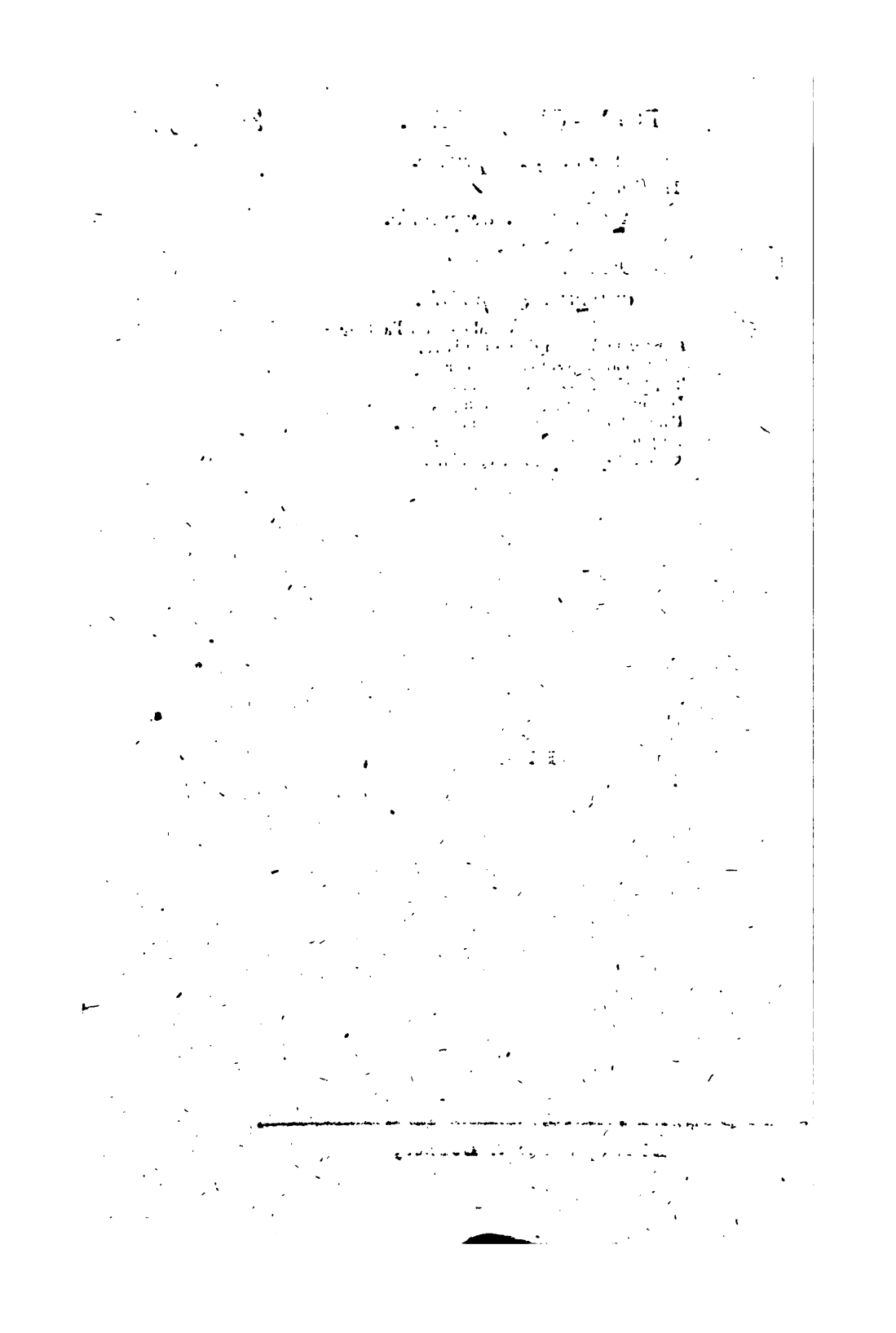
Honneur aux Dames.

CRISPIN, *au public.*

Messieurs l'auteur
Conçut le dessein de vous plaire.
Ah ! n'allez pas avec rigueur
Traiter son esquisse légère.
Il pourra faire, avec le temps,
Une intrigue un peu mieux ourdie.
Aujourd'hui soyez indulgens ;
Ce n'est qu'un plan de comédie.

FIN.

De l'Imprimerie de Doublet,



L'ÉCHARPE BLANCHE,

OU

LE RETOUR A PARIS,

FAIT HISTORIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR M. HENRI DUPIN.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 JUILLET 1815.

C'est l'arc-en-ciel annonçant à la terre
Que l'orage vient de passer.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

CHEZ Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de Richelieu, n°. 7, vis-à-vis le Théâtre Français.

M. DCCC. XV.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE PRINCE DE CONDÉ.		*M. Isambert.*
ADELAIDE DARCOURT.		*Mlle. Arsène.*
HENRY DE GASSION.		*Mlle. Rivière.*
CHARLES,	Amis d'HENRY.	*Mlle. Minette.*
FRÉDÉRIC,	Amis d'HENRY.	*Mlle. Deville.*
GROS RÉNÉ, Aubergiste.		*M. Edouard.*
THÉRÈSE, Servante.		*Mlle. Betzy.*
UNE GOUVERNANTE.	Personnages muets.	
OFFICIERS DU PRINCE.	Personnages muets.	

La Scène est à St.-Germain-en-Laye, dans une Auberge.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Je vous le dis en confidence,
Je sais le secret de l'auteur ;
Ce soir, toute sa confiance
Est dans son titre protecteur.
Songez-y bien, s'il allait vous déplaire,
Ce serait le premier Français
A qui cette blanche bannière
Aurait causé quelques regrets.

L'ÉCHARPE BLANCHE,

OU

LE RETOUR A PARIS,

FAIT HISTORIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE DE CONDÉ, ADELAIDE, LA GOUVERNANTE, THERÈSE.

THÉRÈSE, *portant des paquets, et faisant passer la Gouvernante dans une chambre à gauche.*

Oui, Mésdames, soyez tranquilles; je vais tout préparer, vous serez contentes. François, mettez ça là.

(*Un valet met une valise sur la table.*)

SCENE II.

LE PRINCE, ADELAIDE.

LE PRINCE.

Comment, ce jeune homme vous a suivi pendant toute la route?

ADELAÏDE.

Jusqu'à six lieues de Chantilly, l'endroit, M. de Condé, où Votre Altesse a eu la bonté de venir a ma rencontre.

LE PRINCE, *souriant.*

Prenez garde! vous oubliez déjà qu'ici je ne suis pas Altesse.

ADELAÏDE.

AIR: *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Pardon, si malgré la défense,
Un tel mot a pu m'échapper;

Je vous promets plus de prudence....
Mais qui donc croyez-vous tromper?
Votre Altesse en vain s'imagine
S'envelopper d'un voile épais;
A vos exploits l'ennemi vous devine,
Et le Français à vos bienfaits.

Ainsi, vous ne m'en voulez pas....?

LE PRINCE.

Non, ma chère Adelaïde, je n'oublie pas qu'à présent vous m'appartenez, et sans les événemens de la guerre, j'aurais été plutôt prendre possession du dépôt qui m'a été confié. Mais, dites-moi, vous ignorez, quel est ce jeune homme?

ADELAÏDE.

A peine l'avons-nous entrevu.

LE PRINCE.

Ne serait-ce point un page de la Reine, ou de M^r. de Mazarin?

ADELAÏDE.

Non; un militaire, un air doux, aimable, et blessé au bras gauche.

LE PRINCE.

Ah! vous n'avez fait que l'entrevoir?

ADELAÏDE, *baissant les yeux.*

Mais vous-même y prenez un intérêt.....

LE PRINCE.

Ah! c'est une idée..... Je ne l'ai aperçu que de loin, et à son air, j'ai cru reconnaître.... Au reste, je m'en informerai...

ADELAÏDE, *vivement.*

Surtout, si, comme vous l'avez annoncé, nous restons quelques heures dans cette auberge.

LE PRINCE.

Oui. J'attends des nouvelles importantes.

ADELAÏDE.

Est-ce que la guerre continue toujours?

LE PPRINCE.

Rassurez-vous, cela s'apaisera.

ADELAÏDE.

Il y a si long-temps qu'on l'espère.

AIR *du Cabaret.*

Eh quoi! toujours nouvelle palme!
Reposez-vous quelques instans;
Après l'orage on voit le calme,
Après l'hiver vient le printemps,
Après les pleurs vient le sourire,
Le bonheur après les regrets....
Ah! mon Dieu, quand pourrons-nous dire:
Après la guerre on voit la paix.

LE PRINCE.

La paix! c'est le Roi qui nous l'apportera.

ADELAÏDE.

Mais, au moins, quand reviendra-t-il?

LE PRINCE.

Vrai Dieu! j'espère bien que dans quelques jours, nous le ramènerons dans sa Capitale. « Mon Cousin, m'a-t-il dit » hier, n'oubliez pas qu'on nous attend à Paris. »

AIR: *Romance de Teniers.*

Le Ciel enfin a pitié de la France,
Et la présence d'un BOURBON
Va dans nos cœurs ramener l'espérance
Et le beau temps sur l'horison;
Des noirs autans la troupe meurtrière
A son aspect semble se disperser;
C'est l'arc-en-ciel annonçant à la terre
Que l'orage vient de passer.

ADELAÏDE.

Alors, vous ne courrez plus de danger; dernièrement encore, ce qu'on m'a raconté m'a fait frémir.

LE PRINCE.

Il est vrai que, sans cet officier qui s'est jeté au-devant de moi, et qu'à peine j'ai eu le temps d'entrevoir..... Morbleu! c'est un brave jeune homme, et je donnerais tout au monde pour le retrouver.

SCENE III.

LES MEMES, GROS RÉNÉ.

GROS RÉNÉ, *à la cantonnade.*

Vous serez content de la table..... Soyez tranquille, j'ai travaillé dans les cuisines de l'archevêché. (*Avançant en*

scène.) Un officier? Serait-ce de l'armée du prince de Condé? Monsieur est-il du parti de la Fronde ou de la Cour?

LE PRINCE.

Je suis Français, Monsieur.

(*Il lui tourne le dos, et s'occupe à lire les papiers.*)

GROS RÉNÉ.

Et moi donc, Monsieur, est-ce que vous croyez que je passe un seul jour sans lire la Gazette?.... Il faut m'entendre parler politique.... Et quand il passait ici des gens qui n'étaient pas de notre parti!

AIR : *Jean Jeannot.*

Morbleu! de traître, d'infâme,
Hardiment je les traitais.

ADELAIDE.

De ces propos je vous blâme;
C'était s'exposer exprès.

GROS RÉNÉ.

Ah! rassurez-vous, Madame,
Car je les disais si bas
Qu'ils ne les entendaient pas.

Ah! Monsieur, si le Roi, la Famille Royale revenait dans Paris, quel beau jour pour tous les bons Français, et pour les aubergistes!.... Ce n'est pas, Dieu merci, que je manque de pratiques; j'en ai plus que je n'en veux qui ne payent pas... Ces deux jeunes gens, par exemple...

LE PRINCE.

Eh bien! cette chambre?

GROS RENÉ, *allant pour prendre la valise, et lisant.*

A Monsieur le Comte de Forlis..... Seriez-vous parent du Maréchal-de-Camp de ce nom? Peut-être est-ce vous-même! Monsieur est marié? je lui en fais mon compliment; si je me rappelle, il faut qu'il n'y ait pas plus de deux mois, car...

SCENE IV.

LES MEMES, THERESE.

THÉRÈSE.

Monsieur, l'appartement est prêt.

LE PRINCE.

Grand merci, ma petite.

(*Il lui donne une pièce d'or, et sort en saluant Adelaïde.*)

Madame, je reviens dans l'instant.

GROS RÉNÉ.

Comment, laisser ainsi sa femme ! il y a plus de deux mois.

THÉRÈSE.

Une pièce d'or! il est bien aimable, ce Monsieur-là.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Il a des façons très-honnêtes.

ADELAÏDE.

Chacun le dit en le voyant.

THÉRÈSE.

Il doit faire bien des conquêtes.

ADELAÏDE.

Mais il en fait tambour battant.

THÉRÈSE.

Dans ses traits la noblesse brille.

ADELAÏDE.

Pour noble, il l'a toujours été.

THÉRÈSE.

Puis j' lui trouve un air de bonté.

ADELAÏDE.

Ah! ça, c'est un air de famille.

GROS RÉNÉ.

Si Madame veut quelque chose?

ADELAÏDE.

Je vous demanderai une tasse de chocolat. (*Elle sort.*)

SCENE V.

GROS RENE, THERESE, HENRY.

(*On entend* HENRY *crier dehors.*)

Holà! quelqu'un! C'est bon. Metez mon cheval à l'écurie...

THÉRÈSE.

Ah! le joli garçon! le bel uniforme!

HENRY, *entrant.*

Allons, j'ai perdu leur trace ; impossible de les rejoindre: je tombe de fatigue.

HENRY.

Non pas ; j'ai été blessé avant de m'y rendre... dans une escarmouche, morbleu ! mais je puis vous en donner des nouvelles.....

TRÉRÈSE.

Tant mieux ; la paix est-elle faite ?

HENRY.

Non, mais il y a une armistice.

GROS RÉNÉ.

Ah ! ah ! une armistice.

THÉRÈSE, *effrayée.*

Une armistice... ! Oh ben ! qu'est-ce que c'est donc qu'une armistice ?

GROS RÉNÉ.

Une armistice... ce n'est pas la guerre... ce n'est pas la paix... Si l'on pouvait, par une comparaison..... Ecoute.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Lorsque par hasard deux époux
Sont l'un contre l'autre en colère....

THÉRÈSE.

Ils s'disputent quand c'est leurs goûts.

GROS RÉNÉ.

Eh bien justement c'est la guerre.
Mais que par un arrangement
L'accord entr'eux se rétablisse....

THÉRÈSE.

Est-ce la paix ?

GROS RÉNÉ.

Et non vraiment ;
Ce n'est jamais qu'une armistice.

THÉRÈSE.

Ah ! comme vous faisiez avec ma tante, fallait me dire cela tout de suite.

HENRY.

Excepté qu'en cas de rupture on ne se prévient pas d'avance. (*On sonne.*)

GROS RÉNÉ.

On y va, on y va ; c'est le chocolat de ces dames.

THÉRÈSE.

J'y cours. (*Thérèse sort.*)

HENRY.

Ces dames! Auriez-vous des voyageuses?

GROS RÉNÉ.

Il vient d'en arriver deux.

HENRY.

Elles sont ici! l'une d'un certain âge? l'autre jeune, jolie, le plus doux sourire? c'est ça!

GROS RÉNÉ.

Ah! vous les connaissez?

HENRY.

Oh! beaucoup..... beaucoup..... mon ami, mon cher ami. Sais-tu qui elle est, d'où elle vient, comment elle s'appelle?

GROS RÉNÉ, *avec importance.*

C'est la comtesse de Forlis: elle est ici avec son mari!

HENRY.

Elle est mariée?

GROS RÉNÉ.

Depuis six mois. Très-beau mariage, ma foi; un maréchal de camp ..... la plus jolie femme, le meilleur caractère. (*On sonne.*) Il paraît, par exemple, qu'elle n'aime pas attendre; on y va: que diable fait donc Thérèse. Je gage qu'elle est avec ces deux jeunes gentilshommes qui sont hardis comme s'ils avaient de l'argent.

SCÈNE VI.

HENRY, *seul.*

Elle est mariée! Il n'y a que moi pour ces fatalités-là; il n'existe peut-être dans le monde qu'une seule femme que j'aurais voulu épouser, et elle appartient à un autre! Je fais

FRÉDÉRIC.

Est-ce que tu ne le crois pas solvable?

THÉRÈSE.

Moi je recevrais bien son argent; mais je ne crois pas que mon oncle se contente de cette monnaie-là.

CHARLES.

Ton oncle? Tiens, je ne sais pas comment il a eu l'esprit d'avoir une aussi jolie nièce que cela. (*Il la cajole.*)

THÉRÈSE.

Paix! il y a suspension d'armes, demandez à Monsieur. (*Désignant Henry.*)

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Monsieur réprimez ses desseins,
Et dites-lui donc qu'il finisse;
Il n'doit pas en venir aux mains
Puisqu'on a signé l'armistice.

CHARLES.

Il n'est pas temps de discourir
Lorsque les ennemis s'avancent. (*Il l'embra...*)

THÉRÈSE.

Mais au moins on doit prévenir
Quand les hostilités commencent. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

HENRY, CHARLES, FREDERIC.

FRÉDÉRIC.

Y a-t-il réellement suspension d'armes?

HENRY.

Sans doute, et j'allais vous l'annoncer à Paris, si Monsieur le coadjuteur m'avait permis d'y entrer. Mais, comment n'y êtes-vous plus?

FRÉDÉRIC.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

On n'entend que le bruit des armes,
On ne dort plus, même au Marais;
Les Muses craignent les allarmes,
Et cherchent le calme et la paix.

Lorsque les guerriers se rallient
Au son du clairon belliqueux,
Les beaux arts éplorés s'enfuient,
Et les artistes font comme eux.

HENRY.

Et toi, qui t'obligeait à le suivre?

CHARLES.

Depuis que le Roi est parti, c'est un enfer que Paris; tout le monde se croit homme d'état, tout le monde fait des projets de Gouvernement, jusqu'aux femmes. J'ai été obligé de quitter ma maîtresse, elle ne rêvait que politique.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Quand je lui disais, m'aimez-vous?
Elle me parlait de la guerre;
Bref elle était sur la frontière,
Lorsque j'étais à ses genoux;
Elle rêvait combat, retraite;
Et tous les jours, le croiriez-vous?
Elle recevait la gazette,
Et refusait mes billets doux.

FRÉDÉRIC.

Et ma foi, nous avons pris la résolution de faire notre tour de France, de voyager tant que nous aurions de l'argent.

CHARLES.

Et nous nous sommes arrêtés à St.-Germain.

FRÉDÉRIC.

Mais, toi, que t'est-il arrivé?

HENRY.

Mon ami, je suis amoureux; et, s'il n'avait tenu qu'à moi, je serais marié.

CHARLES.

Marié! à ton âge.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Comment, c'est toi qui parles mariage?

HENRY.

Oui, j'y songeais en arrivant ici.

FRÉDÉRIC.

Et, mon ami, songe donc à ton âge,

CHARLES.

Qui donc voudrait d'un tel mari?

HENRY.

Quand satisfaite de mon zèle,
Sa Majesté veut bien de moi,
Morbleu, ma belle sera-t-elle
Plus dificile que le Roi ?

CHARLES.

C'est juste, il peut se marier.

FRÉDÉRIC.

A condition qu'il prendra une jolie femme.

CHARLES.

Et nous serons toujours amis.

SCENE X.

LES MEMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

François, apportez cette table ?

TOUS.

Nous allons l'aider.

THÉRÈSE.

Ah ! vous allez encore me faire enrager... (*Elle se sauve, ils la suivent*).

SCENE XI.

LE PRINCE, DEUX OFFICIERS *modestement vêtus.*

LE PRINCE.

Entrez, Messieurs, je vais vous expédier l'ordre à l'instant. Quoi ! vous m'assurez que Paris est resté calme, que ses habitans eux-mêmes ont veillé à sa tranquillité !... Honneur à ces citoyens généreux !

AIR *du Pot de Fleurs.*

Quand nous volons au milieu des allarmes,
Que l'on doit bénir ces guerriers,
Toujours prêts à prendre les armes
Pour protéger eux-mêmes leurs foyers !
On les voit, lorsque la victoire
Pour les Français vient à changer,
Prendre toujours leur part dans le danger,
Sans en réclamer dans la gloire.

Allez ; au premier roulement de tambour, je serai parmi vous. (*Pendant ce temps on a dressé la table*).

SCENE XII.

LE PRINCE, *à une table*, HENRY, CHARLES, FRÉDÉRIC, THÉRÈSE.

CHARLES.

C'est bien ; voilà tout ce qu'il faut, des verres, des assiettes, des couteaux ; il ne manque plus que le déjeûner.

FRÉDÉRIC.

Mais, au moins dis-moi, pourquoi ne nous as-tu pas écrit ?

HENRY.

C'est que j'ai été blessé dans une circonstance assez singulière ; c'était dans un petit bourg près de Gerville.

LE PRINCE.

Près de Gerville !

HENRY.

Quelques-uns des nôtres s'étaient avancés en reconnaissance ; ils étaient tombés dans une embuscade où ils venaient de perdre la vie.

AIR : *Prêt à partir pour la rive africaine* (Garat).

Un seul, encor, combattait dans la plaine,
Un seul bravait leurs efforts réunis ;
Sans voir ses traits, je distinguais sans peine
Sa blanche écharpe et ses trois fleurs de lis.

THÉRÈSE.

Je suis sûre qu'il aura volé à son secours.

HENRY.

DEUXIÈME COUPLET.

A ses côtés une main meurtrière,
Ferma mes yeux, et quand je les rouvris,
Las ! j'étais seul, et je vis sur la terre
Sa blanche écharpe et ses trois fleurs de lis.

LE PRINCE, *qui a écouté avec la plus vive émotion.*

Brave jeune homme !

HENRY.

TROISIÈME COUPLET.

Sert-il toujours l'honneur et sa maîtresse ?
J'ignore encore si le sort l'a permis ;
Mais sur mon cœur je garderai sans cesse
Sa blanche écharpe et ses trois fleurs de lis.

FRÉDÉRIC.

Et, depuis, tu n'en as eu aucune nouvelle ?

THÉRÈSE, *qui a écouté attentivement en tenant une pile d'assiettes.*

AIR : *L'amour ainsi qu'la nature.*

Quoi n'i en a pas davantage,
Ah ! vraiement que c'est dommage.

CHARLES.

En honneur, c'est un roman.

THÉRÈSE.

Ça finit dans l'beau moment.
S'il existe, il s' f'ra connaître ;
De c't écharpe j'aim' la couleur ;
Je n' sais pas c' que ça peut être,
Mais ça doit porter bonheur.

CHARLES.

Oui ça doit porter bonheur. Mais, cela n'ôte pas l'appétit ; déjeûnons.

LE PRINCE.

Ma foi, j'en ferais bien autant.

FRÉDÉRIC.

J'ai pris tout ce qu'il y avait dans la maison.... Tiens, ce militaire ?

CHARLES.

Il me semble que je l'ai vu quelque part.

LE PRINCE.

Holà ! quelqu'un ?

HENRY.

Ma foi, Monsieur, ce n'est pas la peine d'appeler, il n'y a plus rien ; mais si vous voulez partager sans façon.... Nous serons trop heureux.

LE PRINCE.

Messieurs, j'accepte avec reconnaissance, j'allais vous le demander. (*Tous les trois lui offrent la première place*). Messieurs je ne souffrirai pas.

FRÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur, la place d'honneur.

HENRY.

Monsieur est de l'armée royale ?

LE PRINCE.

J'en viens, Messieurs; et vous?

HENRY.

Je n'ai pas eu le temps d'y aller.

CHARLES.

Comment se porte notre brave général?

LE PRINCE.

Il n'a jamais été plus heureux.

CHARLES.

Vous devriez bien lui dire de ne pas tant s'exposer.

HENRY.

Bah! quand on lui dirait, je suis bien sûr qu'il n'en ferait rien.

AIR : *Du Roi et le Pélerin.*

Condé, ce fils de la victoire,
A toute crainte est étranger;
Il ne calcule que la gloire
Et ne voit jamais de danger.
Le premier bravant la tempête,
Il va devancer ses guerriers;
Mais ne craignons pas pour sa tête,
La foudre épargne les lauriers.

CHARLES.

Eh bien, Messieurs, buvons à sa santé.

LE PRINCE.

Et avant tout à la santé du Roi.

TOUS.

A la santé du Roi.

CHARLES.

C'est la seule chose qui manque à notre bonheur; et si j'avais le don des souhaits, je ne demanderais au ciel qu'une chose, le Roi et la paix. Le Roi revenant, les gazettes se tairaient, ma maîtresse ne parlerait plus politique, et on pourrait s'entendre.

LE PRINCE.

Voilà un souhait fort modéré.

CHARLES.

Voilà comme je suis.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Chacun ici forme des vœux
Pour jouer un grand personnage ;
Messieurs, imitons nos aïeux,
Leur méthode était bien plus sage.
Ils restaient chez eux,
Ils vivaient heureux ;
N'en demandons pas davantage.

FRÉDÉRIC.

Bon pour vous, Messieurs ; mais moi, artiste qui n'ai rien, je demanderais avec ça deux mille écus de rente.... une place de secrétaire près d'un grand seigneur qui me chargerait d'écrire ses exploits ; je n'aurais rien à faire. Je travaille, et je dédie au Roi mon premier ouvrage.

LE PRINCE.

Voilà un souhait fort agréable, surtout pour le grand seigneur qui vous aura ; pour moi, Messieurs, si je faisais tant de souhaiter, je demanderais à être prince.

CHARLES.

Vous êtes bien bon ; pourquoi pas tout de suite d'être Roi ?

LE PRINCE.

AIR : *Celui qui plie à soixante ans bagage* (du Dîner de Madelon.

Eh quoi, ce discours vous étonne ?
Mais dans ce siècle de danger,
Loin d'aspirer à la couronne,
Bénissons qui veut s'en charger.
Ce sceptre d'or que l'on ambitionne,
N'offre à mes yeux nul attrait séducteur ;
J'oublie, hélas ! l'éclat qui l'environne,
En songeant à sa pesanteur.

HENRY.

Pour moi, Messieurs, rien de tout cela ne pourrait me rendre parfaitement heureux.

CHARLES.

Il a toujours été ambitieux.

HENRY.

Et je ne demanderais qu'une seule chose au monde,

ce serait de posséder notre jolie voisine, la comtesse de Forlis.

LE PRINCE, *à part.*

Ah! pour celui-là!

CHARLES.

Parbleu! si ce n'est que cela, voilà-t-il pas qui est bien difficile; que je connaisse seulement le mari.

FRÉDÉRIC.

Quelque bénêt, sans doute.

LE PRINCE.

Le connaissez-vous, Messieurs?

CHARLES.

Non, mais je le parierais.

HENRY.

Buvons à sa santé. Allons, Monsieur.

LE PRINCE, *à part.*

Il y a conscience.

(*On entend un roulement de tambour, tout le monde se lève.*)

THÉRÈSE, *allant à la fenêtre.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE PRINCE.

Et moi, je m'en doute. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

HENRY, CHARLES, FREDERIC, THÉRESE.

THÉRÈSE.

J'crois voir du monde sur la grande place; comme tout le monde court. Ah! mon Dieu, serait-ce l'ennemi?

CHARLES.

As-tu peur avec nous? Je te promets que si on nous attaque.....

HENRY.

Est-ce que tu n'as jamais été en état de siége?

THÉRÈSE.

Hélas! non.

HENRY.

Eh bien! je m'établis ton défenseur.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames,*

Jour et nuit près de toi je veille.

CHARLES.

Au siége il faut se disposer.

FRÉDÉRIC.

Je prends d'abord cette bouteille,

HENRY.

Et pour moi je prends ce baiser.

THÉRÈSE.

Si vous nommez ça me défendre?

HENRY.

Mais c'est l'usage, en pareil cas.
Ce que tu me laisseras prendre,
L'ennemi ne le prendra pas.

SCENE XIV.

LES MEMES, GROS RÉNE.

GROS RÉNÉ.

Ah! mon doux Jésus! C'est un bruit, un tapage!..... J'étais au milieu de la rue; à peine ai-je pu regagner la maison, et je ne pourrais pas vous raconter le nombre des bourrades que j'ai reçues. J'ignore même s'il ne s'y est pas mêlé quelques coups de bâtons : à droite, à gauche, on pleure, on crie, on s'embrasse. Tant il y a, que pressé, heurté, je n'ai rien entendu, et je suis vîte accouru pour vous tout raconter,

FRÉDÉRIC,

Nous voilà bien avancés.

CHARLES,

Qu'est-ce que ça peut être?

THÉRÈSE,

Si nous étions en état de siége?

AIR : *Voulant par ses œuvres,*

Je m'en vais à la découverte.
On peut tout voir de ce balcon,

CHARLES.

Moi, je me nomme, en cas d'alerte,
Gouverneur de la garnison :
Pour la défense d'une place,
Je suis d'un talent reconnu ;
Je n'ai jamais été battu.

GROS RÉNÉ, *se frottant le dos.*

Je voudrais bien être à sa place.

HENRY.

Comment, n'as-tu parlé à personne ?

GROS RÉNÉ.

J'ai rencontré un Monsieur qui paraissait s'y rendre, et qui, sans doute, nous donnera des nouvelles ; c'est ce Monsieur qui vient de déjeûner avec vous, M. de Forlis.

HENRY.

Comment, M. de Forlis était celui qui, tout à l'heure ?

GROS RÉNÉ.

Oui, le maréchal-de-camp, le mari de cette dame dont vous me parliez.

HENRY.

Ah ! mon Dieu !

CHARLES.

Eh bien ! nous lui avons fait de jolies confidences.

SCENE XV.

LES MEMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Une bonne nouvelle ! Que je vous dise..... Cette belle dame....

HENRY.

Madame de Forlis.

THÉRÈSE.

Vient de descendre au jardin sans sa gouvernante.

HENRY.

Eh bien ! mon billet ?

THÉRÈSE.

Allez, allez, votre billet ? Il fallait qu'il y eût bien des

gens qui, comme vous, guettaient l'occasion; car à peine a-t-elle paru, qu'une douzaine de personnes lui ont présenté à travers la grille des chiffons de papier, qu elle a pris de l'air le plus agréable.

AIR : *Votre tailleur.*

Il faut voir comme à chaque instant
La foule là-bas d'vient plus grande;
Ils n'ont plus peur apparemment
Qu'la gouvernante les entende.
C'te dame leur sourit à chacun,
Prend l'billet d'l'un, puis celui d'lautre;
Et comme elle n'en refuse aucun,
Ça m'fait espérer pour le vôtre.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCENE XVI.

LES MEMES, ADELAIDE.

ADÉLAÏDE, *à la cantonnade.*

Oui, oui, mes amis, je vous le répète; vous me soupçonnez beaucoup plus de crédit que je n'en ai.

THÉRÈSE, *faisant la révérence, et lui présentant le billet.*

Pardon, Madame, de vous présenter celui-ci le dernier. Si j'avais su, je ne me serais pas tant gênée.

(*Henri fait signe à Thérèse de se taire.*)

ADELAÏDE.

Que ne parliez-vous, ma belle enfant? Est-ce pour vous?

THÉRÈSE.

Non pas. C'est pour Monsieur, qui, depuis deux heures, m'en a chargée.

ADELAÏDE.

Ah! c'est pour Monsieur! Mais si je ne me trompe, je crois vous avoir vu ce matin.

HENRY.

Quoi! Madame, a daigné me remarquer?

ADELAÏDE.

Est-ce là le motif qui, pendant vingt lieues, vous a fait suivre notre voiture?

HENRY.

Oui, Madame.

ADELAÏDE, *froidement.*

Ah! c'était là le motif.... Je ne vois pas alors qui pouvait vous empêcher de nous aborder..... Je n'ose vous répondre que votre demande soit accordée, mais je vous promets de la mettre dans l'instant sous les yeux de Son Altesse.

TOUS.

De Son Altesse!

HENRY.

Son Altesse.....! Mais à qui donc avons-nous l'honneur de parler.

SCENE XVII.

LES MEMES, LE PRINCE (*décoré du grand ordre du Saint-Esprit, et le chapeau sur la tête*).

LE PRINCE, *arrivant.*

A Madame de Forlis!

HENRY et FRÉDÉRIC.

Monsieur le Comte!

CHARLES.

C'est lui.

LE PRINCE.

Avant de partir, Messieurs, j'ai voulu vous remercier de votre déjeûner, et vous faire part du singulier événement qui vient de m'arriver. Le Ciel a le premier exaucé mon souhait: je ne lui demandais que d'être prince, et je me trouve Prince du sang.

LES TROIS JEUNES GENS.

C'est le Grand Condé!

GROS-RÉNÉ.

Le vainqueur de Rocroi dans mon auberge!

CHARLES.

Ah! mon Prince, comment justifier la légèreté de notre conduite?

HENRY.

Que pourrons-nous jamais faire qui puisse réparer? ....

LE PRINCE.

Vous ne me devez point d'excuses, Messieurs; mais puisque vous le voulez, j'accepte la réparation que vous m'offrez, et pour toute punition, je vous ordonne de répéter tout haut les souhaits que vous formiez au déjeûner: commencez, Charles.

CHARLES.

Moi, Monseigneur, je n'étais que l'écho de la France, je demandais le Roi et la Paix.

LE PRINCE.

Vous serez satisfait; le co-adjuteur et les chefs de la Fronde ont demandé à capituler : Paris vient d'ouvrir ses portes, et demain le Roi fait son entrée.

TOUS.

Vive le Roi!

LE PRINCE.

Le même courrier qui m'apportait ce message m'annonce que tous les Souverains ont signé les préliminaires du traité de Westphalie, et nous avons la paix avec toute l'Europe; mais je n'oublierai pas que la paix devait vous faire épouser votre maîtresse, et je vous prie de compter sur ma protection.

CHARLES.

Elle s'entend trop en politique pour refuser la médiation de Votre Altesse.

LE PRINCE.

Et vous, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Ah! pardon, Monseigneur, je disais qu'avec mille écus de rentes....

LE PRINCE.

Oh! non, vous disiez deux mille.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! je disais qu'une telle somme me permettrait de cultiver les beaux arts, et de chanter les bienfaits du Roi. (*Vivement.*) Je ne sais si mon enthousiasme m'abuse, mais

tout me dit que le siècle de Louis XIV sera celui de la gloire et du génie.

LE PRINCE.

Je m'en rapporte à vous, Monsieur; et pour vous en donner les moyens, permettez-moi de vous attacher à ma personne, et de réaliser votre souhait.

FRÉDÉRIC.

Historien du grand Condé, ah! Monseigneur, je serai trop occupé.

LE PRINCE.

Et vous, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Prince, dispensez-moi, je vous prie....

CHARLES.

Oui, Monseigneur, nous venions de déjeûner.

FRÉDÉRIC.

Et dans un déjeûner de garçon, il est si rare de savoir ce qu'on dit.

LE PRINCE.

J'exige que vous répétiez votre souhait.

ADELAÏDE.

Ne donnez pas cette peine à Monsieur; voici un placet qui explique peut-être le sujet de sa demande.

LE PRINCE, *l'ouvrant.*

Oui, ceci a bien quelque rapport, mais j'aime mieux savoir de lui-même.

HENRY.

Eh bien! Monseigneur, je disais que mon plus grand bonheur serait d'être aimé de Madame.

ADELAÏDE.

Quoi! c'était moi?

LE PRINCE.

Je suis désolé de ne pouvoir vous accorder ce que vous souhaitez; mais, malheureusement, cela ne dépend pas de moi; c'est à Madame qu'il faut vous adresser.

HENRY.

Ah! mon prince, je suis trop humilié.

LE PRINCE.

Non, parlez à Madame.

THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu que l'on a d' peine,
Pour garder l's amans qu'on a ;
J'en avais un l'autr' semaine,
Pour la guerre il s'en alla ;
Mais lon, lan, la,
Que le Roi revienne ;
Et lon, lan, la,
Il reviendra.

ADELAÏDE.

Viv' le Roi, ces mots ramènent
Tout Français qui s'éloigna ;
Messieurs, que tous ceux qui tiennent
A répéter ce cri-là,
Et lon, lan, la,
Chez nous reviennent ;
Et lon, lan, la,
Tout y viendra.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Célébrons tous (*bis*) le jour qui nous rassemble ;
Le calme succède à l'effroi ;
Et désormais (*bis*) chantons ensemble,
Vive la paix, vive le Roi.

DE L'IMPRIMERIE DE PORTHMANN,
Rue Helvétius, N°. 43, vis-à-vis la rue Villedot.

LE MARIN,

OU

LES DEUX INGÉNUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. THÉAULON;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 26 juillet 1815.

Nous voilà dans le port !

Prix, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
WALBON, jeune capitaine de Vaisseau.	M. *Seveste.*
EMILIE, LAURE, sœurs orphelines.	Mlle *Arsène.* / Mlle *Minette.*

La scène se passe près de Genève.

LE MARIN,

OU

LES DEUX INGÉNUES.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin ; un piano est à gauche, et une harpe à droite. Cette harpe est placée devant une glace à la Psyché. Derrière la glace est un fauteuil ; un guéridon sur le devant de la scène, près du piano.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LAURE.

(*Au lever du rideau, elles jouent au volant.*)

LAURE, *quittant la partie.*

Je ne sens jamais si vivement la perte de mon oncle, que quand je joue au volant avec vous. Vous êtes d'une maladresse, tandis que lui ! Aussi, vous quitterez le deuil si vous voulez ; il y a trois jours qu'il est fini, je fais vœu de le garder le reste de ma vie.

AIR : *Une Fille est un oiseau.*

Oui, je veux, ma chère sœur,
A sa mémoire fidèle,
D'une perte si cruelle,
Eterniser la douleur ;
Oui, pendant toute ma vie,
Aux festins, en compagnie,
Au bal, à la comédie,
En deuil je me ferai voir.
Ah ! dans ma douleur sincère,
Quand le deuil sait tant me plaire,
Pourquoi faut-il qu'il soit noir ?

EMILIE.

Je le garderai aussi long-temps que vous, et je le quitterai bientôt ; car votre prétendu arrive.

LAURE.

Je n'ai pas de prétendu, ma sœur.

EMILIE.

Quoi ! Laure ? décidément, vous ne voulez pas épouser le capitaine Dartimon, notre cousin ?

LAURE.

Décidément.

EMILIE.

Ce sont les dernières volontés de mon oncle.

LAURE.

Non pas, non pas, ma sœur ; je me suis bien fait expliquer son testament par notre notaire. Mon oncle a dit qu'il nous laissait toute sa fortune à partage égal, à condition que l'une de nous épouserait monsieur Dartimon son neveu, et que, si nous refusions de l'épouser l'une ou l'autre, il deviendrait son légataire universel. Vous voyez, ma sœur, que, quoique je sois une étourdie, j'entends assez bien mes petits intérêts.

EMILIE.

Il faut cependant que vous ou moi épousions le capitaine ; nous sommes orphelines, sans fortune, et si nous perdons celle de mon oncle....

LAURE.

Vous vous déciderez.

EMILIE.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas l'épouser ?

LAURE.

Pourquoi ? La belle question ! ne le refusez-vous point parce que tous les marins sont, pour l'ordinaire, brusques, impolis, emportés ; qu'ils jurent, fument, grondent leurs femmes, et ne leur disent jamais un mot aimable ?

EMILIE.

J'en conviens.

LAURE.

Eh bien ! ma sœur, moi, je le refuse, parce qu'il est marin, et de plus, parce que je suis la plus jeune et que mon cousin doit être bien vieux, puisque voilà au moins.... six ans que j'entends parler de lui.

EMILIE.

Songez donc combien il sera flatteur pour nous de porter le nom d'un héros.

LAURE.

Le beau nom ! madame Dartimon.

EMILIE.

C'est un nom illustre.

LAURE.

Je ne veux pas être illustrée.

EMILIE.

Mon cousin d'ailleurs a d'autres avantages.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Nos inutiles merveilleux,
Du temps suivant l'arrêt sévère,
Sont à peine devenus vieux,
Qu'ils n'ont plus le talent de plaire.
Mais, en vieillissant, un guerrier
Peut cacher, pour plaire sans cesse,
Ses cheveux blancs sous le laurier
Qu'il moissonna dans sa jeunesse.

LAURE.

D'où je conclus que vous ferez bien d'épouser le capitaine.

EMILIE.

Finissons tous ces débats; notre tutrice a décidé que celle que le capitaine choisirait, serait forcée d'obéir.

LAURE.

Celle que le capitaine choisirait! Ce n'est pas moi.

EMILIE.

Ni moi, et j'espère que, lorsqu'il vous verra.....

LAURE.

Quand il me verra.... c'est vous qu'il choisira.

EMILIE.

Et moi, je n'en voudrai pas.

LAURE.

Eh bien! ma sœur, vous aurez raison; cet homme-là n'est pas fait pour rendre une femme heureuse.

EMILIE.

AIR : *Si des Galans de la Ville.*

J'admire votre courage;
Au lieu de vous désoler,
Quand un si bel héritage
Est tout prêt à s'envoler.

LAURE.

Comme vous, je me désole;
Mais, ma sœur, en attendant
Que l'héritage s'envole;
Je vais jouer en volant.

ENSEMBLE.

EMILIE.
J'admire votre courage, etc.

LAURE.
Montrez un peut de courage, etc.

(*Laure sort en sautant.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE *seule.*

Quel entêtement! refuser un parti si avantageux! quand je le refuse, moi, je sais bien ce que je fais; je ne connais pas ce capitaine, il n'est jamais venu à Genève; mais si j'en juge par les actions d'éclat qu'il a déjà faites, il doit être d'un âge un peu avancé; il est marin: les marins ne sont pas aimables: oh! j'y suis bien décidée, je ne l'épouserai pas!

AIR: *Muse des bois et des accords champêtres.*

C'est vainement que mon oncle, sévère,
Nous a prescrit ce devoir rigoureux;
Quand il n'est plus, faudra-t-il, pour lui plaire,
Se condamner au sort le plus affreux?
Non, à ces nœuds je ne dois point m'astreindre;
Ici l'honneur m'en fait même une loi;
Car mon mari, si j'étais trop à plaindre,
Serait bientôt plus à plaindre que moi.

SCÈNE III.

ÉMILIE, LAURE.

LAURE.

Ma sœur! ma sœur! un cavalier vient de descendre de cheval à la porte du château!

EMILIE.

Un militaire?

LAURE.

Oh! ce n'est pas le capitaine.

EMILIE.

Qui peut donc nous rendre visite, en l'absence de notre tutrice?

LAURE.

Je l'ignore; mais je sais bien que si le capitaine ressemblait à cet inconnu, vous ne l'épouseriez pas. Le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WALBON, *en élégant du jour.*

WALBON.

AIR: *La Reconnaissance* (du petit Courier.)

Indiscret, peut-être,
Mais très empressé,
Ici je pénètre
Sans être annoncé.

EMILIE, *à part.*

D'une telle audace
Nous nous étonnons.

WALBON.

Pardonnez, de grace.

LAURE.

Nous vous pardonnons.

ENSEMBLE.

EMILIE, LAURE.	WALBON.
Comme il m'examine !	Elles sont divines
Que veut-il ? Ma foi,	Et j'aurai, je vois,
Il a bonne mine.	Entre mes cousines
Viendrait-il pour moi ?	L'embarras du choix.

EMILIE.

Pouvons-nous savoir, Monsieur, qui nous avons l'honneur de recevoir ?

WALBON.

Cette lettre l'apprend à madame Werner, votre tutrice.

EMILIE.

Elle est absente depuis hier, et ne doit être de retour que ce soir.

LAURE.

Mais c'est égal, nous sommes ici pour faire les honneurs du château. Lisez, ma sœur.

EMILIE.

Je n'ose.

LAURE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Je ne suis pas si timide, moi !... elle est du capitaine.

EMILIE.

Que nous veut-il ?

LAURE, *lisant.*

« Madame, quelques affaires importantes me retiennent encore à Lyon pour quelques jours, et retardent le plaisir que « je me promets de l'abordage des deux jolies corvettes dont « mon oncle vous a nommée pilote en appareillant pour l'autre « monde. Je vous adresse, en attendant, sans cérémonie, M. de « Walbon mon cousin (*elles lui font toutes les deux la ré-« vérence ; elle continue*) que j'ai invité à ma noce ; j'espère que « vous le recevrez comme si c'était moi. Salut ; bon vent et « bonne traversée. DARTIMON. »

(*Après avoir lu.*)

Quelle politesse !

EMILIE.

Vous êtes le cousin du capitaine?

LAURE.

Et le nôtre, par conséquent; les cousins de nos cousins sont nos cousins.

WALBON.

Toujours ma cousine. (*A Emilie.*) Qu'en pense mademoiselle?

EMILIE.

Si vous êtes le cousin de ma sœur, il faut bien que vous soyez aussi le mien.

WALBON.

Rien n'est plus juste,.... ma cousine.

AIR : *Signal d'un galant négligé.*

De maint exemple intéressant
Le monde à ce sujet fourmille;
Quand un homme est riche et puissant,
Combien de gens voudraient être de sa famille!
Et pour de plus doux intérêts
Des femmes aimant les folies,
Chacun voudrait, quand elles sont folies,
Leur appartenir de bien près.

EMILIE.

Mon cousin, vous me voyez dans un grand embarras; notre tutrice est absente et les convenances.....

LAURE.

Les convenances! Mon cousin, cela vous convient-il de rester? Oui? vous restez : je vais dire à la gouvernante de vous préparer le petit pavillon du jardin.

WALBON, *à Emilie.*

Ma cousine, cela vous convient-il?

EMILIE.

Je n'avais pas songé au petit pavillon.

LAURE.

Un cousin d'ailleurs! cela n'est pas dangereux. (*Bas à Emilie.*) Ils sont deux maintenant; mais je me réserve celui-ci. (*A Walbon.*) Ne vous impatientez pas, je reviendrai bientôt. (*Elle sort.*)

EMILIE.

Eh bien! elle me laisse seule. Laure, Laure! (*A Walbon.*) Je vais aussi donner des ordres pour vous, et je reviens à l'instant. (*A part.*) Il faut absolum le capitaine.

SCENE V.

WALBON *seul.*

On ne m'avait pas trompé, mes deux cousines sont charmantes! Il faut renoncer à l'héritage de mon oncle, ou épouser l'une d'elles. Ce dernier parti me paraît le plus avantageux; Mais laquelle vais-je choisir?

AIR *du Pot de fleurs.*

Toutes deux sont jeunes et belles;
Sachons avec précaution,
Pour mon bonheur, tenir, entre elles,
La balance de la raison.
Et, pour agir en conscience,
Envers et l'une et l'autre sœur,
Gardons-nous de mettre mon cœur
Dans un côté de la balance.

L'idée de travestir un marin en petit maître m'a été suggérée par une lettre de madame Werner. J'ai jugé, par la manière dont elle m'écrivait, que ma qualité de capitaine de vaisseau, que mon nom de guerre de Dartimon surtout leur avait donné une opinion assez bizarre sur mon compte, et que j'avais ici la réputation d'un homme redoutable; j'ai voulu profiter de cette erreur, et sous ce déguisement, étudier le caractère de mes deux cousines, apprécier leurs qualités et connaître enfin, avant de m'embarquer sur la mer souvent orageuse du mariage, celle qui doit en égayer la longue traversée.

AIR *du Verre.*

Marin dès mes plus jeunes ans,
La mer me vit, sur mainte plage,
Insulter à ses flots grondans,
Et rire au milieu de l'orage.
Mais, je ne sais par quel destin,
Perdant, aujourd'hui, mon courage,
Quand je touche au port de l'hymen,
Je tremble de faire naufrage.

SCENE VI.

WALBON, ÉMILIE.

ÉMILIE, *apportant un plateau couvert d'une bouteille, etc.*
Il est encore seul! (*Elle veut se retirer.*)

WALBON.

Vous me fuyez?

ÉMILIE, *avançant.*

Au contraire (*posant le plateau sur le guéridon*), je n'ai pas trouvé un seul domestique; ils sont tous sortis.

WALBON.

Ce n'est pas moi qui les gronderai.

ÉMILIE, *à part.*

Ni moi.

WALBON.

Mais il ne fallait pas prendre la peine....

ÉMILIE, *timidement.*

J'ai pensé qu'après une longue route.

WALBON, *à part.*

Des attentions, des prévenances! elle fera une excellente femme. (*Haut, en s'asseyant.*) Pour ne pas vous refuser.

EMILIE, *à part.*

Ce serait manquer à la politesse que de ne pas lui tenir compagnie, et je reste.

WALBON, *assis devant le guéridon.*

C'est sans doute vous, ma cousine, qui épousez l'heureux capitaine.

ÉMILIE, *avec indifférence.*

Non, mon cousin, c'est ma sœur.

WALBON.

Ah! ah! et pourquoi n'est-ce pas vous?

EMILIE.

Laure est vive, étourdie, capricieuse et capable de tenir tête au marin le plus déterminé.

WALBON.

Vraiment!

EMILIE.

Moi, je n'aurais jamais pu aimer le capitaine, au lieu que ma sœur, c'est bien différent; tenez, je vous le dis en confidence.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Si mon cousin, malgré ses soins,
A Laure venait à déplaire,
Qu'il ne l'en épouse pas moins,
Car je connais son caractère.
Laure peut, unie avec lui,
Grâce à son heureuse innocence,
En le haïssant aujourd'hui,
L'aimer demain par inconstance.

WALBON.

C'est très-heureux, et si le capitaine connaissait la légèreté de mademoiselle Laure?

EMILIE, *effrayée.*

Gardez-vous bien de lui en parler, celle qu'il choisira sera forcée d'obéir.

WALBON.

Et vous craignez qu'il ne vous choisisse?

EMILIE.

J'en meurs de peur.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Laure a de l'esprit, des attraits,
Des grâces, de la gentillesse;
Son cœur ne se dément jamais,
Et sa gaité charme sans cesse.
Souvent pour calmer mon effroi,
Je me dis en regardant Laure :
Elle est plus aimable que moi
Et cependant je tremble encore.

WALBON.

On tremblerait à moins, ma cousine.

ÉMILIE.

Vous pouvez me rassurer, mon cousin.

WALBON.

Que faut-il faire pour cela?

ÉMILIE.

Engager le capitaine à faire choix de ma sœur; vous me rendrez un grand service s'il ne m'épouse pas.

WALBON.

Il n'est rien que je ne fasse pour vous obliger; si cependant vous aviez pu l'aimer?

ÉMILIE.

Jamais.

WALBON.

Voilà qui est dit; il épousera Laure. (*A part.*) Ma foi, tout bien pensé, Laure vaut autant que sa sœur, et puisque sa sœur a tant d'aversion pour le capitaine, je me décide pour Laure.

SCENE VII.

LES MÊMES, LAURE, *portant une corbeille de fruits; elle a quitté le deuil.*

LAURE.

Mon cousin, je vous ai cueilli moi-même ces fruits.

WALBON, *à part.*

Ah! ah! le deuil a disparu.

ÉMILIE.

Quelle maladresse! des fruits verts.

LAURE.

Ma sœur, la gouvernante demande la clé du petit pavillon.

ÉMILIE.

Je vais la chercher; venez, Laure, notre cousin a besoin d'être seul.

WALBON.

Mais non, ma cousine; je ne hais rien tant que la solitude, et puisque vous me quittez, souffrez qu'elle demeure.

EMILIE, *bas à Laure.*

Vous deviez garder le deuil toute votre vie.

LAURE, *bas, montrant Walbon.*

Mon prétendu est arrivé.

EMILIE.

C'est ce que nous verrons. (*Emilie sort.*)

SCENE VIII.

WALBON, LAURE.

WALBON, *à part, riant.*

AIR : *Final des deux pères.*

Je sens déjà que mon cœur
D'amour pour Laure s'enflamme.
S'il faut en croire sa sœur,
Voilà, voilà ma femme.

LAURE, *lui présentant la corbeille.*

Goûtez donc de ce fruit,
Il séduit, j'espère!

WALBON.

La main qui l'offre séduit
Beaucoup plus, ma chère.

(*Il lui baise la main.*)

ENSEMBLE.

LAURE.

Il est galant mon cousin;
Mais prenons un air sévère;
Quand on nous baise la main
Il faut être en colère.

WALBON.

J'aime son air enfantin,
Son folâtre caractère,
Son regard vif et malin,
Sa tournure légère.

WALBON.

Si je l'épouse en ce jour
On dira, toujours on glose,
C'est un enfant; mais l'amour
Est-il donc autre chose?

ENSEMBLE.

LAURE.
Il est galant, mon cousin, etc.

WALBON.
J'aime son air enfantin, etc.

WALBON.

C'est donc vous, charmante Laure, qui allez épouser le capitaine?

LAURE.

Non, mon cousin, c'est ma sœur.

WALBON, *à part.*

En voici bien d'une autre!

LAURE.

Elle a toutes les qualités nécessaires pour rendre un homme heureux; moi, je vous le dis en confidence, je n'aime pas les marins, et surtout M. Dartimon; il me semble que je le vois avec son grand sabre et ses moustaches; il doit avoir l'air bien méchant, convenez-en?

WALBON.

Méchant! mais non.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Français, à la gloire fidèle,
S'il aime et cherche les combats,
Il est tendre près d'une belle.

LAURE.

Vous ne vous y connaissez pas.

WALBON.

La vérité toujours l'enflamme.

LAURE.

Les marins sont trop entêtés.

WALBON.

Il doit rendre heureuse une femme.

LAURE.

Vous lui prêtez vos qualités.

WALBON, *riant.*

Vous croyez?

LAURE.

Même air.

Dites-lui que mon caractère
Doit le rendre très-malheureux;
Que je suis peu faite pour plaire.

WALBON.

Le mensonge serait affreux.

LAURE.

Ma sœur doit embellir sa vie
Par ses vertus, par ses bontés:
Elle est vive, aimable, étourdie.

WALBON.

Vous lui prêtez vos qualités.

(*A part.*)

Allons, aucune ne veut de moi; Laure est capricieuse, Emilie dissimulée, me voilà plus que jamais dans l'embarras du choix. Cependant cette toilette annonce le desir de plaire, et comme je hais la coquetterie, je me décide pour Emilie, qui est sans prétention.

SCENE IX.

LES MÊMES, EMILIE, *elle a quitté le deuil.*

EMILIE.

Mon cousin, votre appartement est prêt.

WALBON, *à part, riant.*

Allons, pour la coquetterie, Emilie vaut bien Laure! (*Haut.*) Mes cousines, je vous demande la liberté de ne point me retirer encore.

LAURE.

Je vous l'accorde.

EMILIE.

Avec plaisir.

WALBON, *à part.*

Le cousin Walbon supplantera le capitaine.

LAURE, *avançant une chaise.*

Asseyez-vous, mon cousin.

EMILIE, *avançant un fauteuil.*

Prenez ce fauteuil.

LAURE, *le retirant.*

Vous serez mieux sur le sopha.

WALBON.

Une chaise me suffit.

EMILIE et LAURE, *avançant chacune une chaise.*

La voilà.

WALBON, *à part.*

Leur petit manège me divertit. (*On s'assied.*)

EMILIE.

Parlez-nous un peu du capitaine.

WALBON, *à Laure.*

De votre futur mari?

LAURE.

De celui de ma sœur.

EMILIE.

Du vôtre, mademoiselle.

WALBON.

Oui, je vois que c'est à qui ne l'aura pas. Il faut pourtant que l'une de vous épouse le capitaine, c'est la première clause du testament de votre oncle; sans cela, que deviendrez-vous, sans parens, sans fortune?

LAURE.

Je donnerai des leçons de harpe, et ma sœur des leçons de piano. (*Vivement.*) Aimez-vous la musique, mon cousin?

WALBON.

Beaucoup, ma cousine.

LAURE, *se levant et courant à sa harpe.*

Que ne parliez-vous plutôt?

EMILIE, *allant à son piano.*

Ah! vous aimez la musique?

WALBON, *à part, riant.*

Allons, tous les moyens de séduction!

Trio de Doche.

EMILIE et LAURE, *préludant ensemble.*

Mon cousin, vous allez entendre.
Une sonate vive et tendre.

WALBON.

Je ne sais à laquelle entendre.

EMILIE.

Ecoutez-moi.

LAURE.

Ecoutez-moi.

WALBON, *à part.*

Oh! sur ma foi
Elles sont toutes deux plaisantes;
Mais il faut en convenir,
Elles sont toutes deux charmantes.

EMILIE, LAURE, *se levant.*

Ma sœur, voulez-bien bien finir.

(*A Walbon.*)

Vous voyez son caractère,
Elle est taquine, volontaire;
Pour le capitaine, vraiment,
Ma sœur est un parti charmant.

WALBON.

Excellent!
Calmez, calmez votre colère,
Je vous entendrai tour-à-tour.

LAURE, EMILIE.

Oh! vous m'entendrez la première.

WALBON, *tirant un cahier de sa poche.*

Pour vous accorder en ce jour,
Je vais chanter cette romance.

EMILIE, LAURE.

Il va chanter, faisons silence.

WALBON, *avec malice.*

Mais il faut que l'une de vous,
Afin que la romance y gagne,
Avec adresse m'accompagne.

EMILIE, LAURE, *courant à leurs instrumens.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux!
Chantez avec assurance.

WALBON.

J'ai dit, je crois, l'une de vous.

EMILIE.

C'est moi,

LAURE.

C'est moi,

EMILIE.

Ma sœur, silence!

LAURE.

Silence.

WALBON, *chantant.*

De l'hymen...

(*Les deux sœurs accompagnent en même temps sans accord.*)

Eh! mais vraiment
Avec cet accompagnement
Comment voulez-vous que je chante?

EMILIE, LAURE.

Ma sœur, que vous êtes méchante.

WALBON.

Elle a deux couplets ma chanson.
Que la harpe au premier prête sa mélodie ;
Et le piano, belle Emilie,
Embellira le second.

EMILIE.

J'embellirai le second !
Allons, ma sœur, commencez donc.

WALBON.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

(*Accompagnement de harpe.*)

De l'hymen, redoutez les chaines,
Nous répète-on bien souvent,
Ce n'est qu'un long tissu de peines,
Un fardeau parfois accablant ;
Non, non, l'hymen peut embellir la vie,
Quand on retient cette leçon.
Que si l'amour pour guide a la folie,
L'hymen doit avoir la raison.

EMILIE, *à Laure.*

Ma sœur, entends-tu la leçon ?

WALBON.

Répétez donc.

TOUS LES TROIS.

Oui, si l'amour pour guide a la folie,
L'hymen doit avoir la raison.

WALBON, *allant à Laure.*

A vous, à vous pour le second.

DEUXIÈME COUPLET.

(*Accompagnement de harpe.*)

Par amour, la jeune Glicère,
Hier à l'autel s'enchaîna ;
Aujourd'hui quelle peine amère
L'amour a fui, l'hymen est là.
Elle se dit : Ah ! pour charmer ma vie,
Que n'ai-je su suivre cette leçon :
Que si l'amour, pour guide a la folie,
L'hymen doit avoir la raison.

LAURE, *à Emilie.*

Ma sœur, entends-tu la leçon ?

WALBON.

Répétez donc.

TOUS LES TROIS.

Oui, si l'amour pour guide a la folie,
L'hymen doit avoir la raison.

LAURE, *se levant.*

Mon cousin, je suis fâché de vous le dire, mais votre romance n'a pas le don de me plaire.

EMILIE.

Si ce n'était la manière dont elle est chantée.

WALBON.

Les paroles sont de moi.

LAURE, *vivement.*

Les paroles sont charmantes: c'est le sujet qui est mal choisi.

EMILIE, *de même.*

C'est aussi ce que je veux dire.

WALBON.

Le sujet est cependant un heureux à-propos. Pardonnez; mais en ma qualité de cousin il m'est permis de vous représenter que vous faites une folie, en refusant l'une ou l'autre d'épouser le capitaine.

EMILIE ET LAURE.

Une folie!

WALBON, *avec fermeté.*

Oui, mes cousines, une folie.

LAURE.

Cela se peut, mon cousin; mais écoutez, à votre tour.

AIR *du vaudeville de Lantara.*

Vous sermonnez avec grâce,
Et vos prônes séduisans,
Par un prodige efficace,
Convertiront bien des gens.
Mais du zèle qui vous presse
Calmez les élans divins;
Car si vous prêchez sans cesse,
Nous ne serons pas cousins.

WALBON.

Je retiendrai la leçon (*A part.*) Je suis plus embarrassé que jamais. Ayons recours aux grands moyens. (*Haut.*) Mes cousines, je crains d'abuser de votre complaisance, je me retire. Adieu, charmante Laure. (*Bas.*) Eloignez votre sœur, je reviens, ici, vous parler.

LAURE, *bas.*

Ici? J'y serai.

WALBON.

Adieu, belle Emilie.

EMILIE, *à la porte.*

Georges, conduisez Monsieur au petit pavillon.

(*Walbon sort.*)

SCÈNE X.

EMILIE, LAURE.

EMILIE.

Ma sœur, que vous a dit tout bas mon cousin, en sortant.

LAURE, *froidement.*

Il m'a donné rendez-vous dans le jardin.

EMILIE, *piquée.*

Le temps est beau ! je vais m'y promener.

LAURE, *de même.*

Ah ! ma sœur, je vous prie, n'allez pas du côté du pont chinois.

EMILIE.

A l'autre bout du jardin anglais? au labyrinthe!

LAURE.

C'est là qu'il m'attend.

EMILIE.

Je n'irai pas. (*Apart.*) J'y cours... (*par réflexion*) pour empêcher ma sœur de s'égarer.

LAURE.

AIR : *nous verrons à ce qu'il dit* (Bancelin.)

Oui, c'est au fond du jardin
Que mon cousin
Ira m'attendre.

EMILIE, *à part.*

Moi, pour qu'il n'attende pas,
Je vais m'y rendre
De ce pas.

LAURE, *l'arrêtant.*

C'est bien loin d'ici.

EMILIE.

L'endroit est choisi,
Ma sœur, avec prudence.
(*A part.*)
J'y vole à l'instant,
Et cela vraiment,
Je pense,
Est plus prudent.

ENSEMBLE, *à part.*

Je ris de ma pauvre sœur
Qui ne peut guère me comprendre;
A la mettre dans l'erreur
On n'eût jamais le moindre honneur.

(*Emilie sort.*)

LAURE.

J'allais vous le proposer.

WALBON, *à part et riant.*

Eh bien ! c'est plus commode.

LAURE.

Quand partirons-nous?

WALTON.

Il ne faut pas attendre le retour de madame Werner. Dans une demi-heure vous vous rendrez à la petite porte du jardin.

LAURE.

Dans une demi-heure, voilà qui est dit.

AIR : *Eh ! ma Mère, est-ce je sais ça.*

Avec lui je pars sans peine,
Et sans craindre un repentir;
Mais avec le capitaine,
S'il fallait d'ici partir;
Comme il m'est insupportable,
J'aimerais mieux, sur ma foi,
M'en aller avec le Diable....
(*A Walbon avec vivacité.*)
Mon cousin, attendez-moi.

SCENE XIII.

WALBON *seul.*

Ferai-je ma femme d'une petite déterminée comme celle-là! Ah ! son âge et sa candeur lui servent d'excuse; je crois cependant qu'il était temps de lui donner une leçon; l'innocence a ses dangers.

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Belle sans fard et sans détour,
Faute d'un peu d'expérience,
De badiner avec l'Amour
Ne connait pas la conséquence.
L'Amour, qui d'abord s'amusait,
Saisit bientôt son arc parjure;
L'innocence reçoit le trait,
Et l'honneur meurt de la blessure.

On vient, c'est Emilie.

SCENE XIV.

WALTON, EMILIE.

EMILIE, *essoufflée sans voir Walbon ; elle a une clef à la main.*

Ah ! je n'en puis plus.

WALBON, *à part.*

Dans quel état la voilà !

EMILIE

J'ai fait deux fois le tour du parc et je n'ai pu rencontrer mon cousin !

WALBON, *avançant.*

Je vous attendais, ma cousine.

EMILIE, *se levant.*

Ah !....

WALBON.

Pour vous annoncer l'arrivée du capitaine.

EMILIE, *effrayée.*

Il est ici ?

WALBON.

A peu-près.

EMILIE.

S'il allait me choisir.

WALBON.

Je ne dois plus vous en faire un mystère ; il arrive dans l'intention de vous épouser.

EMILIE.

Que je suis malheureuse !

WALBON.

En effet, votre sort est affreux ; ce capitaine est un homme emporté, bizarre, et qui vous rendra la vie insupportable par ses manières brusques et ses habitudes militaires. Non, Emilie, non ce mari ne vous convient point, et je ne souffrirai pas que vous soyez sacrifiée.

EMILIE.

Quoi ! vous vous opposeriez ?

WALBON.

Oui, ma belle cousine, je n'ai pu vous voir sans vous adorer. Le capitaine arrive et je brusque un aveu qui ne doit point

vous offenser, puisque mon amour est fondé sur l'intérêt qu'inspire l'horreur de votre situation..... Vous ne voulez pas du capitaine ?

EMILIE.

Non.

WALBON.

Je vous offre mon cœur et ma main.

EMILIE, *embarrassée.*

Monsieur....

WALBON.

Vous hésitez?.... Je veux bien le capitaine Dartimon.

EMILIE, *vivement.*

Sans doute.

WALBON.

Je suis aussi riche que lui.

EMILIE.

Ce n'est pas votre fortune que j'accepte.

WALBON, *vivement.*

C'est ma main.

EMILIE, *tendrement.*

Et votre cœur.

WALBON, *allant se jeter à ses pieds.*

Ah ! divine Emilie!... Oui ; mais il y a une petite difficulté!...

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je veux vous consacrer ma vie,
Et ne respirer que pour vous,
Mais d'un rival, belle Emilie,
Je redoute ici le courroux.
Mourir pour femme jeune et belle,
C'est très-beau ; mais, en vérité,
(*Gaiment.*)
Voulant vivre pour le beau sexe,
Je ne dois pas mourir pour elle.

EMILIE.

Cruel embarras!

WALBON.

Il est un moyen d'en sortir ; écoutez mon projet : j'ai, non loin d'ici, une tante aimable, indulgente et qui desire mon bonheur. Elle habite une petite maison située sur les bords du lac de Genève. C'est un séjour enchanté, délicieux ; nous y serons heureux, tout me l'assure. Mon bonheur dépend de vous.

EMILIE.

Que faut-il faire?

WALBON.

Le capitaine arrive ce soir, si, à l'instant, vous osez me suivre.

EMILIE.

Vous suivre!

AIR : *Ne vois-tu pas pas jeune imprudent.*

Fuir avec vous serait franchir
De l'honneur l'austère barrière.
Prendre un époux qu'il faut haïr,
C'est attrister ma vie entière.
Entre l'honneur et le bonheur
Je ne serai point incertaine :
Je cède à la voix de l'honneur,
Et j'épouse le capitaine.

WALBON.

Vous épousez le capitaine?

EMILIE, *résignée.*

Oui; monsieur.

WALBON.

Je n'ai plus rien à répondre. Adieu.

SCENE XV.

EMILIE *seule.*

Que Laure est heureuse! Sa jeunesse et son étourderie la mettent à l'abri d'une pareille injure.

SCENE XVI.

EMILIE, LAURE, *en habits de voyage et portant un petit paquet.*

LAURE, *du fond.*

Décemment, je ne dois pas partir sans embrasser ma sœur.

EMILIE, *tristement.*

Te voilà, Laure.

LAURE, *de même.*

Ma bonne sœur! ma chère Émilie!

EMILIE.

Où vas-tu donc avec ce paquet?

LAURE.

Je viens te faire mes adieux.

EMILIE.

Vos adieux, Laure! expliquez-vous?

LAURE.

Vous saurez tout à mon retour; à présent je n'ai pas le temps. (*Elle veut sortir.*)

EMILIE, *la retenant.*

Un moment, s'il vous plaît, mademoiselle, où allez-vous?

LAURE, *impatientée, très-vite.*

Ne le voyez-vous pas? Le capitaine arrive; son intention est de m'épouser; mon cousin m'aime, il ne veut pas se battre avec le capitaine, et il m'enlève. Adieu, ma sœur.

EMILIE.

Monsieur de Walbon! le monstre! Quoi! Laure, vous pourriez ainsi me quitter?

LAURE.

Il le faut; ne me retenez pas davantage; il m'attend à la petite porte du jardin.

EMILIE.

(*A part.*)

A la petite porte du jardin! justement, j'en ai pris la clef dans la promenade qu'elle m'a fait faire. Qu'elle se promène à son tour.

(*Prenant la clef qu'elle a apportée.*)

AIR *connu.*

Bon voyage,
Sans nuls dangers
Vous allez faire un tel pélerinage;
Bon voyage,
Sans nuls dangers
Vous allez voir les pays étrangers.

Si ma sœur croit à mon expérience;
Elle aura soin, en tout temps, en tous lieux,
De conserver son heureuse innocence.

LAURE.

En attendant recevez ses adieux.

EMILIE, *l'accompagnant.*

Bon voyage, etc.

SCÈNE XVII.

EMILIE *seule, de la porte à voix basse.*

Georges! Georges! allez vous tenir en sentinelle sur la route, à la petite porte du jardin, et veillez à ce que personne n'en sorte. (*Avançant en scène.*) Je reste confondue! quoi! monsieur de Walbon, c'est dans ces coupables intentions que vous avez devancé votre cousin! C'est affreux!.... et ce pauvre capitaine qui nous l'envoie! cette bonhomie me réconcilie avec lui. Oui, voilà qui est décidé, je déteste monsieur de Walbon et j'épouse le capitaine. (*On entend claquer un fouet.*) Quelqu'un arrive..... c'est lui sans doute?..... Un tremblement me saisit..... les forces m'abandonnent; je n'oserai jamais paraître devant lui... On vient! où me cacher? (*Elle se jette dans un fauteuil derrière la glace et s'y tient blotie.*

SCENE XVIII.

EMILIE, WALBON, *en capitaine de vaisseau.*

WALBON.

AIR : *Vogue la galère.*

Après avoir couru les mers
Et vu mainte lointaine plage;
Après mille et mille revers,
Venu des bouts de l'univers;
Enfin je touche le rivage
Où le dieu d'amour, sans canon,
Doit au marin le plus sauvage
Faire amener son pavillon,
Et sur les mers du mariage
L'embarquer peut-être à l'instant.
On m'a dit que le plus souvent
Sur ces mers l'orage est grondant.
Corbleu! dans mon ménage,
Je gronderai plus que l'orage;
Ma femme à ma voix tremblera,
A ma manœuvre obéira,
Et quand elle aura su me plaire,
Soudain vers l'isle de cythère,
Et vogue la galère.

EMILIE.

Je n'ose me montrer!

WALBON, *riant.*

(*A part.*)

Elle est là, amusons-nous.

EMILIE.

S'il savait que je suis ici.

WALBON.

Je n'ai qu'un regret, mille frégates ! c'est que ma noce ne se fasse pas dans un port de mer. Ce serait une belle fête !

AIR *de Marianne.*

En faveur d'un vieux camarade,
Les matelots seraient parés,
Et tous les vaisseaux de la rade
Seraient pavoisés, éclairés;
L'escadre entière
Voudrait me plaire,
Et ferait feu de bas bord,
De tribord;
Avec transport,
Du fort,
Du port,
Tous les canons seraient pour moi d'accord.
Ce tapage, vaille que vaille,
Doublerait mon ardeur soudain,
En me représentant l'hymen
Comme un jour de bataille.

EMILIE.

Quel homme! je n'ose pas le regarder.

WALBON.

Mais voilà une heure que je louvoie dans ces parages inconnus sans rencontrer à qui parler. Corbleu ! gare la bourasque !

EMILIE.

Quelle différence avec son cousin !

WALBON.

Holà ! quelqu'un ! quoi ! point de maître pour me recevoir !... pas un valet, pas une servante ! Je vois bien que ma canne aura de l'occupation ici.

EMILIE.

Oh ! l'épousera qui voudra.

WALBON.

Que vois-je ! un piano ! une harpe ! je ferai jeter au feu toutes ces bagatelles ! En fait de musique, je n'aime que le canon. Mais qu'est-ce que j'aperçois donc là, une glace? (*Il s'en approche.*)

EMILIE.

Je tremble.

WALBON.

Une glace! mille tonnerre! il faut que je me donne le plaisir de briser ce meuble inutile d'un coup de pistolet.

(*A ces mots, Emilie pousse un cri, s'élance vers la capitaine pour l'arrêter et la reconnait.*)

EMILIE.

AIR : *Ma Zetulbé.*

Surprise extrême, ô bonheur de ma vie,
Serait-ce-là ce marin redouté ?
Mon cœur palpite et mon âme ravie,
N'ose pas croire à sa félicité.

WALBON.

Belle Emilie,
Point de frayeur.

EMILIE, *se rapprochant.*

Mon cher cousin, je n'ai point peur.

ENSEMBLE.

WALBON.	EMILIE.
Elle fera le charme de ma vie.	Surprise extrême, ô bonheur de ma vie,
De ses attraits ah ! je suis enchanté,	Serait-ce là ce marin redouté ?
Et mon destin sera digne d'envie,	Mon cœur palpite, et mon âme ravie,
Puisque son cœur répond à sa beauté.	N'ose pas croire à sa félicité.

EMILIE.

Je ne reviens pas de ma surprise! Vous seriez le capitaine!...

WALBON.

Qui par une ruse a voulu assurer son bonheur, et qui croit avoir réussi, aimable Emilie, si vous n'ordonnez pas qu'il épouse votre sœur.

EMILIE, *riant.*

Cela ne se peut pas; Monsieur Walbon l'enlève, en ce moment.

WALBON.

Vous savez cela?

EMILIE.

Elle est venue me faire ses adieux.

WALBON.

C'est différent ! la voici de retour de son voyage.

SCENE XIX.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE.

Ce n'est pas bien de la part de mon cousin de se faire attendre ainsi.... Ciel! le capitaine!

EMILIE.

Ma sœur, je vous présente monsieur Dartimon.

LAURE, *cachant sa figure dans ses mains.*

Ah! monsieur le marin, je vous en prie, ne m'épousez pas. Je suis coquette, étourdie, capricieuse.

WALBON, *d'une voix forte.*

Je le sais; et j'épouse votre sœur.

LAURE.

Je lui en fais mon compliment; je puis donc épouser monsieur de Walbon?

WALBON.

Non.

EMILIE.

C'est impossible.

LAURE.

Impossible!

WALBON.

Oui, mille frégates! impossible.

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

Sur une frégate légère,
Avec des compagnons bien chers,
Dès l'aurore de sa carrière
Dartimon parcourut les mers.

(*Reprenant sa voix naturelle.*)

Et Walbon, plus digne d'envie,
Sur la nacelle du bonheur
Va descendre avec votre sœur
Le fleuve de la vie.

LAURE.

Qu'entends-je?.... que vois-je?

WALBON.

Le capitaine Dartimon.

LAURE.

Le capitaine! ne m'avez-vous pas dit qu'il venait pour m'épouser?

WALBON.

Oui, charmante cousine, mais vous m'avez conseillé d'épouser votre sœur; et vous me paraissez de bon conseil.

LAURE, *piquée.*

Pas toujours, mon cousin, je vous en avertis.

WALBON.

Pourvu que ce soit aujourd'hui!

LAURE.

Les marins sont aimables; oh! si je l'avais su!

WALBON.

Allons, rassurez-vous ; puisque vous les aimez, je vous ferai épouser un jeune aspirant de mon équipage quand il sera devenu enseigne de vaisseau.

LAURE.

Mon cousin, je vous recommande ce jeune homme ; il faut l'avancer promptement.

VAUDEVILLE.

LAURE.

AIR : *Vaudeville des fiancés.*

Quand sur la mer orageuse du monde,
On voit fillette voyager
Des écueils qu'on trouve à la ronde,
On craint pour elle le danger ;
C'est au hasard bien souvent qu'elle flotte :
L'amour, parfois, l'entraine loin du bord ;
Mais que l'hymen lui serve de pilote,
La voilà dans le port.

WALBON.

Par la tempête, hélas ! battu sans cesse,
De l'État le vaisseau tremblant
Vient, au milieu de sa détresse,
D'arborer le pavillon blanc.
Loin des écueils l'équipage qui flotte,
Déjà s'écrie avec transport :
Puisque LOUIS devient notre pilote,
Nous voilà dans le port.

EMILIE, *au public.*

Voguant ce soir sur une mer nouvelle,
Notre Marin, que rien ne fit pâlir,
Craint, sur sa fragile nacelle,
Jusques au souffle du zéphir.
Triste, inconnu, c'est au hasard qu'il flotte,
Et fait un inutile effort.
Si l'indulgence est, ici, son pilote :
Le voilà dans le port.

FIN.

NOUS AUSSI, NOUS L'AIMONS!

OU

LA FÊTE DU FAUBOURG ST.-ANTOINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Dédié aux HABITANS du Faubourg SAINT-ANTOINE,

PAR M. MARÉCHALLE,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 septembre 1815.

Bravès gens! Et l'on a pu se tromper un instant sur vos véritables sentimens!

Scène IVe.

Prix : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

CHEZ Mme. MASSON, Éditeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de Richelieu, n°. 7, en face le Théâtre Français.

1815.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DORVAL, riche négociant du faubourg Saint-Antoine,	M. Philippe.
HENRI, son fils, officier Français,	M. Isambert.
Mad. LEBLANC, }	Mad. Arsène.
LOUSE, } ses filles,	Mlles. Clémence.
JULIETTE, }	Virginie.
GABRIELLE, sa nièce,	Mad. S.-Aulère.
TOURNANT, tourneur de chaises,	M. Édouard.
THOMAS, charbonnier,	M. Fontenay.
SANS-QUARTIER, grenadier,	M. Hyppolite.
UN OFFICIER écossais, blessé,	M. Séveste.
VICTOR, } tambours	Mlle. Minette.
FELIX, }	Mad. Deville.
THÉRÈSE, servante de cabaret,	Mlle. Betzy.
BABET, servante de M. Dorval,	Mlle. Louise.
Un Ouvrier platrier,	M. Carle.
Peuple du faubourg.	

La Scène se passe au faubourg Saint-Antoine, le jour de la Fête du Roi.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Ces Postillons sont d'une maladresse.* (Du petit Courrier.)

Quand d'un Prince chèr à la France
Nous chantons ici les vertus ;
Nous devons à votre indulgence,
Avoir quelques titres de plus.
Pourrions-nous craindre aujourd'hui pour la pièce ?
Quand c'est le Roi que nous fêtons !
Tous les Français disent, avec ivresse,
Nous aussi, nous l'aimons !

NOUS AUSSI, NOUS L'AIMONS!

OU

LA FÊTE DU FAUBOURG ST.-ANTOINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un salon. Au lever du rideau, madame Leblanc, Louise, Juliette, Gabrielle et Babet, sont occupées à faire des bouquets, des guirlandes, des drapeaux blancs, etc., etc.

MADAME LEBLANC, GABRIELLE, LOUISE, JULIETTE, *(assises et travaillant)* BABET, *(debout derrière elles).*

CHŒUR.

AIR : *De Piron chez Procope.*

FINISSONS gaîment notre ouvrage,
Pour célébrer un jour si doux!
Ce jour est pour nous sans nuage,
Puisque Louis est parmi nous.

GABRIELLE.

Partout se montrant équitable,
Ce bon Roi comblera nos vœux;
On sait qu'il est infatigable,
Quand il faut faire des heureux.

CHŒUR.

Finissons gaîment notre ouvrage, etc.

MAD. LEBLANC.

Je crois, mesdemoiselles, que tout cela ne servira pas.

GABRIELLE.

Ne pas célébrer la fête du Roi? cela est impossible.

MAD. LEBLANC.

Nous n'avons pas entendu crier le programme comme de coutume.

JULIETTE.

Et personne qui puisse nous apprendre quelque chose de positif.

MAD. LEBLANC.

Mon père, le plus riche marchand du faubourg Saint Antoine devroit bien transporter son établissement dans le quartier du Palais Royal, au moins nous saurions des nouvelles : ici nous ne voyons personne.

LOUISE.

Comptez-vous pour rien M. Tournant notre voisin?

GABRIELLE.

Je ne puis le souffrir.

MAD. LEBLANC.

Je sais bien pourquoi vous ne l'aimez pas.

GABRIELLE.

Et moi je sais bien pourquoi vous l'aimez.

MAD. LEBLANC.

C'est parce qu'il vous fait la cour et qu'Henri, mon frère, vous occupe toujours.

GABRIELLE.

Sans lui nous n'aurions pas à loger cet officier Écossais, et vous eussiez été bien fâchée qu'il allât demeurer ailleurs.

LOUISE.

Ma sœur, vous direz tout ce que vous voudrez, mais j'aime mieux nos Français et j'envie le sort de Gabrielle, elle aime notre frère, elle en est aimée, elle n'attend que son retour pour se marier..... Ah ! ma sœur Gabrielle est bien heureuse !

MAD. LEBLANC.

Heureuse !... Ah ! si vous saviez à quoi expose le mariage !

GAARIELLE.

Mais à rien de sinistre, que je sache.

MAD. LEBLANC.

Jetez donc les yeux sur mon sort, veuve à vingt-deux ans, ma position ne vous paroît-elle pas bien triste ?

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Redouter qu'on la fronde,
S'attrister et gémir ;
Se retirer du monde,
Renoncer au plaisir ;
Fuir jusqu'aux moindres preuves
De tendresse et d'amour ;
Ce sont bien-là les veuves...

GABRIELLE.

Oui, les veuves d'un jour.

Même air.

Rechercher les hommages,
Promptes à les saisir;
De tous leurs avantages,
S'armer pour réussir.
D'amour vouloir des preuves,
Ailleurs qu'en un roman.
Ne sont-ce pas les veuves?...

MAD. LEBLANC.

Oui, les veuves d'un an.

GABRIELLE.

Si mon cousin étoit à Paris avec le Roi, je serois plus tranquille.

MAD. LEBLANC.

Il est Français, il y sera bientôt.

GABRIELLE.

Mais peut-être pas assez-tôt; d'après la résolution de mon oncle, si Henri n'arrive pas aujourd'hui même, je me vois forcée d'épouser M. Tournant.

JULIETTE.

Que je serois contente de te voir mariée!

GABRIELLE.

Je serois bien contente aussi, si le mari me convenoit. Mais quelle idée a mon oncle de vouloir que ce soit le jour même.....

LOUISE.

Il a raison. Ce jour doit porter bonheur; et si l'on pouvoit marier toutes les filles du quartier, j'en connois beaucoup qui ne feroient pas tant de façons, je t'assure.

GABRIELLE.

Mais, je ne fais pas de façons du tout; que l'on me donne mon cousin et je l'épouse de suite. Mais voici M. Tournant.

MAD. LEBLANC

Et notre officier écossais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOURNANT, L'OFFICIER.

TOURNANT, *entrant un peu avant l'Officier.*

(à l'Officier) Venez, venez, mon amï. *(aux dames)*

Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*à Gabrielle*) Mon hommage à la charmante Gabrielle.

JULIETTE (*à M. Tournant.*)

Avez-vous entendu le canon ?

TOURNANT.

Certainement. C'est le Gouverneur de Vincennes qui a annoncé, par des salves d'artillerie, la fête du Roi.

MAD. LEBLANC, *(avec enthousiasme)*

Ah ! le brave homme !

L'OFFICIER.

Je voyois avec le plaisir de la satisfaction la petite famille dans le rassemblement. Je ne me apercevois pas que je avois quitté le jardin.

TOURNANT.

Comme il est galant notre officier !

MAD. LEBLANC. (*à l'Officier*)

Comment va votre blessure ?

L'OFFICIER.

Le coup il avoit été donné bien, comme il faut. Ces Français ils se battoient comme des démons. C'étoit la justice à rendre à eux pour le ardeur et le courage, ils en avoient beaucoup : et je étois très-content d'être blessé.

TOURNANT.

Ah ! vous êtes content ? Voilà qui est étrange.

L'OFFICIER.

AIR : *Vaudeville du petit courrier.*

Le fait n'étoit pas étranger,
Le Français, vous pouvez m'en croire,
Au champ d'honneur voit bien la gloire,
Mais il ne voit pas le danger.
Ce n'étoit pas plaisanterie,
Moi, j'étois content et très-fort ;
Ma blessur' me sauva la vie,
Oui, sans elle, je serois mort.

TOURNANT.

Vous ne devez pas aimer les Français ?

L'OFFICIER.

Moi, ne pas les aimer précisément ; mais moi, les admirer toujours.

TOURNANT.

Et les Françaises ?

L'OFFICIER.

Les Françaises ?... Elles nous étoient bien chères !... Mais je vous le répète, les Français, ils avoient des droits à notre estime ; ils étoient spirituels jovials, fidèles...

MAD. LEBLANC.

TOURNANT, *à part.*

On voit bien qu'il arrive d'Angleterre.

L'OFFICIER.

Oui, fidèles à la gloire, et braves par dessus tout.

AIR : *De la Hullin.*

Tant de valeur et de succès,
Brilleront toujours dans l'Histoire;
J'en ai gardé dans ma mémoire,
Des traits,
Qui ne s'effaceront jamais.
Celui-là, sur la tranchée
Voit la trame de ses jours,
Au moment d'être tranchée,
Et tient toujours
De frivoles discours.
Cet autre bien plus sérieux,
En furieux,
Vole et se précipite,
Dans sa course il met tout en fuite;
Et vainqueur,
Meurt,
En semant la terreur.
Sans faire
Un pas en arrière.
Là, de nobles bataillons
De leurs morts, jonchent la terre,
Sous le feu de nos canons.
Rendez-vous, généreux soldats,
Le sort le veut, chacun leur crie.
Non, qui veut illustrer sa vie,
Répondent-ils : Meurt et ne se rend pas.

MAD. LEBLANC, *avec force.*

Cette réponse est admirable!

L'OFFICIER.

C'étoit pour sauver un de ces braves, que j'avois reçu cette blessure; mais je me en applaudissois tous les jours. De tels hommes, ils étoient trop rares, pour que de quelque Nation que l'on soit, on ne cherche pas à leur conserver la vie.

TOURNANT.

De tels hommes sont trop rares, dites-vous? Ah! ce n'est pas dans l'armée française.

GABRIELLE.

Mais, M. Tournant, vous voyez nos préparatifs, et vous ne nous parlez pas de la fête du Roi.

JULIETTE

Ma sœur croit qu'il n'y aura pas de fêtes publiques.

TOURNANT.

Allons donc, vous n'y pensez pas. Et que diroient tous

les Français ? Il faut des fêtes, des fêtes publiques, des fêtes brillantes. Il faut que les étrangers soient témoins de l'attachement que les Parisiens ont voué au meilleur des Rois ! (*On entend crier vive le Roi !*). Ah ! mon Dieu quel bruit !

MAD. LEBLANC.

Ce sont les réjouissances qui commencent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL, *ayant entendu Mad. Leblanc.*

Oui, ma fille, mais elles sont d'un caractère tout nouveau.

MAD. LEBLANC.

Expliquez-vous.

DORVAL.

Il n'y aura pas de fêtes publiques.

MAD. LEBLANC.

J'en avois un secret pressentiment.

GABRIELLE.

Quel malheur !

MAD. LEBLANC.

Ne pas célébrer la fête d'un si bon Roi !

LOUISE.

Cela est bien mal !

TOURNANT.

Mais non, c'est bien vu, très-bien vu. Au fond, ces fêtes-là ne prouvent rien, ce sont de vaines dépenses et nous avons besoin de faire des économies.

DORVAL.

Oui, comme l'ont dit nos magistrats, de l'unanimité des vœux, de l'harmonie qui régnera dans leur expression, de l'ensemble de toutes les modestes fêtes de famille qui termineront la journée, résultera une fête vraiment nationale, sans faste et toute offerte par le cœur.

AIR : *De Marianne.*

A cette nouvelle imprévue,
Il faut voir tous nos habitans,
Courir, s'arrêter dans la rue, ...
De cet ordre ils sont mécontens.
Chacun s'écrie,
La calomnie

Sur nous encore a versé son poison ;
En dépit j' pense,
De l'ordonnance ;
Chansons,
Lampions
Vont pleuvoir à foison.
Comme aut' fois, ben sur, par méprise,
On nous f'sait, vous le savez bien,
Parler sans que je disions rien :
J' parl'rons sans qu'on nous l' dise.

MAD. LEBLANC.

Que cet enthousiasme est naturel !

DORVAL.

Il attendoient avec impatience, le jour de la Saint-Louis, pour prouver qu'on les calomnoit en les croyant moins affectionnés au Roi, que les habitans des autres quartiers de Paris. Alors nous nous sommes réunis plusieurs des principaux marchands et fabricants du faubourg, et nous avons ouvert une souscription dont le produit est destiné non-seulement à une fête publique mais à soulager des malheureux que des charges extraordinaires viennent de mettre dans le plus grand embarras.

L'OFFICIER.

Cela étoit bien, très-bien, infiniment bien.

MAD. LEBLANC.

Ah ! mon père vous ne pouviez célébrer la fête du Roi d'une manière plus digne de lui.

TOURNANT.

Mais, M. Dorval, dites-moi donc comment il se fait que, moi Tournant, connu depuis ving-cinq ans pour le plus habile tourneur du faubourg Saint-Antoine, je n'ai pas été prévenu de toutes ces dispositions.

DORVAL.

Mon cher Tournant, vous n'étiez pas chez vous.

TOURNANT.

J'en suis fâché, désespéré..... J'aurois voulu contribuer.....

DORVAL.

La souscription n'est pas fermée.

TOURNANT, *à part.*

Ah ! diable !

MAD. LEBANC, *à Dorval.*

Vous avez sans doute commencé par faire entre vous une somme considérable ?....

DORVAL.

Nous avons déposé chacun six cents francs.

TOURNANT (*à part*).

Je suis très-content de ne pas m'être trouvé chez moi, j'aurois été obligé de faire comme les autres; et ma foi, six cents francs ne se trouvent pas sous le pied d'une chaise.

DORVAL.

Je vous l'ai dit, mon cher Tournant, la souscription n'est pas fermée, et si vous voulez descendre au bureau établi pour recevoir le don de chacun, vous verrez comme ils se pressent! Jeunes, vieux, riches et pauvres, tous veulent contribuer à cette bonne action.

TOURNANT.

Je le crois bien. Mais j'attendrai quelques instans, je craindrais de me faire blesser dans la foule. Je puis toujours vous donner.... un excellent avis. Celui de mettre beaucoup d'économies dans toutes vos dépenses; les magistrats donnent l'exemple, il faut le suivre....

DORVAL.

Soyez tranquille, nos cœurs feront tous les frais de la fête!

TOURNANT.

Alors vous êtes en fonds.

DORVAL.

Laissez faire les habitans de ce faubourg, livrés à leurs propres mouvemens, ils prouveront et la vivacité et l'unanimité de leurs sentimens d'amour pour le meilleurs des Princes.

TOURNANT.

Et quand ils feroient quelques sacrifices, ne les doivent-ils pas à celui qui leur ramène les douceurs de la paix, les avantages du commence et la prospérité, attachés inconstablement à un gouvernement légitime.

GABRIELLE.

Mon oncle, tout cela vous causera beaucoup d'embarras et alors mon mariage....

DORVAL.

Se fera, ma nièce, plus il y aura d'heureux, plus la fête sera brillante.

GABRIELLE (*à part*).

Suis-je assez malheureuse!

TOURNANT.

J'en étois sûr. M Dorval ne manque jamais à sa parole. « Si le 25 août mon fils n'est pas arrivé, Gabrielle épousera mon ami Tournant ». Voilà ses propres expressions et vous y avez souscrit.

GABRIELLE.

Vous avez raison, mais la journée n'est pas passée.

DORVAL, (*à mad. Leblanc*).

Son retard et son silence me causent une inquiétude...

MAD. LEBLANC.

Que son retour calmera.

DORVAL.

Il faut l'espérer. Mais j'ai des ordres à donner et je vous laisse,

GABRIELLE.

N'entendrez-vous pas les couplets que Charles nous a envoyé de son Lycée ?

DORVAL.

Ne pas entendre des couplets de mon fils ! chante, chante, mon enfant.

TOURNANT.

C'est trop juste.

GABRIELLE.

AIR *nouveau de Doche.*

Tompant, hélas! notre espérance,
Un jour l'aquilon destructeur,
Chassa de notre belle France,
Les Lis qui faisoient son bonheur.
Toujours de nouvelles allarmes,
Sur leur sort, nous ont fait gémir;
Et, quoiqu'arrosés par nos larmes,
En France ils ne pouvoient fleurir.

Ils étoient sur une autre terre,
Et les Français pleuroient, hélas!
En songeant aux maux de la guerre,
Lorsqu'une voix leur dit, tout bas:
Bannissez de justes allarmes,
Vos peines vont bientôt finir.
Trois mois arrosés par vos larmes,
Les Lis, enfin, vont refleurir.

Des princes le parfait modèle,
A votre amour sera rendu.
Un peuple soumis et fidèle.
Sait apprécier sa vertu.
Loin de lui le fracas des armes;
De la paix vous allez jouir:
Des Lis arrosés par vos larmes,
Tôt ou tard devoient refleurir.

DORVAL.

Bravo, bravo, mon enfant.

TOURNANT.

Ces couplets sont charmans !

DORVAL.

Ils m'ont fait un plaisir !....

L'OFFICIER.

Mademoiselle, elle avoit chanté bien [illegible], beaucoup fort.

DORVAL.

Et je veux l'en récompenser. Tu sais, mon [illegible], que je n'ai jamais fait un couplet. Eh bien ! la [illegible]tance va me rendre poète. Je vous promets ce [illegible] chanson pour notre bon Roi.

TOURNANT.

Et moi aussi.

DORVAL.

Je ferai comme beaucoup d'autres, je laisserai [illegible] mon cœur, à [illegible]

TOURNANT.

Et moi aussi.

DORVAL.

Et [illegible] qui [illegible] Ce [illegible] de [illegible]

TOURNANT.

Ah, [illegible]

DORVAL.

Et [illegible] Roi.

TOURNANT.

Et moi aussi.

TOUS.

Vive le Roi.

DORVAL.

[illegible]

TOURNANT.

[illegible]

DORVAL.

[illegible] Officier [illegible] vous [illegible]

L'OFFICIER.

[illegible]

TOURNANT, (*à part*).

Diable! quelle gaîté! (*à Dorval*) Ah ça! mon ami, je retourne chez moi, il le faut absolument.

(*Chœur dans la coulisse.*)

AIR : *Vaudeville de Bancelin.*

Livrons nous à l'allégresse,
Que chacun ici s'empresse,
Et montrons tout' not' tendresse
Pour not' Roi chéri!

TOURNANT.

A qui en veulent donc ces gens là?

DORVAL.

Rassurez vous, ces gens là n'en veulent à personne.

TOURNANT.

C'est égal, vous ne devriez pas les laisser entrer ici.

DORVAL.

Pourquoi donc? ils m'apportent, j'en suis sûr, leurs épargnes pour la fête.

TOURNANT.

Ils apportent, dites-vous? il faut les recevoir; on doit même aller au-devant d'eux.

GABRIELLE.

Je vais chez ma grand'maman.

JULIETTE.

J'irai avec toi.

TOURNANT.

Je vous accompagnerai, et je vous ferai voir les préparatifs de la fête. Venez, venez, ma petite femme.

AIR : *Verse encore, encore,*

Ah ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Pour Henri plus d'espoir,
Le sort me favorise.

GABRIELLE.

Ah! ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Pour tromper votre espoir,
J'espère, ici, le voir.

TOURNANT.

Vous avez ma foi,
La vôtre m'est promise;
D'hymen, sans effroi,
Suivez la douce loi.
(*Par inspiration*) Je la tiens, je croi
Oui, voilà ma devise.

DORVAL.

C'est....

TOURNANT.

Vive le Roi,

Vivent ma femme et moi.
Ah! ce soir, ce soir, ce soir, ce soir, etc.

(Il sort avec Gabrielle et Juliette.)

SCÈNE IV.

DORVAL, L'OFFICIER, MAD. LEBLANC, LOUISE, THOMAS, SANS-QUARTIER, *ouvriers plâtrier, forgeron, menuisier en habit de travail.*

SANS-QUARTIER.

J' vous dis que nous trouveronsà qui parler.

CHŒUR.

Livrons nous à l'allégresse!
Que chacun ici s'empresse,
Et montrons tous not' tendresse
Pour not' Roi chéri.

THOMAS.

En vain d' faux récits
Sur not' compte, partout s' sont fait lire.
Quoiqu'on ait pu dire,
Ça n' nous a pas noircis.

SANS-QUARTIER.

C' prince en qui la France
Met son espérance,
Est bien sur aussi,
D' nous avoir pour appui.

CHŒUR.

Livrons nous à l'allégresse, etc.

DORVAL.

Que voulez-vous, mes amis? Eh! c'est le père Thomas et tous mes voisins!

THOMAS.

Nous mêmes, M. Dorval.

DORVAL.

Qui vous amène?

THOMAS.

Pouvez-vous nous le demander? est-ce que j' n'apportons pas à la masse? J' serions les seuls dans ce faubourg.

SANS-QUARTIER.

Il y a tant de monde en bas, que nous sommes montés sans cérémonie.

DORVAL.

Mais, mon cher Thomas, tu n'es pas à ton aise.

THOMAS.

Vous croyez ?

AIR : *Vous craignez que je ne m'ennuye.* (de M. Guillaume).

Maintenant j'nons plus rien qui nous gêne,
J'nons qu'un' bonne femme et dix enfans.
Et quand j' pens' que j' somm' dans la peine,
J'dis l'onzièm' trot'ra dans queuqu'temps,
Puisque d'tous côtés j'entends dire
Par des calculateurs fameux,
Q'sur la quantité s'on se retire,
J'prédis, qu'un jour j's'rai bien heureux.

DORVAL.

Pour m'apporter cette somme, tu as été obligé de faire des sacrifices ?

THOMAS.

Oh ! c'est de si bon cœur.

DORVAL.

Ta femme éprouve peut-être des privations ?...

THOMAS.

Des privations ?... Ah ! d' puis queuqu'temps elle y est accoutumée, et elle souffrira moins d'cell'-là que d' ben d'autres ; pendant trois mois qu'ell' n' pouvait pas parler ! Aussi elle m'a dit tout de suite, tiens not' homme on va faire la fête de not' bon Roi, nous aussi, nous l'aimons ! Et j' voulons en être. J' n'avons pas d'argent, çà c'est vrai, mais c' n'est pas un deshonneur, y a tant d'honnêtes gens qui en sont réduits-là. C'est que vois-tu j' mourrois d' chagrin, si c' beau jour s' passoit sans not' participation, par ainsi va-t-en ben vîte porter....

(*L'acteur doit faire sentir qu'il a été porté ses effets en gage.*)

DORVAL.

Achève ?...

THOMAS, *embarrassé.*

Eh ! bien oui, portes... c' t'argent-là à M. Dorval. Ah ! nous f'rons tous de même j' vous en avertis.

(*Il donne de l'argent à Dorval, tous les ouvriers font de même.*)

DORVAL.

Braves gens ! et l'on a pu se tromper un instant sur vos véritables sentimens !

THOMAS.

Ceux-là qui criaient tant, n' nous valions peut-être pas. Quand j' sommes débarbouillés, j' sommes des hommes

tout comme d'autres, et j' dis qui sont bons là. Nous ne sommes pas si diables que sommes noirs, mais il y en a beaucoup qui sont pas si noirs qui sont diables, qui tournont, qui r'tournont, qui bouleversont tout; et puis sitôt qu'il y a quelque chose en l'air, crac y s' boutont en arrière, et y nous mettont en avant, et allez donc.

L'OFFICIER.

Cet homme, il parloit franchement, et ses sentimens pour son souverain, ils n'avoient pas l'air d'être de commandement.

DORVAL.

Vous, mon brave, les mêmes motifs vons amènent, sans doute?

SANS-QUARTIER.

Je vous apporte quinze jours de solde, et c'est l'argent que j'aurai le mieux employé depuis que je suis militaire.

DORVAL.

Vous aimez donc bien le Roi?

SANS-QUARTIER.

Plus que ma vie, et je la donnerois cent fois pour lui.

AIR : *Mon galoubet.*

Un vrai Français,
Pour son prince et pour sa patrie,
Devant la mort ne recule jamais.
Que leur voix parle, il l'entend et s'écrie,
Je suis tout prêt : ainsi se sacrifie
Un vrai Français.

DORVAL,

Vous êtes un brave!

SANS-QUARTIER.

Je n'ai jamais pu être que çà, et je ne m'en repends pas.

DORVAL.

Vous avez, sans doute, éprouvé les bienfaits de ce bon Roi?

SANS-QUARTIER.

J' n'avois pas besoin de çà pour l'aimer.

DORVAL.

Apprenez-moi donc?...

SANS-QUARTIER.

J' vois bien qu' vous n' me reconnoissez pas. Rappelez-vous le jour où ce bon Roi, est venu en personne notre Paroisse, apporter au Curé, la grâ[illegible] homme, auquel une imprudence a[illegible] neste! Eh bien! c'étoit mon frè[illegible]

sir je le pressai sur mon cœur ! Et combien j'adressai de vœux au ciel, pour celui, qui bien moins le monarque que le père de ses sujets, venoit de conserver, sans tache, l'homme d'une famille, qui versa vingt fois son sang pour la patrie, et qu'une étourderie alloit flétrir à jamais.

DORVAL.

Quelle preuve de son amour !

THOMAS.

Ah ! comme j'lons ben vu tout à notre aise ce jour là ! comme les cris de Vive le Roi ! r'tentissoient de toutes parts, comme il avoit l'air content de l'accueil qu'on lui faisoit dans tout l'faubourg ! En voyant couler nos larmes, y n'pouvoit r'tenir les siennes ; j'lons vu pleurer, et c'nétoit pas pour rire.

LOUISE, (*à la fenêtre.*)

Mon frère descend de cheval.

MAD. LEBLANC.

Ah ! que Gabrielle sera contente !

DORVAL.

Que de bonheur à la fois !

THOMAS.

Ah ça ! j'vous quittons et j'allons nous préparer pour la fête.

(*Reprise du chœur.*)

Livrons nous à l'allégresse, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

DORVAL, HENRI, L'OFFICIER, Madame LEBLANC, LOUISE.

HENRI.

Mon père !...

DORVAL.

Mon cher fils !

HENRI.

Nous voila donc réunis !

DORVAL.

Comment es-tu donc venu ?

[illegible]

[illegible] donc a célébrer la fête
[illegible] laubour[illegible], sont ra-
[illegible] s sœurs, vous avez sans
[illegible] guirlandes, aux char-
[illegible] fête qui inspire

[illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] ge.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHANGEMENT A VUE.

Le Théâtre représente les environs de la barrière du Trône, au fond est une Maison d'Education avec un transparant, sur lequel on lit ces mots : *Je souffrois, tu souffrois, je jouis, tu jouis; je vivrai, tu vivras.* A la gauche et à la droite deux autres maisons, avec ces devises : *Vivent le Roi, ma femme et moi! Vive le Roi, vivent les petits enfans qui pensent comme leurs papas et leurs mamans.* Toutes les maisons sont illuminées, et au changement, les ouvriers sont encore sur les échelles. Les habitants attachent aux maisons, des guirlandes et des drapeaux blancs. Félix et Victor, jouent aux petits palets devant un cabaret, qui se trouve à la gauche du spectateur; Sans-Quartier les regarde.—Tableau.—

SCÈNE VI.

VICTOR, FÉLIX, SANS-QUARTIER, PEUPLE.

VICTOR.

AIR : *Savez vous l'astrologie*

C'est moi qui gagne, je pense.....

FÉLIX.

Non, c'est moi,

VICTOR

C'est moi, c'est moi, etc.
Je gagne de plus d'un doigt.

FÉLIX.

C'est moi, j'en ai l'assurance;

VICTOR.

Non, c'est moi,

FÉLIX.

C'est moi, c'est moi,
(*Ensemble.*)
Tu n'es pas de bonne foi. (*bis*)

VIRTOR.

Tenez, M. Sans-Quartier, jugez nous cette affaire là.

SANS-QUARTIER.

C'est celui-ci qui gâgne.

FELIX.

Vois-tu, entêté?

VICTOR.

Eh! bien, je ne veux plus jouer.

FÉLIX.

Non? Falloit donc le dire.

SANS-QUARTIER, (*ramassant l'argent.*)

Ah! vous ne voulez plus jouer!... (*Il va droit au cabaret*) Nous allons boire. La fille, du vin?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Messieurs, vous allez être servis.

VICTOR.

Elle est ma foi gentille!

SANS-QUARTIER.

Voyez-vous, le petit luron?

VICTOR.

Et je veux lui en donner des preuves. (*Il l'embrasse*)

(*Thérèse rentre chercher du vin.*)

SANS-QUARTIER.

Comme il y va!

VICTOR.

AIR : *Frère Jean.*

A notre âge sans rien craindre,
On fait tout pour réusir.
L'un marche au but pour l'atteindre,
Et moi je veux y courir.
Réfléchir,
C'est mourir;
Moi je nargue la tristesse,
Et crois que de la jeunesse
Le vrai but est le plaisir.

FÉLIX.

Ah! ça, M. Sans-Quartier, vous disiez donc....

SANS-QUARTIER.

Je disois qu'un soldat doit obéissance à ses chefs, et fidélité à son Prince.

VICTOR.

Tu vois bien que j'avois raison.

FÉLIX.

Que tu es obstiné! Non, tu n'avois pas raison. Ce n'est pas cela que tu disois hier au corps-de-garde, et si je le répétois....

VICTOR.

Fais ce que tu voudras, je t'ai dit ce que je pensois.

FÉLIX.

Sais-tu que tu prends un ton....

VICTOR

Te déplaît-il? tu n'as qu'à dire...

SANS-QUARTIER.

Allons, mes amis, la paix, la paix.

FÉLIX.

Voyez la mauvaise tête!

VICTOR.

C'est que j'ai six années de service, vois-tu?

FÉLIX.

Moi, j'en ai sept.

SANS-QUARTIER.

Diable! vous devez vous être trouvés à plus d'une affaire.

FÉLIX.

Oui, et je ne suis pas embarrassé quand l'occasion se présente.

VICTOR.

Sois tranquille, je ne boude pas non plus.

SANS-QUARTIER.

Je vous crois sur parole; mais convenez que ça cause un certain je ne sais quoi....

FÉLIX.

Ah! la première fois, mais ensuite....

VICTOR.

Il a raison, il n'y a que la première fois qui coûte.

AIR: *Sur moi, je veux que l'on se fie.* (Des petits Braconniers.)

On s' sent d'abord l'âme tremblante,
Mais on n' tard' pas à s'rassurer;
Alors, bon soir à l'épouvante,
D'tous mauvais pas on sait s' tirer.
Quand on connoît les loix d' la guerre,
On n' s'effarouch' plus pour si peu.

FÉLIX.

Pour s'tirer dign'ment d'une affaire,
Il n'est tel que d'avoir vu l' feu.

SANS-QUARTIER.

Je suis du nombre de ceux qui ne tremblerоient pas devant l'ennemi, quand ils seroient cent-mille! et c'est tout simple, je suis Français. Mais devant un camarade, un compatriote, je sens mon courage qui bat en retraite. C'est égal, si vous vous battez, je veux être témoin d'l'affaire, à condition qu'elle se videra le verre à la main.

VICTOR.

Allons, tout de suite.

SANS-QUARTIER.

Oui, tout de suite du vin.

THÉRÈSE, *apportant du vin.*

Vous, messieurs, qui allez souvent dans les beaux quartiers de Paris, dites-moi donc ce qu'il y a de nouveau?

FÉLIX.

De nouveau?

AIR : *On voit toujours la même chose.*

Le sot y vante son esprit,
Pour réussir, chacun cabale;
Le ridicule est en crédit,
Paul doit le luxe qu'il étale,
Les enfans ne sont plus soumis,
Les vieillards sont d'humeur morose,
Les femmes trompent leur maris.....

THÉRÈSE.

Ah ! c'est toujours la même chose.

FÉLIX.

Monsieur Sans-Quartier, chantez-nous donc une petite chanson.

SANS-QUARTIER.

Je le veux bien, si cette belle enfant veut faire chorus avec nous.

VICTOR.

Pourquoi pas ?

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Avec décenc' lorsqu'ici l'on s'égaye,
Ne craignez rien, la belle enfant.

FÉLIX.

Penses-tu donc, mon cher, qu'elle s'effraye ?...

THÉRÈSE.

Je n' vois rien en vous d'effrayant;
Apprenez donc, n'y a pas là d' grands mystères,
Que j'ai plus d'un' fois, entre nous,
Chanté, Messieurs, avec des militaires
Qu'étoient d'aut' s' hommes que vous.

SANS-QUARTIER.

Avant de chanter, nous allons boire à ta santé mon petit choux, puis à la nôtre, et ensuite à celle de toutes les jolies femmes.

VICTOR.

Allons, il n' veut pas s'arrêter.

THÉRÈSE

La chanson, M. Sans-Quartier.

FÉLIX.

Il paroît que vous êtes pressée la belle enfant ?

SANS-QUARTIER.

S'il est ainsi, me voilà prêt. Mais il faut boire je vous en avertis; çà c'est le choc des verres qui doit nous servir d'accompagnement : Allons, mes enfans.

AIR : *Sans le vin point de vrai bonheur* (de Lant..

Tic, tic, toc, d'un soldat français,
Honneur, franchise,
Est la devise,
Tic, tic, toc, dans les cœurs français
Qu'elle soit gravée à jamais.
J'aime que Bacchus et l'Amour
Viennent charmer ma vie;
Je les accueille tour-à-tour,
Et près d'eux je m'écrie :

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc, d'un soldat français, etc.

Toujours guidé par la valeur,
Le français, on peut m'en croire,
S'il ne peut vivre avec honneur,
Sait mourir avec gloire.

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc d'un soldat français, etc.

Nous avons pour guérir nos maux,
Un Roi plein de clémence !
C'est qu'il fait pour notre repos,
Avec chaque puissance,

(*Ensemble.*)

Tic, tic, toc, d'un soldat français,
Honneur, franchise,
Est la devise,
Tic, tic, toc, dans les cœurs français,
Qu'elle soit gravée à jamais.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TOURNANT, PEUPLE *traversant le Théâtre en portant le buste du Roi en triomphe, orné de fleurs de lis et de drapeaux blancs.* (*Il chante le Chœur suivant.*)

CHŒUR.

AIR : *Allons, allons chasser.* (de la Vénus hottentote.)

Bon, bon, vive un Bourbon!
Par lui la France,
R'naît à l'espérance.
Bon, bon, vive un Bourbon!
Il f'ra la paix
Et le bonheur des Français !

(*On le répète deux fois.*)

SANS-QUARTIER, *arrêtant M. Tournant.*

M. Tournant ! M. Tournant !....

TOURNANT, *une branche de lis à son côté.*

Ah ! mon Dieu que cette fête là me donne de peine ! elle me fera tourner la tête.

SANS-QUARTIER.

Vous tournez donc toujours ?

TOURNANT.

C'est mon état. Mais croiriez-vous que pendant trois mois je n'ai pas vendu vingt douzaines de chaises !

VICTOR.

Je le crois bien, la France étoit levée en masse.

SANS-QUARTIER.

M. Tournant, vous avez une branche de votre commerce un peu avanturée.

TOURNANT.

Bah ! laquelle donc ?

SANS-QUARTIER.

Parbleu, les jambes de bois.

TOURNANT.

C'est vrai. Mais j'en ai fait trop long-temps, et d'ailleurs j'en suis bien dédommagé, j'ai déjà tourné les deux jambes de la statue de la paix.

SANS-QUARTIER.

Tâchez donc qu'elle soit solide cette fois-ci.

TOURNANT.

Soyez tranquille, vous la verrez sur un bon pied.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

SANS-QUARTIER.

Ah ! ah ! j'entends de la musique, la fête ne tardera pas à commencer.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, HENRI, l'OFFICIER, THOMAS, GABRIELLE, Mad. LEBLANC, JULIETTE, BABET, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR. *En revenant du village.*

Plus de guerr' plus de souffrance,
Les jeux, les ris,

D'chez nous n' s'ront plus bannis.
D' vivre en paix, j'ons l'assurance,
Louis
Est à Paris.

SANS-QUARTIER.

Oui, mes amis, il y est, et cette fois-ci c'est pour long-temps.

GABRIELLE, *à Henri.*

Ah! mon cousin que tu arrives à propos!

TOURNANT *apercevant Henri.*

Ah! bonjour mon ami, je suis enchanté de vous voir (*à part*); quand je dis enchanté, ce n'est pas le mot, car, adieu mon mariage avec Gabrielle.

HENRI.

Mes amis, vous étiez à vous amuser, nous ne venons pas troubler vos plaisirs, nous venons au contraire les partager.

THOMAS.

Puisque c'est comme ça nous allons continuer.

(*On forme des danses.*)

CHŒUR.

Plus de guerr', plus de souffrance : etc.

THÉRÈSE.

D'puis longtemps sur cett' surface,
Frêlons maudits,
Vous dévoriez nos Lis.
Mais v'là vot' saison qui s' passe,
Maintenant vous êtes pris.

CHŒUR.

Plus de guerr', plus de souffrance, etc.

C'est vraîment d'un bon augure,
Pour ces fleurs que j'aimons,
Que j' chérissons;
Ell's n' craindront plus vot' piqûre,
Et longtemps j' répét'rons....

CHŒUR.

Plus de guerr', plus de souffrance. etc.

Pour qu' ces fleurs trop délaissées
R'prenn'nt dans ce pays
Leur vigueur, m'est avis,
D'éloigner d'ell's queuqu'pensées,
Et surtout les soucis.

CHŒUR.

Plus de guerr', plus de souffrance,
Les jeux, les ris.
D' chez nous n' s'ront plus bannis ;
D'vivre en paix j'ons l'assurance,
Louis
Est à Paris.

UN OUVRIER.

V'là le Roi qui passe dans la Grande rue du Faubourg.

TOUS.

Le Roi ?

(Ils sortent en désordre.)

SCÈNE X.

TOURNANT, L'OFFICIER.

TOURNANT.

Voilà une visite qui nous fera honneur.

L'OFFICIER.

Eh ! bien ? Vous ne allez pas comme les autres.....

TOURNANT.

Non, parce que voyez vous je crains la foule et je suis sûr qu'elle est considérable. *(Il regarde dans la coulisse.)* Mais nous allons savoir comment il aura été accueilli.

(On entend les cris de vive le Roi.)

L'OFFICIER.

Entendez-vous ?

TOURNANT.

Ils reviennent de ce côté.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, HENRI, THOMAS, SANS-QUARTIER, VICTOR, FÉLIX, MADAME LEBLANC, GABRIELLE, LOUISE, JULIETTE, THÉRÈSE, BABET, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : *Vive not' Seigneur.*

Ah ! pour nous quel heureux moment !
Le Roi, par sa présence,
De l'avenir le plus brillant
Nous donne l'espérance ;
Ah ! dans ce jour !
De notre amour,
Il a r'çu l'assurance,
Ses bienfaits.
Mérit'nt à jamais
Notre reconnoissance
Qu'un refrain,
Eloigne en c' moment le chagrin.
A l'approche d' not' souverain ;
Qu' n'os cœurs se livrent tous à l'allégresse,
Et le sien prendra part à notre ivresse
Viv' not' bon Roi,
C'est notre loi. } *bis.*

DORVAL.

Tous nos vœux sont comblés ! Nous avons vu le Roi. Mon cher Tournant, pourquoi n'êtes vous pas venu avec nous ?

TOURNANT.

C'est que je vais doucement, voyez-vous, et ces voitures vont si vîte.....

DORVAL.

Quelle est votre erreur ! elles allaient au pas.

THOMAS.

Et je m'sommes approché assez près pour lui dire : «N'est-il pas vrai, Sire, qu'vous n'avez pas cru tout l'mal qu'on vous a dit d'nous !..... queuqu'méchans n'sont pas l'faubourg tout entier. »

SANS-QUARTIER.

Voilà sa réponse. « Non mes enfans, je ne l'ai pas cru et vous voyez avec quelle confiance je viens parmi vous. » C'est qu'on peut le croire lui.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.* (de M. Guillaume)

Quand Louis donne sa parole,
Sachez que l'on peut y compter ;
Un tel garant n'est pas frivole,
Et c'est un crime d'en douter :
En vain de la terre on exile,
Les vertus et la bonne foi,
Leur dernier, leur plus sûr asile
Est le cœur de notre bon Roi.

DORVAL.

Par notre hommage, il doit être convaincu que l'excès de nos maux n'ôte rien à la sincérité de notre amour pour sa personne.

TOURNANT.

J'espère, mes amis, que cette journée nous venge glorieusement des bruits injurieux qu'on a répandus sur notre compte.

HENRI.

Ah ! mon père ! Vous ne pouvez nous unir sous de plus heureux auspices.

DORVAL.

Et je donne de bon cœur mon consentement à votre mariage.

TOURNANT.

Ah ! il paraît bien décidé que je n'épouserai pas Gabrielle ? J'ai assez de fortune pour vivre seul, je me retire du commerce et je ne tourne plus.

LOUISE.

Mais, mon père, vous nous aviez promis des couplets.

JULIETTE.

Vous aussi M. Tournant.

TOURNANT.

Oui, oui, je les ferai..... (*à part*) Je les ferai faire.

DORVAL.

Voici les miens. Allons, mes amis, chorus.

(Il les distribue et l'on forme des quadrilles.)

AIR : *Flon, flon flon, lariradondaine.*

Vous r'voyez Henri quatre
Français plus de chagrin,
D'plaisir vot' cœur doit battre,
Car c'est un souverain.
Bon, bon, bon lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

THOMAS

Lorsque l'on veut en France,
Citer l'meilleur des Rois,
Pour l'esprit, la clémence,
Ah ! sur lui, n'y a qu'un' voix.
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

GABRIELLE.

Moi qui vois bien les choses,
J'crois qu' les vœux de Louis.
Sont qu'on n' cueille plus qu' des roses
Sous l'empire des lis.
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, laridondai.

SANS-QUARTIER.

Si queuqu'temps de souffrance,
Désolèr'nt nos cantons,
Ils r'naissent à l'espérance,
A l'aspect des Bourbons.
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

MAD. LEBLANC, (*au Public.*)

Messieurs, de cette fête,
Le cœur fit tous les frais,
Pour qu'elle soit complette,
Dites de nos couplets,
Bon, bon, bon, lariradondaine,
Gai, gai, gai, lariradondai.

FIN.